
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00006809 8

ŒUVRES

DE

Mmes DE LA FAYETTE, DE TENCIN

ET DE FONTAINES.

MADAME DE TENCIN.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
PÈRE ET FILS,
IMPRIMEURS DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.



Il avança aſsez près d'elle sans en être aperçu.

Choquet del.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MESDAMES DE LA FAYETTE,

DE TENCIN ET DE FONTAINES,

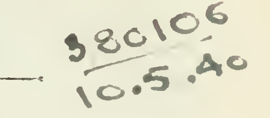
AVEC DES NOTICES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. AUGER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION, ORNÉE DE GRAVURES.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ Mme Ve LEPETIT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE DES VOYAGES,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.

1820.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

MADAME DE TENCIN.

MADAME de la Fayette, comme nous l'avons vu, avait la première introduit dans le roman les événements vraisemblables, les mœurs réelles de la société, et les mouvements naturels du cœur humain. Encouragées par son exemple, et ne voulant pas laisser enlever à leur sexe une palme qu'il avait conquise sur le nôtre, nombre de femmes ont ambitionné des succès dans le même genre; mais elles sont restées bien loin de leur modèle, pour l'art d'inventer et d'écrire. A peine se rappelle-t-on les noms de mesdames de Villedieu, d'Aulnoy, de la Force, Durand, de la Roche-Guilhem. Il en est mille autres dont les noms ont été oubliés depuis long-temps, ou n'ont jamais été connus. Une seule femme avait mérité qu'on la distinguât de cette foule obscure: c'était madame de Fontaines, auteur du joli roman de *la Comtesse de Savoie* (1). Il

(1) Il est imprimé dans cette collection avec *Aménophis*, roman du même auteur.

est entièrement dans le genre des romans de madame de la Fayette, et rien n'en approcherait davantage pour le talent, si madame de Tencin n'avait fait *le Comte de Comminge*, *le Siége de Calais*, et *les Malheurs de l'Amour;* mais ces trois productions, d'un mérite plus remarquable encore, ont été jugées dignes de prendre rang immédiatement après *Zayde* et *la Princesse de Clèves*.

On desire connaître la vie, le caractère, et jusqu'à la personne de ceux qui ont écrit. Je ne veux point frustrer ici un desir si naturel : je dirai quelle a été madame de Tencin; mais, je l'avouerai, cette tâche n'est pas sans quelque difficulté. Je n'ai plus à peindre, comme je l'ai fait pour madame de la Fayette, cette heureuse union des qualités de l'ame et des dons de l'esprit, qui nous permet de ne pas séparer notre estime de notre admiration. L'amour et l'intrigue se sont partagé la jeunesse de madame de Tencin. On lui reprochera peut-être moins sévèrement sa conduite, lorsqu'on se rappellera qu'elle vivait sous la régence, à cette époque si souvent décrite, où les courtisans, jetant le masque de la dévotion dont ils s'étaient couverts pendant les dernières années du règne de Louis XIV, passèrent tout-à-coup de la dissimulation à l'effronterie, de la retenue à la dissolution, de la débauche cachée à la débauche ouverte, et où la licence, plus grande à mesure que le rang était plus élevé, allait porter l'émulation du vice et la honte de la vertu dans toutes les classes de la société. Peu d'ames résistèrent à cette épidémie morale; celle de madame de Tencin en fut atteinte. Qu'eussé-je gagné à taire cette vérité que tant

d'autres ont divulguée? Mon silence n'eût point réhabilité sa mémoire; et d'ailleurs, on ne voit pas que jusqu'ici les torts de la femme aient diminué aux yeux de personne le mérite de l'écrivain. Au reste, si je crois devoir à l'exactitude historique de rappeler les fautes de madame de Tencin, on n'aura point à me reprocher d'en avoir étendu complaisamment le récit, et d'avoir été chercher dans des sources suspectes, ces anecdotes scandaleuses qui font le charme de tant d'ouvrages et les délices de tant de lecteurs. Je puiserai la plupart de mes faits dans Duclos, dont la causticité un peu cynique n'a jamais passé pour s'être exercée aux dépens de la vérité, et qui, ayant été l'ami et le confident de madame de Tencin, n'est que trop croyable dans ce qu'il a raconté d'elle.

Claudine-Alexandrine Guerin de Tencin naquit à Grenoble en 1681, d'Antoine Guerin, président à mortier au parlement de cette ville, et de Louise de Bufevant.

Ses parents la contraignirent à se faire religieuse dans le couvent de Montfleury, près de Grenoble. On sent combien peu l'état monastique devait convenir à une femme douée d'un penchant décidé pour l'amour et pour l'ambition. Cette dernière passion aurait pu trouver, dans les petites tracasseries du cloître, dans les préferences, dans les honneurs à briguer et à obtenir sur des compagnes, un aliment qui, jusqu'à certain point, nourrît ou trompât son activité; mais il n'en était pas de même de l'amour. Toutefois, si la jeune religieuse ne voyait personne qui pût lui faire éprouver ce sentiment, elle ne renonçait point à l'inspirer; et ce fut là ce qui lui donna les moyens de recouvrer sa

liberté. Son directeur, homme honnête et pieux, mais faible et peu éclairé, se laissa insensiblement subjuguer par les charmes de son esprit et de sa personne; en un mot, il en devint amoureux, mais sans s'en douter, et croyant ne ressentir pour elle que cet intérêt tendre et pur dont la charité chrétienne et les liens de la paternité spirituelle lui faisaient doublement un devoir. Sa pénitente avait trop de pénétration pour se méprendre sur la nature de cet attachement, et elle conçut promptement quel parti elle en pouvait tirer. Ne songeant, depuis son entrée en religion, qu'à rompre un engagement auquel sa volonté n'avait point souscrit, elle obtint de son confesseur tous les renseignements, toutes les démarches qui pouvaient préparer l'exécution de son dessein; et, lorsqu'elle vit les choses convenablement disposées, elle protesta contre les vœux qu'on l'avait forcée de faire, et demanda à en être relevée. On lui permit de sortir du couvent de Montfleury, après cinq ans de profession, et d'entrer, comme chanoinesse, au chapitre de Neuville, près de Lyon. C'était un grand pas de fait vers la liberté; elle ne s'y arrêta pas. Elle quitta Neuville, et vint à Paris. Fontenelle l'y accueillit, prit intérêt à son sort, et sollicita pour elle le rescrit du pape qui devait la dégager de tout lien religieux, et la rendre entièrement au monde. Le rescrit fut accordé; mais, comme on apprit à la cour de Rome qu'il avait été obtenu sur un exposé de faits peu exact, il ne fut point fulminé. Ce défaut de formalité n'en empêcha point l'effet, et madame de Tencin fut désormais aussi libre qu'elle avait souhaité de l'être.

Elle avait un frère qu'elle aimait passionnément (ce

sont les propres expressions de Duclos) : ne pouvant diriger ses desirs de fortune et les moyens qu'elle se sentait pour les satisfaire, vers aucun objet qui lui fût personnel, l'avancement de ce frère devint son unique pensée, son unique affaire. Le caractère du prince, qui gouvernait alors la France, lui donnait lieu de croire qu'avec de la jeunesse et des charmes, elle n'y travaillerait pas sans succès. Mais ce prince n'aimait point qu'une jolie femme lui parlât d'affaires : il l'avait déja dit d'une manière fort galante à madame de Parabère, l'une de ses maîtresses. Il s'exprima dans le même sens au sujet de madame de Tencin, mais en termes moins honnêtes, et que je ne rapporterai pas. L'abbé Dubois, qui n'avait point là-dessus la même répugnance que le régent, l'écouta plus favorablement, et elle en obtint tout ce qu'elle pouvait desirer. Son frère fut chargé de la conversion du fameux Law : ce qui lui valut, dit Duclos, beaucoup d'actions et de billets de banque. Ensuite il fut envoyé ambassadeur à Rome, où il contribua puissamment à l'élection du pape Innocent XIII, et fit donner à l'abbé Dubois le chapeau de cardinal. Enfin, il l'obtint pour lui-même, lorsqu'il était archevêque d'Embrun, et de ce siége il passa à celui de Lyon, qu'il occupa jusqu'à sa mort. Cette fortune prodigieuse fut, en très-grande partie, l'ouvrage de madame de Tencin. Ne serait-ce point trop loin pousser l'indulgence que de chercher, dans la fin louable qu'elle se proposait, une sorte d'excuse aux moyens peu réguliers qu'elle employait pour y parvenir?

La carrière de l'intrigue n'est pour personne exempte

de dangers. Tandis que l'archevêque d'Embrun présidait le consile qui se tint dans cette ville en 1727, et où l'on déposa Jean Soanen, évêque de Senez, l'un des plus célèbres appelants de la bulle *Unigenitus*, madame de Tencin animait et fortifiait, par ses discours, le parti des constitutionnaires. Je ne sais s'il faut faire à son esprit l'honneur ou l'injure de croire qu'elle entendait parfaitement le fond d'une question que mille volumes de part et d'autre étaient bien loin d'éclaircir; mais elle argumentait avec tant de feu et de grâce tout ensemble, que l'on ne sortait d'auprès d'elle qu'enflammé d'amour pour la bulle, ou plutôt de fureur contre ceux qui la rejetaient. La cour, dont ce prosélytisme ardent secondait les vues, craignit pourtant qu'il n'allumât des haines trop dangereuses entre les deux partis, et l'indiscrète théologienne eut ordre de se retirer à Orléans pour laisser aux têtes qu'elle avait échauffées le temps de se refroidir un peu. Son exil ne fut pas long: le crédit de son frère auprès du cardinal de Fleury lui fit bientôt accorder la permission de revenir à Paris.

Toutes ses faiblesses n'avaient pas eu pour but l'élévation de son frère. Elle avait cédé à un penchant désintéressé, en aimant le chevalier Destouches. Le fruit de cet amour fut le célèbre d'Alembert. On prétend qu'il fut exposé sur les marches de l'église Saint-Roch, et recueilli par une pauvre vitrière, qui lui donna tous les soins d'une mère tendre. On ajoute que madame de Tencin, lorsque les talents de ce fils commencèrent à jeter quelque éclat, voulut se faire connaître à lui, et que le jeune géomètre, peu sensible à

cette marque tardive et équivoque d'amour maternel, répondit : *Je ne connais qu'une mère, c'est la vitrière.* J'aime à croire qu'en cette occasion le cœur de madame de Tencin lui reprocha bien vivement d'avoir sacrifié le plus doux et le plus naturel des devoirs, au soin d'une réputation qu'elle avait déja fortement compromise.

C'était peu que jusqu'ici madame de Tencin eût mené une vie agitée par les passions; elle devait essuyer un des coups du sort les plus accablants et les moins prévus. Elle fut impliquée très-gravement dans une affaire criminelle. Un nommé de la Fresnaye, conseiller au grand conseil, se tua chez elle d'un coup de pistolet. Ce suicide, dont les causes et les détails ne sont point venus à ma connaissance, prit d'abord aux yeux de la justice, le caractère d'un assassinat. Madame de Tencin fut soupçonnée d'y avoir contribué, par la seule raison sans doute que ce prétendu meurtre avait été commis dans son appartement. Elle fut mise au Châtelet, d'où on la transféra à la Bastille. Cependant la justice fut éclairée, revint de ses préventions, et renvoya madame de Tencin pleinement justifiée de l'odieuse imputation qu'on lui avait faite.

Ici commence pour madame de Tencin une existence toute nouvelle, toute différente. Ce n'est plus cette femme que l'empire pernicieux des mœurs et des opinions de son temps, la fougue et l'irréflexion de son âge, l'ardeur de son esprit, de son ame et de ses sens, et, plus que tout cela peut-être, son excessif dévouement aux intérêts d'un frère, avaient précipitée dans mille écarts de conduite et de sentiments. Elle

renonce tout-à-la-fois à l'activité de l'intrigue, à la chaleur des disputes théologiques, aux plaisirs et aux tourments de l'amour; le loisir, doucement occupé, remplace l'agitation des affaires; à la dissipation succède une vie réglée et sédentaire; pour effacer la célébrité peu honorable que lui avaient donnée ses agréments, ses succès et ses torts, elle aspire à la considération que procurent une sage conduite, des talents bien employés, et l'amitié des hommes de mérite. Sa maison devint le rendez-vous de beaucoup de savants et de gens de lettres; et, pour que l'on n'ait point envie de confondre une telle réunion avec ces bureaux d'esprit, ces coteries littéraires, où les plus médiocres auteurs vont faisant échange de complaisances et d'applaudissements, pour se venger du public, qui les dédaigne ou les ignore, je dirai que Fontenelle et Montesquieu étaient les personnages les plus assidus de la société de madame de Tencin. A l'amitié de ces deux grands hommes elle joignit celle de Benoît XIV. Ce suffrage si respectable ne pouvait pas être seulement accordé au mérite, et il prouve combien madame de Tencin avait su réparer, par les qualités de son âge mûr, les inconséquences de sa jeunesse. Lorsque Lambertini n'était encore que cardinal, elle entretenait avec lui une correspondance assez suivie. Dès qu'il fut fait pape, il lui envoya son portrait.

Madame de Tencin, qui avait si fort contribué à porter son frère au comble des grandeurs et de la fortune, ne jouit jamais que d'un revenu très-médiocre. « Elle n'était nullement intéressée, dit Duclos;
« elle regardait l'argent comme un moyen de parvenir,

« et non comme un but digne de la satisfaire. Elle ne « voulait de richesses que pour son frère. » L'économie, qui conserve les grandes fortunes, double les petites. Madame de Tencin epargna pour depenser honorablement, et ses faibles moyens, bien menagés, lui permirent de faire ce que trouve souvent impossible la prodigue opulence. Lorsque *l'Esprit des Lois* parut, elle en prit un nombre considérable d'exemplaires, dont elle fit des présents à ses amis. Elle fit une chose agréable à ceux-ci, et en même temps elle donna la première impulsion au succès d'un ouvrage qui devait être un des plus beaux titres de notre gloire littéraire. Tant de fois les ligues de société ont fait la fortune de livres médiocres ou mauvais! Il faut applaudir à la femme éclairée et sensible, qui protégea un chef-d'œuvre en servant un ami. Il n'est pas en mon pouvoir de passer sous silence les deux aunes de velours qu'elle donnait pour étrennes aux hommes de lettres admis chez elle. Je n'imiterai point dans son courroux comique, le précédent éditeur des œuvres de madame de Tencin, qui s'emporte beaucoup contre l'indécence de celle qui faisait un semblable cadeau, et la vile complaisance de ceux qui l'acceptaient. « Hommes de « lettres, s'écrie-t-il, vous êtes bien plus respectables « sous le vêtement simple et modeste qui vous couvre, « que sous le velours fastueux. Laissez aux riches ces « décorations, ces vains attributs de la puissance. » Voilà, certes, une apostrophe bien pompeuse à-propos de deux aunes de velours. Ces culottes, *puisqu'il faut les appeler par leur nom*, ne méritaient pas de faire tant de bruit; et, sans la celébrité des personnages,

le don qui s'en faisait n'était qu'un de ces usages dont il n'y a ni bien, ni mal à dire, et dont on n'a ordinairement connaissance que dans la maison où ils se pratiquent. Voilà à quoi se bornera de ma part l'apologie de ces culottes, contre lesquelles le rigide éditeur a fait une sortie si violente. Je ne m'appesantirai pas non plus autant que lui sur le nom que madame de Tencin donnait aux gens de lettres de sa société. On sait qu'elle les appelait ses *bêtes*, et qu'un jour elle invita un grand seigneur à dîner avec sa *ménagerie*. Qui ne voit que c'était là une plaisanterie, une contre-vérité obligeante, et qu'enfin le nom de *bête* donné à Fontenelle, n'était qu'une manière un peu moins commune de l'appeler un homme d'esprit?

Madame de Tencin, entourée des hommes les plus instruits et les plus aimables, et, ce qui vaut encore mieux, des amis les plus tendres et les plus fidèles, vécut jusqu'à l'âge de soixante-huit ans. Elle mourut à Paris le 4 décembre 1749.

Le caractère de madame de Tencin ne fut guère moins attaqué que sa conduite; mais il est plus facile de le défendre. On a déja vu combien elle avait de désintéressement et de générosité. Moitié bienveillance, moitié desir de plaire et de réussir, elle s'était fait, dit-on, un systême suivi de flatterie, qui allait quelquefois jusqu'à dégoûter ceux-mêmes envers qui elle le pratiquait. Des censeurs chagrins y ont vu de la fausseté, sans songer que cette complaisance, qui porte à tout louer, n'est un défaut essentiel et nuisible, qu'autant que l'on immole d'une main ceux que l'on encense de l'autre; or, rien ne prouve que madame de Tencin se

soit rendue coupable de cette perfidie. A tout prendre, l'excès qu'on lui reproche est bien moins contraire au véritable esprit de la societe, que cette rudesse brutale et grossière, vice réel caché sous les dehors d'une vertu, qui offense celui qui en est l'objet, sans lui être utile, et nuit à celui qui l'exerce, sans que l'estime puisse le consoler de l'aversion qu'il inspire. On vantait, devant l'abbé Trublet, la douceur de madame de Tencin. *Oui*, dit-il, *si elle avait intérêt de vous empoisonner, elle choisirait le poison le plus doux.* Il est impossible de ne pas voir dans ce mot, très-spirituel d'ailleurs, une saillie d'animosité personnelle. Quelle apparence que l'abbé Trublet ait seul découvert dans madame de Tencin, à travers l'aménité de ses discours et de ses manières, ce fonds de noirceur qui l'aurait rendue si dangereuse? Et enfin, dans sa vie publique et privée, quelle action, quel propos vient à l'appui d'un mot cruel? Pour l'honneur seul de l'humanité, croyons que l'amie de Fontenelle, si recommandable par la douceur et la sûreté de son commerce, de Montesquieu, dont la vertu n'est pas plus contestée que le mérite, et de tant d'autres encore qu'on pourrait citer avec honneur après eux, ne fut point indigne de leur amitié. Est-ce trop prétendre, en effet, que d'opposer à une parole sans preuve, que des motifs de haine vains et passagers ont peut-être surprise à son auteur, cet attachement constant de tant d'hommes bons et éclairés, attachement que les agréments de la personne et de l'esprit peuvent avoir fait naître, mais que les qualités de l'ame ont pu seules rendre durable? Duclos, qu'il serait odieux de croire moins lorsqu'il loue madame de

Tencin, que lorsqu'il révèle les torts de sa conduite, assure qu'elle était très-serviable, et amie vive autant qu'ennemie déclarée : ce dernier trait est décisif contre ceux qui l'ont taxée de duplicité.

Duclos parle aussi de son esprit : « On ne pouvait, « dit-il, en avoir davantage, et elle avait toujours celui « de la personne à qui elle avait affaire. » Douée de beaucoup de finesse et de vivacité, entourée continuellement d'hommes aimables et spirituels, dont les saillies ou les réflexions provoquaient les siennes, il n'était pas possible qu'il ne lui échappât soit des mots piquants, soit de ces traits d'observation ou de sentiment qu'on rencontre si souvent dans ses ouvrages : on en a retenu quelques-uns; je n'en citerai que deux. *Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite*, disait-elle, *parce qu'ils ne croyent jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.* On sait que la principale qualité de Fontenelle était la modération, et qu'il ne se piquait nullement de cette chaleur de sentiment qui est presque toujours le principe de nos actions généreuses, et la source de nos malheurs. Madame de Tencin lui dit un jour en lui posant la main sur le cœur : *Ce n'est pas un cœur que vous avez-là, mon cher Fontenelle, c'est de la cervelle comme dans la tête.* Le philosophe se reconnut dans ce mot, et ne s'en formalisa point.

Quoique l'exemple de beaucoup de poètes dramatiques et de romanciers prouve sans réplique que, pour bien peindre les passions, il n'est pas absolument nécessaire de les avoir ressenties, et qu'il suffit d'en avoir observé les effets dans les autres, toujours est-il cer-

tain que celui-là a un très-grand avantage sur ses rivaux, qui décrit des situations qui ont été les siennes, et des sentiments que lui-même a éprouvés. L'amour avait rempli et troublé une partie de la vie de madame de Tencin; elle en employa l'autre à le peindre, et sans doute c'est dans sa propre expérience qu'elle a puisé cette connaissance parfaite des mouvements les plus secrets de la passion, des formes si variées sous lesquelles elle se cache ou se montre aux yeux; en un mot, cette science du cœur que toute l'attention, toute la sagacité d'un observateur désintéressé ne pourraient jamais acquérir au même degré.

Le Comte de Comminge est sans contredit le plus parfait de ses romans. M. de la Harpe, après avoir parlé de *la Princesse de Clèves* de madame de la Fayette, dans les termes de l'admiration la plus vive et la mieux sentie, dit : « Il n'a été donné qu'à une autre femme « de peindre un siècle après, avec un succès égal, « l'amour luttant contre les obstacles et la vertu. *Le* « *Comte de Comminge* peut être regardé comme le pen- « dant de *la Princesse de Clèves.* » Quel jugement plus honorable et quel juge plus éclairé? J'oserai pourtant ajouter que, si nul roman n'est plus attendrissant que *le Comte de Comminge*, nul aussi n'offre des leçons de vertu et de conduite plus fortes et en plus grand nombre. Quel tableau plus frappant des maux qu'entraînent les haines de famille, la dureté des parents qui combattent sans motifs légitimes l'inclination de leurs enfants, les mariages mal assortis et contractés avec répugnance, les coupables imprudences d'une passion que la raison ne règle pas! Quel plus beau triomphe

de la religion sur l'amour, que les derniers moments d'Adelaïde, mourant sur la cendre, et exhortant aux vertus austères du christianisme l'amant qu'elle a enfin sacrifié à son Dieu! Cette catastrophe déchirante a fait le sujet de deux ouvrages en vers, et le sujet a fait la plus grande partie de ce qu'ils ont eu de succès. L'un est une héroïde de Dorat, l'autre est un drame de M. d'Arnaud, l'auteur des *Épreuves du sentiment* et des *Délassements de l'homme sensible.* On se rappellera que les deux autres femmes dont les ouvrages sont réunis dans cette collection, madame de la Fayette et madame de Fontaines, ont eu aussi cet honneur, qui n'en est pas toujours un bien grand, de fournir des sujets aux auteurs dramatiques.

On prétend que *le Siége de Calais* fut fait presque par gageure. On se plaignait, dans la société de madame de Tencin, de la marche uniforme des romans qui, pour la plupart, retracent l'origine et les progrès d'une passion que couronne la possession de l'objet aimé, et ne diffèrent entre eux que par la nature et le nombre des incidents qui retardent et amènent ce dénouement. Madame de Tencin promit d'en faire un qui commencerait par où les autres finissent. Elle tint parole. Madame de Granson et M. de Canaple, au moment où leur amour ne fait que de naître, se trouvent dans les bras l'un de l'autre par un concours fortuit de circonstances qui les trompent tous deux. La vérité se découvre aussitôt, et dès-lors le roman entier n'a pour but que d'amener madame de Granson à accorder de plein gré au comte de Canaple, une faveur qu'il n'avait due d'abord qu'au hasard. La cir-

constance du siége de Calais, par Edouard III, roi d'Angleterre, fournit à cet amant les occasions de développer un attachement et une générosité à toute épreuve, qui finissent par lui mériter le pardon de sa faute involontaire et la main de sa maîtresse. Ce sujet difficile et délicat est traité avec toute l'adresse, toute la décence qu'une femme pouvait y mettre. Le plus vif intérêt y règne d'un bout à l'autre : les caractères, principalement celui de M. de Canaple, y ont une physionomie neuve et piquante. Si l'art pouvait y reprendre quelque chose, ce serait d'une part la complication et l'arrangement quelquefois peu naturel des aventures ; de l'autre, la lenteur de l'action causée par la multiplicité des personnages et des épisodes. Si l'unité d'objet, la marche simple et rapide de l'action ont valu au *Comte de Comminge* l'honneur d'être placé à côté de *la Princesse de Clèves*, le mélange des beautés et des défauts donne au *Siége de Calais* plus de rapport avec *Zayde*.

On a écrit sans réflexion et faussement que Dubelloy avait pris le sujet de sa tragédie du *Siége de Calais* dans le roman de madame de Tencin. Les deux ouvrages n'ont de commun entre eux que ce que l'histoire a fourni également aux deux auteurs.

C'est une opinion généralement reçue que M. de Pont-de-Veyle, neveu de madame de Tencin, et auteur du *Somnambule* et de plusieurs autres petites pièces de théâtre, a travaillé aux romans du *Comte de Comminge* et au *Siége de Calais*.

Un ouvrage, dont on a laissé toute la gloire à madame de Tencin, quoiqu'il ne fût à dédaigner pour

personne d'y avoir une part, ce sont *les Malheurs de l'Amour*. Il est écrit en forme de *Mémoires* comme *le Comte de Comminge*. Cette forme, ainsi que la forme épistolaire, me paraît avoir des avantages très-reels sur l'autre. Ici c'est le héros d'une histoire qui la raconte lui-même; là, ce sont les principaux personnages d'une action qui se communiquent réciproquement ce qu'ils ont fait ou dit, vu ou entendu : le lecteur se trouve naturellement instruit par eux-mêmes de leurs pensées les plus intimes. Il n'en est pas de même des romans où l'auteur decrit des aventures qui lui sont étrangères : tout en jouissant de l'art avec lequel il semble démêler les causes secrètes qui ont produit tel événement, mis en jeu telle passion, je ne sais quoi nous dit qu'il n'a pas pu être informé de tout ce qu'il nous apprend, et que son histoire n'est qu'une fable; or, on sait qu'en général le mérite d'un ouvrage de fiction se mesure sur l'air plus ou moins grand de vérité qui s'y fait sentir, et que la continuité de l'illusion est le plus beau triomphe qu'il puisse obtenir. Le roman *des Malheurs de l'Amour*, remplit parfaitement son titre : l'amour en effet y cause un enchaînement d'infortunes que termine de la manière la plus douloureuse la mort violente de ce Barbasan, toujours si aimé et si digne de l'être, lorsque les apparences les plus fortes accusent sa fidelité. Il existe entre ce roman et celui *du Comte de Comminge* un rapport très-honorable; c'est qu'il offre comme lui une foule d'instructions salutaires. Elles ne consistent pas en froids et vains discours; elles résultent des malheurs produits par l'oubli des devoirs ou des règles de la prudence. L'action est

conduite d'une manière plus simple, plus vraisemblable que dans *le Siége de Calais*. Elle est à la vérité suspendue par un très-long épisode qui n'y tient pas essentiellement; mais cet épisode est amené d'une manière si naturelle, il offre lui-même tant d'intérêt, que le plaisir du lecteur n'est point affaibli pour avoir changé d'objet.

Le dernier des ouvrages de madame de Tencin est intitulé : *Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'Angleterre*. Elle n'en a fait que les deux premières parties; la troisième et dernière est de madame Élie de Beaumont, femme du célèbre avocat de ce nom, et auteur des *Lettres du marquis de Roselle*, roman également recommandable par la pureté de la morale et celle de la diction. Elle a repris avec tant d'adresse le fil interrompu de l'action, et modelé avec tant de justesse son style sur celui de madame de Tencin, que le roman semble avoir été imaginé d'un seul jet et écrit par une même plume.

Le style de madame de Tencin est plein de naturel, d'agrément et de bon goût; on y remarque de temps en temps de ces heureuses irrégularités qu'on ne pourrait rectifier sans donner à la phrase un tour moins vif et moins énergique; sa narration, également éloignée de la sécheresse et de la diffusion, n'omet rien d'intéressant, n'admet rien de superflu; les discours qu'elle fait tenir à ses personnages sont toujours assortis à leur caractère et à leur situation. La nature de ses romans en général a souvent exigé d'elle l'emploi du pathetique, et l'on peut dire qu'elle en a parfaitement connu et deployé toutes les ressources. Je

crois très-difficile de lire telle page *du Comte de Comminge* et *des Malheurs de l'Amour*, sans se sentir ému jusqu'aux larmes. Soit que, vivant habituellement avec des écrivains penseurs, accoutumés à tirer des résultats généraux de leurs observations particulières, elle imitât involontairement leur manière, soit que le tour de son esprit l'y portât naturellement, madame de Tencin a fait dans ses écrits un assez fréquent usage des réflexions.

On n'a su qu'après sa mort qu'elle était l'auteur de ses ouvrages; de son vivant, le secret en était renfermé entre un fort petit nombre d'amis. Ce fut Montesquieu qui le divulgua le premier.

On trouvera pour la première fois réunie aux œuvres de madame de Tencin, sa correspondance avec le duc, depuis maréchal de Richelieu, dont elle semble avoir été l'amie très-intime. Sous le seul rapport littéraire, cette augmentation serait déja précieuse, puisqu'on doit aimer à voir ce qu'était madame de Tencin dans un genre où les femmes ont acquis une prééminence si marquée; mais d'un autre côté les amateurs de particularités historiques ne trouveront point sans intérêt dans ses lettres, une foule de détails peu connus sur Louis XV, madame de Châteauroux, sa maîtresse, le cardinal de Tencin, MM. de Maurepas, d'Argenson, et autres personnages du temps. Leurs caractères, leurs intérêts, leurs actions, y sont décrits d'une manière d'autant plus exacte, que celle qui tient la plume etait alors dans la position la plus favorable pour voir de près et juger les hommes et les choses.

FIN DE LA NOTICE.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE COMMINGE.

MÉMOIRES

DU

COMTE DE COMMINGE.

Je n'ai d'autre dessein, en écrivant les mémoires de ma vie, que de rappeler les plus petites circonstances de mes malheurs, et de les graver encore, s'il est possible, plus profondément dans mon souvenir.

La maison de Comminge, dont je sors, est une des plus illustres du royaume. Mon bisaïeul, qui avait deux garçons, donna au cadet des terres considérables, au préjudice de l'aîné, et lui fit prendre le nom de marquis de Lussan. L'amitié des deux frères n'en fut point altérée; ils voulurent même que leurs enfants fussent élevés ensemble; mais cette éducation commune, dont l'objet était de les unir, les rendit au contraire ennemis presque en naissant.

Mon père, qui était toujours surpassé dans ses exercices par le marquis de Lussan, en conçut une jalousie qui devint bientôt de la haine; ils avaient souvent des disputes; et, comme mon père était toujours l'agresseur, c'était lui qu'on punissait. Un jour qu'il s'en plaignait à l'intendant de notre maison: Je vous donnerai, lui dit cet homme, les moyens d'abaisser l'orgueil de M. de

Lussan : tous les biens qu'il possède vous appartiennent par une substitution, et votre grand-père n'a pu en disposer. Quand vous serez le maître, ajouta-t-il, il vous sera aisé de faire valoir vos droits.

Ce discours augmenta encore l'éloignement de mon père pour son cousin. Leurs disputes devenaient si vives, qu'on fut obligé de les séparer. Ils passèrent plusieurs années sans se voir, pendant lesquelles ils furent tous deux mariés. Le marquis de Lussan n'eut qu'une fille de son mariage, et mon père n'eut aussi que moi.

A peine fut-il en possession des biens de la maison, par la mort de mon grand-père, qu'il voulut faire usage des avis qu'on lui avait donnés. Il chercha tout ce qui pouvait établir ses droits ; il rejeta plusieurs propositions d'accommodement ; il intenta un procès qui n'allait pas à moins qu'à dépouiller le marquis de Lussan de tout son bien. Une malheureuse rencontre qu'ils eurent un jour à la chasse acheva de les rendre irréconciliables. Mon père, toujours vif et plein de sa haine, lui dit des choses piquantes sur l'état où il prétendait le réduire. Le marquis, quoique naturellement d'un caractère doux, ne put s'empêcher de répondre. Ils mirent l'épée à la main ; la fortune se déclara pour M. de Lussan ; il désarma mon père, et voulut l'obliger à lui demander la vie : Elle me serait odieuse, si je te la devais, lui dit mon père. Tu me la devras malgré toi, répondit M. de Lussan, en lui jetant son épée et en s'éloignant.

Cette action de générosité ne toucha point mon père : il sembla au contraire que sa haine était augmentée par la double victoire que son ennemi avait remportée

sur lui ; aussi continua-t-il avec plus de vivacité que jamais les poursuites qu'il avait commencées.

Les choses étaient en cet état, quand je revins des voyages qu'on m'avait fait faire après mes études.

Peu de jours après mon arrivée, l'abbé de R..., parent de ma mère, donna avis à mon père que les titres d'où dépendait le gain de son procès étaient dans les archives de l'abbaye de R..., où une partie des papiers de notre maison avait été transportée pendant les guerres civiles.

Mon père était prié de garder un grand secret, de venir lui-même chercher ses papiers, ou d'envoyer une personne de confiance à qui on pût les remettre.

Sa santé, qui était alors mauvaise, l'obligea à me charger de cette commission. Après m'en avoir exagéré l'importance : Vous allez, me dit-il, travailler pour vous plus que pour moi ; ces biens vous appartiendront ; mais, quand vous n'auriez nul intérêt, je vous crois assez bien né pour partager mon ressentiment, et pour m'aider à tirer vengeance des injures que j'ai reçues.

Je n'avais nulle raison de m'opposer à ce que mon père desirait de moi ; aussi l'assurai-je de mon obeissance.

Après m'avoir donné toutes les instructions qu'il crut nécessaires, nous convînmes que je prendrais le nom de marquis de Longaunois, pour ne donner aucun soupçon dans l'abbaye, où madame de Lussan avait plusieurs parents. Je partis, accompagné d'un vieux domestique de mon père et de mon valet de chambre. Je pris le chemin de l'abbaye de R...; mon voyage fut heureux. Je trouvai dans les archives les titres

qui établissaient incontestablement la substitution dans notre maison; je l'écrivis à mon père; et, comme j'étais près de Bagnières, je lui demandai la permission d'y aller passer le temps des eaux. L'heureux succès de mon voyage lui donna tant de joie, qu'il y consentit.

J'y parus encore sous le nom de marquis de Longaunois; il aurait fallu plus d'équipage que je n'en avais pour soutenir la vanité de celui de Comminge: je fus mené, le lendemain de mon arrivée, à la fontaine. Il règne dans ces lieux-là une gaîté et une liberté qui dispensent de tout le cérémonial : dès le premier jour, je fus admis dans toutes les parties de plaisir; on me mena dîner chez le marquis de la Valette qui donnait une fête aux dames; il y en avait déja quelques-unes d'arrivées que j'avais vues à la fontaine, et à qui j'avais débité quelque galanterie, que je me croyais obligé de dire à toutes les femmes. J'étais près d'une d'elles, quand je vis entrer une femme bien faite, suivie d'une fille qui joignait à la plus parfaite régularité des traits l'éclat de la plus brillante jeunesse. Tant de charmes étaient encore relevés par son extrême modestie. Je l'aimai dès ce premier moment, et ce moment a décidé de toute ma vie. L'enjouement que j'avais eu jusque-là disparut, je ne pus plus faire autre chose que la suivre et la regarder. Elle s'en aperçut, et en rougit. On proposa la promenade : j'eus le plaisir de donner la main à cette aimable personne. Nous étions assez éloignés du reste de la compagnie pour que j'eusse pu lui parler; mais moi qui, quelques moments auparavant, avais toujours eu les yeux attachés sur elle, à peine

osai-je les lever quand je fus sans témoin; j'avais dit jusque-là à toutes les femmes, même plus que je ne sentais; je ne sus plus que me taire, aussitôt que je fus véritablement touché.

Nous rejoignîmes la compagnie, sans que nous eussions prononcé un seul mot, ni l'un ni l'autre; on ramena les dames chez elles, et je revins m'enfermer chez moi. J'avais besoin d'être seul pour jouir de mon trouble et d'une certaine joie qui, je crois, accompagne toujours le commencement de l'amour. Le mien m'avait rendu si timide, que je n'avais osé demander le nom de celle que j'aimais; il me semblait que ma curiosité allait trahir le secret de mon cœur: mais que devins-je, quand on me nomma la fille du comte de Lussan? Tout ce que j'avais à redouter de la haine de nos pères se présenta à mon esprit; mais, de toutes les réflexions, la plus accablante fut la crainte que l'on n'eût inspiré à Adélaïde (c'était le nom de cette belle fille) de l'aversion pour tout ce qui portait le mien. Je me sus bon gré d'en avoir pris un autre; j'espérais qu'elle connaîtrait mon amour sans être prévenue contre moi; et que, quand je lui serais connu moi-même, je lui inspirerais du moins de la pitié.

Je pris donc la résolution de cacher ma véritable condition encore mieux que je n'avais fait, et de chercher tous les moyens de plaire; mais j'étais trop amoureux pour en employer d'autre que celui d'aimer. Je suivais Adelaïde par-tout: je souhaitais avec ardeur une occasion de lui parler en particulier, et, quand cette occasion tant desirée s'offrait, je n'avais plus la force d'en profiter. La crainte de perdre mille petites libertés

dont je jouissais, me retenait; et ce que je craignais encore plus, c'était de déplaire.

Je vivais de cette sorte, quand, nous promenant un soir avec toute la compagnie, Adélaïde laissa tomber en marchant un bracelet où tenait son portrait. Le chevalier de Saint-Odon, qui lui donnait la main, s'empressa de le ramasser, et, après l'avoir regardé assez long-temps, le mit dans sa poche. Elle le lui demanda d'abord avec douceur; mais, comme il s'obstinait à le garder, elle lui parla avec beaucoup de fierté. C'était un homme d'une jolie figure, que quelque aventure de galanterie où il avait réussi avait gâté. La fierté d'Adélaïde ne le déconcerta point. Pourquoi, lui dit-il, mademoiselle, voulez-vous m'ôter un bien que je ne dois qu'à la fortune? J'ose espérer, ajouta-t-il, en s'approchant de son oreille, que, quand mes sentiments vous seront connus, vous voudrez bien consentir au présent qu'elle vient de me faire; et, sans attendre la réponse que cette déclaration lui aurait sans doute attirée, il se retira.

Je n'étais pas alors auprès d'elle; je m'étais arrêté un peu plus loin avec la marquise de la Valette; quoique je ne la quittasse que le moins qu'il me fût possible, je ne manquais à aucune des attentions qu'exigeait le respect infini que j'avais pour elle; mais, comme je l'entendis parler d'un ton plus animé qu'à l'ordinaire, je m'approchai; elle contait à sa mère, avec beaucoup d'émotion, ce qui venait d'arriver. Madame de Lussan en fut aussi offensée que sa fille. Je ne dis mot; je continuai même la promenade avec les dames; et, aussitôt que je les eus remises chez elles, je fis cher-

cher le chevalier. On le trouva chez lui; on lui dit de ma part que je l'attendais dans un endroit qui lui fut indiqué; il y vint. Je suis persuadé, lui dis-je en l'abordant, que ce qui vient de se passer à la promenade est une plaisanterie; vous êtes un trop galant homme pour vouloir garder le portrait d'une femme malgré elle. Je ne sais, me répliqua-t-il, quel intérêt vous pouvez y prendre; mais je sais bien que je ne souffre pas volontiers des conseils. J'espère, lui dis-je, en mettant l'épée à la main, vous obliger de cette façon à recevoir les miens. Le chevalier était brave, nous nous battîmes quelque temps avec assez d'égalité; mais il n'était pas animé comme moi par le desir de rendre service à ce qu'il aimait. Je m'abandonnai sans ménagement; il me blessa légèrement en deux endroits; il eut à son tour deux grandes blessures; je l'obligeai de demander la vie et de me rendre le portrait. Après l'avoir aidé à se relever, et l'avoir conduit dans une maison qui était à deux pas de là, je me retirai chez moi, où, après m'être fait panser, je me mis à considérer le portrait, à le baiser mille et mille fois. Je savais peindre assez joliment : il s'en fallait cependant beaucoup que je fusse habile; mais de quoi l'amour ne vient-il pas à bout? J'entrepris de copier ce portrait; j'y passai toute la nuit, et j'y réussis si bien, que j'avais peine moi-même à distinguer la copie de l'original. Cela me fit naître la pensée de substituer l'un à l'autre; j'y trouvais l'avantage d'avoir celui qui avait appartenu à Adélaïde, et de l'obliger, sans qu'elle le sût, à me faire la faveur de porter mon ouvrage. Toutes ces choses sont considérables quand on aime, et mon cœur en savait bien le prix.

Après avoir ajusté le bracelet de façon que mon vol ne pût être découvert, j'allai le porter à Adélaïde. Madame de Lussan me dit sur cela mille choses obligeantes. Adélaïde parla peu; elle était embarrassée; mais je voyais à travers cet embarras la joie de m'être obligée, et cette joie m'en donnait à moi-même une bien sensible. J'ai eu dans ma vie quelques-uns de ces moments délicieux; et, si mes malheurs n'avaient été que des malheurs ordinaires, je ne croirais pas les avoir trop achetés.

Cette petite aventure me mit tout-à-fait bien auprès de madame de Lussan; j'étais toujours chez elle; je voyais Adélaïde à toutes les heures, et, quoique je ne lui parlasse pas de mon amour, j'étais sûr qu'elle le connaissait, et j'avais lieu de croire que je n'étais pas haï. Les cœurs aussi sensibles que les nôtres s'entendent bien vîte : tout est expressif pour eux.

Il y avait deux mois que je vivais de cette sorte, quand je reçus une lettre de mon père qui m'ordonnait de partir. Cet ordre fut un coup de foudre. J'avais été occupé tout entier du plaisir de voir et d'aimer Adélaïde. L'idée de m'en éloigner me fut toute nouvelle : la douleur de m'en séparer, les suites du procès qui était entre nos familles, se présentèrent à mon esprit avec tout ce qu'elles avaient d'odieux. Je passai la nuit dans une agitation que je ne puis exprimer. Après avoir fait cent projets qui se détruisaient l'un l'autre, il me vint tout d'un coup dans la tête de brûler les papiers que j'avais entre les mains, et qui établissaient nos droits sur les biens de la maison de Lussan. Je fus étonné que cette idée ne me fût pas

venue plutôt. Je prévenais par-là les procès que je craignais tant. Mon père, qui y était très-engagé, pouvait, pour les terminer, consentir à mon mariage avec Adélaïde; mais, quand cette espérance n'aurait point eu lieu, je ne pouvais consentir à donner des armes contre ce que j'aimais. Je me reprochai même d'avoir gardé si long-temps quelque chose dont ma tendresse m'aurait dû faire faire le sacrifice beaucoup plus tôt. Le tort que je faisais à mon père ne m'arrêta pas; ses biens m'étaient substitués, et j'avais eu une succession d'un frère de ma mère que je pouvais lui abandonner, et qui était plus considérable que ce que je lui faisais perdre.

En fallait-il davantage pour convaincre un homme amoureux? Je crus avoir droit de disposer de ces papiers; j'allai chercher la cassette qui les renfermait : je n'ai jamais passé de moment plus doux, que celui où je les jetai au feu. Le plaisir de faire quelque chose pour ce que j'aimais, me ravissait. Si elle m'aime, disais-je, elle saura quelque jour le sacrifice que je lui ai fait; mais je le lui laisserai toujours ignorer, si je ne puis toucher son cœur. Que ferais-je d'une reconnaissance qu'on serait fâché de me devoir? Je veux qu'Adélaïde m'aime, et je ne veux pas qu'elle me soit obligée.

J'avoue cependant que je me trouvai plus de hardiesse pour lui parler : la liberté que j'avais chez elle m'en fit naître l'occasion dès le même jour.

Je vais bientôt m'éloigner de vous, belle Adélaïde, lui dis-je : vous souviendrez-vous quelquefois d'un homme dont vous faites toute la destinée? Je n'eus pas la force de continuer : elle me parut interdite; je crus

même voir de la douleur dans ses yeux : Vous m'avez entendu, repris-je; de grâce répondez-moi un mot. Que voulez-vous que je vous dise, me répondit-elle? je ne devrais pas vous entendre, et je ne dois pas vous répondre. A peine se donna-t-elle le temps de prononcer ce peu de paroles; elle me quitta aussitôt; et, quoi que je pusse faire dans le reste de la journée, il me fut impossible de lui parler; elle me fuyait : elle avait l'air embarrassée. Que cet embarras avait de charmes pour mon cœur! Je le respectai; je ne la regardais qu'avec crainte, il me semblait que ma hardiesse l'aurait fait repentir de ses bontés.

J'aurais gardé cette conduite si conforme à mon respect et à la délicatesse de mes sentiments, si la nécessité où j'étais de partir ne m'avait pressé de parler; je voulais, avant que de me séparer d'Adelaïde, lui apprendre mon véritable nom. Cet aveu me coûta encore plus que celui de mon amour. Vous me fuyez, lui dis-je : eh! que ferez-vous quand vous saurez tous mes crimes, ou plutôt tous mes malheurs! Je vous ai abusée par un nom supposé; je ne suis point ce que vous me croyez; je suis le fils du comte de Comminge. Vous êtes le fils du comte de Comminge, s'écria Adélaïde? Quoi! vous êtes notre ennemi? C'est vous, c'est votre père, qui poursuivez la ruine du mien? Ne m'accablez point, lui dis-je, d'un nom aussi odieux. Je suis un amant prêt à tout sacrifier pour vous. Mon père ne vous fera jamais de mal; mon amour vous assure de lui.

Pourquoi, me répondit Adélaïde, m'avez-vous trompée? que ne vous montriez-vous sous votre véritable nom? il m'aurait averti de vous fuir. Ne vous repentez

pas de quelque bonté que vous avez eue pour moi, lui dis-je, en lui prenant la main que je baisai malgré elle. Laissez-moi, me dit-elle; plus je vous vois, et plus je rends inévitables les malheurs que je crains.

La douceur de ces paroles me pénétra d'une joie qui ne me montra que des espérances. Je me flattai que je rendrais mon père favorable à ma passion; j'étais si plein de mon sentiment qu'il me semblait que tout devait sentir et penser comme moi. Je parlai à Adélaïde de mes projets, en homme sûr de réussir.

Je ne sais pourquoi, me dit-elle, mon cœur se refuse aux espérances que vous voulez me donner: je n'envisage que des malheurs, et cependant je trouve du plaisir à sentir ce que je sens pour vous. Je vous ai laissé voir mes sentiments; je veux bien que vous les connaissiez; mais souvenez-vous que je saurai, quand il le faudra, les sacrifier à mon devoir.

J'eus encore plusieurs conversations avec Adélaïde, avant mon départ; j'y trouvais toujours de nouvelles raisons de m'applaudir de mon bonheur: le plaisir d'aimer et de connaître que j'étais aimé remplissait tout mon cœur; aucun soupçon, aucune crainte, pas même pour l'avenir, ne troublaient la douceur de nos entretiens: nous étions sûrs l'un de l'autre, parce que nous nous estimions; et cette certitude, bien loin de diminuer notre vivacité, y ajoutait encore les charmes de la confiance. La seule chose qui inquiétait Adélaïde, était la crainte de mon père. Je mourrais de douleur, me disait-elle, si je vous attirais la disgrâce de votre famille: je veux que vous m'aimiez; mais je veux surtout que vous soyez heureux. Je partis enfin, plein de

la plus tendre et de la plus vive passion qu'un cœur puisse ressentir, et tout occupé du dessein de rendre mon père favorable à mon amour.

Cependant, il était informé de tout ce qui s'était passé à Bagnières. Le domestique qu'il avait mis près de moi avait des ordres secrets de veiller sur ma conduite : il n'avait laissé ignorer ni mon amour, ni mon combat contre le chevalier de Saint-Odon. Malheureusement le chevalier était fils d'un ami de mon père. Cette circonstance, et le danger où il était de sa blessure, tournaient encore contre moi. Le domestique qui avait rendu un compte si exact m'avait dit beaucoup plus heureux que je n'étais. Il avait peint madame et mademoiselle de Lussan remplies d'artifice, qui m'avaient connu pour le comte de Comminge, et qui avaient eu dessein de me séduire.

Plein de ces idées, mon père, naturellement emporté, me traita, à mon retour, avec beaucoup de rigueur; il me reprocha mon amour, comme il m'aurait reproché le plus grand crime. Vous avez donc la lâcheté d'aimer mes ennemis! me dit-il; et, sans respect pour ce que vous me devez, et pour ce que vous vous devez à vous-même, vous vous liez avec eux! que sais-je même si vous n'avez point fait quelque projet plus odieux encore?

Oui, mon père, lui dis-je, en me jetant à ses pieds, je suis coupable; mais je le suis malgré moi : dans ce même moment où je vous demande pardon, je sens que rien ne peut arracher de mon cœur cet amour qui vous irrite; ayez pitié de moi; j'ose vous le dire, ayez pitié de vous : finissez une querelle qui trouble le repos

de votre vie; l'inclination que la fille de M. de Lussan et moi avons prise l'un pour l'autre, aussitôt que nous nous sommes vus, est peut-être un avertissement que le ciel vous donne. Mon père, vous n'avez que moi d'enfant, voulez-vous me rendre malheureux? et combien mes malheurs me seront-ils plus sensibles encore, quand ils seront votre ouvrage! Laissez-vous attendrir pour un fils qui ne vous offense que par une fatalité dont il n'est pas le maître.

Mon père, qui m'avait laissé à ses pieds tant que j'avais parlé, me regarda long-temps avec indignation. Je vous ai écouté, me dit-il enfin, avec une patience dont je suis moi-même étonné, et dont je ne me serais pas cru capable; aussi c'est la seule grâce que vous devez attendre de moi; il faut renoncer à votre folie, ou à la qualité de mon fils; prenez votre parti sur cela, et commencez à me rendre les papiers dont vous êtes chargé; vous êtes indigne de ma confiance.

Si mon père s'était laissé fléchir, la demande qu'il me faisait m'aurait embarrassé; mais sa dureté me donna du courage. Ces papiers, lui dis-je, ne sont plus en ma puissance, je les ai brûlés; prenez, pour vous dédommager, les biens qui me sont déja acquis. A peine eus-je le temps de prononcer ce peu de paroles : mon père furieux vint sur moi l'épée à la main; il m'en aurait percé sans doute, car je ne faisais pas le plus petit effort pour l'eviter, si ma mère ne fût entrée dans ce moment. Elle se jeta entre nous : Que faites-vous, lui dit-elle? songez-vous que c'est votre fils? et, me poussant hors de la chambre, elle m'ordonna d'aller l'attendre dans la sienne.

Je l'attendis long-temps; elle vint enfin. Ce ne fut plus des emportements et des fureurs que j'eus à combattre, ce fut une mère tendre, qui entrait dans mes peines, qui me priait avec des larmes, d'avoir pitié de l'état où je la réduisais. Quoi! mon fils, me disait-elle, une maîtresse, et une maîtresse encore que vous ne connaissez que depuis quelques jours, peut l'emporter sur une mère! Helas! si votre bonheur ne dépendait que de moi, je sacrifierais tout pour vous rendre heureux. Mais vous avez un père qui veut être obéi; il est prêt à prendre les résolutions les plus violentes contre vous : voulez-vous m'accabler de douleur? étouffez une passion qui nous rendra tous malheureux.

Je n'avais pas la force de lui répondre : je l'aimais tendrement; mais l'amour était plus fort dans mon cœur. Je voudrais mourir, lui dis-je, plutôt que de vous déplaire, et je mourrai si vous n'avez pitié de moi. Que voulez-vous que je fasse? Il m'est plus aisé de m'arracher la vie, que d'oublier Adélaïde. Pourquoi trahirais-je les serments que je lui ai faits? Quoi! je l'aurais engagée à me témoigner de la bonté, je pourrais me flatter d'en être aimé, et je l'abandonnerais! Non, ma mère, vous ne voulez pas que je sois le plus lâche des hommes.

Je lui contai alors tout ce qui s'était passé entre nous. Elle vous aimerait, ajoutai-je, et vous l'aimeriez aussi; elle a votre douceur, elle a votre franchise; pourquoi voudriez-vous que je cessasse de l'aimer? Mais, me dit-elle, que prétendez-vous faire? votre père veut vous marier, et veut, en attendant, que vous alliez à la campagne; il faut absolument que vous

paraissiez déterminé à lui obéir. Il compte vous faire partir demain avec un homme qui a sa confiance. L'absence fera peut-être plus sur vous que vous ne croyez; en tout cas, n'irritez pas encore M. de Comminge par votre résistance; demandez du temps. Je ferai de mon côté tout ce qui dépendra de moi pour votre satisfaction. La haine de votre père dure trop long-temps: quand sa vengeance aurait été légitime, il la pousserait trop loin; mais vous avez eu un très-grand tort de brûler les papiers; il est persuadé que c'est un sacrifice que madame de Lussan a ordonné à sa fille d'exiger de vous. Ah! m'écriai-je, est-il possible qu'on puisse faire cette injustice à madame de Lussan? Bien loin d'avoir exigé quelque chose, Adelaïde ignore ce que j'ai fait, et je suis bien sûr qu'elle aurait employé, pour m'en empêcher, tout le pouvoir qu'elle a sur moi.

Nous prîmes ensuite des mesures, ma mère et moi, pour que je pusse recevoir de ses nouvelles. J'osai même la prier de m'en donner d'Adélaïde, qui devait venir à Bordeaux. Elle eut la complaisance de me le promettre, en exigeant que, si Adelaïde ne pensait pas pour moi comme je le croyais, je me soumettrais à ce que mon père souhaiterait. Nous passâmes une partie de la nuit dans cette conversation, et, dès que le jour parut, mon conducteur me vint avertir qu'il fallait monter à cheval.

La terre où je devais passer le temps de mon exil, était dans les montagnes, à quelques lieues de Bagnières, de sorte que je fis la même route que je venais de faire. Nous etions arrives d'assez bonne heure, le second jour de notre marche, dans un village où nous devions

passer la nuit. En attendant l'heure du souper, je me promenais dans le grand chemin, quand je vis de loin un équipage qui allait à toute bride, et qui versa très-lourdement à quelques pas de moi.

Le battement de mon cœur m'annonça la part que je devais prendre à cet accident. Je volai à ce carrosse. Deux hommes, qui étaient descendus de cheval, se joignirent à moi pour secourir ceux qui étaient dedans; on s'attend bien que c'étaient Adélaïde et sa mère; c'étaient effectivement elles. Adélaïde s'était fort blessée au pied; il me sembla cependant que le plaisir de me revoir ne lui laissait pas sentir son mal.

Que ce moment eut de charmes pour moi! après tant de douleurs, après tant d'années, il est présent à mon souvenir. Comme elle ne pouvait marcher, je la pris entre mes bras, elle avait les siens passés autour de mon cou, et une de ses mains touchait à ma bouche. J'étais dans un ravissement qui m'ôtait presque la respiration. Adélaïde s'en aperçut; sa pudeur en fut alarmée; elle fit un mouvement pour se dégager de mes bras. Hélas! qu'elle connaissait peu l'excès de mon amour! j'étais trop plein de mon bonheur pour penser qu'il y en eût quelqu'un au-delà.

Mettez-moi à terre, me dit-elle d'une voix basse et timide; je crois que je pourrai marcher. Quoi! lui répondis-je, vous avez la cruauté de m'envier le seul bien que je goûterai peut-être jamais? Je serrais tendrement Adélaïde, en prononçant ces paroles; elle ne dit plus mot, et un faux pas que je fis l'obligea à reprendre sa première attitude.

Le cabaret était si près, que j'y fus bientôt. Je la

portai sur un lit, tandis qu'on mettait sa mère, qui était beaucoup plus blessée qu'elle, dans un autre. Pendant qu'on était occupé près de madame de Lussan, j'eus le temps de conter à Adélaïde une partie de ce qui s'était passé entre mon père et moi. Je supprimai l'article des papiers brûlés, dont elle n'avait aucune connaissance. Je ne sais même si j'eusse voulu qu'elle l'eût su. C'était en quelque façon lui imposer la nécessité de m'aimer, et je voulais devoir tout à son cœur. Je n'osai lui peindre mon père tel qu'il était. Adélaïde était vertueuse. Je sentais que, pour se livrer à son inclination, elle avait besoin d'espérer que nous serions unis un jour : j'appuyai beaucoup sur la tendresse de ma mère pour moi, et sur ses favorables dispositions. Je priai Adélaïde de la voir. Parlez à ma mère, me dit-elle; elle connaît vos sentiments; je lui ai fait l'aveu des miens; j'ai senti que son autorité m'était nécessaire pour me donner la force de les combattre, s'il le faut, ou pour m'y livrer sans scrupule; elle cherchera tous les moyens pour amener mon père à proposer encore un accommodement; nous avons des parents communs que nous ferons agir. La joie que ces espérances donnaient à Adélaïde me faisait sentir encore plus vivement mon malheur. Dites-moi, lui répondis-je, en lui prenant la main, que, si nos pères sont inexorables, vous aurez quelque pitié pour un malheureux. Je ferai ce que je pourrai, me dit-elle, pour régler mes sentiments par mon devoir; mais je sens que je serai très-malheureuse, si ce devoir est contre vous.

Ceux qui avaient été occupés à secourir madame de Lussan s'approchèrent alors de sa fille, et rompirent

notre conversation. Je fus au lit de la mère, qui me reçut avec bonté : elle me promit de faire tous ses efforts pour réconcilier nos familles. Je sortis ensuite pour les laisser en liberté. Mon conducteur, qui m'attendait dans ma chambre, n'avait pas daigné s'informer de ceux qui venaient d'arriver, ce qui me donna la liberté de voir encore un moment Adelaïde, avant que de partir. J'entrai dans sa chambre dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter ; je craignais de la voir pour la dernière fois. Je m'approchai de la mère : ma douleur lui parla pour moi bien mieux que je n'eusse pu faire ; aussi en reçus-je encore plus de marques de bonté, que le soir précédent. Adélaïde était à un autre bout de la chambre ; j'allai à elle d'un pas chancelant. Je vous quitte, ma chère Adélaïde. Je répétai la même chose deux ou trois fois ; mes larmes que je ne pouvais retenir, lui dirent le reste ; elle en répandit aussi. Je vous montre toute ma sensibilité, me dit-elle ; je ne m'en fais aucun reproche ; ce que je sens dans mon cœur autorise ma franchise, et vous méritez bien que j'en aie pour vous : je ne sais quelle sera votre destinée ; mes parents décideront de la mienne. Et pourquoi nous assujettir, lui répondis-je, à la tyrannie de nos pères ? Laissons-les se haïr, puisqu'ils le veulent, et allons dans quelque coin du monde jouir de notre tendresse, et nous en faire un devoir. Que m'osez-vous proposer, me répondit-elle ? voulez-vous me faire repentir des sentiments que j'ai pour vous ? ma tendresse peut me rendre malheureuse, je vous l'ai dit ; mais elle ne me rendra jamais criminelle. Adieu, ajouta-t-elle, en me tendant la main ; c'est par

notre constance et par notre vertu que nous devons tâcher de rendre notre fortune meilleure; mais, quoi qu'il nous arrive, promettons-nous de ne rien faire qui puisse nous faire rougir l'un de l'autre. Je baisais, pendant qu'elle me parlait, la main qu'elle m'avait tendue; je la mouillais de mes larmes. Je ne suis capable, lui dis-je enfin, que de vous aimer, et de mourir de douleur.

J'avais le cœur si serré, que je pus à peine prononcer ces dernières paroles. Je sortis de cette chambre, je montai à cheval, et j'arrivai au lieu où nous devions dîner, sans avoir fait autre chose que de pleurer; mes larmes coulaient, et j'y trouvais une espèce de douceur : quand le cœur est véritablement touché, il sent du plaisir à tout ce qui lui prouve à lui-même sa propre sensibilité.

Le reste de notre voyage se passa, comme le commencement, sans que j'eusse prononcé une seule parole. Nous arrivâmes le troisième jour dans un château bâti auprès des Pyrénées. On voit alentour, des pins, des cyprès, des rochers escarpés et arides, et on n'entend que le bruit des torrents qui se précipitent entre les rochers. Cette demeure si sauvage me plaisait, par cela même qu'elle ajoutait encore à ma mélancolie. Je passais les journées entières dans les bois; j'écrivais, quand j'étais revenu, des lettres où j'exprimais tous mes sentiments. Cette occupation était mon unique plaisir. Je les lui donnerai un jour, disais-je; elle verra par-là, à quoi j'ai passé le temps de l'absence. J'en recevais quelquefois de ma mère : elle m'en écrivit une qui me donnait quelque espérance (hélas ! c'est

le dernier moment de joie que j'ai ressenti); elle me mandait que tous nos parents travaillaient à raccommoder notre famille, et qu'il y avait lieu de croire qu'ils y réussiraient.

Je fus ensuite six semaines sans recevoir des nouvelles. Grand Dieu! de quelle longueur les jours étaient pour moi! j'allais dès le matin sur le chemin par où les messagers pouvaient venir; je n'en revenais que le plus tard qu'il m'était possible, et toujours plus affligé que je ne l'étais en partant; enfin, je vis de loin un homme qui venait de mon côté; je ne doutais point qu'il ne vînt pour moi, et, au lieu de cette impatience que j'avais quelques moments auparavant, je ne sentis plus que de la crainte; je n'osais m'avancer; quelque chose me retenait; cette incertitude, qui m'avait semblé si cruelle, me paraissait dans ce moment un bien que je craignais de perdre.

Je ne me trompais pas : les lettres, que je reçus par cet homme, qui venait effectivement pour moi, m'apprirent que mon père n'avait voulu entendre à aucun accommodement ; et, pour mettre le comble à mon infortune, j'appris encore que mon mariage était arrêté avec une fille de la maison de Foix; que la noce devait se faire dans le lieu où j'étais; que mon père viendrait lui-même dans peu de jours pour me préparer à ce qu'il desirait de moi.

On juge bien que je ne balançai pas un moment sur le parti que je devais prendre. J'attendis mon père avec assez de tranquillité; c'était même un adoucissement à ma malheureuse situation, d'avoir un sacrifice à faire à Adélaïde. J'étais sûr qu'elle m'était fidèle ; je

l'aimais trop pour en douter : le véritable amour est plein de confiance.

D'ailleurs, ma mère, qui avait tant de raisons de me détacher d'elle, ne m'avait jamais rien écrit qui pût me faire naître le moindre soupçon. Que cette constance d'Adelaïde ajoutait de vivacité à ma passion! Je me trouvais heureux quelquefois, que la dureté de mon père me donnât lieu de lui marquer combien elle était aimée. Je passai les trois jours qui s'écoulèrent jusqu'à l'arrivée de mon père, à m'occuper du nouveau sujet que j'allais donner à Adelaïde d'être contente de moi; cette idée, malgré ma triste situation, remplissait mon cœur d'un sentiment qui approchait presque de la joie.

L'entrevue de mon père et de moi fut, de ma part, pleine de respect, mais de beaucoup de froideur; et de la sienne, de hauteur et de fierté. Je vous ai donné le temps, me dit-il, de vous repentir de vos folies, et je viens vous donner le moyen de me les faire oublier. Répondez par votre obéissance à cette marque de ma bonté, et préparez-vous à recevoir comme vous devez monsieur le comte de Foix et mademoiselle de Foix sa fille, que je vous ai destinée; le mariage se fera ici; ils arriveront demain avec votre mère, et je ne les ai devancés que pour donner les ordres nécessaires. Je suis bien fâché, monsieur, dis-je à mon père, de ne pouvoir faire ce que vous souhaitez; mais je suis trop honnête homme pour épouser une personne que je ne puis aimer; je vous prie même de trouver bon que je parte d'ici tout-à-l'heure; mademoiselle de Foix, quelque aimable qu'elle puisse être ne me ferait pas changer

de résolution, et l'affront que je lui fais en deviendrait plus sensible pour elle, si je l'avais vue. Non, tu ne la verras point, me répondit-il avec fureur. Tu ne verras pas même le jour, je vais t'enfermer dans un cachot destiné pour ceux qui te ressemblent. Je jure qu'aucune puissance ne sera capable de t'en faire sortir, que tu ne sois rentré dans ton devoir; je te punirai de toutes les façons dont je puis te punir; je te priverai de mon bien; je l'assurerai à mademoiselle de Foix, pour lui tenir, autant que je le puis, les paroles que je lui ai données.

Je fus effectivement conduit dans le fond d'une tour. Le lieu où l'on me mit ne recevait qu'un faible lumière d'une petite fenêtre grillée qui donnait dans une des cours du château. Mon père ordonna qu'on m'apportât à manger deux fois par jour, et qu'on ne me laissât parler à personne. Je passai dans cet état les premiers jours avec assez de tranquillité, et même avec une sorte de plaisir. Ce que je venais de faire pour Adélaïde m'occupait tout entier, et ne me laissait presque pas sentir les incommodités de ma prison; mais, quand ce sentiment fut moins vif, je me livrai à toute la douleur d'une absence qui pouvait être éternelle. Mes réflexions ajoutaient encore à ma peine; je craignais qu'Adélaïde ne fût forcée de prendre un engagement: je la voyais entourée de rivaux empressés à lui plaire; je n'avais pour moi que mes malheurs; il est vrai qu'auprès d'Adélaïde c'était tout avoir: aussi me reprochais-je le moindre doute, et lui en demandais-je pardon comme d'un crime. Ma mère me fit tenir une lettre, où elle m'exhortait à me soumettre à mon père, dont la colère

devenait tous les jours plus violente : elle ajoutait qu'elle en souffrait beaucoup elle-même ; que les soins qu'elle s'était donnés pour parvenir à un accommodement l'avaient fait soupçonner d'intelligence avec moi.

Je fus très-touché des chagrins que je causais à ma mère ; mais il me semblait que ce que je souffrais moi-même m'excusait envers elle. Un jour que je rêvais, comme à mon ordinaire, je fus retiré de ma rêverie par un petit bruit qui se fit à ma fenêtre ; je vis tout de suite tomber un papier dans ma chambre ; c'était une lettre ; je la décachetai avec un saisissement qui me laissait à peine la liberté de respirer : mais que devins-je après l'avoir lue ! Voici ce qu'elle contenait :

« Les fureurs de M. de Comminge m'ont instruite « de tout ce que je vous dois ; je sais ce que votre « générosité m'avait laissé ignorer. Je sais l'affreuse « situation où vous êtes, et je n'ai, pour vous en tirer, « qu'un moyen qui vous rendra peut-être plus mal- « heureux ; mais je le serai aussi-bien que vous, et « c'est là ce qui me donne la force de faire ce qu'on « exige de moi. On veut, par mon engagement avec « un autre, s'assurer que je ne pourrai être à vous : « c'est à ce prix que M. de Comminge met votre liberté. « Il m'en coûtera peut-être la vie, et sûrement tout « mon repos. N'importe, j'y suis résolue. Vos mal- « heurs, votre prison, sont aujourd'hui tout ce que je « vois. Je serai mariée dans peu de jours au marquis « de Benavidés. Ce que je connais de son caractère « m'annonce tout ce que j'aurai à souffrir ; mais je « vous dois du moins cette espèce de fidélité de ne « trouver que des peines dans l'engagement que je vais

« prendre. Vous, au contraire, tâchez d'être heureux;
« votre bonheur ferait ma consolation. Je sens que je
« ne devrais point vous dire tout ce que je vous dis;
« si j'étais véritablement généreuse, je vous laisserais
« ignorer la part que vous avez à mon mariage; je
« me laisserais soupçonner d'inconstance. J'en avais
« formé le dessein; je n'ai pu l'exécuter; j'ai besoin,
« dans la triste situation où je suis, de penser que du
« moins mon souvenir ne vous sera pas odieux. Hélas!
« il ne me sera pas bientôt permis de conserver le
« vôtre; il faudra vous oublier; il faudra du moins y
« faire mes efforts. Voilà de toutes mes peines celle
« que je sens le plus; vous les augmenterez encore, si
« vous n'évitez avec soin les occasions de me voir et
« de me parler. Songez que vous me devez cette marque
« d'estime, et songez combien cette estime m'est chère,
« puisque, de tous les sentiments que vous aviez pour
« moi, c'est le seul qu'il me soit permis de vous de-
« mander. »

Je ne lus cette fatale lettre que jusqu'à ces mots: « On veut, par mon engagement avec un autre, s'as- « surer que je ne pourrai être à vous. » La douleur dont ces paroles me pénétrèrent ne me permit pas d'aller plus loin : je me laissai tomber sur un matelas qui composait tout mon lit. J'y demeurai plusieurs heures sans aucun sentiment, et j'y serais peut-être mort, sans le secours de celui qui avait soin de m'apporter à manger. S'il avait été effrayé de l'état où il me trouvait, il le fut bien davantage de l'excès de mon désespoir, dès que j'eus repris la connaissance. Cette lettre que j'avais toujours tenue pendant ma faiblesse,

et que j'avais enfin achevé de lire, était baignée de mes larmes, et je disais des choses qui faisaient craindre pour ma raison.

Cet homme, qui jusque-là avait été inaccessible à la pitié, ne put alors se défendre d'en avoir; il condamna le procédé de mon père; il se reprocha d'avoir exécuté ses ordres; il m'en demanda pardon. Son repentir me fit naître la pensée de lui proposer de me laisser sortir seulement pour huit jours, lui promettant qu'au bout de ce temps-là, je viendrais me remettre entre ses mains. J'ajoutai tout ce que je crus capable de le déterminer. Attendri par mon état, excité par son intérêt et par la crainte que je ne me vengeasse un jour des mauvais traitements que j'avais reçus de lui, il consentit à ce que je voulais, avec la condition qu'il m'accompagnerait.

J'aurais voulu me mettre en chemin dans le moment; mais il fallut aller chercher des chevaux, et l'on m'annonça que nous ne pourrions en avoir que pour le lendemain. Mon dessein était d'aller trouver Adélaïde, de lui montrer tout mon désespoir, et de mourir à ses pieds, si elle persistait dans ses résolutions : il fallait, pour exécuter mon projet, arriver avant son funeste mariage, et tous les moments que je différais me paraissaient des siècles. Cette lettre que j'avais lue et relue, je la lisais encore; il semblait qu'à force de la lire, j'y trouverais quelque chose de plus. J'examinais la date, je me flattais que le temps pouvait avoir été prolongé : elle se fait un effort, disais-je; elle saisira tous les prétextes pour différer. Mais puis-je me flatter d'une si vaine espérance, reprenais-je? Adélaïde

se sacrifie pour ma liberté, elle voudra en hâter le moment. Hélas! comment a-t-elle pu croire que la liberté sans elle fût un bien pour moi? je retrouverai par-tout cette prison dont elle veut me tirer. Elle n'a jamais connu mon cœur : elle a jugé de moi comme des autres hommes; voilà ce qui me perd. Je suis encore plus malheureux que je ne croyais, puisque je n'ai pas même la consolation de penser que du moins mon amour était connu.

Je passai la nuit entière à faire de pareilles plaintes. Le jour parut enfin; je montai à cheval avec mon conducteur : nous avions marché une journée sans nous arrêter un moment, quand j'aperçus ma mère dans le chemin, qui venait de notre côté. Elle me reconnut; et, après m'avoir montré sa surprise de me trouver là, elle me fit monter dans son carrosse. Je n'osais lui demander le sujet de son voyage : je craignais tout dans la situation où j'étais, et ma crainte n'était que trop bien fondée. Je venais, mon fils, me dit-elle, vous tirer moi-même de prison; votre père y a consenti. Ah! m'écriai-je, Adélaïde est mariée! Ma mère ne me répondit que par son silence. Mon malheur, qui était sans remède, se présenta à moi dans toute son horreur: je tombai dans une espèce de stupidité, et, à force de douleur, il me semblait que je n'en sentais aucune.

Cependant mon corps se ressentit bientôt de l'état de mon esprit. Le frisson me prit, que nous étions encore en carrosse; ma mère me fit mettre au lit : je fus deux jours sans parler, et sans vouloir prendre aucune nourriture; la fièvre augmenta, et on commença le troisième à désespérer de ma vie. Ma mère,

qui ne me quittait point, était dans une affliction inconcevable; ses larmes, ses prières, et le nom d'Adelaïde qu'elle employait, me firent enfin résoudre à vivre. Après quinze jours de la fièvre la plus violente, je commençai à être un peu mieux. La première chose que je fis, fut de chercher la lettre d'Adélaïde; ma mère, qui me l'avait ôtée, me vit dans une si grande affliction, qu'elle fut obligée de me la rendre : je la mis dans une bourse qui était sur mon cœur, et où j'avais déja mis son portrait : je l'en retirais pour la lire toutes les fois que j'étais seul.

Ma mère, dont le caractère était tendre, s'affligeait avec moi; elle croyait d'ailleurs qu'il fallait céder à ma tristesse, et laisser au temps le soin de me guérir.

Elle souffrait que je lui parlasse d'Adélaïde; elle m'en parlait quelquefois; et, comme elle s'était aperçue que la seule chose qui me donnait de la consolation, était l'idée d'être aimé, elle me conta qu'elle-même avait déterminé Adélaïde à se marier. Je vous demande pardon, mon fils, me dit-elle, du mal que je vous ai fait; je ne croyais pas que vous y fussiez si sensible : votre prison me faisait tout craindre pour votre santé, et même pour votre vie. Je connaissais d'ailleurs l'humeur inflexible de votre père, qui ne vous rendrait jamais la liberté, tant qu'il craindrait que vous pussiez épouser mademoiselle de Lussan. Je me résolus de parler à cette généreuse fille : je lui fis part de mes craintes; elle les partagea; elle les sentit peut-être encore plus vivement que moi. Je la vis occupée à chercher les moyens de conclure promptement son mariage. Il y avait longtemps que son père, offensé des procédés de M. de

Comminge, la pressait de se marier : rien n'avait pu l'y déterminer jusque-là. Sur qui tombera votre choix, lui demandai-je ? Il ne m'importe, me répondit-elle ; tout m'est égal, puisque je ne puis être à celui à qui mon cœur s'était destiné.

Deux jours après cette conversation, j'appris que le marquis de Benavidés avait été préféré à ses concurrents ; tout le monde en fut étonné, et je le fus comme les autres.

Benavidés a une figure désagréable, qui le devient encore davantage par son peu d'esprit et par l'extrême bizarrerie de son humeur : j'en craignis les suites pour la pauvre Adélaïde ; je la vis pour lui en parler dans la maison de la comtesse de Gerlande, où je l'avais vue. Je me prépare, me dit-elle, à être très-malheureuse ; mais il faut me marier ; et, depuis que je sais que c'est le seul moyen de délivrer monsieur votre fils, je me reproche tous les moments que je diffère. Cependant ce mariage, que je ne fais que pour lui, sera peut-être la plus sensible de ses peines ; j'ai voulu du moins lui prouver par mon choix, que son intérêt était le seul motif qui me déterminait. Plaignez-moi ; je suis digne de votre pitié, et je tâcherai de mériter votre estime, par la façon dont je vais me conduire avec M. de Benavidés. Ma mère m'apprit encore que Adélaïde avait su, par mon père même, que j'avais brûlé nos titres ; il le lui avait reproché publiquement le jour qu'il avait perdu son procès ; elle m'a avoué, me disait ma mère, que ce qui l'avait le plus touchée, était la générosité que vous aviez eue de lui cacher ce que vous aviez fait pour elle. Nos journées se passaient dans de pareilles conversations ; et, quoique ma mélancolie fût

extrême, elle avait cependant je ne sais quelle douceur inséparable, dans quelque état que l'on soit, de l'assurance d'être aimé.

Après quelques mois de séjour dans le lieu où nous étions, ma mère reçut ordre de mon père de retourner auprès de lui; il n'avait presque pris aucune part à ma maladie; la manière dont il m'avait traité avait éteint en lui tout sentiment pour moi. Ma mère me pressa de partir avec elle; mais je la priai de consentir que je restasse à la campagne, et elle se rendit à mes instances.

Je me retrouvai encore seul dans mes bois; il me passa dès-lors dans la tête d'aller habiter quelque solitude, et je l'aurais fait, si je n'avais été retenu par l'amitié que j'avais pour ma mère. Il me venait toujours en pensee de tâcher de voir Adélaïde; mais la crainte de lui déplaire m'arrêtait.

Après bien des irrésolutions, j'imaginai que je pourrais du moins tenter de la voir sans en être vu.

Ce dessein arrêté, je me déterminai d'envoyer à Bordeaux, pour savoir où elle était, un homme qui était à moi depuis mon enfance, et qui m'était venu retrouver pendant ma maladie; il avait été à Bagnières avec moi; il connaissait Adélaïde; il me dit même qu'il avait des liaisons dans la maison de Benavidés.

Après lui avoir donné toutes les instructions dont je pus m'aviser, et les lui avoir répetees mille fois, je le fis partir. Il apprit, en arrivant à Bordeaux, que Benavides n'y était plus, qu'il avait emmené sa femme, peu de temps après son mariage, dans des terres qu'il avait en Biscaye. Mon homme, qui se nommait Saint-

Laurent, me l'écrivit, et me demanda mes ordres : je lui mandai d'aller en Biscaye sans perdre un moment. Le desir de voir Adélaïde s'était tellement augmenté par l'espérance que j'en avais conçue, qu'il ne m'était plus possible d'y résister.

Saint-Laurent demeura près de six semaines à son voyage : il revint au bout de ce temps-là ; il me conta qu'après beaucoup de peines et de tentatives inutiles, il avait appris que Benavidés avait besoin d'un architecte ; qu'il s'était fait présenter sous ce titre, et qu'à la faveur de quelques connaissances qu'un de ses oncles qui exerçait cette profession lui avait autrefois données, il s'était introduit dans la maison. Je crois, ajouta-t-il, que madame de Benavidés m'a reconnu ; du moins me suis-je aperçu qu'elle a rougi la première fois qu'elle m'a vu. Il me dit ensuite qu'elle menait la vie du monde la plus triste et la plus retirée ; que son mari ne la quittait presque jamais ; qu'on disait dans la maison qu'il en était très-amoureux, quoiqu'il ne lui en donnât d'autre marque que son extrême jalousie ; qu'il la portait si loin, que son frère n'avait la liberté de voir madame de Benavidés que quand il était présent.

Je lui demandai qui était ce frère : il me répondit que c'était un jeune homme, dont on disait autant de bien que l'on disait de mal de Benavidés ; qu'il paraissait fort attaché à sa belle-sœur. Ce discours ne fit alors nulle impression sur moi ; la triste situation de madame de Benavidés, et le desir de la voir, m'occupaient tout entier. Saint-Laurent m'assura qu'il avait pris toutes les mesures pour m'introduire chez Benavidés.

Il a besoin d'un peintre, me dit-il, pour peindre un appartement; je lui ai promis de lui en mener un; il faut que ce soit vous.

Il ne fut plus question que de régler notre départ. J'écrivis à ma mère que j'allais passer quelque temps chez un de mes amis, et je pris avec Saint-Laurent le chemin de la Biscaye. Mes questions ne finissaient point sur madame de Benavidés; j'eusse voulu savoir jusqu'aux moindres choses de ce qui la regardait. Saint-Laurent n'était pas en état de me satisfaire; il ne l'avait vue que très-peu. Elle passait les journées dans sa chambre, sans autre compagnie que celle d'un chien qu'elle aimait beaucoup: cet article m'intéressa particulièrement; ce chien venait de moi, je me flattai que c'était pour cela qu'il était aimé; quand on est bien malheureux, on sent toutes ces petites choses, qui échappent dans le bonheur; le cœur dans le besoin qu'il a de consolation, n'en laisse perdre aucune.

Saint-Laurent me parla encore beaucoup de l'attachement du jeune Benavidés pour sa belle-sœur; il ajouta qu'il calmait souvent les emportements de son frère, et qu'on était persuadé que, sans lui, Adélaïde serait encore plus malheureuse. Il m'exhorta aussi à me borner au plaisir de la voir, et à ne faire aucune tentative pour lui parler. Je ne vous dis point, continua-t-il, que vous exposeriez votre vie, si vous étiez découvert; ce serait un faible motif pour vous retenir; mais vous exposeriez la sienne. C'était un si grand bien pour moi de voir du moins Adélaïde, que j'étais persuadé de bonne foi que ce bien me suffirait: aussi me promis-je à moi-même, et promis-je à Saint-

Laurent encore plus de circonspection qu'il n'en exigeait.

Nous arrivâmes après plusieurs jours de marche qui m'avaient paru plusieurs années; je fus présenté à Benavidés, qui me mit aussitôt à l'ouvrage. On me logea avec le prétendu architecte, qui de son côté devait conduire des ouvriers. Il y avait plusieurs jours que mon travail était commencé, sans que j'eusse encore vu madame de Benavidés; je la vis enfin un soir passer sous les fenêtres de l'appartement où j'étais, pour aller à la promenade: elle n'avait que son chien avec elle; elle était négligée; il y avait dans sa démarche un air de langueur; il me semblait que ses beaux yeux se promenaient sur tous les objets, sans en regarder aucun. Mon dieu! que cette vue me causa de trouble! Je restai appuyé sur la fenêtre, tant que dura la promenade. Adélaïde ne revint qu'à la nuit: je ne pouvais plus la distinguer quand elle repassa sous ma fenêtre; mais mon cœur savait que c'était elle.

Je la vis la seconde fois dans la chapelle du château. Je me plaçai de façon que je la pusse regarder pendant tout le temps qu'elle y fut, sans être remarqué. Elle ne jeta point les yeux sur moi; j'en devais être bien aise, puisque j'étais sûr que, si j'en étais reconnu, elle m'obligerait à partir. Cependant je m'en affligeai; je sortis de cette chapelle avec plus de trouble et d'agitation que je n'y étais entré. Je ne formai pas encore le dessein de me faire connaître; mais je sentais que je n'aurais pas la force de résister à une occasion, si elle se présentait.

La vue du jeune Benavidés me donnait aussi une

espèce d'inquiétude : il venait me voir travailler assez souvent ; il me traitait, malgré la distance qui paraissait être entre lui et moi, avec une familiarité dont j'aurais dû être touché : je ne l'étais cependant point. Ses agréments et son mérite, que je ne pouvais m'empêcher de voir, retenaient ma reconnaissance ; je craignais en lui un rival ; j'apercevais dans toute sa personne une certaine tristesse passionnée qui ressemblait trop à la mienne, pour ne pas venir de la même cause ; et, ce qui acheva de me convaincre, c'est qu'après m'avoir fait plusieurs questions sur ma fortune : Vous êtes amoureux, me dit-il ; la mélancolie où je m'aperçois que vous êtes plongé vient de quelque peine de cœur : dites-le moi ; si je puis quelque chose pour vous, je m'y emploierai avec plaisir : tous les malheureux en général ont droit à ma compassion ; mais il y en a d'une sorte que je plains encore plus que les autres.

Je crois que je remerciai de très-mauvaise grâce dom Gabriel (c'était son nom) des offres qu'il me faisait. Je n'eus cependant pas la force de lui nier que je fusse amoureux ; mais je lui dis que ma fortune était telle, qu'il n'y avait que le temps qui pût y apporter quelque changement. Puisque vous pouvez en attendre quelqu'un, me dit-il, je connais des gens encore plus à plaindre que vous.

Quand je fus seul, je fis mille réflexions sur la conversation que je venais d'avoir ; je conclus que dom Gabriel était amoureux, et qu'il l'était de sa belle-sœur : toutes ses démarches, que j'examinais avec attention, me confirmèrent dans cette opinion. Je le voyais attaché à tous les pas d'Adélaïde, la regarder des mêmes yeux

dont je la regardais moi-même. Je n'étais cependant pas jaloux; mon estime pour Adélaïde éloignait ce sentiment de mon cœur. Mais pouvais-je m'empêcher de craindre que la vue d'un homme aimable, qui lui rendait des soins, même des services, ne lui fît sentir d'une manière plus fâcheuse encore pour moi, que mon amour ne lui avait causé que des peines.

J'étais dans cette disposition, lorsque je vis entrer dans le lieu où je peignais, Adelaïde menée par dom Gabriel. Je ne sais, lui disait-elle, pourquoi vous voulez que je voye les ajustements qu'on fait à cet appartement. Vous savez que je ne suis pas sensible à ces choses-là. J'ose espérer, lui dis-je, madame, en la regardant, que, si vous daignez jeter les yeux sur ce qui est ici, vous ne vous repentirez pas de votre complaisance. Adelaïde, frappée de mon son de voix, me reconnut aussitôt; elle baissa les yeux quelques instants, et sortit de la chambre sans me regarder, en disant que l'odeur de la peinture lui faisait mal.

Je restai confus, accablé de la plus vive douleur. Adélaïde n'avait pas daigné même jeter un regard sur moi; elle m'avait refusé jusqu'aux marques de sa colère. Que lui ai-je fait, disais-je? il est vrai que je suis venu ici contre ses ordres; mais, si elle m'aimait encore, elle me pardonnerait un crime qui lui prouve l'excès de ma passion. Je concluais ensuite que, puisque Adélaïde ne m'aimait plus, il fallait qu'elle aimât ailleurs. Cette pensée me donna une douleur si vive et si nouvelle, que je crus n'être malheureux que de ce moment. Saint-Laurent, qui venait de temps en temps me voir, entra et me trouva dans une agitation qui lui fit peur.

Qu'avez-vous, me dit-il, que vous est-il arrivé? Je suis perdu, lui répondis-je: Adélaïde ne m'aime plus. Elle ne m'aime plus! répétai-je; est-il bien possible? Hélas! que j'avais tort de me plaindre de ma fortune avant ce cruel moment! Par combien de peines, par combien de tourments ne racheterais-je pas ce bien que j'ai perdu, ce bien que je préférais à tout, ce bien qui, au milieu des plus grands malheurs, remplissait mon cœur d'une si douce joie!

Je fus encore long-temps à me plaindre, sans que Saint-Laurent pût tirer de moi la cause de mes plaintes; il sut enfin ce qui m'était arrivé: Je ne vois rien, dit-il, dans tout ce que vous me contez, qui doive vous jeter dans le désespoir où vous êtes; madame de Benavidés est, sans doute, offensée de la démarche que vous avez faite de venir ici. Elle a voulu vous en punir, en vous marquant de l'indifférence; que savez-vous même si elle n'a point craint de se trahir, si elle vous eût regardé? Non, non, lui dis-je, on n'est point si maître de soi, quand on aime; le cœur agit seul dans un premier mouvement: il faut, ajoutai-je, que je la voye; il faut que je lui reproche son changement. Hélas! après ce qu'elle a fait, devait-elle m'ôter la vie d'une manière si cruelle! que ne me laissait-elle dans cette prison! j'y étais heureux, puisque je croyais être aimé.

Saint-Laurent, qui craignait que quelqu'un ne me vît dans l'état où j'étais, m'emmena dans la chambre où nous couchions. Je passai la nuit entière à me tourmenter. Je n'avais pas un sentiment qui ne fût aussitôt détruit par un autre: je condamnais mes soupçons; je les reprenais; je me trouvais injuste de vouloir

qu'Adélaïde conservât une tendresse qui la rendait malheureuse. Je me reprochais dans ces moments de l'aimer plus pour moi que pour elle : Si je n'en suis plus aimé, disais-je à Saint-Laurent, si elle en aime un autre, qu'importe que je meure? Je veux tâcher de lui parler; mais ce sera seulement pour lui dire un dernier adieu. Elle n'entendra aucun reproche de ma part : ma douleur, que je ne pourrai lui cacher, les lui fera pour moi.

Je m'affermis dans cette résolution. Il fut conclu que je partirais aussitôt que je lui aurais parlé; nous en cherchâmes les moyens. Saint-Laurent me dit qu'il fallait prendre le temps que dom Gabriel irait à la chasse, où il allait assez souvent, et celui où Benavidés serait occupé à ses affaires domestiques, auxquelles il travaillait certains jours de la semaine.

Il me fit promettre que, pour ne faire naître aucun soupçon, je travaillerais comme à mon ordinaire, et que je commencerais à annoncer mon départ prochain.

Je me remis donc à mon ouvrage; j'avais presque, sans m'en apercevoir, quelque espérance qu'Adelaïde viendrait encore dans ce lieu; tous les bruits que j'entendais me donnaient une émotion que je pouvais à peine soutenir; je fus dans cette situation plusieurs jours de suite; il fallut enfin perdre l'espérance de voir Adélaïde de cette façon, et chercher un moment où je pusse la trouver seule.

Il vint enfin, ce moment. Je montais, comme à mon ordinaire, pour aller à mon ouvrage, quand je vis Adélaïde qui entrait dans son appartement. Je ne doutai pas qu'elle ne fût seule : je savais que dom Gabriel était

sorti dès le matin, et j'avais entendu Benavidés dans une salle basse, parler avec un de ses fermiers.

J'entrai dans la chambre avec tant de précipitation, qu'Adelaïde ne me vit que quand je fus près d'elle : elle voulut s'échapper aussitôt qu'elle m'aperçut; mais, la retenant par sa robe : Ne me fuyez pas, lui dis-je, madame; laissez-moi jouir pour la dernière fois du bonheur de vous voir; cet instant passé, je ne vous importunerai plus; j'irai, loin de vous, mourir de douleur des maux que je vous ai causés, et de la perte de votre cœur. Je souhaite que dom Gabriel, plus fortuné que moi... Adélaïde, que la surprise et le trouble avaient jusque-là empêchée de parler, m'arrêta à ces mots, et jetant un regard sur moi : Quoi ! me dit-elle, vous osez me faire des reproches ! vous osez me soupçonner, vous !...

Ce seul mot me précipita à ses pieds : Non, ma chère Adélaïde, lui dis-je, non, je n'ai aucun soupçon qui vous offense; pardonnez un discours que mon cœur n'a point avoué. Je vous pardonne tout, me dit-elle, pourvu que vous partiez tout-à-l'heure, et que vous ne me voyiez jamais. Songez que c'est pour vous que je suis la plus malheureuse personne du monde; voulez-vous faire croire que je suis la plus criminelle? Je ferai, lui dis-je, tout ce que vous m'ordonnerez; mais promettez-moi du moins que vous ne me haïrez pas.

Quoique Adélaïde m'eût dit plusieurs fois de me lever, j'étais resté à ses genoux; ceux qui aiment savent combien cette attitude a de charmes. J'y étais encore, quand Benavidés ouvrit tout d'un coup la porte de la chambre; il ne me vit pas plutôt aux genoux de sa femme, que, venant à elle l'épée à la main : Tu mourras, perfide,

s'écria-t-il. Il l'aurait tuée infailliblement, si je ne me fusse jeté au-devant d'elle : je tirai en même temps mon épée. Je commencerai donc par toi ma vengeance, dit Benavidés, en me donnant un coup qui me blessa à l'épaule. Je n'aimais pas assez la vie pour me défendre, mais je haïssais trop Benavidés pour la lui abandonner ; d'ailleurs ce qu'il venait d'entreprendre contre celle de sa femme ne me laissait plus l'usage de la raison; j'allai sur lui; je lui portai un coup qui le fit tomber sans sentiment.

Les domestiques, que les cris de madame de Benavidés avaient attirés, entrèrent dans ce moment; ils me virent retirer mon épée du corps de leur maître; plusieurs se jetèrent sur moi; ils me désarmèrent, sans que je fisse aucun effort pour me défendre. La vue de madame de Benavidés, qui était à terre fondant en larmes auprès de son mari, ne me laissait de sentiment que pour ses douleurs. Je fus traîné dans une chambre, où je fus enfermé.

C'est là que, livré à moi-même, je vis l'abyme où j'avais plongé madame de Benavidés. La mort de son mari, que je croyais alors tué à ses yeux, et tué par moi, ne pouvait manquer de faire naître des soupçons contre elle. Quel reproche ne me fis-je point! j'avais causé ses premiers malheurs, et je venais d'y mettre le comble par mon imprudence. Je me représentais l'état où je l'avais laissée, tout le ressentiment dont elle devait être animée contre moi ; elle me devait haïr, je l'avais mérité. La seule espérance qui me resta, fut de n'être pas connu. L'idée d'être pris pour un scélérat, qui dans toute autre occasion m'aurait fait fré-

mir, ne m'étonna point : et Adélaïde était pour moi tout l'univers.

Cette pensée me donna quelque tranquillité, qui était cependant troublée par l'impatience que j'avais d'être interrogé. Ma porte s'ouvrit au milieu de la nuit. Je fus surpris en voyant entrer dom Gabriel. Rassurez-vous, me dit-il, en s'approchant; je viens par ordre de madame de Benavidés; elle a eu assez d'estime pour moi pour ne me rien cacher de ce qui vous regarde. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir qu'il ne put retenir, aurait-elle pensé différemment, si elle m'avait bien connu. N'importe, je répondrai à sa confiance; je vous sauverai et je la sauverai, si je puis. Vous ne me sauverez point, lui dis-je à mon tour; je dois justifier madame de Benavidés, et je le ferais aux dépens de mille vies.

Je lui expliquai tout de suite mon projet de ne point me faire connaître. Ce projet pourrait avoir lieu, me répondit dom Gabriel, si mon frère était mort, comme je vois que vous le croyez; mais sa blessure, quoique grande, peut n'être pas mortelle, et le premier signe de vie qu'il a donné, a été de faire renfermer madame de Benavidés dans son appartement. Vous voyez par-là qu'il l'a soupçonnée, et que vous vous perdriez sans la sauver. Sortons, ajouta-t-il; je puis aujourd'hui pour vous ce que je ne pourrai peut-être plus demain. Et que deviendra madame de Benavidés, m'écriai-je? non, je ne puis me résoudre à me tirer d'un péril où je l'ai mise, et à l'y laisser. Je vous ai déja dit, me répondit dom Gabriel, que votre présence ne peut que rendre sa condition plus fâcheuse. Hé bien! lui dis-je,

je fuirai, puisqu'elle le veut, et que son intérêt le demande. J'espérais en sacrifiant ma vie lui donner du moins quelque pitié; je ne méritais pas cette consolation. Je suis un malheureux, indigne de mourir pour elle. Protégez-la, dis-je à dom Gabriel; vous êtes généreux; son innocence, son malheur, doivent vous toucher. Vous pouvez juger, me répliqua-t-il, par ce qui m'est échappé, que les intérêts de madame de Benavidés me sont plus chers qu'il ne faudrait pour mon repos; je ferai tout pour elle. Hélas! ajouta-t-il, je me croirais payé, si je pouvais encore penser qu'elle n'a rien aimé. Comment se peut-il que le bonheur d'avoir touché un cœur comme le sien ne vous ait pas suffi? Mais sortons, poursuivit-il, profitons de la nuit. Il me prit par la main, tourna une lanterne sourde, et me fit traverser les cours du château. J'étais si plein de rage contre moi-même, que, par un sentiment de désespéré, j'aurais voulu être encore plus malheureux que je n'étais.

Dom Gabriel m'avait conseillé, en me quittant, d'aller dans un couvent de religieux qui n'était qu'à un quart de lieue du château : Il faut, me dit-il, vous tenir caché dans cette maison pendant quelques jours, pour vous dérober aux recherches que je serai moi-même obligé de faire; voilà une lettre pour un religieux de la maison, à qui vous pouvez vous confier. J'errai encore long-temps autour du château; je ne pouvais me résoudre à m'en éloigner; mais le desir de savoir des nouvelles d'Adélaïde me détermina enfin à prendre la route du couvent.

J'y arrivai à la pointe du jour. Ce religieux, après

avoir lu la lettre de dom Gabriel, m'emmena dans une chambre. Mon extrême abattement et le sang qu'il aperçut sur mes habits lui firent craindre que je ne fusse blessé. Il me le demandait, quand il me vit tomber en faiblesse; un domestique qu'il appela, et lui, me mirent au lit. On fit venir le chirurgien de la maison pour visiter ma plaie; elle s'était extrêmement envenimée par le froid et par la fatigue que j'avais soufferts.

Quand je fus seul avec le père à qui j'étais adressé, je le priai d'envoyer à une maison du village que je lui indiquai, pour s'informer de Saint-Laurent; j'avais jugé qu'il s'y serait refugié : je ne m'étais pas trompé; il vint avec l'homme que j'avais envoyé. La douleur de ce pauvre garçon fut extrême, quand il sut que j'étais blessé; il s'approcha de mon lit pour s'informer de mes nouvelles. Si vous voulez me sauver la vie, lui dis-je, il faut m'apprendre dans quel état est madame de Benavidés; sachez ce qui se passe; ne perdez pas un moment pour m'en éclaircir, et songez que ce que je souffre est mille fois pire que la mort. Saint-Laurent me promit de faire ce que je souhaitais; il sortit dans l'instant pour prendre les mesures nécessaires.

Cependant la fièvre me prit avec beaucoup de violence : ma plaie parut dangereuse : on fut obligé de me faire de grandes incisions; mais les maux de l'esprit me laissaient à peine sentir ceux du corps. Madame de Benavidés, comme je l'avais vue, en sortant de sa chambre, fondant en larmes, couchée sur le plancher, auprès de son mari que j'avais blessé, ne me sortait pas un moment de l'esprit : je repassais les malheurs de sa vie, je me trouvais par-tout : son mariage, le

choix de ce mari, le plus jaloux, le plus bizarre de tous les hommes, s'étaient faits pour moi, et je venais de mettre le comble à tant d'infortunes, en exposant sa réputation. Je me rappelais ensuite la jalousie que je lui avais marquée : quoiqu'elle n'eût duré qu'un moment, quoiqu'un seul mot l'eût fait cesser, je ne pouvais me la pardonner. Adélaïde me devait regarder comme indigne de ses bontés; elle devait me haïr. Cette idée, si douloureuse, si accablante, je la soutenais par la rage dont j'étais animé contre moi-même.

Saint-Laurent revint au bout de huit jours; il me dit que Benavidés était très-mal de sa blessure, que sa femme paraissait inconsolable, que dom Gabriel faisait mine de nous faire chercher avec soin. Ces nouvelles n'étaient pas propres à me calmer : je ne savais ce que je devais desirer; tous les événements étaient contre moi; je ne pouvais même souhaiter la mort : il me semblait que je me devais à la justification de madame de Benavidés.

Le religieux qui me servait prit pitié de moi; il m'entendait soupirer continuellement; il me trouvait presque toujours le visage baigné de larmes. C'était un homme d'esprit, qui avait été long-temps dans le monde, et que divers accidents avaient conduit dans le cloître. Il ne chercha point à me consoler par ses discours; il me montra seulement de la sensibilité pour mes peines: ce moyen lui réussit; il gagna peu-à-peu ma confiance; peut-être aussi ne la dut-il qu'au besoin que j'avais de parler et de me plaindre. Je m'attachais à lui à mesure que je lui contais mes malheurs; il me devint si nécessaire au bout de quelques jours, que je ne pou-

vais consentir à le perdre un moment. Je n'ai jamais vu dans personne plus de vraie bonté : je lui répétais mille fois les mêmes choses; il m'écoutait, il entrait dans mes sentiments.

C'était par son moyen que je savais ce qui se passait chez Benavidés. Sa blessure le mit long-temps dans un très-grand danger; il guérit enfin. J'en appris la nouvelle par dom Jérôme : c'était le nom de ce religieux. Il me dit ensuite que tout paraissait tranquille dans le château, que madame de Benavidés vivait encore plus retirée qu'auparavant, que sa santé était très-languissante; il ajouta qu'il fallait que je me disposasse à m'éloigner aussitôt que je le pourrais, que mon séjour pouvait être découvert, et causer de nouvelles peines à madame de Benavidés.

Il s'en fallait bien que je fusse en état de partir : j'avais toujours la fièvre; ma plaie ne se refermait point. J'étais dans cette maison depuis deux mois, quand je m'aperçus un jour que dom Jérôme était triste et rêveur : il détournait les yeux, et n'osait me regarder; il répondait avec peine à mes questions. J'avais pris beaucoup d'amitié pour lui; d'ailleurs les malheureux sont plus sensibles que les autres. J'allais lui demander le sujet de sa mélancolie, lorsque Saint-Laurent, entrant dans ma chambre, me dit que dom Gabriel était dans la maison, qu'il venait de le rencontrer.

Dom Gabriel est ici, dis-je en regardant dom Jérôme, et vous ne m'en dites rien! Pourquoi ce mystère? Vous me faites trembler! Que fait madame de Benavidés? Par pitié, tirez-moi de la cruelle incertitude où je suis. Je voudrais pouvoir vous y laisser toujours, me

dit enfin dom Jérôme en m'embrassant. Ah! m'écriai-je, elle est morte! Benavidés l'a sacrifiée à sa fureur! Vous ne me répondez point? hélas! je n'ai donc plus d'espérance? Non, ce n'est point Benavidés, reprenais-je, c'est moi qui lui ai plongé le poignard dans le sein; sans mon amour elle vivrait encore. Adélaïde est morte! je ne la verrai plus; je l'ai perdue pour jamais! Elle est morte et je vis encore! Que tardé-je à la suivre, que tardé-je à la venger! mais non, ce serait me faire grâce que de me donner la mort; ce serait me séparer de moi-même qui me fais horreur.

L'agitation violente dans laquelle j'étais fit rouvrir ma plaie qui n'était pas encore bien fermée; je perdis tant de sang, que je tombai en faiblesse; elle fut si longue, que l'on me crut mort; je revins enfin après plusieurs heures. Dom Jérôme craignit que je n'entreprisse quelque chose contre ma vie; il chargea Saint-Laurent de me garder à vue. Mon désespoir prit alors une autre forme. Je restai dans un morne silence. Je ne répandais pas une larme. Ce fut dans ce temps que je fis dessein d'aller dans quelque lieu où je pusse être en proie à toute ma douleur. J'imaginais presque un plaisir à me rendre encore plus misérable que je ne l'étais.

Je souhaitai de voir dom Gabriel, parce que sa vue devait encore augmenter ma peine; je priai dom Jérôme de l'amener : ils vinrent ensemble dans ma chambre le lendemain. Dom Gabriel s'assit auprès de mon lit : nous restâmes tous deux assez long-temps sans nous parler; il me regardait avec des yeux pleins de larmes. Je rompis enfin le silence : Vous êtes bien généreux,

monsieur, de voir un misérable pour qui vous devez avoir tant de haine? Vous êtes trop malheureux, me répondit-il, pour que je puisse vous haïr. Je vous supplie, lui dis-je, de ne me laisser ignorer aucune circonstance de mon malheur; l'éclaircissement que je vous demande préviendra peut-être des événements que vous avez intérêt d'empêcher. J'augmenterai mes peines et les vôtres, me répondit-il; n'importe, il faut vous satisfaire; vous verrez du moins dans le récit que je vais vous faire, que vous n'êtes pas seul à plaindre; mais je suis obligé, pour vous apprendre tout ce que vous voulez savoir, de vous dire un mot de ce qui me regarde.

Je n'avais jamais vu madame de Benavidés, quand elle devint ma belle-sœur. Mon frère, que des affaires considérables avaient attiré à Bordeaux, en devint amoureux; et, quoique ses rivaux eussent autant de naissance et de bien, et lui fussent préférables par beaucoup d'autres endroits, je ne sais par quelle raison le choix de madame de Benavidés fut pour lui. Peu de temps après son mariage, il la mena dans ses terres; c'est là où je la vis pour la première fois. Si sa beauté me donna de l'admiration, je fus encore plus enchanté des grâces de son esprit et de son extrême douceur, que mon frère mettait tous les jours à de nouvelles épreuves. Cependant l'amour que j'avais alors pour une très-aimable personne dont j'étais tendrement aimé, me faisait croire que j'étais à l'abri de tant de charmes; j'avais même dessein d'engager ma belle-sœur à me servir auprès de son mari, pour le faire consentir à mon mariage. Le père de ma maîtresse, offensé des

refus de mon frère, ne m'avait donné qu'un temps très-court pour les faire cesser, et m'avait déclaré, et à sa fille, que, ce temps expiré, il la marierait à un autre.

L'amitié que madame de Benavidés me témoignait, me mit bientôt en état de lui demander son secours; j'allais souvent dans sa chambre, dans le dessein de lui en parler, et j'étais arrêté par le plus léger obstacle. Cependant le temps qui m'avait été prescrit s'écoulait; j'avais reçu plusieurs lettres de ma maîtresse, qui me pressaient d'agir; les réponses que je lui faisais ne la satisfirent pas; il s'y glissait, sans que je m'en aperçusse, une froideur qui m'attira des plaintes; elles me parurent injustes; je lui en écrivis sur ce ton-là. Elle se crut abandonnée; et le dépit, joint aux instances de son père, la détermina à se marier. Elle m'instruisit elle-même de son sort; sa lettre, quoique pleine de reproches, était tendre; elle finissait en me priant de ne la voir jamais. Je l'avais beaucoup aimée, je croyais l'aimer encore; je ne pus apprendre, sans une véritable douleur, que je la perdais: je craignais qu'elle ne fût malheureuse, et je me reprochais d'en être la cause.

Toutes ces différentes pensées m'occupaient; j'y rêvais tristement en me promenant dans une allée de ce bois que vous connaissez, quand je fus abordé par madame de Benavidés. Elle s'aperçut de ma tristesse; elle m'en demanda la cause avec amitié. Une secrète répugnance me retenait: je ne pouvais me résoudre à lui dire que j'avais été amoureux; mais le plaisir de pouvoir lui parler d'amour, quoique ce ne fût pas pour elle, l'emporta. Tous ces mouvements se passaient dans

mon cœur, sans que je les démêlasse : je n'avais encore osé approfondir ce que je sentais pour ma belle-sœur. Je lui contai mon aventure, je lui montrai la lettre de mademoiselle de N..... Que ne m'avez-vous parlé plutôt, me dit-elle? Peut-être aurais-je obtenu de monsieur votre frère le consentement qu'il vous refusait. Mon Dieu! que je vous plains, et que je la plains! elle sera assurément malheureuse. La pitié de madame de Benavidés pour mademoiselle de N..... me fit craindre qu'elle ne prît de moi des idées désavantageuses ; et, pour diminuer cette pitié, je me pressai de lui dire que le mari de mademoiselle de N..... avait du mérite, de la naissance, qu'il tenait un rang considérable dans le monde, et qu'il y avait apparence que sa fortune deviendrait encore plus considérable. Vous vous trompez, me répondit-elle, si vous croyez que tous ces avantages la rendent heureuse; rien ne peut remplacer la perte de ce qu'on aime. C'est une cruelle chose, ajouta-t-elle, quand il faut mettre toujours le devoir à la place de l'inclination. Elle soupira plusieurs fois pendant cette conversation : je m'aperçus même qu'elle avait peine à retenir ses larmes.

Après m'avoir dit encore quelques mots, elle me quitta. Je n'eus pas la force de la suivre ; je restai dans un trouble que je ne puis exprimer ; je vis tout d'un coup ce que je n'avais pas voulu voir jusque-là, que j'étais amoureux de ma belle-sœur, et je crus voir qu'elle avait une passion dans le cœur : je me rappelai mille circonstances auxquelles je n'avais pas fait attention, son goût pour la solitude, son éloignement pour tous les amusements, dans un âge comme le sien. Son

extrême mélancolie, que j'avais attribuée aux mauvais traitements de mon frère, me parut alors avoir une autre cause. Que de réflexions douloureuses se présentèrent en même temps à mon esprit! Je me trouvais amoureux d'une personne que je ne devais point aimer, et cette personne en aimait un autre. Si elle n'aimait rien, disais-je, mon amour, quoique sans espérance, ne serait pas sans douceur; je pourrais prétendre à son amitié, elle m'aurait tenu lieu de tout; mais cette amitié n'est plus rien pour moi, si elle a des sentiments plus vifs pour un autre. Je sentais que je devais faire tous mes efforts pour me guérir d'une passion contraire à mon repos, et que l'honneur ne me permettait pas d'avoir. Je pris le dessein de m'éloigner, et je rentrai au château, pour dire à mon frère que j'étais obligé de partir; mais la vue de madame de Benavidés arrêta mes résolutions. Cependant, pour me donner à moi-même un prétexte de rester près d'elle, je me persuadai que je lui étais utile pour arrêter les mauvaises humeurs de son mari.

Vous arrivâtes dans ce temps-là; je trouvai en vous un air et des manières qui démentaient la condition sous laquelle vous paraissiez. Je vous marquai de l'amitié; je voulus entrer dans votre confidence; mon dessein était de vous engager ensuite à peindre madame de Benavidés; car, malgré toutes les illusions que mon amour me faisait, j'étais toujours dans la résolution de m'éloigner, et je voulais, en me séparant d'elle pour toujours, avoir du moins son portrait. La manière dont vous répondîtes à mes avances me fit voir que je ne pouvais rien espérer de vous, et j'étais allé pour

faire venir un autre peintre, le jour malheureux où vous blessâtes mon frère. Jugez de ma surprise, quand, à mon retour, j'appris tout ce qui s'était passé. Mon frère, qui était très-mal, gardait un morne silence, et jetait de temps en temps des regards terribles sur madame de Benavidés. Il m'appela aussitôt qu'il me vit. Délivrez-moi, me dit-il, de la vue d'une femme qui m'a trahi; faites-la conduire dans son appartement, et donnez ordre qu'elle n'en puisse sortir. Je voulus dire quelque chose; mais M. de Benavidés m'interrompit au premier mot: Faites ce que je souhaite, me dit-il, ou ne me voyez jamais.

Il fallut donc obéir: je m'approchai de ma belle-sœur; je la priai que je pusse lui parler dans sa chambre; elle avait entendu les ordres que son mari m'avait donnés. Allons, me dit-elle, en répandant un torrent de larmes, venez exécuter ce que l'on vous ordonne. Ces paroles, qui avaient l'air de reproches, me pénétrèrent de douleur; je n'osai y répondre dans le lieu où nous étions; mais elle ne fut pas plutôt dans sa chambre, que la regardant avec beaucoup de tristesse: Quoi! lui dis-je, madame, me confondez-vous avec votre persécuteur, moi, qui sens vos peines comme vous-même, moi, qui donnerais ma vie pour vous? Je frémis de le dire; mais je crains pour la vôtre; retirez-vous pour quelque temps dans un lieu sûr; je vous offre de vous y faire conduire. Je ne sais si M. de Benavidés en veut à mes jours, me répondit-elle; je sais seulement que mon devoir m'oblige à ne pas l'abandonner, et je le remplirai, quoi qu'il m'en puisse coûter. Elle se tut quelques moments, et reprenant la parole:

Je vais, continua-t-elle, vous donner, par une entière confiance, la plus grande marque d'estime que je puisse vous donner ; aussi-bien l'aveu que j'ai à vous faire m'est-il nécessaire pour conserver la vôtre ; allez retrouver votre frère; une plus longue conversation pourrait lui être suspecte, revenez ensuite le plutôt que vous pourrez.

Je sortis, comme madame de Benavidés le souhaitait. Le chirurgien avait ordonné qu'on ne laissât entrer personne dans la chambre de M. de Benavidés ; je courus retrouver sa femme, agité de mille pensées différentes : je desirais de savoir ce qu'elle avait à me dire, et je craignais de l'apprendre. Elle me conta comment elle vous avait connu, l'amour que vous aviez pris pour elle le premier moment que vous l'aviez vue. Elle ne me dissimula point l'inclination que vous lui aviez inspirée.

Quoi ! m'écriai-je à cet endroit du récit de dom Gabriel, j'avais touché l'inclination de la plus parfaite personne du monde, et je l'ai perdue ! Cette idée pénétra mon cœur d'un sentiment si tendre, que mes larmes, qui avaient été retenues jusque-là par l'excès de mon désespoir, commencèrent à couler.

Oui, continua dom Gabriel, vous en étiez aimé. Quel fonds de tendresse je découvris pour vous dans son cœur, malgré ses malheurs, malgré sa situation présente ! Je sentais qu'elle appuyait avec plaisir sur tout ce que vous aviez fait pour elle ; elle m'avoua qu'elle vous avait reconnu, quand je la conduisis dans la chambre où vous peigniez ; qu'elle vous avait écrit, pour vous ordonner de partir, et qu'elle n'avait pu

trouver une occasion de vous donner sa lettre. Elle me conta ensuite comment son mari vous avait surpris dans le moment même où vous lui disiez un éternel adieu; qu'il avait voulu la tuer, et que c'était en la défendant que vous aviez blessé M. de Benavidés. Sauvez ce malheureux, ajouta-t-elle; vous seul pouvez le dérober au sort qui l'attend: car, je le connais, dans la crainte de m'exposer, il souffrirait les derniers supplices, plutôt que de déclarer ce qu'il est. Il est bien payé de ce qu'il souffre, lui dis-je, madame, par la bonne opinion que vous avez de lui. Je vous ai découvert toute ma faiblesse, répliqua-t-elle; mais vous avez dû voir que, si je n'ai pas été maîtresse de mes sentiments, je l'ai, du moins, été de ma conduite, et que je n'ai fait aucune démarche que le plus rigoureux devoir puisse condamner. Hélas! madame, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de vous justifier; je sais trop, par moi-même, qu'on ne dispose pas de son cœur comme on le voudrait. Je vais mettre tout en usage, ajoutai-je, pour vous obéir, et pour délivrer le comte de Comminge; mais j'ose vous dire qu'il n'est peut-être pas le plus malheureux.

Je sortis en prononçant ces paroles, sans oser jeter les yeux sur madame de Benavidés; je fus m'enfermer dans ma chambre pour résoudre ce que j'avais à faire. Mon parti était pris de vous délivrer; mais je ne savais pas si je ne devais pas fuir moi-même. Ce que j'avais souffert, pendant le récit que je venais d'entendre, me faisait connaître à quel point j'étais amoureux. Il fallait m'affranchir d'une passion si dangereuse pour ma vertu; mais il y avait de la cruauté d'abandonner madame de

Benavidés, seule, entre les mains d'un mari qui croyait en avoir été trahi. Après bien des irrésolutions, je me déterminai à secourir madame de Benavidés, et à l'éviter avec soin. Je ne pus lui rendre compte de votre évasion que le lendemain; elle me parut un peu plus tranquille; je crus cependant m'apercevoir que son affliction était encore augmentée, et je ne doutai pas que ce ne fût la connaissance que je lui avais donnée de mes sentiments : je la quittai pour la délivrer de l'embarras que ma présence lui causait.

Je fus plusieurs jours sans la voir. Le mal de mon frère, qui augmentait, et qui faisait tout craindre pour sa vie, m'obligea de lui faire une visite pour l'en avertir. Si j'avais perdu M. de Benavidés, me dit-elle, par un événement ordinaire, sa perte m'aurait été moins sensible; mais la part que j'aurais à celui-ci me la rendrait tout-à-fait douloureuse. Je ne crains point les mauvais traitements qu'il peut me faire; je crains qu'il ne meure avec l'opinion que je lui ai manqué; s'il vit, j'espère qu'il connaîtra mon innocence, et qu'il me rendra son estime. Il faut aussi, lui dis-je, madame, que je tâche de mériter la vôtre. Je vous demande pardon des sentiments que je vous ai laissé voir : je n'ai pu ni les empêcher de naître, ni vous les cacher. Je ne sais même si je pourrai en triompher; mais je vous jure que je ne vous en importunerai jamais; j'aurais même pris déja le parti de m'éloigner de vous, si votre intérêt ne me retenait ici. Je vous avoue, me dit-elle, que vous m'avez sensiblement affligée. La fortune a voulu m'oter jusqu'à la consolation que j'aurais trouvée dans votre amitié.

Les larmes qu'elle répandait en me parlant, firent plus d'effet sur moi que toute ma raison ; je fus honteux d'augmenter les malheurs d'une personne déja si malheureuse. Non, madame, lui dis-je, vous ne serez point privée de cette amitié dont vous avez la bonté de faire cas, et je me rendrai digne de la vôtre, par le soin que j'aurai de vous faire oublier mon égarement.

Je me trouvai effectivement, en la quittant, plus tranquille que je n'avais été depuis que je la connaissais. Bien loin de la fuir, je voulus, par les engagements que je prendrais avec elle en la voyant, me donner à moi-même de nouvelles raisons de faire mon devoir. Ce moyen me réussit ; je m'accoutumais peu-à-peu à réduire mes sentiments à l'amitié ; je lui disais naturellement le progrès que je faisais ; elle m'en remerciait comme d'un service que je lui aurais rendu ; et, pour m'en récompenser, elle me donnait de nouvelles marques de sa confiance ; mon cœur se révoltait encore quelquefois, mais la raison restait la plus forte. Mon frère, après avoir été assez long-temps dans un très-grand danger, revint enfin : il ne voulut jamais accorder à sa femme la permission de le voir, qu'elle lui demanda plusieurs fois. Il n'était pas encore en état de quitter la chambre, que madame de Benavidés tomba malade à son tour. Sa jeunesse la tira d'affaire, et j'eus lieu d'espérer que sa maladie avait attendri son mari pour elle ; quoiqu'il se fût obstiné à ne la point voir, quelque instance qu'elle lui en eût fait faire dans le plus fort de son mal, il demandait de ses nouvelles avec quelque sorte d'empressement.

Elle commençait à se mieux porter, quand M. de

Benavidés me fit appeler. J'ai une affaire importante, me dit-il, qui demanderait ma présence à Saragosse; ma santé ne me permet pas de faire ce voyage; je vous prie d'y aller à ma place; j'ai ordonné que mes équipages fussent prêts, et vous m'obligerez de partir tout-à-l'heure. Il est mon aîné d'un grand nombre d'années; j'ai toujours eu pour lui le respect que j'aurais eu pour mon père, et il m'en a tenu lieu; je n'avais d'ailleurs aucune raison pour me dispenser de faire ce qu'il souhaitait de moi : il fallut donc me résoudre à partir; mais je crus que cette marque de ma complaisance me mettait en droit de lui parler sur madame de Benavidés. Que ne lui dis-je point pour l'adoucir! il me parut que je l'avais ébranlé; je crus même le voir attendri. J'ai aimé madame de Benavidés, me dit-il, de la passion du monde la plus forte; elle n'est pas encore éteinte dans mon cœur; mais il faut que le temps et la conduite qu'elle aura à l'avenir effacent le souvenir de ce que j'ai vu. Je n'osai contester ses sujets de plainte; c'était le moyen de rappeler ses fureurs. Je lui demandai seulement la permission de dire à ma belle-sœur les espérances qu'il me donnait; il me le permit. Cette pauvre femme reçut cette nouvelle avec une sorte de joie. Je sais, me dit-elle, que je ne puis être heureuse avec M. de Benavidés; mais j'aurai du moins la consolation d'être où mon devoir veut que je sois.

Je la quittai après l'avoir encore assurée des bonnes dispositions de mon frère. Un des principaux domestiques de la maison, à qui je me confiais, fut chargé de ma part d'être attentif à tout ce qui pourrait la regarder, et de m'en instruire. Après ces précautions,

que je crus suffisantes, je pris la route de Saragosse. Il y avait près de quinze jours que j'y étais arrivé, que je n'avais eu encore aucune nouvelle : ce long silence commençait à m'inquiéter, quand je reçus une lettre de ce domestique qui m'apprenait que, trois jours après mon départ, M. de Benavidés l'avait mis dehors et tous ses camarades, et qu'il n'avait gardé qu'un homme qu'il me nomma, et la femme de cet homme.

Je frémis en lisant sa lettre, et, sans m'embarrasser des affaires dont j'étais chargé, je pris sur-le-champ la poste.

J'étais à trois journées d'ici, quand je reçus la fatale nouvelle de la mort de madame de Benavidés; mon frère, qui me l'écrit lui-même, m'en paraît si affligé, que je ne saurais croire qu'il y ait eu part. Il me mande que l'amour qu'il avait pour sa femme l'avait emporté sur sa colère; qu'il était près de lui pardonner, quand la mort la lui avait ravie; qu'elle était retombée peu après mon départ, et qu'une fièvre violente l'avait emportée le cinquième jour. J'ai su, depuis que je suis ici, où je suis venu chercher quelque consolation auprès de dom Jérôme, qu'il est plongé dans la plus affreuse mélancolie; il ne veut voir personne, il m'a même fait prier de ne pas aller sitôt chez lui.

Je n'ai aucune peine à lui obéir, continua dom Gabriel; les lieux où j'ai vu la malheureuse madame de Benavidés, et où je ne la verrais plus, ajouteraient encore à ma douleur; il semble que sa mort ait réveillé mes premiers sentiments; et je ne sais si l'amour n'a pas autant de part à mes larmes que l'amitié. J'ai

résolu de passer en Hongrie, où j'espère trouver la mort dans les périls de la guerre, ou retrouver le repos que j'ai perdu.

Dom Gabriel cessa de parler; je ne pus lui répondre, ma voix était étouffée par mes soupirs et par mes larmes; il en répandait aussi-bien que moi; il me quitta enfin sans que j'eusse pu lui dire une parole. Dom Jérôme l'accompagna, et je restai seul: ce que je venais d'entendre augmentait l'impatience que j'avais de me trouver dans un lieu où rien ne me derobât à ma douleur. Le desir d'exécuter ce projet hâta ma guérison: après avoir langui si long-temps, mes forces commencèrent à revenir, ma blessure se ferma, et je me vis en état de partir en peu de temps. Les adieux de dom Jérôme et de moi furent, de sa part, remplis de beaucoup de témoignages d'amitié; j'aurais voulu y répondre; mais j'avais perdu ma chère Adélaïde, et je n'avais de sentiment que pour la pleurer. Je cachai mon dessein, de peur qu'on ne cherchât à y mettre obstacle. J'écrivis à ma mère par Saint-Laurent, à qui j'avais fait croire que j'attendrais la réponse dans le lieu où j'étais. Cette lettre contenait un détail de tout ce qui m'était arrivé; je finissais en lui demandant pardon de m'éloigner d'elle: j'ajoutais que j'avais cru devoir lui épargner la vue d'un malheureux qui n'attendait que la mort; enfin, je la priais de ne faire aucune perquisition pour découvrir ma retraite, et je lui recommandais Saint-Laurent.

Je lui donnai, quand il partit, tout ce que j'avais d'argent; je ne gardai que ce qui m'était nécessaire pour faire mon voyage. La lettre de madame de Benavides,

et son portrait que j'avais toujours sur mon cœur, étaient le seul bien que je m'étais réservé. Je partis le lendemain du départ de Saint-Laurent. Je vins, sans presque m'arrêter, à l'abbaye de la T..... Je demandai l'habit en arrivant; le père abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture et les austérités ne me paraissaient pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupait si entièrement, que je ne m'étais pas même aperçu du changement de nourriture et de ces austérités dont on me parlait.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, et je fus reçu. L'assurance que j'avais par-là que mes larmes ne seraient point troublées, et que je passerais ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espèce de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnait toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnaient, me laissaient tout entier à cette douleur qui m'était devenue si chère, qui me tenait presque lieu de ce que j'avais perdu. Je remplissais les exercices du cloître, parce que tout m'était également indifférent; j'allais tous les jours dans quelque endroit écarté des bois; là, je relisais cette lettre, je regardais le portrait de ma chère Adélaïde; je baignais de mes larmes l'un et l'autre, et je revenais le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avait trois années que je menais cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux; il était déja couché

sur la cendre, et on allait lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

Ce que j'ai à dire, mon père, ajouta-t-il, animera d'une nouvelle ferveur ceux qui m'écoutent, pour celui qui par des voies si extraordinaires m'a tiré du profond abyme où j'étais plongé, pour me conduire dans le port du salut.

Il continua ainsi:

Je suis indigne de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré: vous voyez en moi une malheureuse pécheresse qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux. J'aimais et j'étais aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne: la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage; je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusque dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour: celui qui ne pouvait m'inspirer que de la haine fut préféré, parce qu'il ne pouvait lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux; le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étais pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte. Je fus deux ans en ce lieu, sans autre consolation que celle que tâchait de me donner celui qui était chargé de m'apporter ma nourriture. Mon mari, non content des maux qu'il me faisait souffrir, avait encore la cruauté d'insulter à ma misère: mais,

que dis-je, ô mon Dieu! j'ose appeler cruauté l'instrument dont vous vous serviez pour me punir! Tant d'afflictions ne me firent point ouvrir les yeux sur mes égarements: bien loin de pleurer mes péchés, je ne pleurais que mon amant. La mort de mon mari me mit enfin en liberté. Le même domestique, seul instruit de ma destinée, vint m'ouvrir ma prison, et m'apprit que j'avais passé pour morte dès l'instant qu'on m'avait enfermée. La crainte des discours que mon aventure ferait tenir de moi me fit penser à la retraite; et, pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savait aucune nouvelle de la seule personne qui pouvait me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du château. Le couvent que j'avais choisi, et où j'avais été élevée, n'était qu'à quelques lieues d'ici: j'étais en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église. A peine y étais-je, que je distinguai, parmi ceux qui chantaient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur: je crus être séduite par la force de mon imagination; je m'approchai, et, malgré le changement que le temps et les austérités avaient apporté sur son visage, je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir. Que devins-je, grand Dieu! à cette vue! de quel trouble ne fus-je point agitée! loin de bénir le Seigneur de l'avoir mis dans la voie sainte, je blasphémai contre lui de me l'avoir ôté. Vous ne punîtes pas mes murmures impies, ô mon Dieu! et vous vous servîtes de ma propre misère pour m'attirer à vous. Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermait ce que j'aimais; et, pour ne m'en plus

séparer, après avoir congédié mon conducteur, je me présentai à vous, mon père; vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admise dans votre maison; vous m'y reçûtes. Quelle était la disposition que j'apportais à vos saints exercices? un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimait. Dieu qui voulait, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettait sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtais à respirer le même air et à être dans le même lieu. Je m'attachais à tous ses pas, je l'aidais dans son travail autant que mes forces pouvaient me le permettre, et je me trouvais dans ces moments payée de tout ce que je souffrais. Mon égarement n'alla pourtant pas jusqu'à me faire connaître: mais quel fut le motif qui m'arrêta? la crainte de troubler le repos de celui qui m'avait fait perdre le mien; sans cette crainte, j'aurais peut-être tout tenté pour arracher à Dieu une ame que je croyais qui était toute à lui.

Il y a deux mois que, pour obéir à la règle du saint fondateur qui a voulu, par l'idée continuelle de la mort, sanctifier la vie de ses religieux, il leur fut ordonné à tous de se creuser chacun leur tombeau. Je suivais, comme à l'ordinaire, celui à qui j'étais liée par des chaînes si honteuses: la vue de ce tombeau, l'ardeur avec laquelle il le creusait, me pénétrèrent d'une affliction si vive, qu'il fallut m'éloigner pour laisser couler des larmes qui pouvaient me trahir. Il me semblait, depuis ce moment, que j'allais le perdre; cette idée ne m'abandonnait plus; mon attachement en prit

encore de nouvelles forces; je le suivais par-tout; et, si j'étais quelques heures sans le voir, je croyais que je ne le verrais plus.

Voici le moment heureux que Dieu avait préparé pour m'attirer à lui; nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avait quittée; mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avait tiré de son sein. Sa rêverie était si profonde, que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenait, sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait! Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avais tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle; je vis Dieu irrité appesantir sa main toute-puissante sur lui; je crus que cet amour, que je portais jusqu'au pied des autels, avait attiré la vengeance céleste sur celui qui en était l'objet. Pleine de cette pensée, je vins me prosterner au pied de ces mêmes autels; je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant. Oui, mon Dieu! c'était pour lui que je vous priais, c'était pour lui que je versais des larmes, c'était son intérêt qui m'amenait à vous. Vous eûtes pitié de ma faiblesse; ma prière, tout insuffisante, toute profane qu'elle était encore, ne fut pas rejetée; votre grâce se fit sentir à mon cœur. Je goûtai, dès ce moment, la paix d'une ame qui est avec vous, et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances;

je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égarements gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt, à ce jour où Dieu fera taire sa miséricorde pour n'écouter que sa justice! Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice s'approche; j'implore le secours des prières de ces saints religieux; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné; et je me reconnais indigne de partager leur sépulture.

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon souvenir, me l'avait fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avait prononcé. Quelle expression pourrait représenter ce qui se passait alors dans mon cœur! Tout ce que l'amour le plus tendre, tout ce que la pitié, tout ce que le désespoir peuvent faire sentir, je l'éprouvai dans ce moment.

J'étais prosterné comme les autres religieux. Tant qu'elle avait parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avait retenu mes cris; mais, quand je compris qu'elle avait expiré, j'en fis de si douloureux, que les religieux vinrent à moi, et me relevèrent. Je me démêlai de leurs bras, je courus me jeter à genoux auprès du corps d'Adélaïde; je lui prenais les mains que j'arrosais de mes larmes. Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adélaïde, m'écriai-je, et je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été si long-temps auprès de moi, et mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous séparerons du moins jamais; la mort, moins barbare que mon père, ajoutai-je, en la serrant entre mes bras, va nous unir malgré lui.

La véritable pitié n'est point cruelle ; le père abbé, attendri de ce spectacle, tâcha, par les exhortations les plus tendres et les plus chrétiennes, de me faire abandonner ce corps, que je tenais étroitement embrassé. Il fut enfin obligé d'y employer la force ; on m'entraîna dans une cellule, où le père abbé me suivit ; il passa la nuit avec moi, sans pouvoir rien gagner sur mon esprit. Mon désespoir semblait s'accroître par les consolations qu'on voulait me donner. Rendez-moi, lui disais-je, Adélaïde ; pourquoi m'en avez-vous séparé ? Non, je ne puis plus vivre dans cette maison où je l'ai perdue, où elle a souffert tant de maux ; par pitié, ajoutai-je, en me jetant à ses pieds, permettez-moi d'en sortir ! que feriez-vous d'un misérable dont le désespoir troublerait votre repos ? Souffrez que j'aille dans l'hermitage attendre la mort. Ma chère Adelaïde obtiendra de Dieu que ma pénitence soit salutaire ; et vous, mon père, je vous demande cette dernière grâce, promettez-moi que le même tombeau unira nos cendres : je vous promettrai, à mon tour, de ne rien faire pour hâter ce moment, qui peut seul mettre fin à mes maux. Le père abbé, par compassion et peut-être encore plus pour ôter de la vue de ses religieux un objet de scandale, m'accorda ma demande et consentit à ce que je voulus. Je partis dès l'instant pour ce lieu ; j'y suis depuis plusieurs années, n'ayant d'autre occupation que celle de pleurer ce que j'ai perdu.

FIN DES MÉMOIRES DE COMMINGE.

LE

SIÉGE DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

Épître Dédicatoire.

C'est à vous que j'offre cet Ouvrage ; à vous à qui je dois le bonheur d'aimer. J'ai le plaisir de vous rendre un hommage public, qui cependant ne sera connu que de vous.

LE

SIÉGE DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Monsieur de Vienne, issu d'une des plus illustres maisons de Bourgogne, n'eut qu'une fille de son mariage avec mademoiselle de Chauvirey.

La naissance, la richesse, et sur-tout la beauté de mademoiselle de Vienne, lui donnèrent pour amants déclarés tous ceux qui pouvaient pretendre à l'alliance de M. de Vienne. M. de Granson, dont la naissance n'était pas inférieure, fut préféré à ses rivaux. Quoique aimable et amoureux, il n'avait point touché le cœur de mademoiselle de Vienne; mais la vertu prit la place des sentiments. Elle remplissait ses devoirs d'une manière si naturelle, que M. de Granson put se croire aimé: un bonheur qui ne lui coûtait plus de soins ne le satisfit pas long-temps.

A peine une année s'était écoulée depuis son mariage, qu'il chercha, dans de nouveaux amusements, des plaisirs moins tranquilles. Madame de Granson vit l'éloignement de son mari avec quelque sorte de peine;

les intérêts de la beauté ne sont guère moins chers à une jeune personne que ceux de son cœur.

Elle était, depuis son enfance, liée d'une tendre amitié avec la comtesse de Beaumont, sœur de M. de Canaple. Un jour que la compagnie avait été nombreuse chez madame de Granson, et que madame de Beaumont s'était aperçue qu'elle ne s'était prêtée à la conversation que par une espèce d'effort : J'ai envie, lui dit madame de Beaumont, aussitôt qu'elles furent seules, de deviner ce qui vous rend si distraite. Ne le devinez point, je vous prie, répondit madame de Granson; laissez-moi vous cacher une faiblesse dont je suis honteuse. Vous avez tort de l'être, répliqua madame de Beaumont; vos sentiments sont raisonnables; M. de Granson a fait tout ce qu'il fallait pour se faire aimer de vous; il fait présentement tout ce qu'il faut pour vous donner de la jalousie. Je vous assure, dit madame de Granson, que, si j'aimais mon mari de la façon que vous le pensez, je ne serais point honteuse de me trouver sensible à sa conduite présente; mais je ne l'ai jamais aimé qu'autant que le devoir l'exigeait; son cœur n'est point nécessaire au bonheur du mien; c'est le mépris de ce que je puis avoir d'agréments qui m'irrite. Je suis humiliée qu'une année de mariage ait éteint l'amour de mon mari, et je me reproche de me trouver des sentiments qui ne sont excusables que lorsque la tendresse les fait naître.

Monsieur votre frère, qui ne m'a jamais vue, continua-t-elle, mais qui a été le confident de la passion de M. de Granson, et à qui, dans les commencements de notre mariage, il a peut-être vanté son bonheur,

sera bien étonné de le trouver, à son retour, amoureux d'une autre femme. Il devrait en être étonné, dit madame de Beaumont, et je vous assure cependant qu'il ne le sera pas; il croit qu'on ne peut-être long-temps amoureux et heureux; mais aussi il est bien éloigné de penser, comme la plupart des hommes, qu'on peut, sans intéresser la probité, manquer à une femme; il est persuadé, au contraire, qu'on ne saurait mettre trop de vertu dans un engagement qui trouble souvent toute la vie d'une malheureuse à qui l'on a persuadé qu'on l'aimerait toujours. Aussi, ajouta madame de Beaumont, mon frère ne s'est-il jamais permis d'engagement sérieux.

Je suis tout-à-fait fâchée, répondit madame de Granson, de ce que vous m'apprenez: la liaison qui est entre M. de Canaple et M. de Granson, et celle qui est entre vous et moi, m'avaient fait naître l'espérance d'en faire mon ami; mais je crains qu'il ne soit aussi inconstant en amitié, qu'il l'est en amour. Ce n'est pas la même chose, répliqua madame de Beaumont; l'amitié n'a point comme l'amour un but déterminé; et c'est ce but, une fois gagné, qui gâte tout chez mon frère; mais je doute qu'il s'empresse d'être de vos amis; il craint de voir les femmes qu'il pourrait aimer, et vous êtes faite de façon à lui donner très-légitimement cette crainte; je crois même que, quoiqu'il soit fort aimable, il ne vous le paraîtra point du tout; car il faut encore vous dire ce petit trait de son caractère; son esprit ne se montre jamais mieux que quand il n'a rien à craindre pour son cœur. C'est-à-dire, répliqua madame de Granson, qu'il fait injure

toutes les fois qu'il cherche à plaire, et qu'il faudrait l'en haïr. En vérité, vous avez un frère bien singulier, et, si vous lui ressembliez, je ne vous aimerais pas autant que je vous aime.

Quand madame de Granson fut seule, elle ne put s'empêcher de repasser dans son esprit tout ce qu'elle venait d'entendre sur le caractère de M. de Canaple. Il croit donc, disait-elle, qu'il n'a qu'à aimer pour être aimé. Ah! que je lui prouverais bien le contraire, et que j'aurais de plaisir à mortifier sa vanité! Ce sentiment, que madame de Granson ne se reprochait pas, l'occupait plus qu'il ne méritait. Elle s'informait, avec quelque sorte d'empressement, du temps où M. de Canaple devait venir.

Ce temps ne tarda guère. M. de Granson annonça à sa femme l'arrivée de son ami, et la pria de trouver bon qu'ils logeassent ensemble, comme ils avaient toujours fait. A quelques jours de là, il lui présenta M. de Canaple. Peu d'hommes étaient aussi-bien faits que lui; toute sa personne était remplie de grâce, et sa physionomie avait des charmes particuliers dont il était difficile de se défendre.

Madame de Granson, quoique prévenue sur son caractère, ne put s'empêcher de le voir tel qu'il était. Pour lui, ses yeux seuls la trouvèrent belle; et, dans cette situation où il ne craignait rien pour son repos, il ne contraignit point le talent qu'il avait naturellement de plaire. Attentif, rempli de soins, il voyait madame de Granson à toutes les heures, et il se montrait toujours avec de nouvelles grâces; elles faisaient leur impression. Madame de Granson fut quelque temps

sans s'en apercevoir; elle croyait, de bonne foi, que le dessein qu'elle avait de lui plaire n'était que le desir de mortifier sa vanité; mais le chagrin de n'y pas réussir l'éclaira sur ses sentiments. Est-il possible, disait-elle, que je ne doive les soins du comte de Canaple qu'à son indifférence! Mais pourquoi vouloir m'en faire aimer? qui m'assure que je serais insensible? hélas! le dépit que me cause son indifférence ne m'apprend que trop combien je suis faible! loin de chercher à lui plaire, il faut au contraire éviter de le voir. Je suis humiliée de n'avoir pu le rendre sensible; eh! que serais-je donc, s'il m'inspirait des sentiments que je dusse me reprocher?

Ce projet de fuir M. de Canaple n'était pas aisé à exécuter: la maison de M. de Granson était devenue la sienne; elle-même y avait consenti; que penserait le public si elle changeait de conduite? Mais, ce qu'elle craignait beaucoup plus, que penserait M. de Canaple? ne viendrait-il point à soupçonner la vérité?

Il était difficile qu'elle conservât, au milieu de tant d'agitations, toute la liberté de son esprit. Elle devint triste et distraite avec tout le monde, et inégale et presque capricieuse avec M. de Canaple. Quelquefois, entraînée par son penchant, elle avait pour lui des distinctions flatteuses; mais, dès qu'elle s'en était aperçue, elle l'en punissait par le traiter tout-à-fait mal. Il était étonné et même affligé de ce qu'il regardait comme une inégalité d'humeur dans madame de Granson. Il lui avait reconnu tant de mérite, que, sans prendre d'amour pour elle, il avait pris du moins beaucoup d'estime et même beaucoup d'amitié.

Cependant les mauvais traitements augmentaient à mesure qu'il plaisait davantage. Il craignit à la fin d'avoir déplu, et il en parla à sa sœur. Je suis persuadée, lui dit madame de Beaumont, que madame de Granson aime son mari plus qu'elle ne croit. Elle est jalouse; peut-être vous soupçonne-t-elle d'avoir part à des galanteries dont elle est blessée. Voilà ce qui cause son chagrin contre vous. Elle est bien injuste, répliqua M. de Canaple, mais je n'en travaillerai pas moins pour son repos. Je vais mettre en usage tout le crédit que j'ai sur son mari, pour l'engager à revenir à elle. En vérité, dit en riant madame de Beaumont, un homme qui croit que la vivacité de l'amour finit où le bonheur commence me paraît peu propre à prêcher la fidélité à un mari.

Quelle que soit ma façon de penser, répliqua M. de Canaple, il est bien sûr du moins que je ne pourrais me résoudre à rendre malheureuse une femme dont je serais aimé, et que j'aurais mise en droit de compter sur ma tendresse.

Cependant, madame de Granson, toujours obligée à voir M. de Canaple, ne pouvait se guérir de son inclination pour lui. Elle résolut de passer une partie de l'été à Vermanton, dans une terre de son mari. M. de Granson, que la présence de sa femme contraignait un peu, consentit sans peine à ce qu'elle voulait; mais il ne la laissa pas long-temps dans sa solitude. Il se brouilla peu de temps après avec sa maîtresse. M. de Canaple profita de cette conjoncture, et lui représenta si vivement ce qu'il devait à sa femme, qu'il l'obligea de l'aller retrouver.

L'absence de M. de Canaple, et les reproches qu'elle ne cessait de se faire d'être sensible, malgré son devoir, pour un homme dont l'indifférence ne laissait même aucune excuse à sa faiblesse avaient produit quelque effet. M. de Granson la trouva embellie, et il se remit à l'aimer avec autant de vivacité que jamais. Elle recevait les empressements de son mari avec plus de complaisance qu'elle n'avait encore fait; il lui semblait qu'elle lui devait ce dédommagement, et qu'elle n'en pouvait trop faire pour réparer le tort secret qu'elle se sentait.

Tant qu'elle avait été seule, elle avait évité, sous ce prétexte, de recevoir du monde; la présence de M. de Granson le fit cesser, et attira dans le château tous les hommes et toutes les femmes de condition du voisinage. M. de Canaple, pressé par son ami, y vint aussi. Madame de Granson, qui s'était bien promis de ne le plus distinguer des autres, par le bien ou le mal traiter, le reçut et vécut avec lui très-poliment. Il crut devoir ce changement au conseil qu'il avait donné, et se confirma par-là dans l'opinion où il était déja, de la passion de madame de Granson pour son mari.

M. de Granson aimait les plaisirs; sa femme, attentive à lui plaire, se prêtait à tous les amusements que la campagne peut fournir. On chassait; on allait à la pêche, et souvent on passait les nuits entières à danser. Le comte de Canaple faisait voir, dans tous ces différents exercices, sa bonne grâce et son adresse. Comme il n'aimait rien, il était galant avec toutes les femmes; il plaisait à toutes; et, parmi celles qui étaient chez madame de Granson, il y en avait plus d'une auprès

de laquelle il eût pu réussir, s'il eût voulu; mais il était bien éloigné de le vouloir.

M. de Châlons, dont les terres étaient peu éloignées, vint des premiers voir monsieur et madame de Granson. Il avait fait ses premières armes avec le comte de Canaple : ils se revirent avec plaisir, et renouèrent une amitié qui avait commencé dès leur plus tendre jeunesse. M. de Châlons engagea le comte de Canaple de venir passer quelque temps avec lui dans une terre qu'il avait à une lieue de Vermanton. La chasse était leur principale occupation : le comte de Canaple, entraîné à la poursuite d'un cerf, se trouva seul au commencement de la nuit dans la forêt. Comme il en connaissait toutes les routes, et qu'il se vit fort près de Vermanton, il en prit le chemin. Il était si tard, quand il y arriva, et celui qui lui ouvrit la porte était si endormi, qu'à peine put-il obtenir qu'il lui donnât de la lumière. Il monta tout de suite dans son appartement, dont il avait toujours une clef. La lumière qu'il portait s'éteignit dans le temps qu'il en ouvrit la porte; il se déshabilla et se coucha le plus promptement qu'il put.

Mais, quelle fut sa surprise, quand il s'aperçut qu'il n'était pas seul, et qu'il comprit, par la délicatesse d'un pied qui vint s'appuyer sur lui, qu'il était couché avec une femme. Il était jeune et sensible : cette aventure, où il ne comprenait rien, lui donnait déja beaucoup d'émotion, quand cette femme, qui dormait toujours, s'approcha d'une façon qu'il put juger très-avantageusement de la beauté de son corps.

De pareils moments ne sont pas ceux des réflexions.

Le comte de Canaple n'en fit aucune, et profita du bonheur qui venait s'offrir à lui. Cette personne, qui ne s'était presque pas éveillée, se rendormit aussitôt profondément; mais son sommeil ne fut pas respecté. Mon dieu! dit-elle d'une voix pleine de charmes, ne voulez-vous pas me laisser dormir? La voix de madame de Granson, que le comte de Canaple reconnut, le mit dans un trouble et dans une agitation qu'il n'avait jamais éprouvés. Il regagna la place où il s'était mis d'abord, et attendit, avec une crainte qui lui ôtait presque la respiration, le moment où il pourrait sortir. Il sortit enfin, et si heureusement, qu'il ne fut vu de personne, et regagna la maison de M. de Châlons.

L'extase et le ravissement l'occupèrent d'abord tout entier. Madame de Granson se présentait à son imagination avec tous ses charmes; il se reprochait de n'y avoir pas été sensible; il lui en demandait pardon. Qu'ai-je donc fait jusqu'ici, disait-il? Ah! que je réparerai bien, par la vivacité de mes sentiments, le temps que j'ai perdu! Mais, ajoutait-il, me pardonnerez-vous mon indifférence? oublierez-vous que j'ai pu vous voir sans vous adorer?

La raison lui revint enfin, et lui fit connaître son malheur. Il vit, avec étonnement et avec effroi, qu'il venait de trahir son ami, et de faire le plus sensible outrage à une femme qu'il respectait bien plus alors qu'il ne l'avait jamais respectée. Son ame était déchirée par la honte et le repentir, qu'il sentait pour la première fois. Il ne pouvait durer avec lui-même: cette probité, dont il avait fait une profession si délicate,

s'élevait contre lui, lui exagérait son crime, et ne lui permettait aucune excuse.

J'ai donc mérité, disait-il, la haine de la seule femme que je ne pouvais aimer! Comment oserai-je me présenter à ses yeux? irai-je braver sa colère? irai-je la faire rougir de mon crime? non, il faut m'éloigner pour jamais, et lui donner, en me condamnant à une absence éternelle, la seule satisfaction que je puisse lui donner.

Cette résolution ne tenait pas long-temps; l'amour reprenait ses droits, et l'idée même de ce crime qu'il détestait ramenait malgré lui quelque douceur dans son ame. Il allait jusqu'à espérer qu'il ne serait jamais connu. Mais, si cette pensée le consolait, elle n'augmentait pas sa hardiesse. Comment osera-t-il la revoir en se sentant si coupable?

Madame de Granson ne s'était éveillée que long-temps après le départ du comte de Canaple. Elle avait été obligée de céder son appartement à madame la comtesse d'Artois, qui avait passé chez elle en allant dans ses terres. M. de Granson était parti, avant l'arrivée de la duchesse, pour une affaire pressée, et avait assuré sa femme qu'il reviendrait la même nuit. Elle avait cru que, instruit par ses gens, il était venu la trouver dans l'appartement de M. de Canaple. Comme elle était prête de se lever, elle aperçut quelque chose dans son lit qui brillait, et vit avec surprise que c'était la pierre d'une bague qui avait été donnée par le roi, Philippe de Valois, au comte de Canaple, pour le récompenser de sa valeur, et qu'il ne quittait jamais. Troublée, interdite à cette vue, elle ne savait que

penser ; les soupçons qui lui venaient dans l'esprit, l'accablaient de douleur. Il lui restait pourtant encore quelque incertitude; mais l'arrivée de M. de Granson ne la lui laissa pas long-temps.

Il vint dans la matinée, et vint en lui faisant mille caresses, et en lui demandant pardon de lui avoir manqué de parole. Quel coup de foudre ! Son malheur, qui n'était plus douteux, lui parut tel qu'il était; la pâleur de son visage et un tremblement général qui la saisit firent craindre à M. de Granson qu'elle ne fût malade; il le lui demanda avec inquiétude, et la pressa de se remettre au lit. Loin de l'écouter, elle sortit avec précipitation d'un lieu qui lui rappelait si vivement sa honte.

Madame la comtesse d'Artois voulut partir cette même matinée. Madame de Granson ne fit nul effort pour la retenir. Le départ de M. de Granson, qui se crut obligé d'accompagner madame la comtesse d'Artois jusque chez elle, lui donna la triste liberté de se livrer à sa douleur; il n'y en eut jamais de plus sensible; elle se voyait offensée, de la manière la plus cruelle, par un homme qu'elle avait eu la faiblesse d'aimer. Elle s'en croyait méprisée, et cette pensée lui donnait tant de ressentiment contre lui, qu'elle le haïssait alors autant qu'elle l'avait aimé.

Quoi! disait-elle, cet homme qui craindrait de manquer à la probité, s'il laissait croire à une femme qu'il a de l'amour pour elle, cesse d'être vertueux pour moi seule! encore si j'avais dans mon malheur l'espérance de me venger ! Mais il faut étouffer mon ressentiment pour en cacher la honteuse cause. Que deviendrais-je, grand Dieu, si ce funeste secret pouvait être pénétré?

Elle passa le jour et la nuit abymée dans sa triste pensée. Son mari revint le lendemain, et avec lui plusieurs personnes de qualité, à qui il avait fait promettre de le venir voir. Madame de Beaumont était du nombre. Dans toute autre circonstance madame de Granson l'aurait vue avec plaisir : mais madame de Beaumont était sœur de M. de Canaple; sa présence redoublait l'embarras de madame de Granson. Pour y mettre le comble, elle demanda à son amie des nouvelles de son frère. Madame de Granson répondit, en rougissant et d'un air interdit, qu'il n'était pas dans le château, et se pressa de changer de conversation.

Madame de Beaumont ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de la tristesse profonde où son amie était plongée. Ne me direz-vous point, lui dit-elle un jour qu'elle la trouva baignée dans ses larmes, ce qui cause l'affliction où je vous vois? Je ne le sais pas moi-même, répondit madame de Granson. Madame de Beaumont fit encore quelque instance; mais elle vit si bien qu'elle augmentait le chagrin de son amie, qu'elle cessa de lui en parler.

Il y avait déja plusieurs jours que M. de Canaple était absent. M. de Granson lui écrivit pour le presser de revenir. Il en conclut que madame de Granson n'était pas instruite; et, pressé par le desir de la revoir, il se mit promptement en chemin; mais, à mesure qu'il approchait, ses espérances s'évanouissaient et sa crainte augmentait, et peut-être serait-il retourné sur ses pas, s'il n'avait été rencontré par un homme de la maison.

Il arriva si troublé, si éperdu, qu'à peine pouvait-il se soutenir. Tout le monde était occupé au jeu.

Madame de Granson seule rêvait dans un coin de la chambre; il alla à elle d'un pas chancelant; et, sans oser la regarder, dit quelques paroles mal articulées. Le trouble où elle était elle-même ne lui permit pas de faire attention à celui du comte de Canaple.

Ils gardaient le silence l'un et l'autre, quand elle laissa tomber un ouvrage qu'elle tenait; il s'empressa pour le relever, et, en le lui présentant, sans en avoir le dessein, sa main toucha celle de madame de Granson. Elle la retira avec promptitude, et jeta sur lui un regard plein d'indignation. Il en fut terrassé, et, ne pouvant plus être maître de lui-même, il alla s'enfermer dans sa chambre. Ce lieu, où il avait été si heureux, présentait en vain des images agréables à son souvenir, il ne sentait que le malheur d'être haï.

La façon dont madame de Granson l'avait regardé, son air embarrassé, son silence, tout montrait qu'elle connaissait son crime. Hélas! disait-il, si elle pouvait aussi connaître mon repentir! Mais il ne m'est pas même permis de le lui montrer : il ne m'est pas permis de mourir à ses pieds. Que je connaissais mal l'amour, quand je croyais qu'il ne subsistait qu'à l'aide des desirs! Ce n'est pas la felicité dont j'ai joui que je regrette; elle ne serait rien pour moi, si le cœur n'en assaisonnait le don. Un regard ferait mon bonheur. Il résolut ensuite de faire perdre à madame de Granson, par son respect et sa soumission, le souvenir de ce qui s'était passé, et de se conduire de façon qu'elle pût se flatter que lui-même ne s'en souvenait plus. L'amitié qui était entre lui et M. de Granson ne mettait point d'obstacle à son dessein. Il

ne s'agissait pas d'être aimé; il voulait seulement n'être pas haï.

Madame de Beaumont apprit, à son retour de la promenade, l'arrivée de son frère; elle alla le chercher avec empressement. Ils se demandèrent compte l'un à l'autre de ce qu'ils avaient fait depuis qu'ils ne s'étaient vus; et ce fut pour la première fois que le comte de Canaple se déguisa à une sœur qu'il aimait tendrement.

Il eût cependant cédé au desir de parler de madame de Granson, s'il n'avait senti qu'il ne lui serait pas possible de prononcer ce nom comme il le prononçait autrefois. Madame de Beaumont prévint la question qu'il n'osait lui faire. Vous avez réussi, lui dit-elle; Granson est plus amoureux de sa femme qu'il ne l'a jamais été. Elle est donc bien contente, dit M. de Canaple, avec un trouble qu'il eut de la peine à cacher! Je n'y comprends rien, répliqua madame de Beaumont: elle aime son mari, elle en est aimée; cependant elle a un chagrin secret qui la dévore, et qui lui arrache même des larmes.

Ces paroles pénétrèrent M. de Canaple de la plus vive douleur. Il ne voyait que trop qu'il était l'auteur de ces larmes; et la jalousie, qui commençait à naître dans son cœur contre un mari aimé, achevait de le désespérer. Il eût bien voulu rester seul; mais il fallait réjoindre la compagnie. Malgré tous ses efforts, il parut d'une tristesse qui fut remarquée par madame de Granson : celle où elle était plongée elle-même en devint un peu moindre.

On soupa; on passa la soirée à différents jeux; le

hasard plaça toujours M. de Canaple auprès de madame de Granson. Il ne pouvait s'empêcher d'attacher les yeux sur elle; mais il les baissait d'un air timide dès qu'elle s'en apercevait, et il semblait lui demander pardon de son audace.

Il se rappela qu'elle lui avait écrit autrefois quelques lettres, qu'il avait gardées. L'impatience de les relire ne lui permit pas d'attendre son retour à Dijon. Il envoya un valet de chambre chercher la cassette qui les renfermait. Ces lettres lui paraissaient alors bien différentes de ce qu'elles lui avaient paru autrefois. Quoiqu'elles ne continssent que des bagatelles, il ne pouvait se lasser de les relire. Les témoignages d'amitié qui s'y trouvaient lui donnèrent d'abord un plaisir sensible; mais ce plaisir fut de peu de durée; il n'en sentait que mieux la différence du traitement qu'il éprouvait alors.

Madame de Granson était pourtant moins animée contre lui. La conduite respectueuse qu'il avait avec elle, faisait peu-à-peu son effet; mais elle ne diminuait ni sa honte ni son embarras; peut-être même en étaient-ils augmentés. M. de Granson y mettait le comble par les empressements peu ménagés qu'il avait pour elle. Il en coûtait à sa modestie d'y répondre; et n'y répondre point, c'eût été une espèce de faveur pour le comte de Canaple qui en était souvent le témoin.

Que ne souffrait-il pas dans ces occasions? il sortait quelquefois si désespéré de la chambre de madame de Granson, qu'il formait le dessein de n'y rentrer jamais. Je me suis plongé moi-même dans l'abyme où

je suis, disait-il; sans moi, sans mes soins, Granson, livré à son inconstance, aurait donné tant de dégoûts à sa femme, qu'elle aurait cessé de l'aimer, et je serais du moins délivré du supplice de la voir sensible pour un autre. Mais, reprenait-il, ai-je oublié que cet homme qui excite ma jalousie est mon ami? Voudrais-je lui enlever les douceurs de son mariage? Est-il possible que la passion m'égare jusqu'à ce point? Je ne connais plus d'autres sentiments, d'autres devoirs que ceux de l'amour. Tout ce que j'avais de vertu m'est enlevé par cette funeste passion, et, loin de la combattre, je cherche à la nourrir. Je me fais de vains prétextes de voir madame de Granson, que je devrais fuir. Il faut m'éloigner, et regagner, si je puis, cet état heureux où je pouvais être avec moi-même, où je pouvais, avec satisfaction, connaître le fond de mon ame.

M. de Canaple n'était pas le seul qui prenait cette résolution; c'était pour l'éviter que madame de Granson était venue à la campagne. Le même motif la pressait de retourner à Dijon.

Madame de Beaumont et le reste de la compagnie partirent quelques jours avant celui où madame de Granson avait fixé son départ. Le seul comte de Canaple demeura. Il crut que, dans le dessein où il était de fuir madame de Granson pour jamais, il pouvait se permettre la satisfaction de la voir encore deux jours. Elle évitait, avec un soin extrême, de se trouver avec lui; et, quoiqu'il le desirât, il se craignait trop lui-même pour en chercher l'occasion.

Le hasard fit ce qu'il n'eût osé faire. La veille du jour marqué pour leur départ, il alla se promener dans

un bois qui était près du château. Sa promenade avait duré déja assez long-temps, quand il aperçut madame de Granson assise sur le gazon à quelques pas de lui. Sans savoir même ce qu'il faisait, il s'avança vers elle. La vue du comte de Canaple, si proche d'elle, la fit tressaillir; et, se levant d'un air effraye, elle s'eloigna avec beaucoup de diligence. Loin de faire effort pour la retenir, l'etonnement et la confusion l'avaient rendu immobile; et M. de Granson, qui le cherchait pour lui faire part des lettres qu'il venait de recevoir, le trouva encore dans la même place, si occupé dans ses pensées qu'il lui demanda plus d'une fois inutilement ce qu'il faisait là.

Il répondit enfin le mieux qu'il put à cette question. M. de Granson, occupé de ce qu'on lui mandait, ne fit nulle attention à sa réponse. La trève, lui dit-il, vient d'être rompue entre la France et l'Angleterre. M. de Vienne, mon beau-père, est nommé gouverneur de Calais; on croit qu'Édouard en veut à la Picardie, et que tout l'effort de la guerre sera de ce côté-là. Il ne me conviendrait pas de rester chez moi, tandis que toute la France sera en armes : je veux offrir mes services au roi; mais, comme mon beau-père, qui a ordre de partir pour son gouvernement, ne peut me présenter, j'attends ce service de votre amitié.

Un homme comme vous, répondit le comte de Canaple, se présente tout seul; je ferai cependant ce qui vous conviendra; mais, si vous voulez que nous allions ensemble à la cour, nous n'avons pas un moment à perdre : la compagnie de gens d'armes que j'ai l'honneur de commander est actuellement en Picardie;

jugez quelle serait ma douleur, si, pendant mon absence, il y avait quelque action. Je ne vous demande, lui dit M. de Granson, que deux jours. J'irai, répliqua le comte de Canaple, vous attendre à Dijon, où j'ai quelque affaire à régler.

Le comte de Canaple, qui craignait, après ce qui venait de se passer, la vue de madame de Granson, trouvait une espèce de consolation dans la nécessité où il était de partir. Mais il pensa bien différemment, lorsqu'en arrivant au château, il apprit que, sous le prétexte d'une indisposition, elle s'était mise au lit, et qu'elle avait ordonné que personne n'entrât dans sa chambre. Cet ordre, dont il ne vit que trop qu'il était l'objet, le pénétra de douleur. Si j'avais pu la voir, disait-il, ma tristesse lui aurait dit ce que je ne puis lui dire. Peut-être m'accuse-t-elle de hardiesse : elle aurait du moins pu lire dans mes yeux, et dans toute ma contenance, combien j'en suis éloigné. L'absence ne me paraissait supportable qu'autant qu'elle était une marque de mon respect; ce n'est qu'à ce prix que je puis m'y résoudre. Il faut du moins que madame de Granson sache que je la fuis pour m'imposer les lois qu'elle m'imposerait si elle daignait m'en donner.

Il ne pouvait se résoudre à s'éloigner; il espérait que M. de Granson entrerait dans la chambre de sa femme, et qu'il pourrait le suivre; mais madame de Granson, qui craignait ce que le comte de Canaple espérait, fit prier son mari de la laisser reposer.

Il fallut enfin, après avoir fait tout ce qui lui fut possible, partir sans la voir. La compagnie des gens

d'armes de M. de Châlons était aussi en Picardie. Le comte de Canaple résolut de passer chez son ami pour l'instruire de ce qu'il venait d'apprendre. M. de Châlons n'était pas chez lui : il arriva tard, et retint le comte de Canaple si long-temps, qu'il ne put partir que le lendemain.

Il avait marché une partie de la journée, quand, en montant une colline, un homme à lui lui fit apercevoir un chariot des livrées de M. de Granson, que les chevaux entraînaient avec beaucoup de violence dans la pente de la colline. Il reconnut bientôt une voix dont il entendit les cris. C'était celle de madame de Granson. Il vola à la tête des chevaux : après les avoir arrêtés, il s'approcha du chariot. Madame de Granson y était évanouie; il la prit entre ses bras, et la porta sur un petit tertre de gazon. Tous ceux de l'équipage, occupés à raccommoder le chariot ou à aller chercher du secours dans une maison voisine, le laissèrent auprès d'elle. Il y était seul : elle était entre ses bras. Quel moment, s'il avait pu en goûter la douceur! Mais il ne devait qu'à la fortune seule l'avantage dont il jouissait. Madame de Granson n'y aurait pas donné son aveu.

Elle reprit connaissance dans le temps que ceux qui étaient allés chercher du secours revenaient ; et, sans avoir tourné les yeux sur le comte de Canaple, elle demanda de l'eau; il s'empressa pour lui en présenter; elle le reconnut alors, et son premier mouvement fut de le refuser. La tristesse qu'elle vit dans ses yeux ne lui en laissa pas la force; elle prit ce qu'il lui présentait. Cette faveur, qui n'en était une que par le

premier refus, répandit une joie dans l'ame du comte de Canaple qu'il n'avait jamais éprouvée. Madame de Granson se reprochait ce qu'elle venait de faire. Embarrassée de ce qu'elle devait dire, elle gardait le silence, quand M. de Granson vint encore augmenter son embarras. Elle lui laissa le soin de remercier M. de Canaple du secours qu'elle en venait de recevoir; et, sans lever les yeux, sans prononcer une parole, elle remonta dans son chariot.

M. de Canaple, qui n'était plus soutenu par le plaisir de voir madame de Granson, s'aperçut qu'il avait été blessé en arrêtant les chevaux. Comme il avait peine à monter à cheval, M. de Granson lui proposa d'aller se mettre dans le chariot de sa femme. Mais, quelque plaisir qu'il eût trouvé à être plusieurs heures avec elle, la crainte de lui déplaire et de l'embarrasser lui donna le courage de refuser une chose qu'il aurait voulu accepter aux dépens de sa vie.

Madame de Granson fut pendant toute la route dans une confusion de pensées et de sentiments qu'elle n'osait examiner. Elle eût voulu, s'il lui eût été possible, ne se souvenir ni des offenses ni des services du comte de Canaple. L'accident qui lui était arrivé, en lui fournissant le prétexte de garder le lit, la dispensa de le voir.

Les témoignages que M. de Canaple rendit de M. de Granson, en le présentant au roi, lui attirèrent de la part de ce prince des distinctions flatteuses. Dès que M. de Canaple ne se crut plus nécessaire au service de son ami, il alla en Picardie rejoindre sa troupe. M. de Châlons, animé d'un desir qui n'était pas moins fort

que celui de la gloire, l'avait devancé. Ils s'étaient donné rendez-vous à Boulogne. M. de Canaple fut étonné de ne l'y pas trouver, et d'apprendre qu'il ne s'y était arrêté qu'un moment, et qu'on ignorait où il était. Inquiet pour son ami d'une absence, qui même, dans la circonstance présente, pouvait faire tort à sa fortune, il allait envoyer à Calais où on lui avait dit qu'il pourrait en apprendre des nouvelles, lorsqu'un homme attaché à M. de Châlons vint le prier de l'aller joindre dans un lieu qu'il lui indiqua.

Le comte de Canaple fut surpris de trouver M. de Châlons dans son lit, et d'apprendre qu'il était blessé. Il allait en demander la cause; M. de Châlons prévint ses questions. J'ai besoin de votre secours, lui dit-il, dans l'occasion la plus pressante de ma vie. Ne croyez cependant pas, mon cher Canaple, que ce soit à ce besoin que vous deviez ma confiance. Je vous aurais dit en Bourgogne ce que je vais vous dire, si votre sévérité sur tout ce qui est galanterie et amour ne m'avait retenu. Vous avez eu tort, dit M. de Canaple, de craindre ce que vous appelez ma sévérité : je ne condamne l'amour que parce que les hommes y mettent si peu d'importance qu'il finit toujours par de mauvais procédés avec les femmes. Vous allez juger, reprit M. de Châlons, si je mérite des reproches de cette espèce.

Mon père m'envoya, il y a environ deux ans, en Picardie, recueillir la succession de ma mère. Je fus dans une terre considérable, située à quelque distance de Calais, qui lui appartenait. Les affaires ne remplissaient pas tout mon temps. Je cherchai des amusements

conformes à mon âge et à mon humeur. Un gentilhomme de mes voisins me mena chez M. le comte de Mailly, qui passait l'automne dans une terre peu éloignée de la mienne. Il fit de son mieux pour me bien recevoir; mais la beauté de mademoiselle de Mailly, sa fille, qui était avec lui, aurait pu lui en épargner le soin. Je n'ai point vu de traits plus réguliers; et, ce qui se trouve rarement ensemble, plus de grâce et d'agrément. Son esprit répond à sa figure, et je crus la beauté de son ame supérieure à l'un et à l'autre. Je l'aimai aussitôt que je la vis; je ne fus pas long-temps sans le lui dire. Mais, quoiqu'elle m'ait flatté souvent depuis, que son cœur s'etait déclaré d'abord pour moi, je n'eus le plaisir de l'entendre dire, que lorsque mon amour fut approuvé par M. de Mailly.

Le consentement de mon père manquait seul à mon bonheur: je me disposai à aller le lui demander; et, bien sûr de l'obtenir, je partis sans affecter une tristesse que je ne sentais pas. C'était presque ne point quitter mademoiselle de Mailly, que d'aller travailler à ne m'en plus séparer. Je lui disais naturellement tout ce que je pensais. Je n'en suis point étonnée, me répondit-elle; les occupations que vous allez avoir, dont je suis l'objet, vous tiendront lieu de moi: ma situation est bien différente, je vais être sans vous, et je ne ferai rien pour vous.

Mon père reçut la proposition du mariage comme je l'avais espéré: il se disposait même à partir avec moi; mais tous nos projets furent renversés par une lettre qu'il reçut du roi; ce prince lui mandait qu'il allait remettre les Flamands dans leur devoir; qu'il

avait besoin d'être secondé par ses bons serviteurs; qu'il lui ordonnait de le venir joindre avec moi; que, le destinant à des emplois plus importants, il me donnerait à commander la compagnie de gens d'armes que mon père commandait alors.

Les mouvements de l'armée, qui s'assemblait de tous côtés, ne nous permettaient pas de différer notre départ, et, malgré la douleur que j'en ressentais, je ne pouvais me dissimuler ce qu'exigeaient de moi l'honneur et le devoir. J'écrivis à M. le comte de Mailly la nécessité où j'étais de différer mon mariage jusqu'à mon retour de Flandres, et la peine que me causait ce retardement. Que ne dis-je point à sa fille! Cette absence, bien différente de la première, ne m'offrait aucun dédommagement, et me laissait en proie à toute ma douleur. Il n'y en a jamais eu de plus sensible; et, si la crainte de me rendre indigne de ce que j'aimais ne m'avait soutenu, je n'aurais pas eu la force de m'éloigner. Les réponses que je reçus de Calais augmentèrent encore mon amour.

La bataille de Cassel, où vous acquîtes tant de gloire, me coûta mon père. Je sentis vivement cette perte, et j'allai chercher, auprès de mademoiselle de Mailly, la seule consolation que je pouvais avoir. Il y avait quelque temps que je n'avais eu de ses nouvelles. J'en attribuais la cause à la difficulté de me faire tenir ses lettres, et je n'avais sur cela que cette espèce d'inquiétude si naturelle à ceux qui aiment. Je volai à Calais, où j'appris qu'elle était avec M. de Mailly. Je la trouvai seule chez elle, et, au lieu de la joie que j'attendais, elle me reçut avec des larmes.

Je ne puis vous dire à quel point j'en fus troublé. Vous pleurez, m'écriai-je! Grand Dieu! que m'annoncent ces larmes? Elles vous annoncent, me répondit-elle en pleurant toujours, que notre fortune est changée, et que mon cœur ne l'est point. Ah! repris-je avec transport, M. de Mailly veut manquer aux engagements qu'il a pris avec moi? Mon père, reprit-elle, est plus à plaindre qu'il n'est coupable : écoutez, et promettez que vous ne le haïrez pas.

Quelque temps après votre départ, il vit dans une maison madame du Boulai. Quoiqu'elle ne soit plus dans la première jeunesse, elle en a conservé la fraîcheur et les agréments. La manière adroite dont elle a vécu avec un mari d'un âge très-différent du sien, et d'une humeur difficile, lui a attiré l'estime de ceux qui ne jugent que par les apparences. Elle joint à tous ces avantages l'esprit le plus séduisant. Maîtresse de ses goûts et de ses sentiments, elle n'a que ceux qui sont utiles.

Mon père, dont l'ame est susceptible de passion, prit de l'amour pour elle, et lui proposa de l'épouser. J'ai un fils que j'aime, lui répondit-elle, et qui, par sa naissance et par ses qualités personnelles, est digne de mademoiselle de Mailly; si vous m'aimez autant que vous le dites, il faut, pour m'autoriser à me donner à vous, que nous ne fassions qu'une même famille.

Mon père était amoureux, continua mademoiselle de Mailly; sans se souvenir des engagements qu'il avait pris avec vous, il vint me proposer d'épouser M. du Boulai. La douleur que me donna cette proposition rappela toute sa tendresse pour moi : il ne me déguisa

point la violence de sa passion; il finit par me dire, qu'il ne me contraindrait jamais, et qu'il voulait, si je consentais à son bonheur, tenir ce sacrifice de mon amitié, et nullement de mon obéissance. Voilà où j'en suis : il ne me parle de rien; mais sa douleur, dont je ne m'aperçois que trop, m'en dit plus qu'il ne m'en dirait lui-même. Il faut que l'un de nous deux sacrifie son bonheur au bonheur de l'autre. Est-ce mon père qui doit faire ce sacrifice? et dois-je l'exiger?

Je ne répondis à mademoiselle de Mailly que par les marques de mon désespoir. Je crus n'en être plus aimé. Je vais, me dit-elle, vous faire sentir toute votre injustice, et vous donner une nouvelle preuve de l'estime que j'ai pour vous. Vous connaissez ma situation; vous m'aimez; vous savez que je vous aime : décidez de votre sort et du mien; mais prenez vingt-quatre heures pour vous y déterminer.

Elle me quitta à ces paroles, et me laissa dans l'état que vous pouvez juger. Plus j'aimais, plus je craignis de l'engager dans des démarches qui pouvaient intéresser sa gloire et son repos. Je connaissais combien son père lui était cher; je savais que le malheur de ce père deviendrait le sien. Après avoir passé les vingt-quatre heures qu'elle m'avait données, je la revis sans avoir le courage de me rendre ni heureux, ni misérable; et nous nous quittâmes sans avoir pris aucune résolution.

A quelques jours de là, elle me rendit compte d'une conversation qu'elle avait eue avec son père. Il renonçait à l'autorité que la nature lui avait donnee, et la rendait par-là plus forte; il n'employait auprès de sa

fille que les prières : Vous êtes plus sage que moi, lui disait-il; essayez de triompher de vos sentiments; obtenez de vous d'être un temps sans voir M. de Châlons; si, après cela, vous pensez de même, je vous promets, et je me promets à moi-même, que, quoi qu'il m'en puisse coûter, je vous laisserai libre. Je ne puis, me dit mademoiselle de Mailly, refuser à mon père ce qu'il veut bien me demander, et ce qu'il pourrait m'ordonner. Comme je suis de bonne foi, je vous avouerai encore que je ferai mes efforts pour lui obéir; je sens qu'ils seront inutiles : vous êtes bien puissant dans mon cœur, puisque vous l'emportez sur mon père. Ah ! m'écriai-je, vous ne m'aimez plus, puisque vous formez le dessein de ne me plus aimer. Mademoiselle de Mailly ne répondit à mes reproches que par la douleur dont je voyais bien qu'elle était pénétrée. Nous restâmes encore long-temps ensemble; nous ne pouvions nous quitter. Elle m'ordonna enfin de partir, et de lui laisser le soin de notre fortune : J'espère, me dit-elle, que je trouverai le moyen de satisfaire tous les sentiments de mon cœur.

Il fallut obéir : je vins en Bourgogne, où j'appris, au bout de quelques mois, que madame du Boulai avait épousé M. de Mailly. Je ne pouvais revenir de ma surprise, de ce que mademoiselle de Mailly ne m'avait point instruit de ce mariage : cette conduite, toute impénétrable qu'elle était pour moi, me donnait de l'inquiétude et de la douleur, et ne me donnait aucun soupçon.

Je lui avais promis de ne faire aucune démarche que de concert avec elle; mais, comme je ne recevais

nulle nouvelle, je me déterminai à aller à Calais *incognito.* Quelque empressement que j'eusse d'exécuter ce projet, il fallut obéir à un ordre que le roi me donna d'aller à Gand, conférer avec le comte de Flandre. Dès que les affaires sur lesquelles j'avais à traiter furent terminées, je pris la route de Calais. Je me logeai dans un endroit écarté, et j'envoyai aux nouvelles un homme adroit et intelligent, dont je connaissais la fidélité.

Après quelques jours, il me rapporta que M. du Boulai était très-amoureux de mademoiselle de Mailly; qu'il en était jaloux; que les assiduités de milord d'Arondel, qui avait paru très-attaché à mademoiselle de Mailly pendant le séjour qu'il avait fait à Calais, lui avaient donné et beaucoup d'inquiétude et beaucoup de jalousie; que M. de Mailly était parti pour la campagne avec toute sa famille.

Je savais que milord d'Arondel est un des hommes du monde les plus aimables; il était amoureux de ma maîtresse, et cette maîtresse paraissait me négliger depuis long-temps : en fallait-il davantage pour faire naître ma jalousie? Malgré ce qu'on venait de me dire, que mademoiselle de Mailly n'était pas à Calais, mon inquiétude me conduisit dans la rue où elle logeait. Il était nuit. Il régnait un profond silence dans la maison; j'aperçus cependant de la lumière dans l'appartement de mademoiselle de Mailly; je crus qu'elle n'etait point partie, qu'elle était peut-être seule, et qu'à l'aide de quelque domestique, il n'était pas impossible que je ne pusse m'introduire chez elle. Le plaisir que j'aurais de la revoir, après une si longue absence, m'occupait si entièrement, qu'il faisait disparaître la jalousie que je

8.

venais de concevoir, quand cette porte, sur laquelle j'avais constamment les yeux attachés, s'ouvrit; j'en vis sortir une femme, que, malgré l'obscurité, je reconnus pour être à mademoiselle de Mailly.

Je m'avançai vers elle; il me sembla qu'elle me reconnaissait; mais, loin de m'attendre, elle s'éloigna avec beaucoup de vîtesse. L'envie de m'éclaircir d'un procédé qui m'étonnait, et de savoir ce qui l'obligeait de sortir à une heure si indue, m'engagea à la suivre. Après avoir traversé plusieurs rues, elle entra dans une maison, en ressortit un instant après avec une autre femme, et revint chez M. de Mailly. Je la suivais toujours, et de si près, que celui qui leur ouvrit la porte crut apparemment que j'étais avec elles, et me laissa entrer.

Elles furent tout de suite à l'appartement de mademoiselle de Mailly. Elles étaient si occupées, et allaient si vîte qu'elles ne prirent pas garde à moi; j'aurais pu même entrer dans la chambre; mais, quoiqu'elle fût fermée, il m'était aisé de comprendre qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire. Je rêvais à ce que ce pouvait être, quand des cris que j'entendais de temps en temps, qui furent suivis peu de moments après de ceux d'un enfant, m'éclaircirent cet étrange mystère. Je ne puis vous dire ce qui me passait alors dans l'esprit; un état aussi violent ne permet que des sentiments confus. Le battement de mon cœur, l'excès de mon trouble et de mon saisissement étaient ce que je sentais le mieux.

La femme que j'avais vue entrer avec celle de mademoiselle de Mailly, sortit. Je la suivis sans avoir de

pensée ni de dessein déterminé. Elle portait avec elle l'enfant qui venait de naître. Ceux qui font la ronde dans les places de guerre passaient alors; je ne sais si elle eut peur d'en être reconnue, ou si elle exécutait ses ordres; mais elle ne les eut pas plutôt aperçus, qu'elle mit l'enfant à une porte, et gagna une rue détournée.

Ce n'était pas de moi que cette petite créature devait attendre du secours; je lui en donnai cependant, par un sentiment de pitié, où il entrait une espèce d'attendrissement pour la mère. Il me parut aussi que c'était me venger d'elle que d'avoir son enfant en ma puissance. Je le remis à la femme chez qui je logeais, sans avoir eu la force de le regarder, et je fus me renfermer dans ma chambre, abymé dans mes pensées. Plus je rêvais à cette aventure, moins je la comprenais. Mon cœur était si accoutumé à aimer et à estimer mademoiselle de Mailly, il m'en coûtait tant de la trouver coupable, que j'en démentais mes oreilles et mes yeux. Elle n'avait pu me trahir, elle n'avait pu se manquer à elle-même. Je concluais qu'il y avait quelque chose à tout cela que je n'entendais point.

Je formais la résolution de m'en éclaircir, lorsque la femme à qui je venais de remettre cette petite créature, persuadée que j'en étais le père, vint me l'apporter pour me faire, disait-elle, admirer son extrême beauté. Quoique j'en détournasse la vue avec horreur, je ne sais comment j'aperçus qu'il était couvert d'une hongreline faite d'une étoffe étrangère que j'avais donnée à mademoiselle de Mailly. Quelle vue, mon cher Canaple! et que ne produisit-elle point en moi! Il semblait que je ne me connaissais trahi que depuis ce

moment. Tout ce que je venais de penser s'évanouit : je rejetai avec indignation des doutes qui avaient suspendu en quelque sorte ma douleur; elle devint alors extrême, et mon ressentiment lui fut proportionné; peut-être lui aurais-je tout permis, si un événement singulier, qui me força de sortir de Calais dès le lendemain, n'avait donné à ma raison le temps de reprendre quelque empire.

Je ne puis vous dépeindre l'état où j'étais, je m'attendrissais sur moi-même; mon cœur sentait qu'il avait besoin d'aimer. Je me trouvais plus malheureux de renoncer à un etat si doux, que je ne l'étais d'avoir été trahi. Enfin, bien moins irrité qu'affligé, toutes mes pensées allaient à justifier mademoiselle de Mailly. Je ne pouvais avoir de paix avec moi-même, que lorsque j'étais parvenu à former des doutes. Je lui écrivais, et je lui faisais des reproches; ils étaient accompagnés d'un respect que je sentais toujours pour elle, et dont un honnête homme ne doit jamais se dispenser pour une femme qu'il a aimée. Ma lettre fut rendue fidèlement; mais, au lieu de la réponse que j'attendais, on me la renvoya sans avoir daigné l'ouvrir.

Le dépit que m'inspira cette marque de mépris me fit prendre la résolution de triompher de mon amour, que je n'avais point prise jusque-là, ou que du moins j'avais prise faiblement. Pour mieux y réussir, je me remis dans le monde que j'avais presque quitté; je vis des femmes; je voulais qu'elles me parussent belles; je leur cherchais des grâces; et, malgré moi, mon esprit et mon cœur faisaient des comparaisons qui me rejetaient dans mes premières chaînes.

Nous sommes partis, vous et moi, pour venir joindre notre troupe. Dès que j'ai été à portée de mademoiselle de Mailly, le desir de la voir et de m'éclaircir s'est réveillé dans mon cœur. J'ai dans la tête qu'elle est mariée, et que quelque raison que je ne sais pas l'oblige à cacher son mariage. L'enfant que j'ai en ma puissance, et que j'ai vu exposer, ne s'accorde pas trop bien avec cette idée ; mais mon cœur a besoin d'estimer ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer.

J'ai été trois nuits de suite à Calais ; j'ai passé les deux premières à me promener autour de la maison de M. de Mailly ; je fus attaqué la troisième par trois hommes qui vinrent sur moi l'épée à la main ; je tirai promptement la mienne, et, pour n'être pas pris par derrière, je m'adossai contre une muraille. L'un de mes trois adversaires fut bientôt hors de combat : je n'avais fait jusque-là, que me défendre ; je songeai alors à attaquer, et je fus si heureux que mon dernier ennemi, après avoir reçu plusieurs blessures, tomba baigné dans son sang. J'en perdais beaucoup moi-même ; et, me sentant affaiblir, je me hâtai de gagner le lieu où un homme que j'avais avec moi m'attendait. Il étancha mon sang le mieux qu'il lui fut possible. Mes blessures ne se sont point trouvées dangereuses ; et, si mon esprit me laissait quelque repos, j'en serais bientôt quitte ; mais, bien éloigné de ce repos, la lettre que je reçus hier et que voici, me jette dans un nouveau trouble et dans une nouvelle affliction.

Cette lettre, que M. de Canaple prit des mains de son ami, était telle :

« Ne perdez point de temps pour vous éloigner « d'un lieu où l'on conspire votre perte. Je devrais « peut-être me ranger du côté de vos ennemis; mais, « malgré votre trahison, je me souviens encore que je « vous ai aimé, et je sens que mon indifférence pour « vous sera plus assurée, lorsque je n'aurai rien à « craindre pour votre vie. »

Moi! des trahisons! s'écria M. de Châlons, lorsque M. de Canaple eut achevé de lire; et c'est mademoiselle de Mailly qui m'en accuse! elle veut que je sois coupable! elle veut que je ne l'aie pas bien aimée! Comprenez-vous, ajouta-t-il, la sorte de douleur que j'éprouve? Non, vous ne la comprenez pas; il faut aimer pour savoir que la plus grande peine de l'amour est celle de ne pouvoir persuader que l'on aime. Hélas! on ne m'a peut-être manqué que par vengeance! Grand dieu! que je serais heureux! tout serait pardonné, tout serait oublié, si je pouvais penser que j'ai toujours été aimé! Je ne puis vivre dans la situation où je suis. Il faut, mon cher Canaple, que vous alliez à Calais, que vous parliez à mademoiselle de Mailly. Votre nom vous donnera facilement l'entrée de la maison de son père; mais ne lui dites rien qui puisse l'offenser : je mourrais de douleur si je l'exposais à rougir devant vous; je veux seulement qu'elle sache à quel point je l'aime encore.

Le comte de Canaple, que sa propre expérience rendait encore plus sensible à la douleur de son ami, partit pour Calais, après avoir pris quelque instruction plus particulière.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LE SIÉGE DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

Monsieur de Canaple, en arrivant à Calais, apprit que M. du Boulai était celui contre qui M. de Châlons s'était battu; qu'il était mort de ses blessures; que madame de Mailly ne respirait que la vengeance. Ce temps était peu propre pour aller chez M. de Mailly; mais un homme du mérite et du rang du comte de Canaple était au-dessus des règles ordinaires. Madame de Mailly, occupée de sa douleur, laissa à mademoiselle de Mailly le soin de faire les honneurs de sa maison : quoiqu'elle s'en acquittât avec beaucoup de politesse, elle ne pouvait cependant cacher son extrême mélancolie.

Si la mort de M. du Boulai, lui dit le comte de Canaple après quelques autres discours, cause la tristesse où je vous vois, je connais un malheureux mille fois plus malheureux encore qu'il ne croit l'être. Pardonnez-moi, mademoiselle, poursuivit-il, s'apercevant de la surprise et du trouble de mademoiselle de Mailly,

d'être si bien instruit ; et pardonnez à mon ami de m'avoir confié ses peines, et de m'avoir chargé d'un éclaircissement, que, dans l'état où il est, il ne peut vous demander lui même.

Quoi! répondit-elle d'une voix basse et tremblante, il est donc blessé? Oui, mademoiselle, répondit M. de Canaple, et, malgré tout ce qu'il souffre, il serait heureux s'il voyait ce que je vois. Ah! dit-elle avec une inquiétude qu'elle ne put dissimuler, il est blessé dangereusement?

Sa vie, répondit le comte de Canaple, dépend de ce que vous m'ordonnerez de lui dire. Mademoiselle de Mailly fut quelque temps dans une rêverie profonde; et, sans lever les yeux, qu'elle avait toujours tenus baissés : Il vous a dit mes faiblesses, lui dit-elle? Mais vous a-t-il confié que dans le temps que je résistais à la volonté d'un père pour me conserver à lui, il violait, pour me trahir, toutes les lois? Vous a-t-il dit qu'il a enlevé mademoiselle de Liancourt, qu'il s'est battu avec son frère? Que veut-il encore? pourquoi affecter de passer des nuits sous mes fenêtres? pourquoi chercher à troubler un repos que j'ai tant de peine à retrouver? pourquoi attaquer M. du Boulai? pourquoi le tuer? pourquoi se faire des ennemis irréconciliables de tout ce qui me doit être le plus cher? et pourquoi, enfin, suis-je assez misérable pour craindre, à l'égal de la mort, qu'il ne soit puni de ses crimes? Oui, continua-t-elle, je frémis des liaisons que madame de Mailly prend avec M. de Liancourt, pour perdre ce malheureux. Qu'il s'éloigne! qu'il se mette à couvert de la haine de ses ennemis! Qu'il vive, et que je ne le voie jamais!

Cette dernière condition, répliqua le comte de Canaple, le met hors d'etat de vous obéir. Donnez-moi le temps, mademoiselle, de lui parler; je suis sûr qu'il ne saurait être coupable. Helas! que pourra-t-il vous dire, répartit-elle? N'importe, parlez-lui; aussi-bien je vous ai trop montré ma faiblesse, pour vous dissimuler l'inquietude et la crainte que son état me donne.

M. de Châlons attendait son ami avec une extrême impatience. Qu'allez-vous m'apprendre, lui dit-il d'une voix entrecoupée, aussitôt qu'il le vit approcher de son lit? Que, si les soupçons que vous avez de la fidelité de mademoiselle de Mailly, répliqua M. de Canaple, n'ont pu éteindre votre amour, elle vous aime encore, quoique vous soyez aussi coupable à ses yeux, qu'elle l'est aux vôtres. Qu'est-ce que votre combat contre M. de Liancourt, et l'enlèvement de sa sœur, dont vous êtes accusé, et dont je n'ai pu vous justifier? Ce que j'ai fait pour mademoiselle de Liancourt, reprit M. de Châlons, n'intéresse ni mon amour, ni ma fidélité. Je vous éclaircirai pleinement cette aventure; mais, mon cher Canaple, dites-moi plus en détail tout ce qu'on vous a dit; les moindres circonstances, le son de la voix, les gestes, tout est important.

Quoique M. de Canaple lui rendît le compte le plus exact de la conversation qu'il venait d'avoir, il ne se lassait point de lui faire de nouvelles questions; il lui faisait répéter mille fois ce qu'il venait de lui entendre dire. Après toutes ces répétitions, il croyait encore n'avoir pas bien entendu. Vous avouerai-je ma peine, lui disait-il? je ne puis me pardonner les soupçons que je vous ai laissé voir; ils auront fait impression

sur vous; vous en estimerez moins mademoiselle de Mailly; croyez, je vous en prie, qu'elle n'est point coupable : pour moi, je n'ai presque plus besoin de le penser; je ne sais même si je ne sentirais point un certain plaisir d'avoir à lui pardonner.

Ce sentiment, qu'il eût été si nécessaire au comte de Canaple de trouver dans madame de Granson, le fit soupirer. Vous avez raison, lui dit-il, on pardonne tout quand on aime. Oui, répliqua M. de Châlons; mais si j'aime assez pour tout pardonner, j'ai toujours trop parfaitement aimé pour avoir besoin d'indulgence. Vous vous souvenez qu'en vous contant les aventures de cette malheureuse nuit, je vous dis qu'un événement singulier m'avait obligé de sortir de Calais; le voici :

M. de Clisson logeait dans la maison où j'étais; comme il n'était jamais venu à la cour de France, et qu'il n'était pas à celle de Flandre lorsque j'y avais été, je n'avais pas craint d'en être connu. Nous nous étions parlé plusieurs fois, et nous avions conçu de l'estime l'un pour l'autre. Je viens, me dit-il en entrant dans ma chambre, et en m'abordant avec cette liberté qui règne parmi ceux qui font profession des armes, vous prier de me servir de second dans un combat que je dois faire ce matin. L'honneur ne me permettait pas de refuser, et la disposition où j'étais m'y faisait trouver du plaisir. Je haïssais tous les hommes; il ne m'importait sur qui j'exercerais ma vengeance.

Je me hâtai de prendre mes armes. Nous allâmes au lieu de l'assignation; nous avions été devancés par nos adversaires. Le combat commença, et, quoique ce fût avec beaucoup de chaleur, il finit presque aussitôt :

nos deux ennemis furent blessés et désarmés : Je vous demande pardon, me dit Clisson, de vous avoir engagé à tirer l'épée contre un homme avec qui il y avait si peu de gloire à acquérir; mais, si je n'ai pu fournir un assez noble exercice à votre courage, je puis, si vous voulez me suivre, donner à votre générosité un emploi digne d'elle. J'assurai Clisson qu'il pouvait compter sur moi.

Sans perdre un instant, nous nous éloignâmes du lieu du combat; nous traversâmes la ville, et nous allâmes descendre dans une maison qui était à l'autre bout du faubourg. Deux femmes masquées nous y attendaient. Clisson en prit une, qu'il mit devant lui sur son cheval, et me pria de me charger de l'autre. Dans la disposition où j'étais, j'avoue que, si j'eusse cru qu'il eût été question d'enlever une femme, je ne me serais pas prêté avec tant de facilité à ce qu'on exigeait de moi; mais il n'y avait plus moyen de reculer. Nous marchâmes avec le plus de vitesse qu'il nous fut possible : la lassitude de nos chevaux nous obligea de nous arrêter, sur la fin du jour, dans un village où, par bonheur, nous en trouvâmes d'autres qui nous menèrent à Ypres. Comme nous n'étions plus sur les terres de France, nos dames, qui avaient grand besoin de repos, y passèrent la nuit.

Ce ne fut que là où j'appris qu'elle était cette aventure, où vous voyez que j'avais cependant tant de part; les miennes propres m'occupaient trop pour laisser place à la curiosité. Clisson m'apprit qu'à son retour d'Angleterre, où il avait passé avec la comtesse de Montfort, lui et M. de Mauny s'étaient arrêtés à Calais; qu'ils

étaient devenus amoureux, lui, de mademoiselle d'Auxi, et Mauny, de mademoiselle de Liancourt, toutes deux sous la puissance de leurs frères, qui avaient résolu de faire un double mariage, et, dans cette intention, les avaient fait élever ensemble, sous la conduite d'une vieille grand'mère de mademoiselle de Liancourt. L'une et l'autre, révoltées du joug qu'on voulait leur imposer, s'étaient affermies dans la résolution de n'épouser que quelqu'un qu'elles pussent aimer.

M. de Clisson et M. de Mauny leur inspirèrent les sentiments qu'elles voulaient avoir pour leurs maris. Il fut résolu entre eux qu'elles prendraient leur temps pour sortir de la maison de madame de Liancourt; que leurs amants, après avoir reçu leur foi, les emmèneraient en Bretagne. Mauny fut obligé de passer en Angleterre; il avait de fortes raisons pour ne pas déclarer son mariage, et Clisson fut chargé seul de l'exécution du projet. Les dames, après s'être sauvées la nuit, étaient venues se refugier dans cette maison du faubourg, où elles étaient cachées depuis deux jours, lorsque Clisson et moi les allâmes chercher.

Les deux frères, avertis de leur fuite, ne doutèrent pas que Clisson n'en fût l'auteur; aucun soupçon ne tomba sur M. de Mauny qui était absent depuis assez long-temps. M. d'Auxi et M. de Liancourt appelèrent M. de Clisson en duel, persuadés que celui qu'il choisirait pour second ne pourrait être que le ravisseur de mademoiselle de Liancourt. La crainte qu'on ne découvrît le lieu où ces dames étaient cachées obligea Clisson, après le combat, de me prier de l'aider à les en tirer. Je juge que M. de Mauny a fait passer sa

femme en Angleterre, où peut-être n'a-t-il pas encore la liberté de déclarer son mariage.

Voilà, continua M. de Châlons, ce qui me donne l'air si coupable : il y va de tout mon bonheur que mademoiselle de Mailly en soit instruite; tous les moments qui s'écouleront jusque-là sont perdus pour mon amour.

M. de Canaple ne tarda pas à satisfaire son ami : il vit mademoiselle de Mailly; il lui apprit tout ce que M. de Châlons venait de lui apprendre. Elle écoutait avidement tout ce qui pouvait justifier M. de Châlons : Hélas ! disait-elle, s'il est innocent, je suis encore plus à plaindre; mais ne songeons présentement qu'à le sauver. Je tremble qu'il ne soit découvert dans le lieu où il est ; il faut prendre des mesures auprès du roi. Votre ami est malheureux; vous l'aimez; puis-je ajouter à ces motifs l'intérêt d'une fille que vous ne connaissez que par ses faiblesses ? Ne donnez point ce nom, mademoiselle, répondit le comte de Canaple, à des sentiments que leur constance rend respectables.

L'intérêt de M. de Châlons demandait que M. de Vienne, gouverneur de Calais, fût instruit de ce qui s'était passé. M. de Canaple s'empressa de se charger d'un soin qui allait lui donner des liaisons nécessaires avec le père de madame de Granson. Il n'en avait rien appris depuis son départ de Bourgogne; il espérait en savoir des nouvelles; il en entendrait parler; il en parlerait lui-même : tous ces petits biens deviennent considérables, sur-tout pour ceux qui n'osent s'en promettre de plus grands.

M. de Vienne vit avec plaisir le comte de Canaple;

il connaissait aussi M. de Châlons; la probité de l'un et de l'autre ne lui était point suspecte; il ajouta une foi entière à ce que M. de Canaple lui dit de l'innocence de son ami. Il se chargea d'obtenir du roi les ordres nécessaires pour la sûreté de M. de Châlons.

Le comte de Canaple, toujours occupé de son amour, ne négligeait rien pour s'insinuer dans les bonnes grâces de M. de Vienne; il lui rendait des soins, il voulait être aimé de ce que madame de Granson aimait; et, quoiqu'il n'en dût attendre aucune reconnaissance, qu'elle pût même l'ignorer toujours, cette occupation satisfaisait la tendresse de son cœur. Il lui fallut plusieurs jours pour amener M. de Vienne à lui parler de ce qu'il desirait; car, quoiqu'il se fût bien promis d'en parler lui-même, la timidité inséparable du véritable amour le retint long-temps.

M. de Vienne, un des plus fameux capitaines de son siècle, ne s'entretenait volontiers que de guerre. Il fallut essuyer le récit de bien des combats, avant d'avoir acquis le droit de faire des questions. Enfin, M. de Canaple, enhardi par la familiarité qu'il avait acquise, osa demander des nouvelles de madame de Granson. Elle est, répondit M. de Vienne, à la campagne depuis le départ de son mari. C'est sans doute à Vermanton, dit M. de Canaple? Non, répliqua M. de Vienne, elle s'en est dégoûtée, et ne veut plus y aller; elle veut même s'en défaire.

M. de Canaple, éclairé par son amour, sentit la cause de ce dégoût, et en fut vivement touché; mais, comme ce lieu l'intéressait infiniment, même en l'affligeant, il voulut en être le maître. Un homme à lui fut envoyé

en Bourgogne, avec ordre d'acheter Vermanton, à quelque prix qu'il fût. L'acquisition des meubles était sur-tout recommandée; toutes les choses qui avaient appartenu à madame de Granson, et dont elle avait fait usage, étaient d'un prix infini pour le comte de Canaple; ce lit où il avait été si heureux n'avait pas même de privilége. L'amour, quand il est extrême, n'admet point de préférence.

Les cœurs sensibles se devinent les uns les autres. Madame de Granson comprit ce qui obligeait le comte de Canaple à offrir un prix excessif de Vermanton; elle crut même que ce lieu ne lui était cher que par la même raison qu'elle avait pour le trouver odieux, et mit obstacle à l'acquisition qu'il voulait en faire. Le comte de Canaple regarda ce refus comme une nouvelle marque de haine.

Ce que M. de Vienne lui contait de la retraite où sa fille vivait depuis l'absence de M. de Granson le confirmait dans cette opinion. Les malheureux tournent toujours leurs pensées du côté qui peut augmenter leurs peines. Il se persuada que madame de Granson aimait encore plus son mari qu'elle ne l'avait aimé. C'est moi, disait-il, qui lui ai appris à aimer; son cœur a été instruit par le mien de toutes les délicatesses de l'amour; ma passion lui sert de modèle; elle fait pour son mari ce qu'elle sent bien que je ferais pour elle, et j'ai le malheur singulier que ce que l'amour m'a inspiré de plus tendre est au profit de mon rival.

Ces réflexions désespérantes jetaient le comte de Canaple dans une tristesse qui n'échappa pas à made-

moiselle de Mailly. Elle connut qu'il était amoureux; et, sans le lui dire, elle en fut plus disposée à prendre beaucoup d'amitié pour lui, et à lui donner sa confiance. C'était aussi pour M. de Canaple un soulagement de parler à quelqu'un dont l'ame était sensible, et qui aussi-bien que lui éprouvait les malheurs de l'amour.

Cependant, M. de Châlons guérissait de ses blessures; il avait quitté le lit; il pressait son ami, toutes les fois qu'il le voyait, d'obtenir de mademoiselle de Mailly qu'il pût lui parler. Ce n'est que par elle, lui disait-il, que je veux démêler cette étrange aventure: je connais sa franchise et sa vérité; puisqu'elle m'aime encore, il lui en coûtera moins de s'avouer coupable, qu'il ne lui en coûterait de me tromper.

Que me demandez-vous, dit mademoiselle de Mailly au comte de Canaple, quand il lui fit la prière dont il était chargé? Puis-je voir un homme qui a rempli de deuil la maison de mon père? Cet obstacle, qui n'est déja que trop fort, n'est pas le seul qui nous sépare pour jamais. Je l'ai cru infidèle; qu'il tâche de le devenir; l'intérêt de son repos le demande; et, de la façon dont j'ai le cœur fait, ce sera une espèce de consolation pour moi, de penser que du moins il ne sera pas malheureux. De quel ordre, répliqua M. de Canaple, me chargez-vous? Songez que ce serait donner la mort à mon ami. Vous ne doutez pas que je ne sois aussi à plaindre, et peut-être plus à plaindre que lui, répliqua mademoiselle de Mailly; dites, s'il le faut, que je ne mérite plus d'être aimée. Serait-il possible que ce fût une consolation pour lui? Non, je ne le puis penser; je sais, du moins, que mon cœur n'a jamais

été plus cruellement déchiré, que lorsque je l'ai cru coupable. Mais, dit encore le comte de Canaple, ne m'expliquerez-vous point les motifs d'une conduite qu'il importe tant à M. de Châlons de savoir? Il n'en serait pas moins malheureux, reprit-elle, et j'aurais dit ce que je ne dois point dire. Qu'il lui suffise que la fortune seule a causé ses malheurs et les miens; que j'avais peine à cesser de l'aimer dans un temps où je croyais ne pouvoir plus l'estimer. Plût à Dieu, dit-elle, en poussant un profond soupir, avoir toujours cru en être aimée! Si je puis encore lui demander quelque chose, je lui demande de s'eloigner d'un lieu où sa présence ne fait qu'augmenter mes maux.

Malgré le respect de M. de Châlons pour mademoiselle de Mailly, il n'aurait pu se soumettre à ses ordres, si son honneur et son devoir ne l'avaient obligé d'obéir à ceux qu'il reçut du roi. M. de Canaple et lui furent mandés à Paris, pour délibérer sur la campagne prochaine.

Madame de Granson y était arrivée depuis quelques jours, pour secourir son mari, qui avait été dangereusement malade. Il l'aurait volontiers dispensée de tant de soin. Son cœur n'avait pu demeurer oisif au milieu d'une cour qui respirait la galanterie: les belles femmes qui la composaient avaient eu part tour-à-tour à ses hommages. Madame de Montmorency était la dernière à qui il s'était attaché, et sa passion pour elle durait encore, lorsqu'il tomba malade.

Madame de Granson ne s'aperçut pas d'abord de l'indifférence dont on payait ses soins; ou, si elle s'en aperçut, elle l'attribua à l'état où était M. de Granson;

mais, comme cette indifférence augmentait, elle vit enfin ce qu'elle n'avait pas vu d'abord. Ce fut presque un soulagement pour elle; il lui semblait qu'elle en était un peu moins coupable à son égard. Délivrée de la nécessité qu'elle s'imposait de l'aimer, elle agissait avec lui d'une manière plus libre et plus naturelle.

Elle ne s'était point précautionnée pour éviter le comte de Canaple, qu'elle croyait loin de Paris. Il la trouva dans la chambre de M. de Granson, lorsqu'il y vint. La surprise et l'embarras de l'un et de l'autre furent extrêmes. M. de Granson en avait aussi sa part; c'était un caractère faible, toujours tel que les personnes avec qui il vivait voulaient qu'il fût. La présence du comte de Canaple, dont il connaissait la vertu, lui reprochait sa conduite; il craignait sa sévérité : il eût cependant bien voulu continuer la sorte de vie qu'il menait alors.

Après quelques discours généraux, ces trois personnes, qui ne savaient que se dire, gardèrent le silence. Madame de Granson, avertie qu'elle devait fuir le comte de Canaple, par le peu de répugnance qu'elle avait de le voir, voulut sortir; mais M. de Granson l'arrêta. Comme il était le plus libre des trois, il se mit à faire des questions à son ami, sur M. de Vienne. Quelque intéressée que fût madame de Granson à cette conversation, la crainte d'adresser la parole à M. de Canaple l'empêchait d'y prendre part. Mais M. de Vienne avait écrit à sa fille et à M. de Granson beaucoup de choses avantageuses du comte de Canaple; M. de Granson s'empressa de les lui dire, et en prit sa femme à témoin. Il est vrai, dit-elle, en baissant les yeux.

A quelques moments de là, M. de Granson eut un ordre à donner à un de ses gens, et madame de Granson se vit obligée de dire quelques mots à M. de Canaple, pour ne pas même lui donner occasion de parler de M. de Vienne. Elle voulut lui faire parler des dames de Calais. Je n'ai rien vu, madame, lui dit-il d'un air timide et sans oser la regarder, que le père... Il voulait dire de madame de Granson; mais il s'arrêta tout-d'un-coup, et se reprenant après quelques moments de silence, je n'ai rien vu que M. de Vienne.

Toutes ces marques de tendresse n'échappaient pas à madame de Granson; malgré elle, le coupable disparaissait, et ne lui laissait voir qu'un homme aimable et amoureux. A mesure que cette impression devenait plus forte, elle le fuyait avec plus de soin; mais la nécessité d'être dans la chambre de son mari, et le droit qu'avait M. de Canaple d'y venir à toute heure, lui en ôtaient la liberté. Il est vrai qu'il usait de ce privilége avec tant de ménagement, qu'insensiblement madame de Granson s'accoutuma à le voir.

L'insensibilité que son mari avait pour elle fit alors une impression bien différente sur son esprit; elle ne pouvait s'empêcher, depuis que M. de Canaple en était témoin, de la sentir et d'en être blessée. Ce sentiment, dont elle ne tarda pas à démêler la cause, lui donnait de l'indignation contre elle-même; mais, malgré toute la sévérité de ses réflexions, elle ne put, à quelques jours de là, être maîtresse de sa sensibilité.

M. de Granson, à son départ de Bourgogne, lui avait demandé, au défaut de son portrait qu'il n'avait pas eu le temps de faire faire, un bracelet de grand

prix où était celui de feue madame de Vienne, à qui sa fille ressemblait si parfaitement que ce portrait paraissait être le sien. Elle s'en était détachée avec beaucoup de peine, et avait prié M. de Granson de le garder soigneusement. Comme la conversation était peu animée entre le mari et la femme, et que la présence de M. de Canaple y mettait encore plus de contrainte, madame de Granson, ne sachant que dire, s'avisa de redemander ce portrait à M. de Granson. Il fut si embarrassé de cette demande, et si peu maître de son embarras, que madame de Granson comprit qu'il ne l'avait plus. Elle ne se trouva nullement préparée à soutenir cette espèce de mépris. Quelques larmes coulèrent de ses yeux; et, pour les cacher, elle sortit de la chambre; mais ce soin était inutile, elles ne pouvaient échapper à l'attention du comte de Canaple; et, quoique ce qu'il voyait dût encore fortifier sa jalousie, un attendrissement pour le malheur de ce qu'il aimait, l'indignation qu'il conçut contre M. de Granson, firent taire tout autre sentiment.

Puis-je croire ce que je vois, lui dit-il aussitôt qu'ils furent seuls? Quoi! vous êtes sans amour et même sans égard pour votre femme, pour cette femme qui mérite les respects et les adorations de toute la terre? Elle verse des larmes; vous la rendez malheureuse; et où donc avez-vous trouvé des charmes assez puissants pour effacer l'impression que les siens avaient faite sur votre cœur?

Que voulez-vous, répliqua M. de Granson? ce n'est pas ma faute. Après tout, où prenez-vous qu'on doive toujours être amoureux de sa femme? ce sentiment est

si singulier, qu'il faudrait, si je l'avais, le cacher avec soin. Je vous l'avouerai encore, la passion de ma femme, dont je reçois tous les jours de nouvelles marques, m'embarrasse et ne me touche plus.

M. de Canaple, occupé si tendrement jusque-là des intérêts de madame de Granson, sentit à ce mot de passion réveiller toute sa jalousie. Le dépit dont il était animé lui faisait souhaiter que M. de Granson fût encore plus coupable. Il n'eut plus la force de désapprouver sa conduite, et il le quitta, plus fâché contre madame de Granson qu'il ne l'avait été contre lui.

Elle a donc de la passion, disait-il! Si mon amour n'a pu la toucher, il aurait du moins dû lui apprendre le prix dont elle est, et la sauver de la faiblesse et de la honte d'aimer qui ne l'aime pas. Je lui pardonnerais, je l'admirerais même, si ses démarches n'étaient dictées que par le devoir; mais elle aime, mais elle est jalouse; et, tandis que je ne suis occupé que d'elle, elle n'est occupée que de la perte d'un cœur qui ne vaut pas le mien..... Hélas! sa vertu a fait naître sa tendresse; elle est malheureuse aussi-bien que moi; avec cette différence, que je ne le suis que pour avoir donné entrée dans mon cœur à un amour que tant de raisons m'engageaient à combattre. Je ne puis être aimé; il faut me faire une autre espèce de bonheur; il faut parler à son mari; il faut encore le ramener à elle; il faut qu'elle me doive, s'il est possible, la douceur dont elle jouira.

Comme madame de Granson avait paru sensible à la perte du bracelet, M. de Canaple mit tout en usage pour le recouvrer, et y réussit. La ressemblance du portrait

était une furieuse tentation de le garder; mais ce plaisir n'eût pas été comparable à celui de donner à madame de Granson une preuve si sensible de ses soins, et une satisfaction qu'elle ne devrait qu'à lui. Il espérait même qu'elle démêlerait que c'etait par respect qu'il n'avait osé garder ce qu'elle n'aurait pas voulu lui donner.

Malgré la liberté dont il jouissait chez M. de Granson, il y avait des heures, depuis sa maladie, où l'entrée de sa chambre n'etait permise qu'à ses domestiques. M. de Canaple, pour avoir le prétexte d'aller dans l'appartement de madame de Granson, choisit une de ces heures. Rassure par l'action qu'il allait faire, son air et sa contenance étaient moins timides. Madame de Granson en fut blessée, et jeta sur lui un regard qui lui apprit ce qui se passait en elle. C'est pour vous remettre, madame, lui dit-il, le portrait dont il m'a paru que la perte vous affligeait, que j'ai osé prendre la liberté d'entrer dans votre appartement. Je n'ai jamais compris, poursuivit-il en le lui présentant, comment il etait possible que M. de Granson ait pu se dessaisir d'une chose qui lui devait être si précieuse; et je le comprends encore moins dans ce moment.

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton bas et attendri. Madame de Granson, étonnée, attendrie elle-même du procédé de M. de Canaple, ne savait quel parti prendre. C'était lui faire une faveur, de recevoir cette marque de ses soins : et, en la lui refusant, elle lui laissait son portrait. Elle se détermina au parti le plus doux. Son cœur lui faisait cette espèce de trahison, sans qu'elle s'en aperçût. Cependant, toujours également occupée de remplir ses devoirs

avec la plus grande exactitude : J'eusse souhaité, monsieur, lui dit-elle en prenant le portrait, que vous eussiez bien voulu le remettre à M. de Granson ; mais je ne lui laisserai pas ignorer cette nouvelle marque de votre amitié. Pour finir une conversation qui l'embarrassait, elle se leva dans le dessein de passer chez M. de Granson ; et M. de Canaple n'osa l'y suivre.

Madame de Granson entra dans la chambre de son mari pour lui apprendre ce qui venait de se passer ; mais, lorsqu'il fut question de parler, elle s'y trouva embarrassée. Il lui vint dans l'esprit que c'était tromper M. de Granson, et le tromper de la manière la plus indigne, que de l'engager à quelque reconnaissance pour M. de Canaple. Cette idée, si capable d'alarmer sa vertu, la détermina au silence.

A mesure que la santé de M. de Granson se rétablissait, ses amis se rassemblaient chez lui. Madame de Granson se montrait peu, et se montrait toujours négligée ; mais enfin elle se montrait : il n'était pas possible que sa beauté ne fît impression. M. de Châtillon, quoique engagé, par le caractère qu'il s'était donné dans le monde, de n'être point amoureux, ne put s'empêcher d'en être touché plus sérieusement qu'il n'eût fallu pour son repos. Sa présomption naturelle ne lui laissait pas prévoir de mauvais succès ; il n'avait besoin que d'une occasion de se déclarer : elle aurait été difficile à trouver, si M. de Granson, qui craignait sur-tout qu'on ne le soupçonnât d'être amoureux et jaloux de sa femme, ne l'avait obligée de demeurer auprès de lui dans le temps qu'il y avait le plus de monde.

Quoique la galanterie et sur-tout l'amour parussent aux jeunes gens de la cour une espèce de ridicule, la présence de madame de Granson donnait le ton galant à toutes les conversations. Elle n'y prenait nulle part. M. de Canaple se condamnait devant elle au même silence; et, lorsqu'elle n'y était pas, la crainte d'être deviné l'engageait encore à beaucoup de ménagement. Mais toutes ces considérations l'abandonnèrent dans la chaleur d'une dispute où il était question des plaisirs de la galanterie et de ceux de l'amour. Il ne put endurer qu'ils fussent comparés; et, sans se souvenir qu'il jouait dans le monde le rôle d'indifférent, il se mit à faire la peinture la plus vive et la plus animée de deux personnes qui s'aiment, et finit par assurer avec force qu'il ne serait pas touché des faveurs de la plus belle femme du monde dont il ne posséderait pas le cœur.

Où sommes-nous, s'écria M. de Granson? Depuis quand le comte de Canaple connaît-il toutes ces délicatesses? Le croiriez-vous, madame, dit-il à madame de Granson qui entrait dans ce moment? ce Canaple, si éloigné de l'amour, est devenu son plus zélé partisan. Il ne veut point de galanterie, il veut de belle et bonne passion; et, de la façon dont il en parle, en vérité, je le crois amoureux.

La vue de madame de Granson imposa tout-d'un-coup silence au comte de Canaple; et, loin de répondre, il se reprochait comme une indiscrétion ce qu'il venait de dire. Son embarras aurait été sans doute remarqué, si M. de Châlons, qui était aussi chez M. de Granson, n'eût pris la parole : Je pense,

dit-il, comme M. de Canaple; le plaisir d'aimer est le plus grand bonheur, et peut-être sentirait-on moins le malheur d'être trahi, sans la nécessité où l'on se trouve alors de renoncer à un état si doux. Mais, répliqua en riant M. de Montmorency, pourquoi vous faire cette violence? Vous pouvez aimer tout à votre aise une maîtresse qui vous aura trompé; personne n'y mettra obstacle, et j'ose vous assurer que votre félicité ne sera ni troublée ni enviée.

Vous en rirez tant qu'il vous plaira, dit M. de Châlons; mais je pardonnerais volontiers, pourvu que je trouvasse, dans la sincérité du repentir et dans un aveu sans déguisement, de quoi me persuader que j'étais aimé, même dans le temps que j'étais trahi. Je sens qu'il y a une espèce de douceur à pardonner à ce qu'on aime; c'est un nouveau droit qu'on acquiert d'être aimé; et on en aime soi-même davantage.

Avec de pareilles maximes, vous n'avez garde d'être jaloux, dit M. de Granson. Du moins le suis-je très-différemment de la plupart des hommes, répliqua-t-il, qui ne connaissent ce sentiment que par un amour-propre effréné. Le mien n'a rien à démêler avec les infidélités qu'on peut me faire; elles n'affligent que mon cœur.

J'avoue, interrompit M. de Châtillon, qui n'avait point parlé jusque-là, que j'entends mal toutes ces distinctions de l'amour et de l'amour-propre; je sais seulement que les femmes préféreront toujours un amant dont la jalousie sera pleine d'emportements, à tous vos égards et à toutes vos délicatesses.

Pourriez-vous pardonner, madame, dit-il à madame

de Granson, en s'approchant de son oreille, à un homme qui craindrait de perdre votre cœur et qui conserverait encore quelque raison? Personne, répondit-elle tout haut d'un ton fier et dédaigneux, ne sera à portée de faire une pareille perte : et, sans le regarder, sans lui donner le temps de répondre, elle se leva pour sortir.

Quoique M. de Canaple n'osât jeter les yeux sur elle, son attention et son application suppléaient à ses yeux. Il s'était aperçu de la passion de M. de Châtillon, presque aussitôt que lui-même. Un homme de ce caractère n'était pas un rival dangereux auprès de madame de Granson. Mais un rival, quelque peu redoutable qu'il puisse être, importune toujours. La réponse de madame de Granson, et le ton dont elle fut faite, le dédommagèrent de la peine qu'il avait eue de voir M. de Châtillon oser lui parler à l'oreille. Un amant, et sur-tout un amant malheureux, prend comme une faveur les rigueurs que l'on exerce contre ses rivaux.

M. de Châtillon n'était pas homme à se rebuter par celle qu'il venait d'essuyer. Il suivit madame de Granson, dans l'espérance de lui donner la main. M. de Canaple, qui n'avait plus rien qui l'arrêtât dans la chambre, sortit aussi. Ils se trouvèrent tous deux auprès du chariot de madame de Granson, lorsqu'elle voulut y monter. M. de Canaple n'osait cependant lui présenter la main; mais M. de Châtillon ne garda pas tant de ménagement, et madame de Granson, irritée de sa hardiesse, occupée de la réprimer, prit celle de M. de Canaple, et ne s'aperçut combien la préférence qu'elle lui donnait était flatteuse, que parce qu'elle sentit que cette main était

tremblante. Aussi se hâta-t-elle de la quitter et de monter dans son chariot.

Cet instant était le premier où M. de Canaple avait ressenti quelque douceur. Il eût bien voulu se trouver seul, et en jouir à loisir; mais M. de Châlons, qui le joignit dans le moment, ne lui en donna pas la liberté. Que vous êtes heureux, lui dit-il! car, malgré les soupçons que vous avez fait naître aujourd'hui, je suis persuadé que vous n'aimez rien. Pour moi, je suis la victime d'une passion qui ne me promet que des peines, et que je n'ai pas même la force de combattre.

M. de Canaple ne pouvait avouer qu'il était amoureux, et ne pouvait aussi se résoudre à le désavouer; c'eût été blesser son amour ou sa discrétion. Ne parlons point de moi, répondit-il, je suis ce que je puis, et je ne conseillerais à personne d'envier ma fortune.

M. de Châlons, plein de ses sentiments, ne s'occupa pas à pénétrer ceux de son ami. Je suis plus agité aujourd'hui que je ne l'ai encore été, lui dit-il; la peinture que je viens de faire de mes sentiments les a réveillés et gravés plus profondément dans mon cœur. Par grâce, écrivez à mademoiselle de Mailly; c'est une liberté qui ne m'est pas permise; mais ce sera presque recevoir une de mes lettres, que d'en recevoir une des vôtres. Je l'occuperai du moins quelques moments; et quelle douceur n'est-ce pas pour moi!

Le comte de Canaple était dans les dispositions nécessaires pour bien exprimer les sentiments de son ami; mais cet ami était trop amoureux pour être aisé à contenter. La lettre fut faite et refaite plus d'une fois, et remise enfin à un homme de M. de Canaple,

avec ordre de la porter à Calais, et d'en rapporter la réponse.

Cependant le départ du roi était fixé, et tous ceux qui n'étaient point attachés particulièrement à sa personne voulurent le devancer, et se disposèrent à partir. M. de Canaple fut de ce nombre. La peine de s'eloigner de ce qu'on aime n'est pas, pour un amant malheureux, ce qu'elle est pour un amant aimé.

Lorsque la santé de M. de Granson lui permit de sortir de la chambre, il voulut que madame de Granson fût présentée au roi et aux reines. Sa beauté fut admirée de tout le monde. Les louanges qu'on lui prodigua augmentèrent les empressements de M. de Châtillon : il la suivait par-tout; et, malgré la mode et le ton qu'il avait pris dans le monde, il lui rendait des soins assez à découvert. Madame de Granson, importunée de ses soins, de mauvaise humeur contre elle et contre l'amour, se vengeait par les rigueurs qu'elle exerçait sur lui, de ce qu'elle sentait pour son rival. Ce rival en était souvent témoin; et, quoiqu'il fût traité lui-même avec encore plus de sévérité, elle n'était pas du moins accompagnée du dédain et du mépris dont on accablait M. de Châtillon. Madame de Granson ne put éviter les adieux de l'un et de l'autre. M. de Châtillon osa encore parler le même langage; M. de Canaple, au contraire, ne prononça pas un seul mot.

Cette différence de conduite n'était que trop remarquée par madame de Granson. Les reproches qu'elle ne cessait de se faire tournaient au profit de ses devoirs; elle croyait toujours ne pas les remplir assez bien. Loin d'être rebutée par le peu d'égards que

M. de Granson lui marquait, elle redoublait de soin et d'attention.

Comme il suivait le roi, il ne partit pas sitôt que M. de Canaple. Madame de Granson s'aperçut que sa présence le contraignait. Sans lui faire de reproche, sans marquer le moindre mécontentement, elle se disposa à aller à Calais, pour être plus à portée des nouvelles de l'armée, et pour être avec un père qu'elle aimait, et dont elle était tendrement aimée. C'était, dans la disposition où son cœur était alors, une consolation et un besoin, de pouvoir se livrer aux sentiments d'une amitié permise.

M. de Vienne reçut sa fille avec joie : elle fut visitée de tout ce qu'il y avait dans la ville de gens considérables. Mademoiselle de Mailly ne fut pas des dernières à s'acquitter de cette espèce de devoir. Elles avaient l'une et l'autre les qualités qui préviennent si favorablement, et qui font naître l'inclination; aussi, dès le premier moment de la connaissance, se trouvèrent-elles dans la même liberté que si elles s'étaient connues depuis long-temps. Madame de Granson, charmée des agréments et de l'esprit de mademoiselle de Mailly, en parlait souvent à M. de Vienne.

Je voudrais, lui disait-elle, passer mes jours avec une si aimable fille; mais je meurs de peur qu'elle ne nous soit bientôt enlevée par quelque grand mariage. Ce mariage pourrait au contraire la rapprocher de vous, répondit M. de Vienne. Canaple, dans le séjour qu'il a fait ici, a paru fort attaché à elle; il y est revenu sans autre besoin que celui de la voir; et l'on m'amena, il y a quelques jours, un homme chargé

d'une lettre pour elle, qui n'avait point d'abord voulu dire son nom, mais qui fut obligé de m'avouer qu'il appartenait au comte de Canaple. De l'humeur dont il est, une si grande assiduité prouve beaucoup. Madame de Granson sentit à ce discours un trouble et une émotion qu'elle n'avait jamais connus. Elle n'avait plus la force de continuer la conversation, lorsque mademoiselle de Mailly entra.

M. de Vienne, qui avait plus de franchise que de politesse, ne craignit pas de l'embarrasser en lui répétant ce qu'il venait de dire à sa fille. Mademoiselle de Mailly ne put entendre sans rougir un nom qui était lié dans son imagination à celui de son amant. Mais on ne se retient guère sur les choses qui intéressent le cœur, sur-tout lorsqu'on peut s'y livrer sans se faire des reproches. Mademoiselle de Mailly, après avoir dit légèrement que M. de Canaple n'était point amoureux d'elle, se fit un plaisir de le louer des qualités qui lui étaient communes avec M. de Châlons, et le loua avec vivacité.

Madame de Granson l'avait vu jusque-là des mêmes yeux et plus favorablement encore; mais de ce qu'il paraissait tel à mademoiselle de Mailly, il cessa de lui paraître le même. Maîtrisée par un sentiment qu'elle ne connaissait pas, elle ne put s'empêcher de contredire. M. de Vienne, qui trouvait sa fille injuste, prit parti contre elle. Mademoiselle de Mailly, fortifiée par l'autorité de M. de Vienne, soutint d'abord son opinion avec une chaleur peu propre à ramener madame de Granson; mais, comme elle avait l'esprit dans une situation plus tranquille, elle se hâta de finir la dispute.

Madame de Granson, restée seule, se trouva saisie d'une douleur inquiète et piquante, qu'elle n'avait point encore éprouvée. Les réflexions qu'elle faisait sur ce qui venait de se passer lui donnaient des soupçons, et même des certitudes, dont elle se sentait accablée. Je n'en saurais douter, disait-elle, il est amoureux, il est aimé : l'amour, et l'amour content, peut seul inspirer ce que je viens de voir.

Quoi! tandis que j'avais besoin de ma vertu pour me souvenir de l'outrage qu'il m'a fait; tandis que je ne le croyais occupé qu'à le réparer; tandis que les apparences de son respect faisaient sur mon cœur une impression si honteuse, il aimait ailleurs! Comment ai-je pu m'y tromper? comment ai-je pu donner une interprétation si forcée à ses démarches? comment ai-je pu croire qu'un homme amoureux fût toujours si maître de lui? Non! non! il m'aurait parlé au risque de me déplaire. Elle se rappelait ensuite que, dans cette conversation où le comte de Canaple soutenait le parti de l'amour, il s'était tu dès qu'elle avait paru. Sa délicatesse aurait été blessée, disait-elle, de parler d'amour devant toute autre femme que devant sa maîtresse. Que sais-je s'il ne croyait pas avoir des ménagements à garder à mon égard? Qui me dit qu'il n'a pas soupçonné ma faiblesse? Cette pensée arracha des larmes à madame de Granson; et, comme elle n'apercevait plus rien dans la conduite du comte de Canaple qui pût l'excuser, tout son ressentiment se réveilla. Il aurait eu peine à se conserver, au milieu des louanges qu'on donnait tous les jours à la valeur du comte de Canaple, et dans un temps où sa vie était exposée à

tant de dangers; mais mademoiselle de Mailly, qui voyait dans les périls de M. de Canaple ceux de M. de Châlons, y paraissait si sensible, que madame de Granson cessait de l'être.

L'éloignement, le dégoût, avaient succédé dans son cœur à l'inclination qu'elle s'était d'abord sentie pour elle. Le hasard fit encore qu'elles se trouvèrent dans l'appartement de M. de Vienne quand on apprit que l'armée marchait aux ennemis, et que la troupe de M. de Canaple et celle de M. de Châlons devaient commencer l'attaque. Mademoiselle de Mailly, saisie à cette nouvelle, ne put cacher son trouble. Madame de Granson n'était pas dans un état plus tranquille. M. de Vienne attribuait le chagrin où il la voyait plongée à la crainte où elle était pour M. de Granson, et achevait de l'accabler par les soins qu'il prenait de la rassurer, et par les louanges qu'il ne cessait de donner à sa sensibilité. Que penserait mon père? disait-elle; que penserait tout ce qui m'environne, si le fond de mon cœur était connu, s'il savait que ces larmes dont il me loue ne prouvent que ma faiblesse? Il faut du moins que la connaissance que j'en ai rappelle ma vertu, et que je me délivre de la peine cruelle d'être pour moi-même un objet de mépris.

La perte de la bataille de Creci qu'on apprit alors, et les blessures dangereuses que M. de Granson y avait reçues, donnèrent à la vertu de madame de Granson un nouvel exercice. Elle ne balança pas un moment sur le parti qu'elle avait à prendre; et, sans être arrêtée par les prières de M. de Vienne, et par les dangers où elle s'exposait en traversant un pays plein de

gens de guerre, elle partit sur-le-champ. Son père, n'ayant pu la retenir, lui donna une escorte nombreuse : ils furent attaqués à diverses reprises par des partis ennemis qu'ils repoussèrent avec succès. L'idée de M. de Canaple se présentait souvent pendant la route à madame de Granson : l'incertitude où elle etait de son sort, dont elle avait eu le courage de ne point s'informer, diminuait sa colère, et la disposait à avoir plus de pitie que de ressentiment.

Le troisième jour de sa marche, sa petite troupe, qui s'était affaiblie par les combats précedents, fut attaquée par des gens d'armes anglais, très-supérieurs en nombre. Madame de Granson allait tomber dans les mains des vainqueurs, si un chevalier qui allait à Calais, ne fût venu à son secours. Il vit de loin le combat; et, quoiqu'il fût accompagné de très-peu de monde, il ne balança pas à attaquer les Anglais. Les Français, qui avaient été mis en déroute, reprirent courage, se rallièrent à lui, et l'aidèrent à vaincre ceux qui s'étaient déja saisis du char de madame de Granson.

Le trouble où elle était ne lui avait pas permis de distinguer ce qui se passait; et, prenant son libérateur pour son ennemi, lorsqu'il vint à son chariot : Si vous êtes généreux, lui dit-elle d'une voix que la crainte changeait presque entièrement, mais qui ne pouvait jamais être méconnaissable pour celui à qui elle parlait, vous me mettrez promptement à rançon. Quoi! s'écria-t-il, sans lui donner le temps d'en dire davantage; c'est madame de Granson! et c'est elle qui me prend pour un ennemi! non, madame, vous n'en avez point ici, lui dit-il : tout ce qui vous environne est

prêt à sacrifier sa vie pour vous défendre, et pour vous obéir.

La fierté de madame de Granson, et une certaine hauteur de courage qui lui était naturelle, lui avaient donné des forces dans le commencement de cette aventure; mais la voix de M. de Canaple la mit dans un état bien plus difficile à soutenir que celui dont elle venait de sortir. Mille pensées différentes se présentaient en foule à son esprit : cet homme, qui l'avait outragée, qu'il fallait haïr pour se sauver de la honte de l'aimer, venait d'exposer sa vie pour elle; et ce même homme allait à Calais, sans doute pour voir mademoiselle de Mailly.

La reconnaissance du service ne pouvait subsister avec cette réflexion, et ne laissait dans l'ame de madame de Granson que le chagrin de l'avoir reçu. M. de Canaple attendait les ordres qu'elle voudrait lui donner, et les aurait attendus long-temps, si l'écuyer de M. de Vienne, qui conduisait l'escorte, n'était venu la presser de se déterminer. Elle voulait suivre son dessein; mais elle ne voulait pas que M. de Canaple l'accompagnât. Le secret dépit dont elle était animée ne lui permettait pas de recevoir de lui un service, qu'elle ne pouvait plus mettre sur le compte du hasard.

Votre générosité en a assez fait, lui dit-elle, monsieur; pressez-vous d'aller à Calais, où je juge que des raisons importantes vous appellent. Il est vrai, madame, dit le comte de Canaple, que j'ai ordre de me rendre à Calais; mais, quelque précis qu'il soit, je ne puis l'exécuter que lorsque vous serez en lieu où vous n'aurez plus rien à craindre.

Madame de Granson, ne pouvant faire mieux, se laissa conduire. L'état fâcheux où elle trouva M. de Granson en arrivant à Amiens, la dispensa de faire des remerciements à M. de Canaple, qui repartit sur-le-champ pour Calais.

M. de Granson avait aimé passionnément sa femme; ce qu'elle faisait pour lui dans un temps si voisin de celui où il lui avait manqué, la pensée que la mort les allait séparer, réveillèrent sa tendrese, et lui tendant la main aussitôt qu'il la vit : Je n'étais pas digne de vous, lui dit-il; le ciel me punit de n'avoir pas connu le bien que je possédais. Je me reproche tous les torts que j'ai eus ; pardonnez-les-moi, et ne vous en souvenez qu'autant que ce souvenir sera nécessaire à votre consolation.

Madame de Granson arrosait de ses larmes la main que son mari lui avait présentée : le repentir qu'il lui marquait la pénétrait de honte et de douleur; elle se trouvait la seule coupable; elle se reprochait de n'avoir pas aimé M. de Granson; et l'erreur où il était là-dessus lui paraissait une espèce de trahison. Je n'ai rien à vous pardonner, lui dit-elle en continuant de répandre un torrent de larmes, je donnerais ma vie pour conserver la vôtre. M. de Granson voulut répondre; mais ses forces l'abandonnèrent; il fut long-temps dans une espèce de faiblesse dont il revint sans reprendre connaissance, et il mourut deux jours après l'arrivée de madame de Granson.

Ce spectacle, toujours si touchant, l'était encore plus pour elle par les circonstances qui l'avaient accompagné. Comme on n'était point instruit du péril

qui menaçait Calais, elle y retourna, persuadée que rien dans le monde ne pouvait l'intéresser que M. de Vienne.

M. de Canaple, en y arrivant, n'avait donné à M. de Vienne aucune espérance sur la vie de M. de Granson. La calamité publique, dit ce grand capitaine, ne me laisse pas sentir mes malheurs particuliers : mais comment est-il possible qu'une armée composée de toute la noblesse de France, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus brave dans l'univers, ait été battue!

Il fallait, pour vaincre, répondit M. de Canaple, plus de prudence et moins de valeur. Cette noblesse dont vous parlez en a trop cru son courage, et a méprisé les précautions. Le roi, après être parti d'Abbeville où il était campé, détacha quelques troupes sous la conduite de MM. des Noyers, de Beaujeu, d'Aubigny et de Drosmenil, pour aller reconnaître les Anglais. A leur retour, Drosmenil, enhardi par une réputation sans tache et par une intrépidité de courage dont il se rendait témoignage, eut seul la force de dire au roi qu'il ne fallait point attaquer les ennemis.

Quoique l'armée fût deja en marche, le roi, convaincu par les raisons de ce vaillant homme, envoya ordre aux Génois, qui faisaient l'avant-garde, de s'arrêter. Soit qu'ils aient été gagnés, comme on le soupçonne, soit qu'ils aient craint de perdre leur rang, ils ont refusé d'obéir. La seconde colonne, qui a vu la première en marche, a continué de marcher. La bataille s'est trouvée engagée, et les généraux ont été obligés de suivre l'impétuosité des troupes.

Elles n'ont jamais montré plus d'ardeur; mais nous

avons combattu sans ordre, dans un terrain qui nous était désavantageux, et contre une armée plus nombreuse, où la discipline est observée. Malgré ces avantages, la troupe que je commandais a enveloppé le prince de Galles. Ce jeune prince à qui Édouard (1) a refusé le secours qu'il lui avait envoyé demander, ne trouvant plus de ressource que dans son courage, a fait des prodiges de valeur. Ses gens, animés par son exemple, ont redoublé leurs efforts, et il nous a échappé. Je me suis vu moi-même abandonné des miens; et, si la nuit n'avait favorisé ma retraite, je serais mort, ou prisonnier. J'ai eu encore le bonheur de dégager le pauvre Granson d'une troupe de soldats dont il était environné. Je l'ai conduit à Amiens. Le roi, qui s'y est retiré, m'a donné l'ordre de venir ici pour voir l'état de la place, et pour consulter avec vous sur les moyens de la conserver.

Un homme envoyé par mademoiselle de Mailly à M. de Canaple, pour le prier qu'elle pût le voir un moment, ne donna pas le temps à M. de Vienne de lui répondre. Il suivit l'homme qui lui avait été envoyé, et promit à M. de Vienne qu'il serait bientôt de retour.

Mademoiselle de Mailly, aussitôt qu'elle l'avait entendu, s'était levée avec promptitude pour aller au-devant de lui; mais son trouble et son agitation étaient si grands, qu'il ne lui fut pas possible de faire un pas; et, se laissant aller sur sa chaise : Ah! monsieur, s'écria-

---

(1) Le roi d'Angleterre, quand on lui demanda un renfort pour le prince de Galles, répondit : *Il faut que l'enfant gagne ses éperons.*

t-elle aussitôt qu'elle vit le comte de Canaple, ne me dites rien; je mourrai de mon incertitude, mais je n'ai pas la force d'en sortir. Je vous assure, lui dit-il, que je n'ai rien de si terrible à vous apprendre. Serait-il possible, s'écria-t-elle encore avec une espèce de transport, que je fusse si heureuse! Quoi! il serait sauvé? Et où est-il? N'est-il point blessé? Je ne puis vous répondre positivement, répliqua M. de Canaple, je sais qu'il ne s'est point trouvé dans le nombre des morts, et qu'il est tout au plus prisonnier. Ah! dit-elle, il ne se sera rendu qu'à l'extrémité; s'il est prisonnier, je le vois couvert de blessures. Hélas! c'est moi qui ai ajouté le désespoir à sa bravoure naturelle: il s'est peu soucié de ménager une vie que j'ai rendue si malheureuse.

L'abondance des larmes qu'elle répandait, les sanglots redoublés qui lui coupaient la parole, arrêtèrent ses plaintes, et donnèrent au comte de Canaple le temps de la rassurer un peu. Il lui promit, en la quittant, d'envoyer au camp des Anglais, pour s'informer si M. de Châlons était prisonnier, et pour demander qu'il fût mis à rançon.

Un écuyer annonça le lendemain à M. de Vienne l'arrivée de madame de Granson, et lui apprit la mort de son maître. M. de Vienne, qui y était préparé, et qui d'ailleurs mettait au rang des premiers devoirs celui de citoyen, ne laissa pas d'achever de régler avec M. de Canaple ce qui était nécessaire pour la défense de Calais. Comme le temps pressait, M. de Canaple partit sans avoir tenté de faire une visite à madame de Granson, qu'il ne lui était pas permis de voir dans la circonstance présente. La perte de son mari l'avait

plus touchée qu'elle n'aurait dû l'être naturellement; mais les reproches qu'elle se faisait de ne l'avoir jamais aimé, et d'avoir été sensible pour un autre, effaçaient les mauvais procédés qu'il avait eus pour elle ; elle sentait d'ailleurs que, pour résister à sa faiblesse, les chaînes du devoir lui étaient utiles. Cette liberté, dont elle ne pouvait faire usage, devenait un poids difficile à porter.

M. de Vienne lui conta que M. de Canaple, dans le peu de séjour qu'il avait fait à Calais, avait vu mademoiselle de Mailly. Les périls du siége le font frémir, lui dit-il; il m'a conseillé de faire sortir de la ville toutes les femmes de considération; et, pour être en droit de me presser sur mademoiselle de Mailly, il m'a beaucoup pressé sur votre compte. Vous me donneriez effectivement beaucoup de tranquillité, poursuivit M. de Vienne, si vous vouliez vous retirer dans mes terres de Bourgogne.

Madame de Granson était dans cet état de tristesse et d'accablement où, à force de malheurs, on n'en craint plus aucun. Ne me privez pas de la seule consolation qui me reste, dit-elle à M. de Vienne : je saurai périr avec vous, s'il le faut; toute femme que je suis, vous n'avez rien à craindre de ma timidité ; mais contentez M. de Canaple, et engagez mademoiselle de Mailly à sortir de Calais. M. de Vienne lui promit d'y travailler.

Le départ de mademoiselle de Mailly eût été une consolation pour madame de Granson ; elle n'eût pas même voulu avoir un malheur commun avec elle; mais la fortune lui refusa cette faible consolation. Madame

de Mailly, dont les passions étaient violentes, avait conçu tant de chagrin de ne pouvoir satisfaire sa haine et sa vengeance, qu'elle en était tombée malade. Mademoiselle de Mailly ne pouvait se séparer de sa belle-mère, encore moins abandonner un père dans un temps si malheureux. M. de Vienne, qui avait pour M. de Mailly les égards dus à sa naissance, le laissa le maître de son sort, dès qu'il fut instruit de ses raisons, et n'obligea personne de sa maison de subir l'ordonnance qu'il fit publier, que tous ceux qui étaient inutiles à la défense de la place, eussent à en sortir.

Édouard ne tarda pas à venir reconnaître Calais; et, persuadé qu'il ne pouvait l'emporter par la force, il résolut de l'affamer. Dans ce dessein, on établit entre la rivière de Haule et la mer, un camp qui prit la forme d'une nouvelle ville. Philippe, à qui la perte de la bataille de Creci n'avait rien fait perdre de son courage, se préparait à tout mettre en usage pour sauver une place si importante. M. de Canaple l'avait assuré, à son retour, que M. de Vienne se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, et donnerait le temps d'assembler une nouvelle armée. Philippe, pour être plus à portée de faire des recrues, quitta la Picardie, et laissa, pour la défendre, mille hommes d'armes, sous la conduite de M. de Canaple.

Les soins qu'il s'était donnés pour être instruit du sort de M. de Châlons, avaient été inutiles; mais, pour ne pas désespérer mademoiselle de Mailly, il lui avait laissé des espérances qu'il n'avait pas lui-même.

Il était vrai cependant que M. de Châlons était prisonnier; il avait été trouvé, après la bataille, sous un

monceau de morts, ayant à peine quelque reste de vie. Milord d'Arondel, qui était alors sur le champ de bataille occupé à faire donner du secours à ceux qui pouvaient encore en recevoir, jugeant, par les armes de M. de Châlons, que c'était un homme de considération, ordonna qu'il fût mis dans une tente particulière. Quelques papiers qui furent trouvés dans ses habits, et portés à milord d'Arondel, lui apprirent le nom du prisonnier, et redoublèrent son attention pour lui. Il imagina qu'il pourrait en tirer quelque service qui importait à son repos; mais, comme Édouard ne voulait point permettre le renvoi des prisonniers, tant que la guerre durerait, milord d'Arondel prit des précautions pour être maître du sien. Il chargea un homme sage et attaché à lui, de le garder et de le faire servir avec toutes sortes de soins.

Il ne fut de long-temps en état de reconnaître ni même de sentir les bons traitements qu'il recevait; ses blessures étaient si grandes, qu'on désespéra plus d'une fois de sa vie. Lorsqu'il fut mieux, il voulut savoir à qui le sort des armes l'avait donné; mais ceux qui étaient auprès de lui ne purent l'en instruire. Milord d'Arondel, dans la crainte de le découvrir, s'était contenté d'apprendre de ses nouvelles, et avait remis à le voir, quand il serait en état de recevoir sa visite. Il l'avait fait transporter dans une maison de paysan, qu'on avait rendue le plus commode qu'il avait été possible, et où il était plus aisé de le cacher, que dans le camp.

Milord d'Arondel s'y rendit sans suite, aussitôt que son prisonnier fut en état de le recevoir. Je vois avec plaisir, lui dit-il, en s'asseyant auprès de son lit, que

les soins que nous avons pris, pour conserver la vie d'un si brave homme, n'ont pas été inutiles. Ce que vous avez fait pour me sauver la vie, répliqua M. de Châlons, ne satisferait pas pleinement votre générosité, si vous ne tâchiez encore de diminuer la honte de ma défaite, par les éloges que vous donnez à une bravoure qui m'a si mal servi. Je ne sais, cependant, si je puis me plaindre d'un malheur qui m'a mis à portée de connaître un ennemi si généreux.

Ne me donnez point ce nom, répliqua milord d'Arondel; nos rois se font la guerre, l'honneur nous attache à leur suite; mais, lorsque nous n'avons plus les armes à la main, l'humanité reprend ses droits, et la valeur que nous avons employée les uns contre les autres, dans la chaleur du combat, devient un nouveau motif d'estime, lorsqu'il est fini. Celle que j'ai pour vous, n'a pas attendu pour naître, que je vous visse les armes à la main; votre mérite m'est connu depuis long-temps; j'ai souhaité cent fois d'avoir un ami tel que vous, et la fortune ne pouvait me servir mieux, que de me donner quelque droit à une amitié dont je connais d'avance tout le prix.

Si je suis digne d'être votre ami, répondit M. de Châlons, si vous avez quelque estime pour moi, vous ne douterez pas que la vie, que vous m'avez conservée avec tant de générosité, ne soit à vous : oui, je suis prêt de la sacrifier à votre service, et ce sera moins pour m'acquitter envers vous, que pour satisfaire à l'inclination et à l'admiration que m'inspire la noblesse de votre procédé. Ne me laissez pas ignorer plus long-temps le nom de mon bienfaiteur. Apprenez-moi, de

grâce, comment je vous suis connu, et par quel bonheur vous avez pris de moi une idée si avantageuse.

Mon nom est d'Arondel, reprit-il; à l'égard de ce que vous desirez apprendre de plus, je ne puis vous satisfaire qu'en vous faisant l'histoire d'une partie de ma vie. Vous verrez, par le secours que je vous demanderai, et par l'importance des choses que j'ai à vous dire, que ma confiance n'a pas besoin d'être appuyée sur une connaissance plus particulière. Mais ce récit, poursuivit-il, en se levant pour sortir, demande plus de temps que je n'en ai présentement; je craindrais, d'ailleurs, de vous fatiguer par une trop longue attention.

Milord d'Arondel avait raison de penser que son prisonnier n'était pas en état de l'entendre; il n'avait pas plutôt entendu prononcer son nom, qu'il avait été saisi d'un tremblement universel et si grand, que les gens chargés de le servir, s'en étant aperçus, vinrent à lui pour le secourir; mais leurs soins, qu'il ne devait qu'à une main odieuse, furent rejetés avec une espèce d'emportement : il ordonna d'un ton si ferme qu'on le laissât en repos, qu'il fallut lui obéir.

Dans quel abyme de maux se trouvait-il plongé! Cet homme qui avait détruit toute sa félicité, cet homme pour qui il avait une haine si légitime, était le même qui lui avait sauvé la vie, et qui achevait de l'accabler par la générosité et la franchise de ses procédés. Il me demande mon secours, disait-il, apparemment pour achever de m'arracher le cœur; car quel autre besoin pourrait-il avoir de moi que celui de le servir dans son amour?

Quoi! j'ai été si parfaitement oublié qu'il n'a jamais

entendu prononcer mon nom! il n'a point eu à me combattre dans ce cœur qu'il m'a enlevé! et il jouit de la douceur de croire qu'il a été le seul aimé! Ah! je la lui ferai perdre cette douceur; il saura que j'ai été son rival, et il le saura aux dépens de sa vie!

Ces projets de vengeance, si peu conformes à la probité de M de Châlons, ne pouvaient être de longue durée. Il fallait s'acquitter des obligations qu'il avait à milord d'Arondel, avant que d'agir en ennemi. La guerre pouvait peut-être lui en fournir les moyens; mais il n'était pas libre, et il ne voulait pas devoir sa liberté à son ennemi : il pouvait lui offrir la plus forte rançon; serait-elle acceptée? et au cas qu'elle ne le fût pas, quel parti devait-il prendre? L'honneur lui permettait-il encore d'écouter les secrets qu'on voulait lui confier? Il est vrai qu'il aurait par-là des éclaircissements qui importaient à son repos.

Je saurai, disait-il, ce que j'aurais tant d'intérêt de savoir; je saurai pourquoi l'on m'a trahi. Hélas! reprenait-il, qu'ai-je besoin d'en chercher d'autres causes, que l'inconstance naturelle des femmes! milord d'Arondel n'a que trop de quoi la justifier. Il était présent, j'étais absent; il a été aimé, et j'ai été oublié.

Tout le cœur de M de Châlons se révoltait contre cette idée, et lui reprochait qu'il faisait une injure mortelle à mademoiselle de Mailly. Puis-je la reconnaître à cette faiblesse, disait-il? Est-ce elle que je dois soupçonner de s'être laissé séduire par les avantages de la figure? Ne sais-je pas que c'est à quelque vertu qu'elle a cru reconnaître en moi que j'ai dû le bonheur de lui plaire?

L'agitation, le trouble, et les sentiments différents dont M. de Châlons était rempli, ne lui permirent de long-temps de se déterminer sur ce qu'il devait faire. La nuit entière et une partie de la journée suivante furent employées à déplorer le malheur de sa condition. Il se résolut enfin à savoir ce que milord d'Arondel avait à lui dire, à régler sur cela ses démarches; bien résolu, quoi qu'il pût apprendre, de cacher avec soin qu'il avait été aimé. La tendresse qu'elle a eue pour moi, disait-il, est un secret qu'elle m'a confié, et qu'aucune raison ne m'autorisera jamais à violer : et il ne se rappelait qu'avec honte, qu'il avait pensé différemment dans les premiers moments de sa surprise et de sa douleur.

Le trouble où il était augmenta encore. On vint lui dire qu'une femme, conduite par un des gens de milord d'Arondel, demandait à lui parler; elle ne fut pas plutôt introduite dans la chambre, qu'elle se jeta à genoux à côté du lit de M. de Châlons en lui présentant, de la manière la plus touchante, un enfant qu'elle tenait entre ses bras. J'ai tout perdu, lui dit-elle en répandant beaucoup de larmes; je suis chassée de ma patrie; j'ai laissé dans Calais mes frères, mon mari, mon père, exposés à toutes les horreurs de la guerre et de la famine; je n'ai d'espérance que dans votre secours; je viens vous le demander au nom de cet enfant que je vous ai conservé au milieu de tant de périls.

Les passions violentes, que les réflexions venaient en quelque façon de calmer, se réveillèrent avec un nouvel emportement dans l'ame de M. de Châlons, à cette vue : Retirez-vous, dit-il, d'un ton où la colère

et la douleur se faisaient sentir ; ôtez de devant mes yeux cette misérable créature, fruit de la trahison la plus insigne. La femme, effrayée de ce qu'elle entendait, demeurait immobile, et ce malheureux enfant étendait ses petits bras pour embrasser M. de Châlons, et lui donnait le nom de père.

Ce nom augmentait encore le sentiment de douleur dont il était déja pénétré. Le bonheur de celui à qui appartenait légitimement un nom si doux se peignait plus vivement à son imagination ; et, ne pouvant soutenir des idées aussi déchirantes, il repoussa cette innocente créature ; et, s'adressant à la femme qui était toujours à genoux : Encore une fois, lui dit-il, retirez-vous ; que je ne vous voie jamais ; et, faisant signe aux gens qui le servaient qu'on la fît sortir, il se tourna de l'autre côté, le cœur plein de douleur, de colère et de vengeance.

Ce qui venait de se passer n'aurait dû apporter aucun changement à sa situation ; il était instruit depuis long-temps de ce qui faisait le sujet de son désespoir, mais le temps avait affaibli ces idées. La connaissance de milord d'Arondel ne les avait déja que trop douloureusement retracées à son souvenir ; elles venaient de se réveiller d'une manière encore plus violente.

Après bien des incertitudes, le fond de son caractère plein de douceur prévalut enfin. L'amour extrême qu'il avait pour mademoiselle de Mailly lui inspirait aussi quelque compassion pour son enfant. Un sentiment de justice se joignait à cette compassion. Pourquoi satisfaire sa vengeance aux dépens de ce petit infortuné ? est-il-coupable de sa naissance ? il ne la

connaît seulement pas. De quel droit l'enlever à ses parents? ne valait-il pas mieux le rendre à celui qu'il en jugeait le père; il s'acquittait par-là de la reconnaissance qu'il lui devait, de cette reconnaissance qui n'était pas le moins sensible de ses maux. Il fallait, avant toutes choses, écouter le récit que milord d'Arondel devait lui faire; mais comment soutenir cette affreuse confidence? serait-il maître de lui et de son transport? pourrait-il entendre des choses dont la seule idée le faisait frissonner? qu'importe après tout, disait-il! je ne puis que mourir, et la mort est préférable au trouble où je suis.

M. de Châlons, en conséquence de ses résolutions, donna les ordres nécessaires, et se disposa à recevoir milord d'Arondel.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

LE

SIÉGE DE CALAIS,

NOUVELLE HISTORIQUE.

TROISIÈME PARTIE.

Milord d'Arondel, retenu par les occupations de la guerre, ne put qu'après quelques jours satisfaire le desir qu'il avait de revoir son prisonnier. Pourrez-vous bien m'écouter aujourd'hui, lui dit-il en entrant dans sa chambre et en s'asseyant auprès de lui ? M. de Châlons répondit quelques mots d'une voix tremblante, que milord d'Arondel attribua à la faiblesse où il était encore; et, ne voulant pas perdre des moments qui lui étaient précieux, il lui parla ainsi :

J'avais à peine fini mes exercices, qu'Édouard, par des raisons de politique, résolut de me marier avec mademoiselle d'Hamilton : il espérait, en formant des alliances entre les premières maisons d'Angleterre et d'Écosse, unir peu-à-peu les deux nations. Mon père se prêta aux vues du roi : comme on ne voulait point employer l'autorité pour obtenir le consentement de la maison d'Hamilton, et que la jeunesse de mademoiselle d'Hamilton donnait tout le temps de l'obtenir, le dessein du roi demeura secret entre mon père et lui.

Je fus envoyé en Guyenne. La paix, qui était alors entre les deux couronnes, me fit naître le desir de voir la cour de France. Je m'y liai d'amitié avec le jeune Soyecourt, dont le caractère me convenait davantage que celui des autres gens de mon âge avec qui j'avais fait société. Je le retrouvai à Calais, où je m'étais proposé de m'arrêter. Il s'empressa de me faire les honneurs de la ville. La maison de madame de Mailly était la plus considérable; j'y fus reçu, et traité comme un homme dont le nom s'attirait quelque distinction.

Soyecourt me proposa peu de jours après d'aller à une abbaye, à un quart de lieue de la ville, où une fille de condition devait prendre le voile. J'y consentis: nous trouvâmes l'église pleine de toutes les personnes qui avaient quelque nom; la foule était grande, et la chaleur excessive. Je m'approchai, autant qu'il me fut possible, de l'endroit où se faisait la cérémonie. Une fille, qui y avait quelque fonction, et qu'un voile, qui lui couvrait en partie le visage, m'empêchait de voir, tomba évanouie.

On s'empressa de la secourir; je m'empressai comme les autres: je lui fis avaler d'une liqueur spiritueuse que je me trouvai par bonheur sur moi. La connaissance ne lui revenait point; il fallut lui faire prendre l'air. J'aidai à la porter hors de l'église. Sa coiffure, que sa chûte avait dérangée, laissait tomber sur son visage et sur sa gorge des cheveux naturellement bouclés, du plus beau blond du monde; ses yeux, quoique fermés, donnaient cependant passage à quelques larmes. Des soupirs précipités, qu'elle poussait à tout moment, la douceur de son visage, son âge, qui ne paraissait

guère au-dessus de seize ans; tout cela la rendait touchante au dernier point.

Mademoiselle de Mailly, que j'avais déja vue auprès de madame sa belle-mère, vint à elle, et la secourut, avec des témoignages d'amitié dont je lui savais autant de gré que d'un service qu'elle m'aurait rendu. Il me parut que l'état de cette fille lui faisait une sorte de compassion, qui n'était point celle que l'on a pour un mal aussi passager; je crus même entendre qu'elle lui disait quelques mots de consolation.

Soyecourt, qui n'avait pas eu d'abord connaissance de cet accident, accourut à nous, comme un homme éperdu. Cette fille reprenait dans ce moment la connaissance; elle promenait languissamment ses yeux sur tout ce qui l'environnait, et, comme je lui étais inconnu, elle les fixa sur moi. Son regard, le plus beau du monde, et le plus touchant, le devenait encore davantage, par la tristesse qui y était répandue; j'en fus pénétré, et, dès-lors, que n'aurais-je point fait pour adoucir ses peines! Mademoiselle de Mailly, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, et nous avoir remerciés de notre secours, la prit sous les bras, et entra avec elle dans la maison, où il ne nous était pas permis de la suivre.

Soyecourt et moi restâmes encore quelque temps ensemble. L'état où je l'avais vu, lorsqu'il nous avait abordés, me faisait soupçonner qu'il était amoureux, et ce que je commençais à sentir moi-même m'engageait à m'en éclaircir.

Quelle est cette personne, pour laquelle vous venez de montrer tant de sensibilité, lui dis-je? C'est, me

répondit-il, mademoiselle de Roye, nièce de madame de Mailly. Elle n'a aucune fortune; la mienne dépend d'un oncle qui ne me permettra jamais d'épouser une fille sans bien. Malgré tous ces obstacles, j'en suis devenu amoureux, et je suis d'autant plus à plaindre, que, bien loin de pouvoir contribuer à son bonheur, je crains, au contraire, que l'attachement que je lui ai marqué n'ait hâté la résolution où l'on est de lui faire prendre le parti du cloître.

Ce n'était point assez pour moi d'être instruit que Soyecourt était amoureux : il fallut encore savoir s'il était aimé. Je ne saurais m'en flatter, me dit-il; je crois que je l'aurais aimée dix ans, sans qu'elle eût daigné s'en apercevoir; et, lorsque j'ai parlé, elle ne s'est point avisée de contester la sincérité de mes sentiments.

Je veux bien vous croire, me dit-elle, pourvu que vous me croyiez aussi. Mon état et ma fortune suffiraient pour mettre un obstacle invincible à vos prétentions, et cet obstacle, tout invincible qu'il est, n'est cependant pas le plus fort. Je ne sais si je suis née insensible; mais vos soins et votre amour n'ont fait nulle impression sur mon cœur. Je ne m'en suis pas tenu, poursuivit Soyecourt, à cette première déclaration; j'ai mis tout en usage, et tout a été inutile; elle m'écoute avec une douceur mille fois plus accablante que ne seraient les rigueurs.

Ne voyez-vous pas, me dit-elle quelquefois, que vous avez fait auprès de moi tout le progrès que vous pouvez y faire : je vous trouve aimable; je vous estime; je crois que vous m'aimez véritablement, et tout cela

ne me touche point : perdez une fantaisie qui vous rend malheureux, et ne me donnez pas plus long-temps le déplaisir de voir vos peines; car c'en est un pour moi.

Ma curiosité augmentait à mesure que Soyecourt parlait; les moindres détails me paraissaient intéressants. Mais, lui dis-je, peut-être que la sagesse de mademoiselle de Roye est le plus grand obstacle, et que, si elle voyait quelque possibilité que vous pussiez l'épouser un jour, elle vous traiterait différemment? Ne pensez pas, me répondit-il, que j'aie négligé ce moyen. Quoique mon bien soit médiocre, il pourrait suffire pour vivre dans une aisance raisonnable. Je suis persuadé, d'ailleurs, que le ressentiment de mon oncle ne tiendrait pas contre les charmes et le caractère de mademoiselle de Roye, et je le lui ai dit avec toute la force que donne la persuasion, et avec toute la vivacité du sentiment.

Vous comptez trop sur le pouvoir de mes charmes, m'a-t-elle répondu; et, quand j'y compterais autant que vous, je n'en serais pas plus disposée à accepter vos propositions. Tout mon cœur suffirait à peine pour m'acquitter de ce que je vous devrais; des sentiments d'estime et de reconnaissance payeraient mal les vôtres; je me reprocherais toujours d'être ingrate, et je ne pourrais cesser de l'être.

Tout ce que Soyecourt m'apprenait me peignait mademoiselle de Roye si aimable, par une noble franchise qui n'appartenait peut-être qu'à elle seule, qu'il acheva, par ses discours, l'impression que sa figure avait déja faite sur moi. Une insensible piquait mon amour-propre, et, quoique je ne crusse pas assurément

valoir mieux que Soyecourt, je me persuadais que je saurais mieux aimer, et que la vivacité de mes sentiments me donnerait des moyens de plaire qu'il n'avait pu employer. L'amitié qui était entre nous ne me faisait naître aucun scrupule : je ne pouvais lui faire de tort, puisqu'il n'était pas aimé.

J'allai, dès que je le pus, chez madame de Mailly: mademoiselle de Mailly était avec elle; je lui demandai des nouvelles de mademoiselle de Roye. Comment monsieur, dit madame de Mailly en s'adressant à elle, est-il instruit de l'accident d'Amélie? Il en a été témoin, répondit mademoiselle de Mailly, et c'est en partie par ses soins que mademoiselle de Roye a repris la connaissance. Il me paraît, dit madame de Mailly d'un ton où je sentais de l'aigreur, qu'il aurait été plus convenable qu'Amélie fût secourue par les personnes du couvent, que par un homme de l'âge et de la figure de milord d'Arondel. Elle est ici, me dit-elle; mademoiselle de Mailly, qui a de la bonté pour elle, a desiré que j'envoyasse la chercher.

Mademoiselle de Roye se montra quelques moments le lendemain dans la chambre de sa tante. Quoiqu'elle fût abattue et que la mélancolie fût répandue sur toute sa personne, elle ne m'en parut pas moins aimable; peut-être même me le parut-elle davantage. Madame de Mailly m'examinait; je m'en aperçus, et je me contraignis au point de ne regarder mademoiselle de Roye et de ne lui parler qu'autant que la politesse le demandait. Pour elle, à peine osait-elle lever les yeux, et prononcer quelques mots.

Cependant je prenais insensiblement du crédit auprès

de madame de Mailly, et je tâchais de l'augmenter, dans l'intention de l'employer pour mademoiselle de Roye : ce que j'avais vu m'avait appris que sa tante la traitait tout-à-fait mal. Je réussis dans mon projet, beaucoup au-delà de mes espérances. Madame de Mailly me marquait, dans toutes les occasions, des distinctions flatteuses, en conservant cependant cet air austère dont apparemment elle s'est fait une habitude.

Soyecourt n'osait se montrer dans la maison, qu'aux heures où tout le monde y était reçu : mademoiselle de Roye n'y était presque jamais alors. Il me parlait souvent de ses peines : j'eusse pu lui rendre confidence pour confidence, et prendre pour moi les conseils que je lui donnais de travailler à se guérir. Mais son malheur, loin de me rebuter, semblait m'encourager; et puis, à vous dire la vérité, j'étais entraîné par un penchant plus fort que les réflexions. Sans avoir de dessein déterminé, sans songer quelles seraient les suites de ma passion, je m'y livrais tout entier.

M. de Mouy, oncle de Soyecourt, alarmé de l'amour de son neveu, vint à Calais pour l'en faire partir. Madame de Mailly, qu'il connaissait, étala à ses yeux une raison et une générosité dont l'éloignement qu'elle avait pour sa nièce lui rendait l'exercice très-facile.

Je me suis opposée, lui dit-elle, autant qu'il m'a été possible, à l'inclination de M. de Soyecourt; c'est pour en prévenir les suites, que j'ai pressé mademoiselle de Roye d'exécuter la résolution où elle est de prendre le parti du cloître, le seul qui puisse convenir à une fille comme elle. Si vous m'en croyez, ajouta madame de Mailly, vous ferez partir M. de Soyecourt; il ne

faut pas qu'il soit témoin d'une cérémonie qui pourrait l'attendrir encore.

Une conduite dont les motifs paraissaient si honnêtes attira l'admiration et les remerciements de M. de Mouy. Pour y répondre, il crut devoir lui-même parler à mademoiselle de Roye, et lui expliquer les raisons qu'il avait de s'opposer au dessein de son neveu.

Mademoiselle de Roye les reçut avec tant de douceur, tant de raison, tant de vérité, que lui, qui avait toujours eu pour le mariage le plus grand éloignement, sentit qu'une personne de ce caractère ferait la félicité d'un mari. Les charmes de mademoiselle de Roye achevèrent ce que son esprit avait commencé ; et l'oncle, après quelques jours, fut aussi amoureux que le neveu. Quoique cette démarche démentît toute sa conduite passée, il se détermina à se proposer lui-même.

Un établissement aussi avantageux mis en parallèle avec le cloître, auquel il paraissait que mademoiselle de Roye ne se déterminait que par effort de raison, ne laissait pas douter à M. de Mouy que sa proposition ne fût reçue avec joie. Quel fut son étonnement de trouver mademoiselle de Roye dans des sentiments bien différents? Ne croyez pas, lui dit-elle, qu'une inclination secrète pour M. de Soyecourt cause mon refus; pour ne vous laisser aucun doute, je vais me hâter de renoncer absolument au monde.

J'étais si souvent chez madame de Mailly, qu'il était difficile que j'ignorasse ce qui se passait. Mademoiselle de Mailly, qui m'honorait de quelque estime et de quelque confiance, m'en avait dit une partie, et madame de Mailly m'apprit tout ce que je ne savais pas. Un jour que j'étais

seul avec elle, et que je lui disais de ces sortes de galanteries que l'usage autorise : Vous me traitez trop comme les autres femmes, me dit-elle ; que prétendez-vous par ces galanteries ? vous savez que je ne dois pas même les entendre ; toute ma tendresse est due à M. de Mailly. J'avoue cependant que, quoique ma confiance soit très-grande pour lui, il y a mille choses que, pour l'intérêt de son repos, je suis obligée de lui cacher. Je voudrais avoir un ami assez sûr, pour lui dire ce que je ne lui dis point, et assez éclairé, pour m'aider à me conduire dans des occasions délicates.

Les qualités qu'on demandait dans cet ami étaient celles dont on m'avait loué souvent moi-même : je voyais, par tout ce qui avait précédé, qu'on voulait que je fusse cet ami. Il fallut dire ce qu'on attendait de moi : le fond de mon cœur y répugnait ; mais il y a des cas où le plus honnête homme se trouve forcé à faire au-delà de ce qu'il voudrait : me voilà donc lié avec madame de Mailly. Comme j'avais déclaré plusieurs fois que je demeurerais en France tout le temps que mon père demeurerait en Écosse, où son séjour devait être long, la crainte de mon absence n'apportait aucun obstacle à notre liaison.

Quelque temps après cette conversation, elle me fit prier d'aller chez elle, à une heure où je ne pouvais trouver personne. Je suis, me dit-elle, dans un de ces cas dont je vous ai parlé ; j'ai mille chagrins que je dévorerais seule, si je n'avais la liberté de vous les confier. L'intérêt de mon fils m'a engagée dans un second mariage ; mademoiselle de Mailly devait être le prix de ma complaisance : elle avait demandé du temps

pour se résoudre; ce temps est expiré; cependant, elle ne se détermine point; il semble même qu'elle affecte de traiter M. du Boulai plus mal qu'elle ne le traitait d'abord. M. de Mailly n'a pas la force de se faire obéir; j'ai tout-à-la-fois à soutenir la douleur de mon fils, et la honte d'avoir fait une démarche inutile; je ne trouve d'ailleurs que de l'opposition à tout ce que je veux. Mademoiselle de Roye s'avise de refuser les offres de M. de Mouy, qui, malheureusement pour lui, en est devenu amoureux, et qui est assez fou pour vouloir l'épouser. L'héroïsme dont elle se pare ne me fait point illusion : elle aime sûrement Soyecourt, et veut se conserver à lui. Mademoiselle de Mailly et elle sont dans le secret l'une de l'autre; car les femmes ne sont jamais liées que par ces sortes de confidences. Ces personnes qui paraissent si raisonnables, ne sont rien moins que ce qu'elles paraissent.

L'envie et la jalousie de madame de Mailly s'exercèrent dans le portrait qu'elle me fit de l'une et de l'autre, et me confirmèrent dans la mauvaise opinion que j'avais déja conçue de son caractère, que je découvrais à tous égards très-différent de celui qu'elle se donnait dans le monde.

Comme j'étais bien éloigné de profiter de ses faiblesses, ses expressions étaient prises littéralement; je ne sortais point des bornes de l'amitié, et je croyais me conserver par-là le droit de lui déclarer, lorsque je le voudrais, mes sentiments pour mademoiselle de Roye.

Les soupçons qu'on venait de me donner, qu'elle aimait Soyecourt, firent une vive impression sur moi;

j'en fus troublé et alarmé ; ce qu'il m'avait dit, qui aurait dû me rassurer, ne me rassurait plus ; je m'imaginais qu'on lui cachait son bonheur. Mademoiselle de Roye m'avait touché sur-tout parce que je l'avais crue insensible ; la découverte d'un rival aimé changeait toutes mes idées, et ne changeait pas mon cœur. Je l'avais vue jusque-là sans oser tenter de lui parler : il me parut alors que je lui devais moins d'égards et de discrétion ; et, si son départ pour le couvent ne m'en eût ôté les moyens, je crois que j'aurais poussé la folie jusqu'à lui faire des reproches.

Madame de Mailly, charmée de l'éloigner, la conduisit elle-même dans sa retraite. J'arrivai un moment après qu'elles furent parties. Mademoiselle de Mailly était en larmes : sa douleur lui arracha des plaintes que sa considération pour madame de Mailly lui avait fait étouffer jusque-là. Vous êtes attaché à elle, me dit-elle ; que ne lui inspirez-vous des sentiments plus doux ? Quelle barbarie, d'obliger cette malheureuse fille à s'ensevelir toute vive !

Les pleurs de mademoiselle de Mailly coulèrent alors en abondance. Je lui en parus si touché, je l'étais si véritablement, que je n'eus pas de peine à lui persuader qu'elle pouvait compter sur moi. Nous examinâmes ce qu'il convenait de faire ; nous conclûmes qu'elle irait le lendemain voir son amie, qu'elle concerterait avec elle la conduite qu'il faudrait tenir, et qu'elle m'en rendrait compte.

Quoique mes soupçons sur Soyecourt subsistassent, je n'en fus pas moins disposé à servir mademoiselle de Roye ; elle était trop à plaindre pour lui refuser mon

secours, et je le lui aurais donné, quand même elle m'aurait fait une véritable offense. Madame de Mailly me trouva, à son retour, chez elle : elle affecta une tristesse qui cachait une joie maligne, que j'apercevais malgré son art, et qui me donnait la plus grande indignation. Je me contraignis cependant; il fallait plus que jamais ne lui pas déplaire.

Comme elle n'osait contraindre sa belle-fille jusqu'à un certain point, il m'était facile de lui parler. Je ne sais où j'en suis, me dit-elle au retour de la visite dont nous étions convenus, mademoiselle de Roye est absolument changée; la vue d'une cérémonie qui ne l'intéressait que pour lui rappeler peut-être un peu plus vivement qu'il s'en ferait quelque jour une pareille pour elle, la mit dans l'état où vous la vîtes et où vous la secourûtes; et aujourd'hui il semble qu'elle est pressée de hâter un moment qu'elle redoutait si fort; je suis effrayée de sa tranquillité; elle me peint une ame qui n'est au-dessus de son malheur, que parce qu'elle en prévoit la fin. Quelle perspective pour une fille si accomplie, que de n'envisager d'autre changement à sa fortune que la mort!

Ce que me disait mademoiselle de Mailly me faisait frémir; elle en frémissait comme moi. Hélas! me disait-elle, si les persécutions qu'on me fait pour épouser M. du Boulai ne cessent point, je prendrai bientôt le même parti, et je ne le prendrai pas avec moins de répugnance; car je suis sûre que mademoiselle de Roye pense de même qu'elle a toujours pensé. Ces petits riens qui remplissent la tête de toutes ces filles enfermées ne sauraient trouver place dans la sienne; elle

sera malheureuse, faute de pouvoir faire des sacrifices continuels de la raison et du bon sens. Empêchons donc, lui dis-je, mademoiselle, qu'elle ne se mette dans la nécessité de faire ces sacrifices; persuadez-la d'attendre le succès de nos soins, et obtenez d'elle qu'elle ne précipite rien.

Les choses restèrent pendant quelques jours dans cette situation. Madame de Mailly souffrait cependant impatiemment que je parlasse si souvent et si longtemps à mademoiselle de Mailly. Vous allez, me dit-elle, vous laisser séduire aux coquetteries de mademoiselle de Mailly; songez qu'elle a des engagements avec mon fils, et que vous me manqueriez de plus d'une façon.

Il ne m'eût pas été difficile de la rassurer; je n'étais point amoureux de mademoiselle de Mailly, et la vérité se fait toujours sentir; mais il eût fallu, pour me bien justifier, tenir des propos aussi opposés à mes sentiments, qu'à mon caractère. D'ailleurs, la contrainte que je me faisais auprès de cette femme me devenait plus importune, à mesure que je la connaissais mieux; et, sans les raisons qui me retenaient, j'aurais cessé de la voir.

Soyecourt était resté à Calais; il venait toujours me conter ses peines. Je le vis entrer un matin dans ma chambre, la douleur et le désespoir peints dans les yeux. Vous m'avez vu, me dit-il, bien misérable; vous avez vu une fille que j'adore, prête à m'être enlevée par mon oncle, et avec elle toute ma fortune; cette même fille préférer un cloître, où je la perds pour jamais, à un établissement que je croyais qu'elle ne

refusait que par un sentiment de générosité qui me rendait encore sa perte plus sensible et plus douloureuse : ces malheurs sont-ils assez grands, et croyez-vous qu'il fût au pouvoir de la fortune d'en inventer d'autres pour accabler un malheureux? elle en a trouvé le secret pour moi. Mon oncle, touché de mon désespoir, touché de pitié pour mademoiselle de Roye, a fait céder son amour à des sentiments plus dignes de lui; il est allé, sans m'en avertir, lui dire qu'il ne consentait pas seulement à notre mariage, mais qu'il lui demandait, comme une grâce, de vouloir bien elle-même y consentir. Le refus que j'ai fait, lui a-t-elle dit, de ce que vous vouliez bien m'offrir, m'a imposé la loi de n'accepter plus rien. D'ailleurs, mon parti est pris; ma résolution ne peut plus changer.

Mon oncle, continua Soyecourt, en m'apprenant ce que je viens de vous dire, n'a pas douté que mes discours n'eussent plus de force que les siens, et que je ne déterminasse mademoiselle de Roye en ma faveur. J'ai couru à son couvent : elle ne m'a vu qu'après des instances réitérées de la supérieure de la maison, que j'avais entretenue, et que mon extrême affliction avait mise dans mes intérêts. Vous voulez donc m'abandonner, lui ai-je dit en me jetant à ses pieds? vous suis-je si odieux, que vous me préfériez l'horreur de cette solitude? Pourquoi voulez-vous ma mort? pourquoi voulez-vous la vôtre? car vous ne soutiendrez pas le genre de vie que vous allez embrasser. Par pitié pour vous-même, prenez des sentiments plus humains. Doit-il tant coûter de se lier avec un homme que vous honorez de quelque estime, et dont vous savez bien que vous êtes adorée?

Oui, je le sais, m'a-t-elle dit en levant sur moi des yeux mouillés de quelques larmes; et c'est la certitude que j'en ai qui m'oblige à vous refuser. Pourriez-vous être content sans la possession de mon cœur? ne seriez-vous pas en droit de me reprocher mon ingratitude? Et, quand vous ne me la reprocheriez jamais, me la reprocherais-je moins, et pourrais-je me la pardonner?

Que ne lui ai-je point dit, poursuivit Soyecourt? Hélas! je ne lui ai que trop dit; c'est la pitié que je lui ai inspirée qui l'a forcée de m'avouer ce que je voudrais, aux dépens de ma vie, ignorer toujours. Elle aime; elle a une inclination secrète, qui fait son malheur aussi-bien que le mien. C'est pour cacher sa faiblesse, c'est pour s'en punir, qu'elle prend presque avec joie le parti du cloître.

Le discours de Soyecourt me donna tout ensemble et beaucoup de curiosité, et beaucoup d'émotion. Je voulais savoir quel était ce rival fortuné; mais Soyecourt n'en était pas instruit, et ne savait lui-même sur qui porter ses soupçons. Mademoiselle de Roye lui avait dit que son funeste secret n'était su de personne, et que celui qui en était l'objet n'en aurait jamais aucune connaissance. En m'ôtant l'espérance, continua Soyecourt, elle augmente encore mon admiration pour elle. Je vais m'éloigner d'un lieu qui ne me présenterait plus que des sujets de tristesse, et attendre du temps et des réflexions un repos que je ne recouvrerai peut-être jamais.

Le dessein qu'il formait me laissait en pleine liberté de suivre mon inclination. Dès que je fus seul, je me mis à repasser tout ce que je venais d'entendre :

j'examinais les démarches de mademoiselle de Roye; je pesais sur-tout ce que j'avais vu; je rassemblais mille petits riens, auxquels je n'avais osé donner une interprétation favorable, et qui me faisaient alors naître quelques espérances, et me donnaient un sentiment de joie et de plaisir, que la crainte de me tromper arrêtait aussitôt. Je voulais absolument m'éclaircir; bien résolu, si j'étais aimé, d'épouser mademoiselle de Roye, et de m'exposer, s'il le fallait, à toute la colère du roi, pour rompre mon engagement avec mademoiselle d'Hamilton.

Je n'imaginai d'abord, pour obtenir cet éclaircissement, aucun moyen où il ne se présentât des monstres de difficultés. Enfin, après avoir bien examiné ce qui pouvait être susceptible de quelque possibilité, je trouvai que je n'avais rien de mieux à faire que de m'introduire dans le couvent. Les difficultés de l'entreprise ne m'arrêtèrent point; j'étais sûr de les applanir. Je gagnai effectivement le jardinier et celles à qui la porte était confiée: mais je n'en étais guère plus avancé; il fallait une occasion; le hasard me servit.

J'entendis dire, chez madame de Mailly, que l'on devait porter des meubles à mademoiselle de Roye. J'allai aussitôt trouver les amis que je m'étais faits; nous convînmes qu'ils se chargeraient des meubles, et que, ne pouvant les placer sans secours, j'y serais employé. Nous choisîmes le temps où les religieuses sont retenues au chœur. Nous voilà en marche, le jardinier, les portières, et moi, chacun chargé de notre fardeau. Débarrassés du leur, ils me laissèrent dans la chambre, où j'étais bien occupé à faire un métier que j'entendais mal.

Mademoiselle de Roye entra peu après, sans presque m'apercevoir, sans prendre part à ce que je faisais. Elle se jeta sur une chaise, appuyant sa tête sur une de ses mains, dont elle se couvrait les yeux, et se livra à la rêverie la plus profonde. Mon saisissement était extrême; je n'avais plus la force de profiter d'un moment si précieux. La démarche que j'avais faite me paraissait le comble de l'extravagance. Je violais l'asyle d'un couvent; je venais surprendre une fille seule dans sa chambre, pour lui parler d'une passion dont je ne lui avais jamais donné aucune connaissance. Et sur quoi lui en parler? sur une espérance frivole, qu'elle était touchée d'inclination pour moi.

Ces réflexions m'auraient retenu, et je serais sorti sans me découvrir; mais mademoiselle de Roye était si belle; je la voyais si triste; cette tristesse me peignait si vivement l'état de son ame, et les suites funestes que mademoiselle de Mailly m'avait fait envisager, que, me livrant tout entier au mouvement de mon amour, j'allai me jeter à ses pieds. Son trouble et sa frayeur furent si extrêmes, que j'eusse eu le temps de lui dire dans ce premier moment tout ce qui pouvait justifier ou du moins excuser ma démarche; mais la crainte où je la voyais me représentait, m'exagérait même d'une manière si forte le péril où je l'exposais; j'étais moi-même si troublé, que je pus à peine prononcer quelques mots mal articulés, et encore plus mal arrangés.

Mon Dieu! que vous ai-je fait? s'écria-t-elle enfin d'une voix tremblante, et avec un visage où la frayeur était peinte; n'étais-je pas assez malheureuse! Sortez,

ajouta-t-elle, ou vous m'allez faire mourir. Ces paroles, et l'air dont elle me parlait, qui semblait me demander grâce, me percèrent le cœur, et ne me laissaient pas la liberté de lui désobéir, quand une de celles qui m'avaient introduit vint avec beaucoup de précipitation nous annoncer l'arrivée de madame de Mailly. Elle était si près d'entrer, qu'il fallut songer à me cacher dans la chambre. Le lieu le plus propre et le seul, était une embrâsure de fenêtre, sur laquelle on tira un rideau.

J'y passai l'heure la plus pénible que j'aie passée de ma vie. Madame de Mailly ne faisait pas un mouvement qui ne me fît tressaillir. Mademoiselle de Roye, pâle, interdite, et dans un état peu différent de celui de quelqu'un qui va mourir, me donnait une pitié qui augmentait encore le tendre intérêt que je prenais à elle; j'aurais voulu racheter de mon sang la peine que je lui faisais. Mais quelle fut mon indignation, lorsque j'entendis la manière dure dont madame de Mailly lui parlait, la cruauté avec laquelle elle la pressait de prendre le voile, et tout ce qu'elle ajoutait de piquant et d'humiliant même pour l'y déterminer!

Quelque danger qu'il y eût pour moi d'être découvert dans un lieu si sévèrement interdit aux hommes, je fus près vingt fois de me montrer, de déclarer que j'offrais à mademoiselle de Roye ma main, si elle voulait l'accepter. La seule crainte de mettre un obstacle à mes projets en les découvrant me retint. Je craignais aussi de faire un éclat, toujours fâcheux pour mademoiselle de Roye, quel qu'en dût être l'événement.

Elle fut assez de temps sans parler. Enfin, faisant,

à ce qu'il me parut, un effort sur sa douleur : J'obéirai, madame, lui dit-elle. Madame de Mailly, contente de cette promesse, sortit. Mademoiselle de Roye l'accompagna et me fit dire par ma confidente, qu'elle ne rentrerait point dans sa chambre, tant que j'y serais.

Je me soumis sans résistance, et j'allai chez moi lui écrire, non pas une lettre, mais un volume. Le danger où je venais de l'exposer me rendait plus amoureux, et me la rendait mille fois plus chère. Cette voix pleine de charmes était encore à mon oreille, qui me disait d'un ton où la frayeur régnait toute seule : Mon Dieu, que vous ai-je fait ! Je ne puis vous représenter à quel point j'étais attendri, et combien ma passion y gagnait.

Je n'eus aucune réponse, et j'écrivis encore plusieurs fois sans pouvoir en obtenir. Je m'avisai enfin de lui mander que, si elle n'avait la bonté de m'entendre, elle m'exposerait à tenter quelque nouvelle entreprise pareille à la première. Peut-être s'exagéra-t-elle à elle-même le péril où je pouvais l'exposer ; d'ailleurs, la bienséance n'était point blessée, puisque je ne demandais à la voir qu'à la grille ; enfin elle y consentit.

Je n'ai jamais passé de temps plus agréable et cependant plus difficile à passer, que celui qui précéda le jour pris pour cette entrevue. Le plaisir de voir mademoiselle de Roye, de la voir de son consentement, l'espérance de la déterminer en ma faveur, les projets que je faisais pour l'avenir, remplissaient mon cœur d'une joie qui se répandait sur toutes mes actions ; mais mon impatience était si extrême, elle me donnait tant d'inquiétude, qu'il ne m'était pas possible de me fixer un moment. Je ne pouvais durer nulle

part; il semblait qu'à force de changer de place, j'accourcirais le jour.

Celui que j'attendais vint enfin. Quoique je fusse dans une grande agitation, et que le cœur me battît violemment, quand je me trouvai vis-à-vis de mademoiselle de Roye, je n'avais pas le même embarras, ni la même crainte que la première fois. Le peu que j'avais dit alors, les lettres que j'avais écrites depuis, m'avaient enhardi.

Mademoiselle de Roye, au contraire, me paraissait plus timide et plus embarrassée. Que ne lui dis-je point! combien de protestations, de serments, de larmes même, et de larmes trop sincères pour ne pas faire impression! Que vous dirai-je? c'était mon cœur qui parlait; il persuada un cœur que ma bonne fortune avait prévenu favorablement pour moi. Après beaucoup de résistance, j'obtins la permission de revenir dans quelques jours. Je ne pus me résoudre à attendre le temps qui m'était marqué; je revins dès le lendemain. Des fautes de cette espèce sont aisément pardonnées; on me gronda, à la vérité, de n'avoir pas obéi; mais on me gronda d'une façon si douce, que c'était presque m'en remercier.

Malgré les ordres de madame de Mailly, nos entrevues devinrent faciles. Sitôt que je n'eus plus à tromper mademoiselle de Roye, je prenais si bien mes mesures, et j'avais si bien mis dans mes intérêts ceux dont j'avais besoin, qu'il n'y avait presque point de jour où je ne passasse au moins quelques moments à cette heureuse grille.

Le caractère de mademoiselle de Roye ne laisse rien

à desirer pour assurer le bonheur d'un amant et la tranquillité d'un mari. Ses discours, ses démarches respirent la vérité; elle ne connaît le desir de plaire, que pour ce qu'elle aime, et le seul art qu'elle y emploie, c'est celui d'aimer. Ses pensées, ses sentiments n'avaient d'objet que moi; toujours prête à sacrifier à mes intérêts, son repos, son bonheur et jusqu'au témoignage de sa tendresse même. Jamais personne n'a mieux fait sentir le prix dont on est à ses yeux; les inquiétudes et les jalousies, toujours inséparables de la délicatesse et de la vivacité des sentiments, ne produisent en elle ni plainte, ni reproche; sa tristesse seule m'instruisait de sa peine; si les choses les plus légères la faisaient naître, un mot, un rien suffisait aussi pour lui rendre la joie, et je goûtais à tout moment ce plaisir supérieur à tout autre, de faire, moi seul, la destinée de ce que j'aimais.

Le charme de nos conversations ne peut s'exprimer; nous croyions n'avoir passé que quelques minutes, lorsque nous avions passé plusieurs heures; et, quand il fallait nous séparer, il nous restait tant de choses à nous dire, qu'il nous arrivait presque toujours de nous rappeler, je ne sais combien de fois, comme de concert. La vertu de mademoiselle de Roye mettait, à la vérité, les bornes les plus étroites à mes desirs; mais la satisfaction de la trouver plus estimable et plus digne de mon cœur, me faisait une autre espèce de bonheur, plus sensible pour le véritable amour. J'en étais si occupé, que tout ce qui n'avait point de rapport à elle m'était insupportable. Je pouvais encore moins me contraindre auprès de madame de Mailly. Tous mes

soins étaient pour mademoiselle de Mailly. Quoiqu'elle n'eût d'autre part dans notre confidence, que celle de n'en avoir voulu prendre aucune, je savais qu'elle aimait mademoiselle de Roye, et qu'elle en était aimée.

Madame de Mailly, intéressée par les démarches qu'elle avait faites, à me conserver, ne vit ma conduite qu'avec le plus violent dépit. Les motifs qui désunissent ordinairement les femmes, et qui ont un pouvoir si absolu sur celles d'un certain caractère, lui avaient donné une haine pour mademoiselle de Mailly, qui s'était encore augmentée par l'éloignement de mademoiselle de Mailly pour le mariage de M. du Boulai. Mais le desir de la vengeance fit taire sa jalousie. Elle ne m'en marqua aucune; il semblait, au contraire, que c'était par confiance, qu'elle me contait tous les jours mille choses très-capables de me faire impression, si j'avais moins connu mademoiselle de Mailly. Je ne vous dis point les persécutions qu'elle essuya alors, pour conclure son mariage, et l'art avec lequel on me les déguisait.

Je voyais bien que je n'obtiendrais point l'agrément de madame de Mailly, pour épouser mademoiselle de Roye : elle pouvait, au contraire, faire usage de l'autorité qu'elle avait sur elle, et me l'enlever pour jamais. D'ailleurs, comment demander cet agrément à une femme qui m'avait laissé voir que je ne lui étais pas indifférent? Sans expliquer mes raisons à mademoiselle de Roye, je voulus la résoudre à un mariage secret. Le plus grand obstacle que j'eus à vaincre, était la crainte du tort que je pouvais me faire. Pas la moindre méfiance sur ma parole, ni sur le sort que je lui pré-

parais : être unie à moi était pour elle le souverain bien, le seul qui la touchait aussi. Dès le moment qu'elle m'avait aimé, le cloître avait cessé de lui paraître odieux. Tout ce qui n'était pas vous, me disait-elle, était égal pour moi. La solitude même avait l'avantage de me laisser jouir de mes sentiments, et de m'aider à les cacher.

Mes mesures prises, j'entrai une nuit dans le jardin, à l'aide d'une échelle de corde. Mademoiselle de Roye m'attendait dans ce jardin; mais elle n'eut plus la force d'en faire davantage. Sans lui donner le temps de délibérer, je la pris entre mes bras; je remontai le mur en la tenant toujours embrassée, et je la menai à une petite église peu éloignée, où j'avais fait tenir un prêtre. Je la remis dans le jardin de la même façon que je l'en avais fait sortir, et lui fis promettre qu'elle s'y rendrait la nuit suivante. Nous y en passâmes plusieurs autres. Imaginez, s'il vous est possible, quels étaient mes transports; la tendresse de ma femme, toute légitime qu'elle était, ne se montrait qu'avec beaucoup de timidité; et, lorsque je m'en plaignais : Le besoin que j'ai présentement que vous croyiez que je vous aime, me disait-elle, m'ôte la hardiesse de vous le dire et de vous le marquer.

Il m'aurait été aisé de l'enlever, et de l'emmener en Angleterre; mais ce n'était point comme une fugitive que je voulais qu'elle y parût. Je me tenais assuré du consentement de mon père; mais il convenait de prendre des mesures pour faire agréer au roi mon alliance avec une Française, et la rupture du mariage qu'il avait arrêté pour moi avec mademoiselle d'Hamilton. Il fallut

me résoudre de quitter une femme que j'adorais, presque dans le moment où je venais d'être heureux, pour nous assurer à l'un et à l'autre la durée de ce bonheur.

Rien ne peut exprimer la tendresse de nos adieux; je la repris vingt fois dans mes bras; elle me baignait le visage de ses larmes; elle me conjurait de ne la point quitter. Hélas! que n'y ai-je consenti! Combien me serais-je épargné de malheurs!

Madame de Mailly fut surprise, et ne fut point fâchée de me voir partir; j'étais un témoin incommode pour le personnage qu'elle jouait; peut-être même craignait-elle de ma part quelque trait d'indiscrétion; car M. du Boulai, qui avait pris les impressions de sa mère, et qui en conséquence était jaloux de moi jusqu'à la fureur, mettait tous les jours ma patience à de nouvelles épreuves.

Mon père était toujours en Écosse; j'allai le joindre sans me montrer à la cour. J'en fus reçu comme je l'avais espéré. Bien loin de désapprouver mon mariage, il ne songea qu'au moyen d'obtenir le consentement du roi. Les services qu'il venait de rendre dans la guerre d'Écosse, dont le succès était dû à sa valeur et à sa conduite, l'autorisaient à compter sur la complaisance du roi; mais ses services lui avaient attiré plus d'envie de la part des courtisans, que de reconnaissance de la part du prince.

Édouard, séduit par leurs artifices, se persuada que mon mariage, qu'il ne croyait pas fait, cachait quelques desseins contraires à ses intérêts; et, sans vouloir rien entendre, il me fit mettre dans une étroite prison. Ceux

à qui je fus confié eurent ordre de ne me laisser parler à personne; mon père même n'eût pas la liberté de me voir; et l'on me declara que je n'en sortirais que lorsque je serais disposé à remplir les engagements que le roi avait pris pour moi.

Quelque dure que fût ma captivité, je souffrais mille fois plus par la pensée de ce que souffrait ma femme. Hélas! je lui coûterai la vie! m'écriais-je dans ces douloureux moments; voilà le fruit de sa tendresse et de sa confiance!

J'avais déja passé six mois dans ce triste séjour, quand un soldat de la garnison trouva moyen de me glisser une lettre. Je l'ai lue et relue si souvent elle a fait une si forte impression sur mon cœur, qu'il ne m'en est pas échappé une syllabe. Voici ce qu'elle contenait.

« Que viens-je d'apprendre! vous êtes prisonnier! « Cette nouvelle, qui a pénétré jusque dans ma soli- « tude, a mis le comble à des maux que je ne soutenais « que parce que je les souffrais seule. Hélas! notre ma- « riage, qui met ma vie et mon honneur dans un si « grand péril, me comblait de joie. La pensée que « j'étais à vous pour toujours faisait disparaître mes « peines. Mais c'est pour moi que vous souffrez! c'est « moi qui vous rends malheureux! Quelque cruelle que « soit cette circonstance, elle n'ajoute cependant rien « à ma douleur. Vos maux, indépendamment de ce qui « les cause, prennent toute la sensibilité de mon cœur. « Ma grossesse, dont il faut que je vous avertisse, va les « augmenter encore; je m'en aperçus quelque temps « après votre départ, et, malgré l'embarras de la cacher, « j'en conçus de la joie. Je vois présentement toute l'hor-

« reur de ma situation. A qui me confierai-je pour don-
« ner le jour à cet enfant qui m'est mille fois plus cher,
« parce qu'il est à vous? Comment faire pour vous le
« conserver, et sa malheureuse mère? C'est pour vous
« que je cherche à vivre; c'est pour vous que je crains
« de mourir. Je connais votre cœur, comme vous con-
« naissez le mien; vous mourriez de ma mort. Voilà
« le fruit de cette tendresse qui devait faire notre bon-
« heur! Quelle différence de ces temps heureux où nous
« étions ensemble, où nous nous disions cent fois dans
« un moment que nous nous aimions, que nous nous
« aimerions toujours! Ce souvenir, que je rappelle sans
« cesse, augmente encore l'abyme où je suis. Je me
« trouve seule dans l'univers : je n'ai que vous; je
« mettais ma félicité à n'avoir que vous, et je vous
« perds! Ne craignez rien de ma part : la honte que
« j'essuierai, plus terrible que la plus affreuse mort,
« ne m'arrachera jamais un secret qu'il vous importe
« de tenir caché, puisque vous ne l'avez point décou-
« vert. Le ciel, qui connaît mon innocence, qui m'a
« fait une loi du plus doux penchant de mon cœur,
« qui veut que je vous aime et que je vous obéisse,
« aura pitié de moi et sauvera ma réputation. Conser-
« vez-vous, c'est votre Amélie qui vous en prie, bai-
« gnée de ses larmes! Conservez-vous, encore une fois!
« il ne vous reste que ce moyen de me marquer que
« vous m'aimez. »

Il me serait impossible de vous peindre l'état où je me trouvai après la lecture de cette lettre. La pitié et l'honneur auraient suffi seuls pour m'intéresser au sort de madame d'Arondel : jugez ce que l'amour le

plus tendre et le mieux mérité me faisait sentir. Je ne comprends pas comment je pus résister à la violence de ma douleur; je crois qu'il n'y en a jamais eu de pareille. Les partis les plus extrêmes se présentèrent à moi; et, si je n'avais été retenu par ce que je devais à ma femme, je m'y serais abandonné.

Je comptais continuellement le temps où elle devait accoucher; ce temps, qui ne pouvait être éloigné, me remplissait de frayeur; les images les plus affreuses se présentaient continuellement à moi; le peu de moments que l'accablement me forçait de donner au sommeil en étaient troublés; je me réveillais hors de moi-même, et toujours baigné dans mes larmes; je ne pouvais rien dans ma prison; je ne pouvais même instruire mon père, qui ne nous aurait pas abandonnés.

Je fis plusieurs tentatives pour me sauver; aucune ne réussit : il est vrai que cette occupation était une espèce d'adoucissement à ma peine, et que les heures que j'employais à détacher les pierres du mur, ou à ébranler le fer qui tenait à mes fenêtres, étaient moins difficiles à passer; mais le peu de succès de mon travail me rejetait ensuite dans un nouveau désespoir; je sentais que je ne pouvais plus en supporter la violence, quand les nouvelles d'Écosse qui arrivèrent changèrent la face de mes affaires.

La même politique qui avait fait desirer au roi d'unir les principales familles d'Angleterre et d'Écosse, en avait détourné les Écossais, toujours occupés du dessein de secouer le joug des Anglais. Mademoiselle d'Hamilton, qui m'était destinée, venait d'être mariée à milord Barclay, le plus grand partisan de la liberté écossaise.

Mon père saisit cette occasion pour demander ma liberté; il ne l'obtint cependant qu'avec beaucoup de peine, et qu'après s'être engagé que je suivrais le roi en France, où la rupture de la trève entre les deux couronnes l'obligeait de passer, et qu'il resterait en Angleterre, où il serait gardé lui-même, jusqu'à ce que j'eusse prouvé par mes actions, que je n'avais aucune liaison contraire au bien de l'état.

Sitôt que je fus libre, mon premier soin fut de faire chercher le soldat qui m'avait rendu la lettre, et qui ne s'était plus montré. Ce soin fut inutile; on me dit qu'il était du nombre des troupes qu'on avait embarquées pour envoyer en France. Édouard s'embarqua bientôt après, et me fit embarquer avec lui. C'est par vos services, me dit-il, que vous pouvez effacer les impressions que l'on m'a données de votre fidélité. N'espérez pas que je vous accorde la permission de prendre une alliance avec mes ennemis : il faut ranger votre maîtresse au nombre de mes sujets; voilà un moyen d'obtenir un consentement que je ne vous accorderai qu'à ce prix.

Nous débarquâmes sur les côtes de la Picardie. J'envoyai un homme à Calais, avec des lettres pour madame d'Arondel; je lui avais donné toutes les instructions nécessaires pour s'introduire dans la place. J'attendais son retour avec la plus extrême impatience. Les nouvelles qu'il devait m'apporter décidaient de plus que de ma vie; mais ces nouvelles, si attendues, et si ardemment desirées, ne vinrent point. J'envoyai successivement plusieurs de mes gens; aucun ne parut, et j'ignore encore quel est leur sort.

Il ne me resta d'espérance que dans les succès de la guerre; je m'y portai avec tant d'ardeur, et, pour avancer nos conquêtes, je fis des actions si téméraires, et où je m'exposais si visiblement, que le roi fut forcé de me rendre sa confiance. Tout mon espoir était de faire le siége de Calais : la victoire que nous avons remportée nous en a ouvert le chemin; mais le siége peut être long; M. de Vienne parait disposé à défendre sa place jusqu'à la dernière extrémité; et ce que j'ai appris deux jours avant la bataille ne me permet pas d'en attendre l'événement, et m'oblige à vous demander un prompt secours.

Un prisonnier, qui avait été pris par nos gens, se fit conduire dans ma tente; je le reconnus pour un nommé Saint-Val, principal domestique de madame de Mailly. Je ne puis vous dire le trouble que cette vue excita en moi; je n'avais pas la force de lui faire des questions; il les prévint; et, après m'avoir prié de faire retirer ceux qui l'avaient introduit : On a voulu, seigneur, me dit-il, se servir de moi, pour la plus noire trahison; je m'y suis prêté, pour être à portée de vous en avertir. Madame de Mailly, instruite que vous voulez vous marier en France, et que c'est pour cela que vous avez résisté à la volonté d'Édouard, n'a pas douté que vous n'ayez pris des engagements avec mademoiselle de Mailly. Pour empêcher ce mariage, qu'elle ne saurait souffrir, elle m'a donné la commission de m'introduire auprès de vous, sous le prétexte des services que j'ai rendus à mademoiselle de Mailly pour mettre au monde un enfant, dont je dois vous supposer le père; et le hasard a si bien servi sa malice, qu'elle est

en état de produire des preuves, qui, toutes fausses qu'elles sont, peuvent paraître convaincantes contre mademoiselle de Mailly. L'obligation que l'on m'a imposée de garder le secret doit céder à celle de secourir l'innocence qu'on veut opprimer; et je crois que mon honneur et ma conscience me font également un devoir de vous dévoiler ce mystère.

Il y a environ deux ans que mademoiselle de Roye, dont ma mère avait été la gouvernante, me fit dire qu'elle avait à me parler. L'état où je la vis aurait attendri l'ame la plus barbare. Elle répandait des torrents de larmes : je fus long-temps sans pouvoir lui arracher une parole ; elle me dit enfin, au travers de mille sanglots, qu'elle remettait sa vie et son honneur entre mes mains, qu'elle était grosse. Sa douleur ne lui permit pas de m'en dire davantage, et j'en avais tant de pitié, que je ne songeai qu'à la plaindre et à la soulager.

Il me paraissait important de connaître le complice de sa faute; mais je ne pus jamais l'obliger à m'en faire l'aveu. Son nom est inutile, me dit-elle, en versant de nouvelles larmes; je suis la seule coupable. La grâce que je vous demande encore, c'est d'avoir soin de mon enfant. Si je meurs, vous serez instruit, par un billet que je vous laisserai, de celui à qui vous devrez le remettre.

L'attachement que je conservais pour la mémoire de mon ancien maître, dont mademoiselle de Roye était la nièce, l'embarras où je me trouvais, l'opinion que j'avais conçue de la prudence de madame de Mailly, l'intérêt qu'elle avait elle-même de cacher cette triste

aventure, me firent penser que je ne pouvais rien faire de mieux, que de m'ouvrir à elle.

J'eus lieu de m'applaudir du parti que j'avais pris. Elle convint avec moi que, lorsque le temps des couches serait proche, elle menerait M. de Mailly et mademoiselle sa fille à une terre qui lui appartenait, et que, pour ne point donner de soupçons dans le couvent, j'irais chercher mademoiselle de Roye, de la part de sa tante; que je la conduirais dans la maison de M. de Mailly, où il n'y aurait aucun domestique, que ma femme et moi; que ma femme, qui est au service de Mademoiselle de Mailly, lui demanderait, sous quelque prétexte, la permission de rester quelques jours à Calais. Madame de Mailly me dit encore qu'il fallait que mademoiselle de Roye ensevelît sa honte dans le cloître, et que je devais l'y disposer.

Les choses s'exécutèrent de la façon dont madame de Mailly l'avait réglé. Mademoiselle de Roye fut menée chez M. de Mailly, où elle accoucha dans la chambre de mademoiselle de Mailly même. Le péril où elle était nous parut si grand, et ma femme était si peu propre à lui donner les secours convenables, qu'il fallut qu'elle allât, au milieu de la nuit, chercher une femme du métier.

Depuis que milord d'Arondel avait commencé de parler, M. de Châlons, agité de mille passions, l'aurait interrompu cent fois, si le desir d'être plus pleinement éclairci n'avait retenu son impatience; mais, n'étant plus alors son maître, et embrassant milord d'Arondel, en lui serrant les mains de la manière la plus tendre : Vous me rendez la vie une seconde fois,

lui dit-il. Que dis-je! vous me donnez plus que la vie. Quoi! mademoiselle de Roye est votre femme; elle est mère de cet enfant qui m'a rendu si malheureux et si criminel! Oui, j'aurais dû en démentir mes yeux; mes indignes soupçons ne méritent point de grâce, et moi-même je ne me les pardonnerai jamais.

M. de Châlons était si pénétré de son sentiment, il parlait avec tant de passion, qu'il ne pouvait s'apercevoir de la surprise où il jetait milord d'Arondel. Je vous demande pardon, lui dit-il après ce premier transport, de vous avoir interrompu. Achevez, s'il vous plaît, de m'instruire; et, avant toutes choses, souffrez que j'ordonne que l'on cherche l'enfant et la femme que vous m'envoyâtes. J'espère qu'ils aideront à m'acquitter d'une partie de ce que je vous dois.

Que me faites-vous envisager, s'écria milord d'Arondel? Serait-il possible?... Non, cela ne peut être. Je conçois trop légèrement des espérances, dont ma mauvaise fortune devrait m'avoir désabusé. Ne craignez point de vous y livrer, répondit M. de Châlons; et, pendant qu'on exécutera l'ordre que je viens de donner, achevez de me dire ce que vous jugez que je dois savoir.

Je ne suis plus en état de vous parler, répliqua milord d'Arondel; ayez pitié de mon trouble; daignez m'éclaircir. Vous le serez dans le moment, dit M. de Châlons, en voyant entrer la femme qu'il avait envoyé chercher. La nature est-elle muette, poursuivit-il en prenant l'enfant des bras de sa nourrice, et en le mettant dans ceux de milord d'Arondel? Ne vous dit-elle rien pour ce fils? Je vous le rends, ajouta-t-il,

avec autant et plus de joie que vous n'en avez vous-même de le recevoir. Il lui conta alors comment le hasard l'avait mis en sa puissance. Milord d'Arondel l'écoutait, les yeux toujours attachés sur son fils, qu'il serrait entre ses bras, et qu'il mouillait de quelques larmes que la joie et la tendresse faisaient couler. Je reconnais, disait-il, les traits de sa mère : voilà sa physionomie; voilà cette douceur aimable qui règne sur son visage; voilà ses grâces. Ces discours étaient accompagnés de mille caresses, qu'il ne cessait de prodiguer à ce fils si chéri et si heureusement retrouvé. Il semblait que cet enfant, inspiré par la nature, reconnût aussi son père. Il s'attachait à lui; il ne pouvait plus le quitter; il lui souriait; il voulait lui parler.

M. de Châlons contemplait ce spectacle avec un plaisir que la situation agréable où il était lui-même lui rendait plus sensible. Je vous demanderais pardon de mes faiblesses, lui dit milord d'Arondel; mais vous êtes trop honnête homme pour n'en être pas susceptible aussi. J'éprouve dans ce moment que les sentiments de la nature ne le cèdent pas à ceux de l'amour. Hélas! poursuivit-il en embrassant encore son fils, sa malheureuse mère pleure sa perte! Tandis que mon cœur se livre à la joie, elle est plongée dans le plus affreux désespoir; elle se repent peut-être de m'avoir aimé!

L'attachement que vous avez pour mademoiselle de Mailly, et dont je suis informé, dit-il à M. de Châlons, après avoir fait signe à ceux qui étaient dans la chambre de sortir, demande de vous les mêmes choses que vous demande l'amitié que vous avez pour moi. Voyez mademoiselle de Mailly pour son intérêt, pour

celui de madame d'Arondel, et pour le mien. Instruisez-la des artifices de sa belle-mère, et de ce qu'elle doit en craindre; réveillez son amitié pour madame d'Arondel, et ses bontés pour moi; obtenez d'elle qu'elle apprenne à ma femme que son fils est retrouvé, que je n'attends que la fin du siége pour déclarer mon mariage, pour me joindre à elle, et ne m'en séparer jamais. Je tremble que la perte de son fils et la crainte d'être abandonnée ne la déterminent à se lier par des vœux; que sais-je même si, contre sa volonté, elle ny sera pas forcée par la malice de madame de Mailly? que sais-je enfin ce que produira la douleur dont elle est accablée depuis si long-temps? Je ne puis y penser sans frémir.

Je suis prêt à faire ce que vous voulez, lui dit M. de Châlons, qui vit qu'il n'avait plus la force de parler; mais vous n'êtes pas informé de mes dernières aventures. Je vous avoue, répliqua-t-il, que ce que j'apprenais de madame d'Arondel me touchait trop sensiblement, pour me laisser la liberté de faire des questions étrangères.

M. de Châlons lui conta alors, le plus succinctement qu'il lui fut possible, son combat avec M. du Boulai, et les suites de ce combat. Je crois, ajouta-t-il, qu'il faudrait que je pusse raisonner avec Saint-Val. L'aveu qu'il vous a fait prouve en lui des sentiments de probité et d'honneur, qui nous assurent de sa fidélité. Je le pense comme vous, répondit milord d'Arondel; je vais vous l'envoyer, et écrire à madame d'Arondel; pourvu que ma lettre puisse lui être remise, je m'assure qu'elle ne fera rien contre moi.

De retour chez lui, il fit conduire Saint-Val chez M. de Châlons. Milord d'Arondel vous a appris qui je suis, lui dit M. de Châlons, et vous a assuré que vous pouvez prendre une entière confiance en moi. Oui, seigneur, répondit Saint-Val. L'heureuse aventure qui lui a rendu son fils marque la protection particulière du ciel sur mademoiselle de Mailly, dont l'innocence aurait pu vous être toujours suspecte. Ne parlons point d'une chose, répliqua M. de Châlons, qui me cause le plus vif repentir, et dont je vous prie de perdre à jamais le souvenir. Ce repentir serait encore plus grand, dit Saint-Val, si vous étiez instruit de tout ce que mademoiselle de Mailly a fait pour vous. De grâce, mon cher Saint-Val, répliqua M. de Châlons d'une manière affectueuse et presque suppliante, informez-moi de ce qui peut avoir le moindre rapport à elle.

Il faut, seigneur, pour vous satisfaire, répondit Saint-Val, rappeler le temps où M. de Mailly avait pris des engagements avec vous. Son mariage avec madame du Boulai lui donna d'autres vues; mais, quelque grand que fût le crédit de madame du Boulai sur l'esprit de M. de Mailly, il ne put refuser à mademoiselle de Mailly le temps qu'elle demandait pour tâcher de vous oublier. Le mariage de monsieur son père se fit tout seul, et mademoiselle de Mailly n'eut, pendant quelque temps, d'autre peine que celle de ne conserver aucun commerce avec vous.

Milord d'Arondel vint à Calais à-peu-près dans ce temps-là. Ce qu'il a été obligé de m'avouer des sentiments de madame de Mailly pour lui, de la jalousie qu'elle conçut pour sa belle-fille, me donne l'intelligence

d'une conduite dont jusqu'ici je n'avais pu comprendre les motifs. Mademoiselle de Mailly eut mille persécutions à essuyer pour épouser M. du Boulai, et elles augmentèrent lorsque vous eûtes enlevé mademoiselle de Liancourt.

Mademoiselle de Mailly ne pouvait plus alors opposer à la volonté de son père l'inclination qu'elle conservait pour vous. Sa résistance fut mise sur le compte de M. d'Arondel. M. du Boulai, inspiré par sa mère, tourna toute sa jalousie contre lui; et je ne sais s'il ne vous prit point pour quelqu'un qui lui appartenait, quand il vous attaqua, lui troisième, sous les fenêtres de mademoiselle de Mailly. Votre valeur vous délivra de ces indignes assassins. M. du Boulai vous reconnut, lorsque vous lui fîtes rendre son épée, et vécut encore assez pour exciter contre vous et contre mademoiselle de Mailly un violent orage.

Madame de Mailly, à la vue de son fils couvert de sang et de blessures, n'écouta que son désespoir et sa rage. C'est vous, dit-elle à M. de Mailly, qui avez causé mon malheur. Ce sont les promesses que vous m'avez faites, et que vous n'avez pas eu la force de remplir, qui ont allumé la passion de mon malheureux fils; il ne manque plus pour achever de me percer le cœur, que de voir son meurtrier devenir votre gendre. Oui, vous aurez cette faiblesse: votre fille peut tout sur vous, et je ne puis rien.

M. de Mailly aimait sa femme. L'état où il la voyait animait sa tendresse. Madame de Mailly profita de ce moment pour faire approuver ses desseins. Vous aviez, disait-elle, assassiné son fils; elle en avait toutes les

preuves; il fallait en tirer une vengeance éclatante; il fallait vous faire périr d'une mort ignominieuse.

Quel que soit son ascendant sur l'esprit de M. de Mailly, elle ne put l'engager à des projets si odieux. Par complaisance pour lui, elle parut y renoncer, à condition cependant que mademoiselle de Mailly épouserait M. du Boulai, dans l'état où il était. Il faut, disait-elle, qu'elle prenne la qualité de sa femme, pour m'assurer qu'elle ne sera jamais celle de son meurtrier; de plus, M. du Boulai desirait ce mariage avec tant d'ardeur, que ce serait peut-être un moyen de lui sauver la vie.

Séduit par ses caresses et ses artifices, M. de Mailly se détermina à faire à sa fille cette étrange proposition. Elle répondit à son père avec tant de force et de courage, et cependant avec tant de respect et de tendresse, qu'il se vit forcé à lui tout déclarer. Madame de Mailly, lui dit-elle, devrait être rassurée par ce même enlèvement de mademoiselle de Liancourt, dont elle veut se servir contre M. de Châlons. Mais, si cette raison ne lui suffit pas, j'engage ma parole de n'épouser jamais M. de Châlons, et je vous l'engage à vous, mon père, à qui rien dans le monde ne serait assez puissant pour me faire manquer.

Ce n'était pas assez pour madame de Mailly, qui vous craignait encore moins que milord d'Arondel, et qui voulait acquérir une autorité entière sur mademoiselle de Mailly. Elle renouvelait ses menaces, elle insistait pour le mariage. Mademoiselle de Mailly aurait préféré la mort; mais elle tremblait pour vous; elle connaissait la faiblesse de son père; et je ne sais

ce qui en serait arrivé, si M. du Boulai avait vécu encore quelque temps.

Forcée d'abandonner ce projet, madame de Mailly forma celui dont j'ai été chargé. Elle espérait par-là satisfaire également sa haine et sa vengeance; car, seigneur, j'avais ordre de faire tomber sur vous tous les soupçons de milord d'Arondel, de lui inspirer de vous voir l'épée à la main, de l'engager à faire un éclat qui perdît d'honneur mademoiselle de Mailly, et qui vous donnât à vous-même le plus profond mépris pour elle.

Quelle horreur! s'écria M. de Châlons : A quoi mademoiselle de Mailly n'est-elle pas exposée! S'il ne fallait que ma vie, j'irais la sacrifier à la haine de mon ennemie; aussi-bien ne la conserverai-je pas longtemps, s'il faut que je perde toute espérance. Mais madame de Mailly me hait bien moins, qu'elle ne hait mademoiselle de Mailly; peut-être même ne me haitelle que pour avoir le droit de la haïr. Que ferons-nous, mon cher Saint-Val? Comment apprendre à mademoiselle de Mailly les noirceurs que l'on avait préparées contre elle, et dont il est si important qu'elle soit informée? comment la faire revenir des funestes engagements qu'elle a pris contre moi? comment remplir auprès de madame d'Arondel les intentions de son mari?

En vérité, seigneur, lui dit Saint-Val, j'y suis bien embarrassé : la façon dont j'ai exécuté les ordres de madame de Mailly ne me permet pas de me montrer chez elle; d'ailleurs, il n'est plus possible de pénétrer dans Calais.

M. de Châlons sentait toutes ces difficultés. Saint-

Val n'avait point de motif assez pressant pour entreprendre de les surmonter; il fallait, pour cela, une passion aussi vive que celle dont M. de Châlons était animé. Après avoir examiné tous les moyens, il se détermina d'aller joindre le comte de Canaple, qui cherchait à profiter des circonstances pour ravitailler Calais.

Milord d'Arondel convint avec M. de Châlons, qu'afin qu'il fût plus maître de ses démarches, on laisserait subsister l'opinion où l'on était, qu'il avait péri à la bataille de Crécy, et il les conduisit lui et Saint-Val par-delà les lignes du camp, d'où ils allèrent avec la plus grande diligence possible à celui des Français.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

LE
SIÉGE DE CALAIS,
NOUVELLE HISTORIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

MONSIEUR de Canaple était parti depuis quelques jours, pour l'exécution d'un dessein qu'il n'avait communiqué à personne. Ce contre-temps désespérait M. de Châlons : il tenta plusieurs fois de se jeter dans Calais. L'envie de réussir ne lui laissait consulter que son courage. Il agissait avec si peu de précaution, qu'il pensa plusieurs fois retomber dans les mains des Anglais. Les blessures qu'il reçut le forcèrent à suspendre ses entreprises. Pendant qu'il était retenu, malgré lui, dans son lit, et que ses inquiétudes retardaient encore sa guérison, M. de Canaple exécutait heureusement son projet.

Calais, malgré les soins et les précautions de M. de Vienne, souffrait déja les horreurs de la plus affreuse famine; tout y manquait, et les gens de la plus haute qualité n'avaient sur cela aucun privilége. Le gouverneur, pour donner des exemples de courage et de patience, ne permettait aucune distinction pour sa

maison, et ceux qui la composaient étaient les plus exposés à la calamité publique.

La ville était bloquée du côté de la terre ; la flotte anglaise défendait l'entrée du port. Ces difficultés auraient paru insurmontables à tout autre qu'au comte de Canaple; mais le desir de rendre à sa patrie un service signalé et de sauver ce qu'il aimait, lui rendait tout possible.

La voie de la mer, quelque difficile qu'elle fût, était la plus praticable. Il fit chercher, à Abbeville, deux hommes hardis, nommés Marante et Mestriel, qui connaissaient parfaitement la côte, et à qui la vue de la récompense fit disparaître le péril. Les coffres du roi étant épuisés, M. de Canaple fit cette entreprise aux dépens d'une partie de son bien. Il se mit lui-même, avec ces deux hommes, dans une barque, et conduisit des munitions à Calais.

Comme cette manœuvre devait être répétée plusieurs fois, il n'entra pas d'abord dans la ville; mais, en envoyant ces munitions à M. de Vienne, il lui fit dire qu'elles étaient principalement destinées pour lui et pour madame de Granson. Il le fit prier aussi d'en faire part à mademoiselle de Mailly: l'estime et l'amitié qu'il avait pour elle ne lui permettaient pas de l'oublier.

Ce secours, arrivé dans un temps où les besoins étaient si pressants, fut reçu de M. de Vienne avec autant de joie que de reconnaissance. Il alla porter cette agréable nouvelle à sa fille : elle était toujours plongée dans une profonde mélancolie, à laquelle les calamités publiques n'auraient presque rien ajouté, sans l'intérêt de son père.

L'outrage que le comte de Canaple lui avait fait, les services qu'il lui avait rendus, la tendresse qu'elle ne pouvait s'empêcher d'avoir pour lui, l'amour dont elle le soupçonnait pour mademoiselle de Mailly, toutes ces différentes pensées l'occupaient tour-à-tour, et ne la laissaient pas un seul moment d'accord avec elle-même. Il n'était cependant pas possible que ce que le comte de Canaple venait de faire ne lui causât un sentiment de plaisir, et qu'elle ne sentît la part qu'elle y avait. Mais ce plaisir fut suivi d'une douleur mêlée de honte, quand elle apprit que mademoiselle de Mailly partageait les secours qu'on lui donnait. Ce serait peu de les partager, disait-elle, c'est à elle que je les dois; et la fortune, qui me persécute avec tant de cruauté, m'expose à cette nouvelle humiliation.

Ces pensées ne la disposaient pas à recevoir favorablement le comte de Canaple. Il crut, après avoir fourni aux nécessités les plus pressantes de la ville, pouvoir s'y arrêter quelques jours. L'état de liberté où madame de Granson était alors, ce qu'il faisait pour elle, lui donnaient une espérance, que la vivacité de sa passion augmentait encore, par le besoin qu'elle lui donnait d'espérer. Tout cela le déterminait à chercher à la voir, et à lui parler. M. de Vienne le mena avec empressement dans l'appartement de sa fille.

Aidez-moi, lui dit-il, à m'acquitter envers ce héros. Notre reconnaissance, répliqua-t-elle, d'un ton froid, et sans regarder le comte de Canaple, payerait mal monsieur; il attend un prix plus glorieux de ce qu'il a fait. M. de Canaple, que l'accueil de madame de Granson avait glacé, demeurait sans réponse, et

pressé d'un mouvement de dépit, il avait une sorte d'impatience d'être hors d'un lieu où il avait si ardemment desiré de se trouver.

Les deputés de la ville, qui demandèrent à le voir, lui fournissaient le prétexte dont il avait besoin pour s'éloigner, si M. de Vienne, persuadé que sa présence et celle de sa fille ajouteraient quelque chose de plus flatteur aux honneurs qu'on lui rendait, n'eût ordonné de faire entrer les députés.

Le comte de Canaple les reçut avec un air de satisfaction, qu'il empruntait de son dépit. C'était une vengeance qu'il exerçait contre madame de Granson, à qui la reconnaissance publique reprochait son insensibilité et son ingratitude.

Un gentilhomme de mademoiselle de Mailly, du nombre des députés, avait ordre de remercier en particulier le comte de Canaple. Mademoiselle de Mailly, seigneur, ajouta-t-il, lorsqu'il eut rempli sa commission, vous prie de la voir aujourd'hui, s'il vous est possible. Ce sera tout-à-l'heure, répondit-il assez haut pour être entendu de madame de Granson ; et, s'acquittant tout de suite de ce qu'il devait aux députés, il sortit avec eux. M. de Vienne le laissa en liberté de faire une visite où il croyait que les témoins lui seraient importuns, et alla, suivant sa coutume, visiter les différents quartiers de la ville.

Madame de Granson avait besoin de la solitude où on la laissait; elle ne pouvait plus soutenir la contrainte qu'elle s'était faite. A peine fut-elle seule, qu'elle entra dans un cabinet où elle s'enferma, et, se jetant sur un lit de repos, elle s'abandonna tout entière à sa dou-

leur. Ce qu'elle venait de voir, ce qu'elle venait d'entendre, l'air satisfait que le comte de Canaple avait affecté, ne lui laissaient aucun doute sur la passion dont elle le croyait occupé.

Que ferai-je, disait-elle? m'exposerai-je à le voir revenir avec cette joie qui insulte à ma honte? recevrai-je des soins et des respects qu'il ne me rend que parce qu'il m'a offensée? Plus il cherche à réparer, plus il croit le devoir; plus il m'avertit de ce que je dois penser moi-même! Que sais-je encore, si un sentiment délicat pour ce qu'il aime, si le desir de s'en rendre plus digne, n'est pas le seul motif qui lui fait chercher à être moins coupable avec moi? Peut-être n'ai-je d'autre part à ses démarches, que d'être le jouet de sa fausse vertu, après l'avoir été de son caprice.

Malgré cette pensée, malgré le ressentiment qu'elle lui causait, elle ne pouvait s'empêcher de compter le temps que le comte de Canaple passait avec mademoiselle de Mailly. Son imagination lui représentait la douceur de leur entretien, et lui en faisait une peinture désespérante. Elle le voyait à ses genoux; elle la voyait s'applaudir que la ville dût sa conservation au courage de son amant, et à la tendresse qu'il avait pour elle. Qu'elle est heureuse! disait-elle; elle peut aimer, elle le doit. Et moi je dois haïr; et je suis assez lâche et assez malheureuse pour avoir peine à le vouloir! S'il était tel que lorsque je l'ai connu! s'il ne m'avait point offensée! s'il n'aimait rien!.. mais il m'a offensée! mais il aime!

Tandis que madame de Granson s'affligeait de la joie

et des triomphes de mademoiselle de Mailly, M. de Canaple voyait couler les larmes qu'elle donnait à la mort de M. de Châlons, et n'avait plus la force de lui laisser des espérances qui lui paraissaient alors absolument fausses. Quoi! lui disait-elle, je n'ai plus de ressource! il est donc certain qu'il a péri! hélas! du moins s'il avait pu savoir tout ce qu'il m'a coûté, s'il savait que je ne renonçais à lui que pour lui-même! Nous n'aurions jamais été l'un à l'autre, s'il avait vécu; mais il vivrait, et il aurait vu que je n'aurais jamais été à personne. Vous êtes attendri, dit-elle au comte de Canaple, vous regrettez encore un ami que vous aimiez. Vous vous consolerez, ajouta-t-elle; l'amitié se console; et je ne me consolerai jamais. Mon parti est pris; j'irai m'enfermer dans un lieu où je pleurerai seule, et où je m'assurerai de pleurer éternellement.

L'attachement que vous avez pour monsieur votre père, lui dit le comte de Canaple, mettra obstacle à votre résolution, et me rassure contre cet effet de votre douleur. Hélas! reprit-elle, il a causé tout mon malheur; je ne le lui reproche pas: il a été faible; et ne l'est-on pas toujours quand on aime! Que sais-je moi-même de quoi j'aurais été capable, si j'avois eu un amant moins vertueux? mon cœur était entre ses mains.

M. de Canaple admirait une façon de penser si raisonnable et si peu ordinaire. Il s'affligeait avec mademoiselle de Mailly de la perte qu'elle pensait avoir faite, et s'affligeait aussi de ses propres maux. Croire être haï de ce qu'on aime, est une douleur peut-être plus insupportable que d'en pleurer la mort.

Les principaux habitants de Calais, qui l'avaient

accompagné, l'attendaient pour le reconduire chez M. de Vienne. Sa marche, qui était une espèce de petit triomphe, fut interrompue par un habitant, nommé Eustache de Saint-Pierre, dont l'état ne paraissait pas au-dessus de celui d'un simple bourgeois, et qui, après avoir percé la foule, vint embrasser le comte de Canaple. Vous m'êtes donc rendu, mon cher fils, lui disait-il! le ciel a été touché de mes larmes; je vous revois, et vous êtes le libérateur de notre patrie! Quel père, après avoir été si misérable, a jamais été si fortuné!

L'étonnement de M. de Canaple, qui ne comprenait rien à cette aventure, donna le temps à ce bon homme, vénérable par ses cheveux blancs, de l'examiner plus à loisir; et, se prosternant presque à ses pieds : Je vous demande pardon, monseigneur, lui dit-il; une assez grande ressemblance a causé le manque de respect où je viens de tomber. Je ne le vois que trop; vous n'êtes point mon fils; je vous prie d'oublier que je vous ai donné un nom si peu digne de vous. Hélas! ce moment vient de rouvrir mes plaies, que le temps commençait à fermer.

Le comte de Canaple, touché de son affliction, le releva avec bonté, et l'embrassa comme s'il avait été véritablement son père. Ne vous repentez point, lui dit-il, de m'avoir appelé votre fils : je veux à l'avenir vous en tenir lieu; la nature n'aura pas mis en vain cette ressemblance entre nous; et, l'embrassant de nouveau, il le congédia, et alla rejoindre M. de Vienne.

Madame de Granson ne parut point le reste de la journée. Cette continuation de rigueur désespérait le

comte de Canaple. Il la trouvait si injuste, les services qu'il rendait si mal payés, qu'il y avait des moments où il se repentait presque de tout ce qu'il avait fait, et où il formait la résolution de fuir madame de Granson pour jamais.

Sans avoir déterminé ce qu'il devait faire, il partit de Calais. Mais le véritable amour se range toujours du parti de l'objet aimé. M. de Canaple se jugea bientôt coupable de l'injustice dont il accusait madame de Granson; il trouvait des raisons pour justifier la conduite qu'elle avait alors, si différente de celle qu'elle avait eue à Paris. La présence de son mari l'avait obligée à des ménagements qui n'étaient plus nécessaires, et elle pouvait, en liberté, se livrer à toute son indignation. Plus la mort de son mari l'avait attendrie pour lui, plus elle devait sentir l'injure qui lui avait été faite.

A mesure que le dépit s'éteignait dans l'ame de M. de Canaple, il reprenait le desir d'approvisionner Calais. Ce qu'il avait déja fait l'engageait à faire davantage. L'amour de sa propre gloire demandait de lui ce que son amour pour madame de Granson ordonnait.

Les moments étaient précieux : les Anglais pouvaient découvrir la manœuvre, et y mettre obstacle. Les matelots eurent ordre de préparer les petits bâtiments. Une tempête furieuse s'éleva, dans le temps qu'il fallut s'embarquer : les deux matelots représentèrent en vain au comte de Canaple la grandeur du péril; la tempête, loin de le rebuter, lui donnait au contraire une nouvelle assurance de se dérober à la flotte ennemie.

Pendant vingt-quatre heures, que dura le trajet, ils

furent cent fois près d'être submergés; et, lorsque après des peines infinies ils eurent le bonheur d'aborder à Calais, les provisions se trouvèrent presque toutes gâtées par l'eau de la mer; les bâtiments avaient besoin d'être réparés, pour pouvoir être remis à la mer. Pendant qu'on y travaillait, le roi d'Angleterre, averti qu'il était entré des munitions dans la place, fit construire, le long de la côte, plusieurs fortins, qui en défendaient l'entrée et la sortie. Il ne fut plus possible à M. de Canaple de suivre son projet; enfermé dans la ville, hors d'état désormais de secourir madame de Granson, il ne lui resta que l'espérance de mourir du moins en la défendant.

M. de Mailly, dont la maison était voisine de la principale attaque, avait demandé à M. de Vienne de le recevoir dans le château, et M. de Canaple se trouva logé avec mademoiselle de Mailly. Malgré l'éloignement que madame de Granson avait pour elle, il était impossible qu'elles ne se vissent souvent. La tristesse où mademoiselle de Mailly était plongée convenait au sentiment que madame de Granson lui supposait, et la confirmait dans son opinion.

Mais cette tristesse était toujours la même: la présence de M. de Canaple laissait Mademoiselle de Mailly comme elle l'avait trouvée; nul changement en elle, nul empressement de la part de l'un ni de l'autre de se voir et de se chercher; enfin, rien de tout ce qui marque l'amour, et le fait si sûrement reconnaître. Madame de Granson faisait toutes ces remarques, et, sans le vouloir, elle en traitait moins mal M. de Canaple; elle l'évitait pourtant toujours avec le même

soin, mais non pas tout-à-fait avec la même disposition.

Cependant le découragement était général dans Calais; les plus braves n'avaient plus la force de faire usage d'une bravoure qui ne pouvait que reculer de quelques jours leur perte; il ne restait d'espérance que dans les efforts que Philippe se disposait à faire pour attaquer le camp des Anglais. Édouard, averti de ses desseins, ajoutait de nouvelles fortifications à son camp.

Milord d'Arondel eut ordre de marcher vers Hesdin, pour observer l'armée de Philippe. Il fallut obéir, quelque peine qu'il eût de s'éloigner, sans être instruit du sort de madame d'Arondel, dont M. de Châlons, qu'il croyait dans Calais, pouvait à tous moments lui donner des nouvelles. Son fils, encore entre les mains des femmes, n'était pas en état de le suivre, et il sentait vivement cette privation. Les soins qu'il prenait de cet enfant satisfaisaient en quelque sorte sa tendresse pour la mère. C'était à elle que s'adressaient les caresses qu'il lui faisait, et il croyait en recevoir de la mère, quand il en recevait de son enfant. Seulement il se reprochait quelquefois de goûter des douceurs qu'il ne partageait pas avec elle.

Après avoir mis auprès de ce fils ceux de ses domestiques en qui il avait le plus de confiance, il marcha à la tête d'un corps de quatre mille hommes. Philippe était parti d'Amiens où il avait assemblé son armée, et s'était avancé jusqu'à Sangate; il envoya de là les maréchaux de Saint-Venant et de Beaujeu reconnaître le camp des Anglais; et, sur leur rapport,

l'ayant jugé inattaquable, il fit offrir la bataille au roi d'Angleterre qui la refusa. N'ayant plus aucun moyen de secourir Calais, il se vit forcé de se retirer.

Milord d'Arondel donna avec sa petite troupe sur l'arrière-garde de l'armée française, enleva une partie du bagage, et fit plusieurs prisonniers. Cette expédition finie, il reprit le chemin du camp d'Édouard.

Un jour qu'il avait campé dans une plaine à l'entrée d'un bois, on vint l'avertir que quelques soldats, tentés par le butin, avaient entrepris de forcer une maison religieuse située au milieu de ce bois. Il y accourut aussitôt. Sa présence fit cesser le désordre, presque dans le moment qu'il avait commencé; mais il fallut plus de temps pour rassurer des filles que l'habitude de vivre dans la solitude et dans la retraite rendait encore plus susceptibles de frayeur.

La porte de la maison, qui avait été forcée, donnait à Milord d'Arondel la liberté d'y entrer. Les religieuses, empressées de lui marquer leur reconnaissance, le menèrent dans un très-grand enclos qui fournissait à leur nourriture et qui servait à leur promenade.

En passant sur un petit pont rustique, pour traverser un ruisseau, il vit, du côté où il allait, une personne assise sur une pierre, dont la rêverie était si profonde, qu'elle ne s'aperçut que l'on venait à elle, que lorsqu'on en fut proche. Sans regarder ceux qui s'avançaient, elle se leva pour s'éloigner. Mais milord d'Arondel l'avait assez vue pour aller à elle, et la prendre entre ses bras avec les plus vifs transports de l'amour.

Reconnaissez-moi, ma chère Amélie, lui disait-il;

voyez celui que vous fuyez; c'est moi, c'est un mari qui vous adore, que votre perte faisait mourir de douleur. La surprise, le trouble et la joie de madame d'Arondel faillirent à lui coûter la vie : elle resta sans connaissance dans les bras de son mari.

A la vue de cet accident, milord d'Arondel, saisi de crainte, hors de lui-même, demandait du secours à tout ce qui l'environnait. Il mit sa femme au bord du ruisseau, il lui en jetait de l'eau sur le visage, il la priait dans les termes les plus tendres de lui répondre; mais tous ses soins étaient inutiles : elle ne revenait point.

On la porta dans une petite maison du jardinier, qui était proche. Après avoir employé tous les remèdes dont on put s'aviser, elle donna quelque marque de sentiment; ses yeux s'ouvrirent quelque temps après, et cherchèrent milord d'Arondel. Il était à genoux auprès d'elle, la bouche collée sur une de ses mains. Madame d'Arondel le regarda quelque temps, et, lui jetant au cou le bras qui lui restait libre, demeura dans cette situation.

Le saisissement où ils étaient l'un et l'autre, ne leur permit pas sitôt de parler; leurs regards se confondaient et se disaient tout ce qu'ils ne pouvaient se dire. Madame d'Arondel prenait les mains de son mari, qu'elle baisait à son tour. A ces premiers moments succédèrent mille questions, toujours interrompues par de nouveaux témoignages de tendresse.

Il fallut songer à mettre madame d'Arondel dans un lieu où elle pût passer la nuit avec moins d'incommodité : elle aurait pu entrer dans le couvent; mais milord

d'Arondel ne pouvait pas l'y suivre : et le moyen de la quitter! Il fit venir en diligence un chariot pour la mener à un bourg voisin. Pendant toute la route, occupé de mille soins dont elle était l'objet, il marcha toujours au côté du chariot.

Madame d'Arondel, qu'on avait mise au lit en arrivant, parut mieux d'abord; mais la fièvre lui prit la même nuit, et redoubla les jours suivants. Le desir de la secourir soutenait milord d'Arondel et l'empêchait de succomber à l'excès de sa douleur : toujours les yeux attachés sur elle, toujours dans la plus vive émotion de crainte et d'espérance, il ne quittait pas le chevet de son lit. La fièvre augmenta considérablement, et la malade ne laissait aucun espoir de guérison.

Son état ne pouvait être caché à milord d'Arondel; plus mort que vif, suffoqué par des larmes et des sanglots qu'il tâchait de retenir, il voulut, pour soulager le mal que madame d'Arondel souffrait à la tête, y porter la main; elle prit cette main, la baisa, et la remit sur son front.

Quelques moments après, s'étant aperçue que milord d'Arondel pleurait, et voulait se cacher : Laissez-moi voir vos pleurs, lui dit-elle, en se levant un peu sur son séant, et en le regardant avec des yeux qui, tout mourants qu'ils étaient, conservaient leur beauté, laissez-moi jouir du plaisir d'être si parfaitement aimée. Hélas! je crains de n'avoir plus que quelques moments à en jouir; la mort va peut-être nous séparer. Mes larmes coulent aussi-bien que les vôtres, continua-t-elle. La vie est bien chère, quand on y tient par les plus forts liens de l'amour. Non, s'écria

milord d'Arondel, le ciel aura pitié de moi : vous ne mourrez point, ou je mourrai avec vous.

Si je pouvais, reprit madame d'Arondel, remettre entre vos bras un fils que nous avions, je mourrais avec moins de regret; mais, malgré mes soins et mes prières, il m'a été enlevé, et nous l'avons perdu pour toujours. Non, ma chère Amélie, il n'est point perdu; vous l'auriez déja auprès de vous, si je n'avais craint de vous donner une trop grande émotion. Vous ne savez pas, lui dit-elle en le regardant de la manière la plus tendre, combien vous êtes aimé; mon fils, sans vous, serait tout pour moi; avec vous, il n'est que mon fils. S'il est possible, donnez-moi la consolation de l'embrasser.

Milord d'Arondel, qui avait eu soin de faire venir son fils aussitôt qu'il avait retrouvé madame d'Arondel, ordonna qu'on allât le chercher. Elle se trouva, en le voyant, plus sensible qu'elle n'avait pensé. Elle voulut l'avoir auprès d'elle; elle ne cessait de lui faire des caresses. Tu m'as causé bien des malheurs, lui disait-elle en l'embrassant; mais je ne t'en aime pas moins. Comment ne l'aimerais-je pas, ajoutait-elle, en s'adressant à milord d'Arondel! c'est notre fils, c'est un lien de plus qui nous unit.

Soit que la joie fît une prompte révolution sur madame d'Arondel, soit que sa maladie fût à son dernier période, elle se trouva considérablement mieux dès la même nuit : la fièvre la quitta peu de jours après. Ce ne fut qu'alors que M. d'Arondel lui conta ce qu'il avait appris de Saint-Val, et la façon presque miraculeuse dont leur fils avait été retrouvé. Mais, ajouta-t-il,

quels moyens a-t-on employés pour vous dérober si entièrement la connaissance de tout ce qui se passait dans votre patrie ?

Vous savez, lui répondit-elle, que je fus remise dans le couvent aussitôt après que je fus accouchée. Tout commerce me fut interdit. Saint-Val, chargé par madame de Mailly de m'ordonner de prendre le voile, fut le seul à qui j'eus la liberté de parler. Ma santé était si mauvaise, que les religieuses elles-mêmes déclarèrent qu'elles ne me recevraient que lorsque je serais rétablie. Je vécus de cette sorte, soutenue par la seule confiance que j'avais en vous, quand madame de Mailly, dont depuis long-temps je n'avais eu aucune nouvelle, entra dans ma chambre.

Un chariot, me dit-elle d'un ton aigre et menaçant, vous attend à la porte, et a ordre de vous conduire dans une maison que je vous ai choisie. Partez tout-à-l'heure, et rendez-moi grâce de vous ôter d'un lieu où votre honte ne serait pas toujours cachée. Vous connaissez ma timidité, poursuivit madame d'Arondel ; d'ailleurs, qu'aurais-je fait pour me défendre? je ne sus qu'obéir.

On m'ôta généralement tout ce que j'avais, dans la crainte que j'en pusse tirer quelque secours. Par bonheur, vos lettres et votre portrait, que je tenais toujours cachés sur moi, me demeurèrent, et ont fait, dans ma solitude, mon unique consolation.

Une femme et un homme que je ne connaissais point m'attendaient dans le chariot. Je fus menée et observée pendant la route, avec autant d'attention que si j'avais été prisonnière d'état. Ma douceur et ma

complaisance ne purent rien gagner sur l'esprit de mes conducteurs; ils me traitaient avec tant d'inhumanité, que ce fut une espèce de soulagement pour moi quand je me trouvai dans la maison où vous m'avez vue. Mais, lorsque je fus instruite de la règle qui s'y observait, que je sus qu'on y vivait dans un entier oubli du monde, que je n'entendrais jamais parler de personne, et que personne n'entendrait jamais parler de moi, je crus être dans le tombeau.

La mort même des parents de ces bonnes filles ne leur est annoncée qu'en général. Combien de larmes ces sortes de nouvelles m'ont-elles fait répandre, quoiqu'elles ne pussent point vous regarder! Elles me remplissaient l'esprit des idées les plus funestes. L'ignorance où j'étais, et où je devais toujours être de votre sort, me causait des alarmes continuelles.

Je n'envisageais d'autre fin à mes peines que celle de ma vie, et je ne voulais point cependant m'engager : c'eût été cesser d'être à vous, c'eût été m'ôter le nom de votre femme. Ce nom, quoique je susse seule qu'il m'était dû, me consolait.

J'allais presque tous les jours rêver dans l'endroit où vous me trouvâtes. La solitude et le silence augmentaient ma mélancolie; je m'en remplissais le cœur; je relisais vos lettres; je regardais votre portrait et je pleurais. Ma santé, qui s'affaiblissait tous les jours, me donnait l'espérance d'une mort prochaine.

Madame d'Arondel, attendrie par des souvenirs si douloureux, n'eut pas la force d'en dire davantage. Milord d'Arondel, pénétré jusqu'au fond du cœur, lui répétait ce qu'il lui avait dit mille fois, que son sang,

sa vie ne paieraient pas la moindre des peines qu'elle avait souffertes pour lui.

Il ne pouvait se résoudre à la quitter. Mais toujours occupée de l'intérêt et de l'honneur de son mari, elle l'obligea de retourner au siége de Calais, où il avait renvoyé les troupes sous la conduite du comte de Northampton. Que ne lui dit-il point en la quittant! combien de précautions pour être informé de ses nouvelles! il eût voulu en avoir à tous les instants.

Le roi d'Angleterre le chargea à son arrivée d'aller, avec M. de Mauny, parler à M. de Vienne qui, du haut des murailles, avait fait signe qu'il avait quelque chose à dire. La retraite de Philippe ne laissant plus d'espérance de secours à ce brave capitaine, il n'avait pu refuser aux habitants de la ville et à la garnison de demander à capituler.

Messeigneurs, dit-il à milord d'Arondel et à M. de Mauny, le roi mon maître m'avait confié cette place: il y a près d'un an que vous m'y assiégez; j'ai fait mon devoir aussi-bien que ceux qui y sont renfermés avec moi; la disette et le manque de secours nous contraignent de nous rendre; mais nous nous ensevelirons sous les ruines de ces murailles, si on ne nous accorde pas des conditions qui mettent nos vies, nos libertés et notre honneur en sûreté.

M. de Mauny, instruit des intentions d'Édouard, et plus disposé par son caractère que milord d'Arondel, à s'acquitter de la commission dont il les avait chargés, déclara que le roi ne les recevrait à aucune composition, qu'il voulait être maître de leur faire éprouver tel châtiment qu'il jugerait à-propos. M. de Vienne

répondit avec beaucoup de fermeté que les habitants et lui sauraient mourir les armes à la main ; mais qu'il croyait le roi d'Angleterre trop prudent et trop généreux pour réduire de braves gens au désespoir.

De retour au camp, milord d'Arondel et M. de Mauny mirent tout en usage pour fléchir la colère de leur maître; ils lui représentèrent avec force que la sévérité dont il voulait user envers les assiégés pourrait être d'une dangereuse conséquence, et donner droit à Philippe de l'imiter. Je veux bien, leur dit Édouard, après avoir rêvé quelque temps, accorder au gouverneur la grâce qu'il demande, à condition que six bourgeois, natifs de Calais, me seront livrés la corde au cou pour périr par la main du bourreau. Il faut que leur supplice effraie les villes qui, à l'exemple de celle-ci, voudraient me résister. Milord d'Arondel et M. de Mauny furent contraints de porter cette terrible réponse à M. de Vienne.

Avant que d'assembler le peuple, il alla dans l'appartement de madame de Granson, suivi du comte de Canaple, qu'il avait prié de l'accompagner. Il faut, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant, nous séparer; je vais exposer au peuple la réponse d'Édouard, et, au défaut des six victimes qu'il demande, et que je ne pourrai lui donner, j'irai lui porter ma tête; peut-être se laissera-t-il fléchir : peut-être préviendrai-je le malheur de cette ville et le vôtre : ma mort me sauvera du moins de la honte et de la douleur d'en être témoin. Si je suis écouté, votre retraite est libre; et, si je péris sans vous sauver, je demande à M. de Canaple, dont je connais la valeur, de mettre tout en usage pour

vous garantir de la fureur du vainqueur. J'espère qu'à la faveur du tumulte et du désordre, il ne vous sera pas impossible de vous échapper dans une barque de pêcheur.

Quoi! mon père, s'écria madame de Granson, en le serrant entre ses bras, et en le mouillant de ses larmes, vous voulez mourir, et vous prenez des précautions pour conserver ma vie! Croyez-vous donc que je veuille, et que je puisse vous survivre? Le moment où vous sortirez de cette malheureuse ville sera le moment de ma mort.

Le comte de Canaple, aussi pénétré que M. de Vienne et madame de Granson, les regardait l'un et l'autre, et gardait le silence, lorsque madame de Granson, levant sur lui des yeux grossis par les pleurs : Songez à vous, monsieur, lui dit-elle; je n'ai besoin d'aucun autre secours que de mon désespoir. Non, madame, lui dit-il, vous n'aurez point recours à un si affreux remède; et, si M. de Vienne veut différer l'assemblée jusqu'à demain, j'espère beaucoup d'un projet que je viens de former.

M. de Vienne, quoique très-persuadé du courage et de la capacité de M. de Canaple, ne s'en promettait cependant aucun succès. Madame de Granson, au contraire, se laissait aller à quelque espérance.

M. de Canaple alla, après les avoir quittés, chez Eustache de Saint-Pierre, le même qui l'avait pris pour son fils. Je viens vous demander, lui dit-il, de m'avouer pour ce fils avec lequel vous m'avez trouvé une si grande ressemblance. J'ai besoin de son nom, pour être accepté par les députés d'Édouard, qui veut

que six citoyens de Calais lui soient abandonnés, et qui ne pardonne au reste de la ville qu'à ce prix.

Eustache avait une fermeté d'ame, une élévation d'esprit et de sentiments bien au-dessus de sa naissance, et rares même dans les conditions les plus élevées. L'honneur que vous me faites, seigneur, dit-il au comte de Canaple, m'instruit de ce que je dois faire moi-même. Je me montrerai, si je puis, digne d'avoir un fils tel que vous; nous irons ensemble nous offrir pour premières victimes.

Le lendemain, le peuple fut assemblé par M. de Vienne ; on n'entendait que cris, que soupirs, que gémissements dans toute cette multitude consternée ; la certitude de la mort inévitable, quelque parti qu'ils prissent, ne donnait à personne le courage de mourir du moins utilement pour sa patrie.

Quoi! dit alors Eustache de Saint-Pierre, en se montrant à l'assemblée! cette mort, que nous affrontons depuis un an, est-elle devenue plus redoutable aujourd'hui? Quel est donc notre espoir? Échapperons-nous à la barbarie du vainqueur? Non. Nous mourrons, et nous mourrons honteusement, après avoir vu nos femmes et nos enfants livrés à la mort ou à la dernière des ignominies.

L'horreur qui régnait dans l'assemblée, redoubla encore à cette affreuse peinture. Eustache, interrompu par de nouveaux cris et de nouveaux gémissements, poursuivit enfin : mais pourquoi de vains discours, quand il faut des exemples? Je donne, pour le salut de mes concitoyens, ma vie et celle de mon fils. Quoiqu'il ne paraisse pas avec moi, il nous joindra à la porte de la ville.

Quelque admiration que la vertu d'Eustache fît naître, il semblait que le ciel, pour le récompenser, voulait que sa famille fournît seule des exemples de courage. Jean d'Aire, Jacques de Wuisant, et Pierre, son frère, tous proches parents d'Eustache, se présentèrent.

Le nombre n'était pas encore complet. M. de Vienne, employa, pour y être reçu, les mêmes soins et la même industrie que d'autres auraient mis en œuvre pour s'en exempter. Mais les députés, pleins de respect et de vénération pour une vertu si héroïque, loin de l'écouter, s'appuyèrent sur les ordres d'Édouard, et déclarèrent qu'ils ne pouvaient les changer.

Madame de Granson, instruite de tout ce qui se passait, ne voyait que des abymes. Ce n'était qu'en exécutant les conditions imposées que la vie de ce père si cher pouvait être en sûreté; ce n'était qu'à ce prix qu'elle pouvait elle-même se sauver de la fureur du soldat victorieux. Que faisait M. de Canaple? qu'étaient devenues les espérances qu'il avait données? pourquoi ne paraissait-il point? avait-il cessé d'être généreux? Ce malheur me manquait, disait-elle! il faut, pour mettre le comble à ma honte, qu'il soit même indigne de l'estime que j'avais pour lui, de cette estime que je me reprochais, et que j'étais pourtant bien aise de lui devoir!

Mademoiselle de Mailly qui, depuis qu'elle logeait dans le château, était dans l'habitude de voir madame de Granson, vint s'affliger avec elle. La mort n'était point ce qu'elle craignait; depuis qu'elle avait perdu M. de Châlons, elle la regardait comme un bien; des

malheurs mille fois plus grands que la mort faisaient couler ses larmes.

Un grand bruit qu'elles entendirent, interrompit cette triste occupation. Comme tout était à craindre dans la situation où étaient les choses, elles s'avancèrent l'une et l'autre avec précipitation à une fenêtre qui donnait sur la place; elles ne virent d'abord que beaucoup de monde assemblé, et n'entendirent qu'un bruit confus. Mais, à mesure que les objets s'approchaient, elles distinguèrent cinq hommes qui avaient la corde au cou; la multitude les suivait; tous voulaient les voir; tous voulaient leur dire un dernier adieu; tout retentissait de leurs louanges, et tout était en pleurs. Madame de Granson et mademoiselle de Mailly étaient pénétrées d'un spectacle si touchant: la pitié que leur inspiraient ces malheureux augmentait encore par la fermeté avec laquelle ils allaient à la mort.

Un d'entre eux, malgré le triste équipage où il était, se faisait distinguer par sa bonne mine, par une démarche plus fière et plus assurée, et attirait sur lui tous les regards. Mademoiselle de Mailly eut à peine jeté les yeux sur lui, que, poussant un grand cri, elle tomba évanouie.

Madame de Granson, étonnée et surprise de cet accident qu'elle ne savait à quoi attribuer, appela du secours. On porta mademoiselle de Mailly dans son lit, où elle fut encore long-temps sans reprendre connaissance; elle ouvrit enfin les yeux, et, repoussant ceux qui voulaient la secourir : Laissez-moi, disait-elle, laissez-moi mourir : c'est prolonger mon supplice,

que de prolonger ma vie. Dieu! ajoutait-elle, que viens-je de voir! Il vit, et sa vie rend ma douleur plus amère; elle ne lui est donc rendue, que pour la perdre sous la main d'un bourreau.

Je vous demande pardon, mon père, dit-elle à M. de Mailly qui était accouru au bruit de son accident, je vous demande pardon de mon désespoir; mais pourriez-vous le condamner? Ce Châlons que vous m'aviez permis d'aimer, que vous m'aviez destiné, que vous m'avez ôté, va périr pour vous et pour moi. Je l'ai reconnu; il est déja, dans cet affreux moment, au pouvoir de ce barbare! Que ne peut-il savoir que ma mort suivra la sienne? Ne me regrettez point, mon père; laissez-moi mourir sans vous avoir offensé; que sais-je où me conduirait l'excès de ma douleur! Un second évanouissement qui la reprit alors, beaucoup plus long que le premier, fit craindre qu'elle n'eût expiré. M. de Mailly tenait sa fille entre ses bras, et il semblait que lui-même allait expirer aussi.

Madame de Granson, dont les soupçons étaient déja fort diminués, pleinement éclaircie par ce qu'elle entendait, sentait, à mesure que la jalousie s'éteignait dans son cœur, renaître son amitié pour mademoiselle de Mailly; et, malgré le pitoyable état où elle la voyait, elle ne laissait pas de lui porter envie. Elle est aimée, disait-elle, elle a osé aimer, elle reçoit de ce qu'elle aime la plus grande marque d'amour qu'on puisse recevoir; et moi, je n'ai reçu que des outrages voilà le prix de ma faiblesse.

M. de Vienne, qui ne paraissait point, donna encore à madame de Granson une autre douleur. Elle

sortit de chez mademoiselle de Mailly pour aller chercher son père, quand elle apprit, par un homme à lui, qu'il était en ôtage entre les mains de milord Montaigu, et qu'il ne serait libre, que lorsque les citoyens sur lesquels Édouard voulait exercer sa vengeance auraient subi le supplice auquel ils étaient condamnés.

Un écuyer du comte de Canaple lui remit en même temps une lettre dont il était chargé. La consternation où il paraissait la jeta elle-même dans le plus grand trouble. Elle prit et ouvrit cette lettre d'une main tremblante, et lut ce qui suit avec un saisissement qui augmentait à chaque ligne.

« Ce n'est que dans ce moment où je vais à la mort,
« que j'ose vous dire pour la première fois que je vous
« aime. Vous ne l'avez pas ignoré, madame; vos ri-
« gueurs me l'ont appris depuis long-temps; mais avez-
« vous bien connu quelle est cette passion que vous
« m'avez inspirée? avez-vous cru que mon cœur ne
« demandait, ne voulait que le vôtre; que vous
« pouviez d'un mot, d'un regard, faire mon bonheur?
« Voilà, madame, cet homme que vous avez accablé
« de tant de haine. Je ne me suis jamais permis de
« vous parler; je me suis imposé des lois aussi sévères
« que celles que vous m'auriez imposées vous-même;
« je me suis rendu aussi malheureux que vous vouliez
« que je le fusse. J'avais espéré qu'une conduite si sou-
« mise vous apprendrait enfin que la fortune seule avait
« pu me rendre criminel. Je vous l'avouerai encore,
« madame, je me suis flatté quelquefois que la bien-
« séance et le devoir étaient plus contre moi que vous-
« même. Vous m'avez enlevé cette illusion qui m'était

« si chère, qui soutenait ma vie. Le changement de « votre condition a rendu la mienne encore plus mi- « sérable. Vous m'avez fui ; vous avez rejeté mes soins « avec une nouvelle rigueur ; nulle espérance ne me « reste : il faut mettre fin à tant de peines ; il faut « cesser de vous être odieux, en cessant de vivre. J'em- « porterai du moins la consolation de vous avoir donné, « jusqu'au dernier moment, des marques du respect ex- « trême qui a toujours accompagné mon amour. C'est « sous un nom supposé que je me présente à la mort. « Vous seule serez instruite de ma destinée ; vous seule, « madame, dans le monde, saurez que je meurs pour « vous. »

Quel sentiment, quelle tendresse la lecture de cette lettre ne produisit-elle point ! Cet homme pour lequel madame de Granson avait eu dès le premier moment une inclination si naturelle, dont elle n'avait point cru être aimée, donnait sa vie pour la sauver ; cet homme avait la passion la plus véritable et la plus flatteuse. La joie d'être si parfaitement aimée se faisait sentir dans son cœur à travers la douleur et la pitié. Plus M. de Canaple croyait être haï, plus il lui semblait digne de sa tendresse. Tout lui parut possible, tout lui parut légitime pour l'arracher à la mort.

Allez, je vous prie, allez, dit-elle à celui qui lui avait rendu cette lettre, me chercher un habit d'homme, et préparez-vous à me suivre au camp : le salut de votre maître dépend peut-être de votre diligence. Pendant le peu de temps qui s'écoula jusqu'au retour de cet homme, M. de Canaple expirant sous les coups d'un bourreau se présentait sans cesse aux yeux de ma-

dame de Granson, et la faisait presque mourir à tous les instants.

La détention de M. de Vienne lui donnait la liberté de sortir de la ville sans obstacle. Malgré sa délicatesse naturelle, elle marchait avec tant de vîtesse, qu'elle laissait bien loin derrière elle celui qu'elle avait pris pour la conduire : mais ce n'était point encore assez au gré de son impatience; elle se reprochait son défaut de force; elle tremblait de n'arriver pas assez promptement.

Lorsqu'elle eut atteint les premières gardes, un soldat, trompé par ses habits, la prit pour un homme, et voulut l'arrêter; mais un officier, touché de sa physionomie, l'arracha des mains du soldat, et la conduisit à la tente du roi, à qui elle assurait qu'elle avait un secret important à révéler.

Seigneur, lui dit-elle, en se prosternant à ses pieds, je viens vous demander la mort; je viens vous apporter une tête coupable, et sauver une tête innocente. J'étais du nombre des citoyens qui doivent périr pour le salut de tous; un étranger, par une pitié injurieuse pour moi, veut m'enlever cette gloire, et a pris mon nom.

Édouard, avec toutes les qualités qui font les héros, n'était pas exempt des faiblesses de l'orgueil. La démarche de madame de Granson, en lui rappelant la cruauté où il s'était abandonné, l'irritait encore; et, la regardant avec des yeux pleins de colère : Avez-vous cru, lui dit-il, désarmer ma vengeance, en venant la braver? Vous mourrez, puisque vous voulez mourir; et cet audacieux, qui a osé me tromper, mourra avec vous.

Ah! seigneur, s'écria madame de Granson, ordonnez du moins que je meure le premier! et, se traînant aux genoux de la reine qui entrait dans ce moment dans la tente du roi: Ah! madame! ayez pitié de moi! obtenez cette faible grâce. Suis-je assez coupable pour être condamné au plus cruel supplice, pour voir mourir celui qui ne meurt que pour me sauver!

Sa fermeté l'abandonna, en prononçant ces paroles; elle ne put retenir quelques larmes. La reine, déja touchée du sort de ces malheureux, et qui venait dans le dessein d'obtenir leur pardon, fut attendrie encore par le discours et par l'action de madame de Granson, et se déclara tout-à-fait en leur faveur. La gloire qu'elle avait acquise par le gain de plusieurs batailles, et par la prise (1) du roi d'Écosse, la mettait en droit de tout demander; mais Édouard, toujours inflexible, ne répondit qu'en ordonnant à un officier de ses gardes de faire hâter le supplice des prisonniers.

Cet ordre, qui ne laissait plus d'espérance à madame de Granson, rappela tout son courage. Se relevant des genoux de la reine où elle était encore, et regardant Édouard avec une fierté mêlée d'indignation: Hâtez-vous donc aussi, dit-elle, de me tenir parole, et faites-moi conduire à la mort: mais sachez que vous allez verser un sang assez illustre pour trouver des vengeurs.

La grandeur d'ame a des droits sur le cœur des

---

(1) Bruce, roi d'Écosse, avait fait une irruption en Angleterre pendant qu'Édouard était en France. Il fut défait et pris par la reine d'Angleterre, qui se mit à la tête des troupes qu'elle avait rassemblées à la hâte.

héros qu'elle ne perd jamais. Édouard, malgré sa colère, ne put refuser son admiration à madame de Granson. Plus touché de la fermeté avec laquelle elle continuait de demander la mort, qu'il ne l'avait été de sa douleur, et les dernières paroles qu'elle venait de lui dire lui faisant soupçonner quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure qui méritait d'être éclairci, il fit signe à ceux qui étaient dans sa tente de se retirer. Votre vie, lui dit-il alors, et celle de vos concitoyens vont dépendre de votre sincérité. Quel motif assez puissant vous a déterminé à l'action que vous venez de faire?

La vie, sire, me coûterait moins à perdre, répondit-elle, que l'aveu que votre majesté exige; mais l'intérêt d'une vie bien plus chère que la mienne triomphe de ma répugnance. Vous voyez à vos pieds une femme qui a été assez faible pour aimer, et qui a eu assez de force pour cacher qu'elle aimait. Mon amant, persuadé qu'il était haï, a eu cependant assez de générosité et de passion pour sacrifier sa vie à la conservation de la mienne. Une action si tendre, si généreuse, a fait sur mon cœur toute son impression. J'ai cru, à mon tour, lui devoir le même sacrifice; et ma reconnaissance et ma tendresse m'ont conduite ici.

Mais, dit la reine, pourquoi tant de contrainte? Car je suppose que vous êtes libre, et que votre inclination est permise. Je n'ai pas toujours été libre, madame, répondit madame de Granson; et depuis que je le suis, il fallait une action aussi extraordinaire pour m'arracher l'aveu de ma faiblesse.

Quel est donc cet homme, reprit Édouard, qui a

tant fait pour vous? et qui êtes-vous vous-même? Ma démarche, sire, répondit-elle avec une contenance qui marquait sa confusion, devrait me faire cacher à jamais mon nom. J'avoue, cependant, qu'il m'en coûte moins de dire à votre Majesté que je suis la fille du gouverneur de Calais, que de nommer M. de Canaple.

Édouard ne put tenir davantage. Pressé par ses propres sentiments, et déterminé par les instances de la reine, il ordonna à milord d'Arondel et à M. de Mauny, qu'il fit appeler, d'aller chercher les prisonniers, et de les lui amener. Ces deux seigneurs se hâtèrent d'exécuter un ordre qu'ils recevaient avec tant de plaisir.

Deux des six, déja sur l'échafaud, voyaient sans aucune altération les apprêts de leur supplice; et, quoiqu'ils s'embrassassent tendrement, c'était sans faiblesse. Milord d'Arondel, qui les vit de loin, cria : Grâce! grâce! alla à eux avec promptitude, et reconnut avec la plus grande surprise M. de Châlons.

En croirai-je mes yeux, lui dit-il en l'embrassant? Est-ce vous que je vois? est-ce M. de Châlons que je viens d'arracher des mains d'un bourreau? Par quelle étrange aventure un homme tel que vous se trouve-t-il ici? Je n'y suis pas seul, répondit M. de Châlons; M. de Canaple, que vous voyez, a fait ce que j'ai fait, et ce que vous auriez fait vous-même dans les circonstances où nous nous sommes trouvés.

Milord d'Arondel, au nom de M. de Canaple, le salua avec toute sorte de marques de considération. Éloignons-nous promptement, leur dit-il, d'un lieu où je rougis pour ma nation que vous ayez pu être

conduits, et venez chez le roi, où nous avons ordre de vous mener.

M. de Châlons lui conta, en y allant, que ce n'était que depuis deux jours qu'il avait pu entrer dans Calais. Pardonnez-moi, milord, de n'avoir pas rempli vos intentions, et de n'avoir songé, dans ce moment, qu'à sauver mademoiselle de Mailly. Je n'ai plus rien à demander à votre amitié, répliqua milord d'Arondel: je suis réuni à madame d'Arondel; il ne me reste de souhaits à faire que pour votre bonheur; et, se tournant vers M. de Canaple: Je n'aurais guère moins d'empressement, lui dit-il, de contribuer au vôtre. M. de Châlons voudra bien vous assurer que vous pouvez compter sur moi.

Ils se trouvèrent alors si près de la tente du roi, que M. de Canaple n'eut presque pas le temps de répondre à des offres si obligeantes. Milord d'Arondel entra pour informer le roi du nom des prisonniers.

Madame de Granson n'eut pas plutôt entendu nommer M. de Canaple, que se mettant de nouveau aux genoux de la reine: Ah! madame, lui dit-elle, accordez-moi la grâce de me retirer; je ne puis soutenir la honte qui m'accable, et l'indécence de l'habit que je porte. Vous craignez, répondit la reine qui avait remarqué son trouble au nom de M. de Canaple, la vue d'un homme pour qui vous avez voulu mourir!

Le sacrifice de la vie, madame, répondit madame de Granson, n'est pas toujours le plus difficile. Vos sentiments sont si honnêtes, dit la reine, qu'ils m'inspirent autant d'estime pour vous, que vous m'avez d'abord inspiré de pitié; je veux que vous soyez heu-

reuse, et je vous promets d'y travailler. Allez, suivez madame de Warwick, elle aura soin de vous donner les choses qui vous sont nécessaires.

J'ose encore, madame, demander une grâce à votre Majesté, répliqua madame de Granson : mon père pleure ceux que votre bonté a sauvés; daignez ordonner qu'on aille sécher ses larmes. Vous serez satisfaite, lui dit la reine en la congédiant.

M. de Canaple et M. de Châlons furent ensuite introduits. Je ne croyais pas, leur dit le roi, avoir sauvé la vie à des ennemis si dangereux. Je sais que le courage de l'un et de l'autre a retardé plus d'une fois mes victoires. Daignez, sire, répondit M. de Canaple, ne pas rappeler des choses dont les bontés de votre Majesté nous feraient repentir, s'il était possible de se repentir d'avoir fait son devoir. Peut-être, lui dit Édouard en souriant, pourrais-je mettre votre vertu à des épreuves plus dangereuses. Allez, sous la conduite de milord d'Arondel, chez M. de Warwick faire vos remerciements à la personne à qui vous devez véritablement la vie.

Le comte de Canaple, à qui il n'était pas permis de questionner le roi, ne fut pas plutôt hors de sa présence, qu'il demanda à milord d'Arondel, avec un empressement et un trouble dont il ne démêlait pas la cause, l'éclaircissement de ce que ce prince venait de dire. Je sais, lui dit milord d'Arondel, qu'un jeune homme, d'une extrême beauté, que je viens de voir aux pieds de la reine, est venu demander au roi de mourir pour vous... Ah! milord, s'écria le comte de Canaple, qui n'osait croire ce qui lui venait dans l'esprit,

je mourrai si vous n'avez la bonté de satisfaire mon impatience. Vous n'aurez pas long-temps à attendre, lui dit milord d'Arondel, nous voici chez madame de Warwick, où j'ai ordre de vous mener, et où je vous laisse.

Madame de Granson était seule avec une femme que madame de Warwick lui avait donnée pour la servir, lorsque M. de Canaple entra. Quoi! madame, s'écria-t-il en allant à elle avec beaucoup de précipitation, et en se jetant à ses pieds, c'est vous! c'est vous, madame! l'univers entier serait-il digne de ce que vous avez fait !

Madame de Granson, mille fois plus interdite et plus embarrassée qu'elle ne l'avait encore été, baissait les yeux, gardait le silence, et tâchait de se dérober aux empressements du comte de Canaple. Daignez me regarder un moment, madame, lui dit-il; pourquoi me sauver la vie, si vous voulez que je sois toujours misérable?

Puisqu'il fallait mourir pour sauver mon père, lui dit-elle enfin, c'était à moi de mourir. Ah! madame, répondit-il pénétré de douleur, que me faites-vous envisager? ce n'est donc que le devoir qui vous a conduite ici? et comment ai-je pu penser un moment le contraire? il vous en coûtait donc moins de renoncer à la vie, que de devoir quelque chose à ma mémoire! Vous ne le croyez pas, lui dit madame de Granson, en le regardant avec des yeux pleins de douceur; et peut-être aurais-je besoin de me justifier auprès de vous de ce que je fais pour vous!

Vous justifier, vous, madame, répliqua M. de Canaple

avec beaucoup de vivacité! De grâce, finissons cette conversation, lui dit-elle; vos plaintes seraient injustes, et votre reconnaissance me donne trop de confusion. Quelle contrainte m'imposez-vous, madame, répliqua M. de Canaple! Lisez du moins dans mon cœur, lisez ce que vous ne voulez pas entendre, et que je vous dirais avec tant de plaisir.

M. de Châlons, empressé de voir madame de Granson pour savoir des nouvelles de Mademoiselle de Mailly, entra dans la chambre dans ce même temps avec M. d'Arondel qu'il avait ramené. Le premier mouvement de madame de Granson fut de se lever pour sortir. Elle ne pouvait s'accoutumer à ce qu'elle avait fait, et aurait voulu se dérober à tous les yeux; mais M. de Châlons la pria avec tant d'instance de rester, qu'elle fut forcée d'y consentir. Pour excuser peut-être la démarche qu'elle avait faite, elle se mit à lui raconter la douleur de mademoiselle de Mailly, lorsqu'elle l'avait reconnu.

Le plaisir d'être aimé, quelque sensible qu'il soit, ne l'emporte pas sur l'intérêt de ce qu'on aime. M. de Châlons ne vit, ne sentit que la peine de mademoiselle de Mailly. Il priait madame de Granson de ne pas différer un moment son retour à Calais. Elle se serait rendue avec joie à ce qu'il desirait; mais il fallait la permission de la reine. Milord d'Arondel, sûr des bontés de cette princesse, se chargea de l'obtenir.

Tandis qu'il était allé la lui demander, M. de Châlons rendait compte à madame de Granson de ce qui le regardait, et lui apprenait les raisons qui avaient engagé M. de Canaple de voir mademoiselle de Mailly avec tant d'assiduité. Il ne devait rester aucun doute

à madame de Granson; mais on n'a jamais trop de sûreté sur ce qui intéresse vivement le cœur; aussi l'écoutait-elle avec beaucoup d'attention et de plaisir. Pour M. de Canaple, uniquement occupé de la voir, de l'entendre, de l'admirer, il ne prenait que peu de part à la conversation.

La présence de M. de Vienne, que milord d'Arondel avait trouvé chez la reine, et qui parut alors, vint le tirer de cet état heureux, et lui donner une inquiétude et un trouble comparable au plus grand qu'il eût jamais éprouvé. Ce moment allait décider de son sort.

Madame de Granson, dès qu'elle aperçut son père, alla se jeter à ses genoux, si pleine de crainte et de confusion, qu'il ne lui fut pas possible de prononcer une parole; mais les larmes qu'elle répandait sur les mains de M. de Vienne parlaient pour elle.

Je ne vous fais aucun reproche, ma chère fille, lui dit-il en l'embrassant; le succès de votre entreprise l'a justifiée. Je me plains seulement de M. de Canaple, qui voulait me dérober, et à toute la terre, la connaissance d'une action aussi généreuse que la sienne, et qui m'a laissé ignorer des sentiments que je lui ai souhaités plus d'une fois. Il eût fallu, monsieur, pour prendre la liberté de vous parler, répliqua M. de Canaple, en être avoué, et je n'oserais même parler aujourd'hui.

Je crois pourtant, dit M. de Vienne, que je ne ferai pas un usage tyrannique de mon pouvoir, en ordonnant à ma fille de vous regarder comme un homme qui sera dans peu son mari. Ah! monsieur, s'écria M. de

Canaple, quelle reconnaissance pourra jamais m'acquitter envers vous! Consentirez-vous à mon bonheur, madame, dit-il à madame de Granson, en s'approchant d'elle de la façon la plus soumise? Dites un mot, un seul mot; mais songez qu'il va décider de ma vie. La démarche que j'ai faite, lui dit-elle, vous a dit ce mot que vous me demandez.

M. de Canaple, pénétré de la joie la plus vive, l'exprimait bien moins par ses discours que par ses transports. Madame de Granson, honteuse de tant d'amour, se hâta de profiter de la permission d'aller à Calais, que milord d'Arondel vint lui apporter. M. de Canaple, M. de Châlons, et M. de Vienne, y allèrent avec elle. M. de Châlons attendit dans une maison de la ville les nouvelles que M. de Canaple devait lui apporter.

Mademoiselle de Mailly, en proie successivement et presque dans le même temps à la plus grande douleur et à la plus grande joie, avait pensé mourir d'une agitation si violente. Madame de Granson et elle s'embrassèrent à plusieurs reprises, et se firent à-la-fois mille questions. Mademoiselle de Mailly, naturellement éloignée de toute sorte de dissimulation, enhardie encore par la vertu solide dont elle se rendait témoignage, ne contraignit point ses sentiments. Elle parla de M. de Châlons avec toute la tendresse et la reconnaissance qu'exigeait ce qu'il venait de faire pour elle.

Voulez-vous le récompenser, lui dit le comte de Canaple? donnez-lui la permission de vous voir. C'est mon père, répondit-elle, et non ma façon de penser, qui doit régler ma conduite. J'espère qu'il vous ordonnera ce que je vous demande, lui dit le comte de

Canaple : milord d'Arondel s'est assuré de la protection de la reine d'Angleterre pour M. de Châlons, et votre mariage est le prix de la liberté de M. de Mailly. Ah! dit encore mademoiselle de Mailly, il ne faut point que ce consentement lui soit arraché ; tout bonheur cesserait d'être bonheur pour moi, si je l'obtenais contre sa volonté.

M. de Mailly, préparé par M. de Vienne à ce que l'on demandait de lui, entendit en entrant dans la chambre de sa fille, ces dernières paroles ; et, allant à elle les bras ouverts : Non, ma chère fille, lui dit-il, ce ne sera point contre ma volonté que vous serez heureuse ; j'ai souffert, autant que vous, des peines que je vous ai faites. Oubliez-les ; c'est un père qui vous aime, qui vous a toujours aimée, qui vous le demande ; et joignez-vous à moi pour les faire oublier à M. de Châlons, que je vais vous amener. Le malheureux état où madame de Mailly est réduite ne permet plus de ressentiment contre elle, et ne peut que vous laisser de la pitié.

Madame de Mailly était effectivement menacée d'une mort prochaine. Le chagrin dont elle était dévorée depuis long-temps, et que le peu de succès de ses artifices redoublait encore, l'avait jetée dans une maladie de langueur qui augmentait tous les jours.

Madame de Granson, pour laisser à mademoiselle de Mailly la liberté de recevoir M. de Châlons, la quitta, et M. de Canaple la suivit. M. de Mailly, accompagné de M. de Châlons, parut un moment après ; et, le présentant à sa fille : Je vous avais séparés malgré moi, mes chers enfants, leur dit-il ; c'est de tout mon cœur que je vous rejoins.

La joie de ces deux personnes, après une si longue absence, après s'être donné l'un et l'autre tant de marques de tendresse, ne saurait s'exprimer. Mademoiselle de Mailly, autorisée par la présence de son père, disait à M. de Châlons des choses plus flatteuses qu'elle n'eût osé lui dire s'ils avaient été sans témoin. Pour lui, enivré de son bonheur, il ne lui tenait que des discours sans suite et sans liaison. Mais, après ses premiers transports, et lorsque l'absence de M. de Mailly lui eut laissé plus de liberté, il se trouva pressé de lui avouer les soupçons qu'il avait eus contre elle. Quoiqu'ils n'eussent produit d'autre effet que de le rendre malheureux, quoiqu'elle eût pu les ignorer toujours, il fallait pour avoir la paix avec lui-même, qu'il lui en demandât pardon.

Vous me demandez pardon, lui dit-elle, vous à qui j'ai causé tant de différentes peines, vous qui avez voulu donner votre vie pour moi, vous enfin qui m'avez aimée dans le temps que vous auriez dû me haïr !

Cette conversation, si pleine de charmes, fut interrompue par madame de Granson. Elle venait apprendre à mademoiselle de Mailly que le roi et la reine d'Angleterre feraient le lendemain leur entrée dans Calais, et qu'il fallait qu'elle se disposât à être présentée à la reine.

La mort de madame de Mailly, qui arriva la même nuit, loin de dispenser mademoiselle de Mailly de ce devoir, lui en faisait au contraire une nécessité. Il fallait éloigner M. de Mailly d'un lieu qui lui présentait des objets si affligeants, et en obtenir la liberté de la reine. Je ne vous accorde cette grâce, lui dit cette princesse, lorsque mademoiselle de Mailly lui fut présentée, qu'à

la condition que M. de Mailly consentira à votre mariage avec M. de Châlons. Je veux qu'il se fasse dans le même temps que celui de madame de Granson et de M. de Canaple, et avant que vous partiez de Calais.

La situation de mon père et la mienne, madame, répondit mademoiselle de Mailly, exigent que nous demandions à votre Majesté de vouloir bien nous accorder quelque temps pour exécuter les ordres qu'elle daigne nous donner. Je devrais, lui dit la reine que milord d'Arondel avait instruite, pour vous récompenser de la prière que vous me faites, vous la refuser. Mademoiselle de Mailly baissa les yeux en rougissant.

La reine, après avoir donné des louanges à sa modestie, ordonna à M. de Vienne de dire à M. de Mailly, de la part du roi, que lui et sa fille avaient la liberté de se retirer où ils jugeraient à propos, pourvu que M. de Châlons reçût de nouveau sa parole, et qu'il les accompagnât au lieu qu'ils auraient choisi.

M. de Mailly, qui souhaitait avec passion ce que l'on demandait, rendit au roi et à la reine de très-humbles actions de grâces, et partit le même jour pour ses terres de Flandre, où le mariage de M. de Châlons et de mademoiselle de Mailly fut célébré peu de mois après.

Celui de madame de Granson se fit dès le lendemain, et M. de Canaple jouit enfin d'un bonheur qui lui fut donné par les mains de l'amour. Ils allèrent en Bourgogne attendre M. de Vienne, qui fut obligé de conduire les habitants de Calais au roi Philippe.

Ces pauvres gens, forcés d'abandonner leur patrie, venaient en demander une nouvelle. Leur fidélité parlait

en leur faveur; on leur donna des terres où ils allèrent s'établir, et où ils n'eurent point à regretter les pertes qu'ils avaient faites. Eustache de Saint-Pierre et sa famille restèrent attachés au comte de Canaple, et en reçurent un traitement digne de leur vertu.

Comme la reine se trouva grosse, et qu'Édouard, pour affermir sa conquête, voulut passer l'hiver à Calais, milord d'Arondel demanda et obtint la permission d'y faire venir madame d'Arondel. M. de Mauny avait déja obtenu de M. de Liancourt, à force de services et d'amitié, le pardon de madame de Mauny et le sien.

FIN DU SIÉGE DE CALAIS.

LES MALHEURS

DE L'AMOUR.

Épître Dédicatoire.

Je n'écris que pour vous ; je ne desire des succès que pour vous en faire hommage ; vous êtes l'univers pour moi.

LES MALHEURS DE L'AMOUR.

Insano nemo in amore sapit. PROPERT.

PREMIÈRE PARTIE.

MON grand-père avait acquis de grands biens dans une charge de finance, et laissa mon père à portée de les accroître par la même voie. Des richesses acquises avec tant de facilité persuadent volontiers à ceux qui les possèdent qu'elles leur sont dues, et ne leur laissent qu'une espèce de mépris pour ceux que la fortune n'a pas aussi-bien traités.

Mon père était né pour penser plus raisonnablement; il ne lui manquait, pour avoir de l'esprit et du mérite, que la nécessité d'en faire usage; mais on ne sent guère cette nécessité, quand on jouit d'une grande fortune qu'on n'a pas eu la peine d'acquérir. Les talents et les pensées saines sont presque toujours le fruit du besoin ou du malheur.

Ma mère était d'une condition pareille à celle de mon père. Ils joignirent, par leur mariage, des richesses à des richesses, et je naquis dans le sein d'une

abondance, que ma qualité de fille unique ne me donnait à partager avec personne.

Mon éducation s'en ressentit. A peine avais-je les yeux ouverts, que je savais déja que j'étais une grande héritière. Non-seulement on satisfaisait mes fantaisies; on les faisait naître. On m'accoutumait à être fière et dédaigneuse. On voulait que je dépensasse, mais on se gardait bien de m'apprendre à donner. Enfin, on n'oubliait rien pour me rendre digne de l'état de grande dame, que je devais avoir un jour.

L'usage est établi de mettre, à un certain âge, les filles dans un couvent, pour leur faire remplir les premiers devoirs de la religion. La vanité décida de celui où je devais être. Une abbaye célèbre fut choisie, parce qu'on y mettait toutes les filles de condition, et qu'il était du bon air d'y être élevée. Le faste me suivit dans le couvent; on n'eut garde de me laisser à la nourriture ordinaire, dont toutes les pensionnaires, qui valaient mieux que moi, s'accommodaient; il me fallait des mets particuliers. Ma fille est délicate, disait ma mère (car il est de l'essence d'une riche héritière de l'être); elle ne serait pas nourrie. Cette santé, prétendue délicate, était cependant très-robuste; mais, ce qu'elle ne demandait pas, la vanité de mes parents le demandait. Il me fallait, à toute force, des distinctions : on voulut que j'eusse, par le même principe, outre une femme pour me servir, une gouvernante en titre. Quoique ce ne fût pas l'usage de la maison, les religieuses, éblouies de la grosse pension, consentirent à tout.

Il n'est guère de lieu où les richesses imposent plus

que dans les couvents : les filles qui y sont renfermées, dans le besoin continuel où elles sont d'une infinité de petites choses, regardent avec respect celles dont elles espèrent de les recevoir ; aussi eus-je bientôt une cour assidue. Loin de s'occuper à me corriger, on me louait à l'envi. J'étais la plus aimable enfant qu'on eût jamais vue. On me donnait par-tout la première place, et on me remplissait la tête de mille impertinences. Mon père et ma mère, charmés de ce qu'on leur disait de moi, redoublaient leurs présents, et j'en étais encore mieux gâtée. J'étais parvenue à ma quatorzième année, que je n'avais encore reçu ni chagrin, ni instruction. Une petite aventure qui m'arriva me donna l'un et l'autre.

Ma gouvernante me faisait manger quelquefois au réfectoire, pour étaler aux yeux de mes compagnes ma magnificence. Je faisais part à mes complaisantes de ce qu'on me servait; les autres n'en tâtaient pas : c'était une leçon que ma gouvernante m'avait donnée, que je suivais cependant avec peine : il y avait dans le fond de mon cœur quelque chose qui répugnait à tout ce qu'on me faisait faire.

Mademoiselle de Renonville, d'une des premières maisons de Picardie, aussi sottement fière de sa noblesse qu'on voulait que je le fusse de mes richesses, ne s'était jamais abaissée à venir chez moi : elle fit plus ce jour-là; elle s'empara de la place que j'avais coutume d'occuper. J'allais en prendre une autre, quand ma gouvernante, offensée de ce manque de respect, s'avisa de vouloir me faire rendre la mienne.

Cette dispute fut longue et vive. La Renonville

exagera les avantages de sa naissance, et n'épargna point les traits les plus piquants sur la mienne. Pendant ce temps-là, j'avais les yeux baissés; je ne savais que faire de toute ma personne : je sentais confusément du dépit, de la colère et de la honte. Ce que j'entendais m'était tout nouveau, et me faisait naître des idées qui étonnaient mon petit orgueil.

Une religieuse plus raisonnable que les autres, et véritablement raisonnable, vint me tirer de cette embarrassante situation, et m'emmena dans sa chambre.

Dès que nous y fûmes, je me mis à pleurer de tout mon cœur. Savez-vous ce qu'il faut faire, me dit la religieuse? il faut, au lieu de pleurer, être bien aise de n'avoir point de tort. Hélas! non, je n'en ai aucun, répondis-je en continuant de pleurer; si ma gouvernante ne m'en avait empêchée, je me serais mise ailleurs, et je n'aurais pas le chagrin que j'ai; ce qui me fâche, c'est que les pensionnaires qui me font le plus de caresses étaient bien aises de me voir mortifiée. Que veut dire mademoiselle de Renonville, que je lui dois du respect? pourquoi lui en devrais-je? Vous ne lui en devez point aussi, répondit la religieuse; mais elle est fille de qualité, et vous ne l'êtes pas.

Ces distinctions étaient toutes nouvelles pour moi; mais, par une espèce d'instinct, je craignais d'en demander l'explication. Eugénie (c'était le nom de la religieuse) n'attendit pas mes questions. Vous avez le cœur bon, me dit-elle, et je vous crois l'esprit assez avancé pour être capable de ce que j'ai à vous dire. On ne vous a mis jusqu'ici que des idées fausses dans la tête, et il faut vous en défaire.

Votre père a acquis son bien par des voies et dans des emplois peu honorables : c'est une tache qui ne s'efface jamais entièrement. Mais pourquoi, demandai-je, cette noblesse est-elle tant estimée? C'est, me répondit-elle, que son origine est presque toujours estimable : d'ailleurs il a fallu quelques distinctions parmi les hommes; celle-là était la plus facile.

Ma mère, qui vint me voir, interrompit cette conversation. Ma gouvernante s'empressa de lui exagérer l'affront que je venais de recevoir : ma sortie fut résolue sur-le-champ; je n'en fus pas fâchée. J'éprouvais avec mes compagnes à-peu-près la même honte que si elles m'avaient vue toute nue. Je regrettais pourtant Eugénie : elle m'avait dit, à la vérité, des choses fâcheuses; mais elle ne m'avait pas méprisée; une lueur de raison, qui commençait à m'éclairer, me faisait sentir que j'avais besoin de ses instructions.

J'allai la trouver dans sa cellule; je l'embrassai de tout mon cœur, et à plusieurs reprises. Ce que vous faites, me dit-elle, ma chère enfant, prouve votre heureux naturel : il serait bien triste que vous ne fussiez pas raisonnable; vous êtes faite pour l'être; mais les exemples que vous allez avoir devant les yeux vont vous séduire; vous êtes encore bien jeune pour y résister. Je vous aime : je veux que vous m'aimiez aussi. Venez me voir souvent, je vous donnerai mes avis; et, si vous avez confiance en moi, je vous ferai éviter des ridicules, et peut-être des malheurs réels.

Je l'embrassai une seconde fois : nous pleurâmes toutes deux en nous quittant, et cette conversation fut le commencement d'une liaison à laquelle je dois

le peu que je vaux. Eugénie m'a éclairée sur la plupart des choses; elle me les a fait voir telles qu'elles sont; et, si elle ne m'a pas empêchée de faire de grandes fautes, elle me les a du moins fait sentir.

Dès que je fus retournée dans la maison paternelle, on songea à me donner des maîtres que je n'avais pu avoir dans le couvent : les plus chers furent préférés. On se persuade, quand on est riche, que les talents s'achètent comme une étoffe. Heureusement la nature avait mis ordre que la dépense ne fût pas perdue avec moi. J'étais née avec les plus heureuses dispositions : je fus bientôt la meilleure écolière de mes maîtres. J'avais, outre cela, une figure charmante : il y a si long-temps que j'étais belle, qu'il n'y a plus de vanité à dire que je l'étais en perfection.

Être belle, être excessivement riche, c'était plus qu'il n'en fallait pour attirer les prétendants; aussi vinrent-ils en foule : heureusement mon père s'était mis dans la tête de ne me marier qu'à dix-huit ans.

Ma mère seule eût été bien capable d'attirer du monde chez elle : si elle n'était pas aussi régulièrement belle que moi, elle ne laissait pas de l'être beaucoup; et, si elle n'eût voulu être que ce qu'elle était, elle eût été tout-à-fait aimable : mais elle voulait être une femme de condition; elle en prenait, autant qu'elle pouvait, les airs et les manières; ce n'est pas tout : elle voulait avoir plus d'esprit que la nature ne lui en avait donné. Il y a de certaines expressions que les gens du grand monde mettent de temps en temps à la mode, qui signifient tout ce qu'on veut, qui ont été plaisantes la première fois qu'on en a fait usage, mais

qui deviennent précieuses ou ridicules, quand on s'avise de les trop répéter.

Ma mère tombait à tout moment dans cet inconvénient: les façons communes de parler n'étaient point de son goût; les élégantes ne lui étaient pas familières; elle s'y méprenait presque toujours : je ne sais si c'était pour se donner le temps de les trouver, ou si elle y entendait finesse; mais elle traînait toutes ses paroles.

Que la façon libre dont je parle de ma mère ne prévienne point contre moi : je n'ai jamais manqué à ce que je lui devais; je l'ai aimée tendrement, et j'étais quelquefois au désespoir du soin qu'elle prenait de gâter tout ce qu'elle avait de bon et d'aimable : je m'imaginais que mon exemple la corrigerait; j'avais pour cela une attention continuelle à éviter tout ce qui avait la plus légère apparence d'affectation.

Du caractère dont je viens de la dépeindre, on juge bien qu'elle ne voulait vivre qu'avec les personnes de qualité : les noms, les titres faisaient tout auprès d'elle. Avec quel soin, avec quelle dépense allait-elle se chercher parmi ces gens-là des ridicules et des dégoûts! N'importe, tout était supporté pour avoir le plaisir de se montrer aux spectacles avec une duchesse, et pour dire à quelques complaisants du second ordre : La duchesse une telle, le duc un tel, viennent souper chez moi.

Ces jours si agréables n'étaient cependant pas sans embarras : il fallait écarter de la maison ces mêmes complaisants à qui mon père avait donné le droit de venir familièrement, et dont ma mère aurait eu honte. Quelques petits parents étaient dans le même cas, et

augmentaient les embarras ; car on ne voulait point absolument les montrer, et ils n'étaient nullement disposés à se cacher.

Je me rappelle encore, avec une sorte de honte, ce qui se passait les jours où les grandes compagnies devaient venir. Tout était dès le matin en l'air dans la maison. Les instructions que ma mère distribuait commençaient par mon père : on ne pouvait le renvoyer comme les autres ; il fallait du moins tâcher de lui donner les manières convenables. C'était, comme je l'ai dit, un bon homme qui aurait eu naturellement le sens droit, si sa femme lui en avait laissé le pouvoir; mais, à force de lui vanter l'excellence de vivre dans ce qu'elle appelait la bonne compagnie, il s'en était coiffé presque autant qu'elle. On lui avait sur-tout recommandé des airs aisés : il est difficile de ne pas confondre une liberté honnête avec la familiarité ; l'usage du monde apprend seul ces différentes delicatesses; aussi mon père et ma mère s'y méprenaient-ils toujours.

Jamais de titres, jamais de monsieur, même en leur parlant : ils n'en venaient pas avec moins d'empressement dans la maison. La liberté d'y amener qui on voulait, et plus encore peut-être le plaisir de se moquer de nous, ne laissaient pas sentir à ces grands seigneurs et à ces grandes dames, qu'il y avait autant d'indécence à eux d'y venir, qu'à nous de sottise de les recevoir.

Ma mère ne pouvait se dispenser d'être coquette; l'état de jolie femme et de femme du grand monde l'exige : la difficulté était d'avoir des amants de bon air.

Un homme qui eût été de la cour lui eût fait tournèr la tête; mais ces messieurs ont aussi leurs maximes : il serait du dernier ridicule d'accorder des soins suivis à une bourgeoise, et de s'y attacher sérieusement.

Ma présence ne nuisait à rien. L'usage qui ne permettait pas à une mère d'avoir des prétentions quand sa fille paraissait dans le monde était changé dès ce temps-là; chacune avait ses adorateurs : il arrivait même assez souvent que l'on commençait par la mère, sur-tout lorsqu'il était question de mariage.

Entre les familiers de la maison, le chevalier de Dammartin était le plus autorisé; c'est lui qui donnait le ton. La malignité, plus encore la vanité, le rendaient caustique et médisant; il méprisait tout le monde, pour s'estimer plus à son aise. A force de parler contre la noblesse des autres, on s'était persuadé l'excellence de la sienne : la même voie lui avait acquis la réputation de vertu et de probité. Il s'était établi juge. Il décidait souverainement en tout genre; mais il ne parlait pas tous les jours. Il était établi qu'il avait de l'humeur, on la respectait; je crois en vérité qu'on lui en faisait un mérite. Mon père était le seul pour qui il n'en eût point; il lui souriait même quelquefois : il est vrai que cette faveur précédait toujours quelques emprunts, qu'on ne rendait jamais.

Les autres hommes qui nous faisaient l'honneur de venir se moquer de nous étaient la plupart des petits-maîtres : beaucoup de suffisance, un babil intarissable, une très-grande ignorance, un souverain mépris pour les mœurs, nuls principes : vicieux par air, et débauchés par oisiveté; voilà ce qu'ils étaient tous.

Je passai près d'une année après ma sortie du couvent, sans être admise dans les grandes compagnies : on voulut auparavant me laisser acquérir la bonne grâce du maître à danser, m'instruire de ce qu'on appelle le savoir-vivre, la politesse, et sur-tout me donner le bon ton.

Si je voulais me laisser aller aux réflexions, cette matière m'en fournirait beaucoup; mais elles seraient également inutiles à ceux qui sont capables d'en faire, et à ceux qui n'en font jamais.

Je regagnais mon appartement aussitôt qu'on avait dîné; j'y passais peut-être les plus doux moments que j'ai passés de ma vie. Dès que mes maîtres m'avaient quittée, je lisais des romans que je dévorais. Un fonds de tendresse et de sensibilité que la nature a mis dans mon cœur me donnait alors des plaisirs sans mélange. Je m'intéressais à mes héros; leur malheur et leur bonheur étaient les miens. Si cette lecture me préparait à aimer, il faut convenir aussi qu'elle me donnait du goût pour la vertu : je lui dois encore de m'avoir éclairée sur mes amants.

Le marquis du Fresnoi, qui s'attacha à moi dès que je parus dans le monde, fut le premier qui donna lieu à mes remarques : je lui plaisais plus qu'il ne voulait qu'on le crût; aussi n'avait-il garde d'employer les petits soins et les complaisances; il cachait au contraire, autant qu'il lui était possible, l'attention qu'il avait à me suivre et à me regarder.

Je crois qu'il eût voulu me le cacher à moi-même; du moins, s'il eût osé, il m'en eût demandé le secret. Rien n'était plus plaisant que les peines qu'il prenait

pour donner à ses galanteries un air cavalier; c'était comme s'il m'eût dit : Je vous conseille de m'aimer ; mais le ton devenait différent, quand le hasard lui fournissait l'occasion de me parler en particulier. L'amour, qui n'avait rien alors à démêler avec la vanité, se montrait tendre et devenait timide.

Toute jeune que j'étais, le contraste de cette conduite me paraissait parfaitement ridicule, et me donnait pour M. du Fresnoi des sentiments très-différents de ceux qu'il voulait m'inspirer. Il ne fut pas long-temps sans avoir des rivaux : ma beauté et la qualité de grande héritière lui en donnaient de deux espèces: ceux qui voulaient m'épouser, et ceux qui croyaient leur honneur intéressé à attaquer toutes les jolies femmes. Je ne sais auquel de ces deux motifs je dus l'amour du marquis de Crevant; il était assez aimable, sans être cependant exempt des airs et des défauts des gens de son âge.

J'allais tout conter à mon Eugénie : elle riait de mes dégoûts et de mes surprises. Gardez-vous comme vous êtes, me disait-elle, le plus long-temps que vous pourrez. Votre père vous aime; profitez de cette tendresse pour choisir un mari qui vous rende heureuse. Votre raison et votre cœur ne parlent encore pour personne. Je voudrais bien que le cœur se tût toujours: mais je crains qu'il ne se mêle un jour de vos affaires plus qu'il ne faudrait. Vous avez un fonds de sensibilité qui m'alarme pour le repos de votre vie. Vous êtes perdue, mon enfant, si vous trouvez quelqu'un qui sache aimer et vous persuader qu'il vous aime.

Hélas! je touchais au moment où cette prédiction

devait s'accomplir. Ma mère, avide de tous les lieux où l'on pouvait se montrer, retint une loge pour la première représentation d'une pièce. Nous devions y aller avec une duchesse qui nous avait prises pour pis-aller, et qui trouva une compagnie plus convenable.

Nous voilà donc, ma mère et moi, seules dans le premier balcon. Le théâtre était plein de tout ce qu'il y avait de gens de condition à la cour et à la ville. Ma mère, pour jouir de la gloire de connaître la plupart d'entre eux, ne cessait de faire des révérences. Pour moi, uniquement occupée du plaisir d'entendre la pièce, et du soin de cacher les larmes qu'elle me faisait répandre, je ne voyais personne; mais l'impatience d'entendre le bruit que faisait le marquis du Fresnoi, attira mes regards sur lui. Il disputait sur le mérite de la pièce avec un homme que je ne connaissais point, ou plutôt il lui reprochait de l'écouter; car ces messieurs condamnent ou approuvent, sans savoir le plus souvent de quoi il est question. Comme il vit que je le regardais, qu'il entendait qu'on se récriait autour de lui sur ma beauté, il crut qu'il pouvait, sans se faire tort, venir un moment dans notre loge.

Je m'aperçus que celui avec qui il avait parlé lui demanda avec empressement, lorsqu'il eut repris sa place, qui nous étions. C'est la fille et la femme d'un homme d'affaires, répondit-il : la fille est jolie, comme vous voyez; de plus ils ont un bon cuisinier; voilà ce qui m'a fait faire connaissance avec eux. Vous n'êtes donc point amoureux, dit celui à qui il parlait? Mais comme cela, répondit M. du Fresnoi. Si vous n'avez rien de mieux à faire, je vous y menerai souper ce

soir; vous me ferez même plaisir : je vais engager encore deux ou trois hommes de mes amis; car il n'est pas mal d'être les plus forts dans cette maison.

Quelque répugnance que le comte de Barbasan (c'est le nom de celui à qui il parlait) eût d'être présenté par quelqu'un dont il connaissait tous les ridicules, le desir de me voir l'emporta, et la partie fut acceptée. Ils vinrent tous deux, après la pièce, à la porte de notre loge. La présentation de M. de Barbasan fut faite légèrement : ils nous mirent dans notre carrosse, montèrent dans le leur, et furent aussitôt que nous au logis, où il y avait déja du monde.

Quelle différence de Barbasan à tout ce que j'avais vu jusque-là. Je ne parle point des grâces de sa figure; je me flatte que, si elles avaient été seules, elles n'auraient pas fait d'impression sur moi; mais son esprit, son caractère, voilà ce qui me toucha : j'eus le temps de prendre bonne opinion de l'un et de l'autre dès ce premier jour.

La conversation roula d'abord sur la pièce : nos petits-maîtres la déclarèrent détestable : je l'ai dit à Barbasan, dit le marquis du Fresnoi. Ajoutez, répliqua Barbasan, que vous me l'avez dit dès le premier acte : pour moi, je ne suis point si pressé de juger; je vais à la tragédie pour donner de l'occupation à mon cœur; si je suis touché, je n'en demande pas davantage; je ne chicane point l'auteur sur la façon; je lui sais gré, au contraire, des peines qu'il a prises pour me donner un sentiment très-agréable.

De la pièce, qui était l'histoire du jour, on passa aux aventures de la cour et de la ville. Barbasan sou-

tint toujours son caractère : il doutait; il excusait ; enfin, il eût voulu qu'on n'eût point cherché à avoir de l'esprit aux dépens d'autrui.

Le jeu finit les disputes. Barbasan ne joua point ; je ne jouai point aussi. Nous restâmes seuls désœuvrés : je m'aperçus qu'il avait les yeux attachés sur moi ; j'en fus embarrassée. Pour assurer ma contenance, je m'approchai de la table où l'on jouait. Il n'osa d'abord m'y suivre : heureusement un incident qui attira des contestations, lui en donna le prétexte. Je crois qu'il me regarda toujours; pour moi, je n'osai lever les yeux, quoique j'en eusse grande envie.

Je n'eus pas besoin de lire avant de me mettre au lit, comme j'en avais la coutume : un trouble agréable, que je n'avais jamais éprouvé, remplissait mon cœur. La figure de Barbasan se présentait à moi. Je repassais tout ce que je lui avais entendu dire; je m'applaudissais de penser comme lui : je n'osais m'arrêter sur l'attention qu'il avait eue à me regarder; je n'y pensais qu'à la dérobée. Ma nuit se passa presque entière de cette sorte. Je fus fâchée ensuite de n'avoir pas dormi. Je craignis d'en être moins jolie.

Ma toilette, qui ne m'avait point occupée jusque-là, devint pour moi une affaire sérieuse. Je voulais absolument être bien; je ne me contentais point sur le choix de mes ajustements. Où devez-vous donc aller , me dit ma femme-de-chambre, étonnée de ce qu'elle voyait? Sa question m'étonna moi-même et m'embarrassa; le sentiment qui me faisait agir m'était inconnu.

Quelques-uns de ceux qui avaient soupé le soir avec nous, vinrent y dîner le lendemain. On parla du sou-

per. Comment avez-vous trouvé Barbasan, dit un de nos petits-maîtres, en s'adressant à ma mère? il ne manque pas absolument d'esprit; et, pour un homme qui n'a pas été dans un certain monde, il n'y est point trop déplacé. Quel est-il, dit ma mère? On prétend, répondit celui qui avait parlé, qu'il est d'une ancienne maison de Gascogne; mais je n'en crois rien. Pourquoi n'en parlerait-il point? pourquoi ne s'en ferait-il pas valoir? ce secours ne serait-il pas nécessaire à quelqu'un qui n'a aucune fortune? Il a mieux que la fortune, dit le commandeur de Piennes, qui n'avait pas encore parlé : il a des sentiments d'honneur. A l'égard de sa naissance, je puis vous répondre que tel qui vante la sienne, et qui en rompt la tête à tout propos, lui est très-inférieur par cet endroit; mais, quoiqu'il connaisse le prix que ces sortes de choses ont dans le monde, il n'a pas le courage de leur donner une valeur qu'elles n'ont pas à ses yeux.

Je ne puis dire le plaisir que me fit cet honnête homme; moins, à ce que je croyais, du bien qu'il avait dit de Barbasan, que de ce qu'il avait humilié l'orgueil du petit-maître.

Nous sortîmes de bonne heure pour faire des visites : jamais elles ne m'avaient paru si ennuyeuses. Ce fut bien pis encore; ma mère, qui n'avait point de souper arrangé chez elle, s'arrêta dans une maison. Je fus louée, admirée même; mais ce n'était pas pour tous ces gens-là que j'avais pris tant de peine d'être jolie.

Revenue au logis, je lus avec soin la liste des visites; le nom que je cherchais ne s'y trouva point; j'en fu-

piquée, et n'eus garde de m'avouer la cause de mon dépit; je le mis sur le compte de l'impolitesse que je trouvais à ne pas venir remercier ma mère : il me parut que c'était la traiter trop cavalièrement.

Nous sortîmes encore plusieurs jours de suite, et Barbasan se trouva enfin au nombre de ceux qui étaient venus à notre porte : il était visible qu'il n'avait voulu que se faire écrire. Je crus qu'il ne nous trouvait pas assez bonne compagnie pour lui : cette pensée me revint plusieurs fois pendant la nuit : il ne me parut plus si aimable; mais je pensais trop souvent qu'il ne l'était pas. Ce dépit me rendit presque coquette. Je voulais plaire. Mon amour-propre, ébranlé par l'indifférence de Barbasan, avait besoin d'être rassuré.

Les spectacles, les promenades me servaient à merveille; j'y faisais toujours quelque recrue d'amants. Une espérance secrète d'y trouver mon fugitif, de me montrer à lui environnée d'une foule d'adorateurs, était pourtant ce qui me soutenait. Je le cherchais des yeux dans tous les endroits où j'étais : dès que je m'étais convaincue qu'il n'y était point, mon desir de plaire s'éteignait; les amants dont je n'avais plus d'usage à faire, me devenaient insupportables.

Le hasard me servit enfin mieux que mes recherches. Nous sortîmes un matin pour aller chez un peintre qui avait des tableaux d'une beauté singulière. Barbasan y était. Quoiqu'il y eût assez de monde, je l'eus bientôt aperçu; et, en vérité, je crois que je ne vis que lui. Le cœur me battit; j'avais peur qu'il ne

sortît. Ma mère, qui ne voyait là personne de sa connaissance, ne fit pas façon de l'appeler. Il vint à nous d'un air embarrassé. Elle lui fit des reproches de ce qu'il nous avait négligées : il répondit qu'il s'était présenté plusieurs fois à notre porte. Quand on veut me trouver, dit ma mère, il faut venir dîner ou souper avec moi, aujourd'hui, par exemple. Je suis désespéré, répondit Barbasan ; j'ai un engagement indispensable. Demain donc, dit ma mère. Je ne suis pas plus libre demain, répliqua-t-il.

Piquée de tant de refus, je ne pus me tenir de dire, d'un ton qui se ressentait de ce qui se passait en moi : Ma mère, pourquoi le contraindre ? Monsieur a mieux à faire. Je vois encore la façon dont il me regarda alors : ses yeux tendres et timides me disaient : Vous êtes bien injuste !

Les tableaux parcourus, que nous ne regardions ni l'un ni l'autre, nous sortîmes. A peine fûmes-nous de retour au logis, que Barbasan y arriva. Il dit qu'il avait trouvé le moyen de se dégager ; que, si nous voulions de lui, il passerait la journée avec nous.

Le voilà établi dans la maison, et moi d'une gaieté qui ne m'était pas ordinaire. Tout prit une nouvelle face à mes yeux : ceux-mêmes qui ne me donnaient auparavant que de l'ennui, me faisaient naître des idées plaisantes. Je crois que Barbasan était dans la même situation. Nous étions pleins, l'un et l'autre, de cette douce joie que l'on ressent quand on commence d'aimer, et que l'on paie ensuite si chèrement.

La journée se passa comme un moment, et il en fut de même de plusieurs qui lui succédèrent ; car

Barbasan n'en passait plus sans nous voir. Comme je n'examinais point mes sentiments, je ne me donnais pas le tourment de les combattre. Il s'établissait cependant une intelligence entre M. de Barbasan et moi. Nous nous faisions de petites confidences sur tous ceux de la société : un coup-d'œil nous avertissait l'un et l'autre que le ridicule ne nous échappait pas. Notre intérêt conduisait nos remarques : les femmes, si elles étaient jolies, attiraient mes railleries; et les hommes, sur-tout ceux qui voulaient être amoureux de moi, celles de Barbasan.

Je n'étais plus si pressée d'aller voir Eugénie : l'amitié devient bien faible, quand on commence à être occupé de sentiments plus vifs; et, si elle reprend ses droits, ce n'est que lorsque le besoin de la confiance la rend nécessaire. Je n'en étais pas encore là. Lorsque je la revis, et que je voulus, comme à mon ordinaire, lui conter ce que j'avais fait et ce que j'avais vu de nouveau, je me trouvai embarrassée; mon cœur battit bien fort, quand il fallut nommer le comte de Barbasan. Il semblait qu'Eugénie me devinait : elle me fit plusieurs questions sur son compte; je ne pus résister au plaisir d'en dire du bien; et, dès que j'eus commencé à parler de lui, je ne sus plus m'arrêter; je parlai de sa figure, de son esprit, de sa sagesse.

Il se déguise peut-être mieux, dit Eugénie. Oh! pour cela, non, répondis-je avec vivacité; je l'ai bien examiné. Pourquoi cet examen, répliqua-t-elle? Je meurs de peur qu'il ne vous plaise plus qu'il ne faudrait. Prenez garde à vous, mon enfant : quel mal-

heur, si vous alliez vous mettre dans la tête un homme que vous ne pouvez épouser! car je conclus, par ce que vous venez de me dire, que ce Barbasan n'est pas dans le rang où l'on vous cherche un mari : gardez votre cœur pour celui à qui vous devez le donner.

La cloche, qui l'appelait à l'église, ne lui permit pas de poursuivre; mais elle m'en avait assez dit. Quelle triste lumière elle porta dans mon ame! Je revins au logis, pensive, rêveuse; je n'avais pas le courage de m'examiner; je craignais de me connaître; je me rassurai pourtant un peu sur ce que Barbasan ne m'avait rien dit qui ressemblât à l'amour. Il ne me paraissait pas possible que je pusse aimer quelqu'un qui ne m'aurait pas aimée.

Nous allâmes à un concert où il y avait toujours beaucoup de monde; j'y portai les nouvelles pensées dont j'étais occupée. Barbasan se mit vis-à-vis de moi, et s'aperçut que j'étais distraite; il crut même que j'évitais de le regarder. Inquiet, alarmé de ce changement, il m'en demanda la cause, dès qu'il put me parler. Je n'ai rien, lui dis-je d'un air qui disait que j'avais quelque chose. Je ne suis en droit, répondit-il, ni de vous questionner, ni de me plaindre; mais, par pitié, parlez-moi.

Ces mots furent accompagnés d'un regard qui me donna l'intelligence de ce qui se passait dans nos cœurs; nous nous entendîmes dans le moment; nous gardâmes tous deux le silence; et, pour la première fois, nous nous trouvâmes embarrassés d'être ensemble. Il fut rêveur le reste de la soirée, et je continuai de l'être.

Je repassai toute la nuit ce qu'Eugénie m'avait dit. Les regards, la rêverie de M. de Barbasan, ne me laissaient plus la liberté de douter de ses sentiments : je l'eusse voulu alors; ce doute eût été un soulagement pour moi; je m'en serais autorisée, pour ne pas examiner les miens.

Que faire? Quel parti prendre? Pouvais-je interdire à Barbasan la maison de mon père? je n'en avais pas le droit? La morale des passions n'est pas austère : je conclus que je ne devais rien changer à ma conduite, et attendre pour m'inquiéter que j'en eusse des raisons plus légitimes. Que savais-je ce qui pourrait arriver, et ce que la fortune me réservait ?

Malgré mes résolutions, mon procédé n'était plus le même pour Barbasan, ni le sien pour moi. Nous avions perdu l'un et l'autre la gaieté qui régnait auparavant entre nous. Nous nous parlions moins : les choses que nous nous disions autrefois n'étaient plus celles que nous eussions voulu nous dire; Barbasan n'y perdait rien : je l'entendais sans qu'il me parlât.

Je passai quelque temps de cette sorte, dans un état qui n'était tout-à-fait bon, ni tout-à-fait mauvais. Mon père et ma mère eurent souvent alors des conférences, qui ne leur étaient pas ordinaires : il ne m'entra point dans l'esprit que j'y eusse part; je n'y en avais cependant que trop pour mon malheur.

Je ne l'ignorai pas long-temps. Mon père m'envoya chercher un matin. Je le trouvai seul avec ma mère, qui m'annonça la première que j'allais être mariée avec M. le marquis de N...., fils du duc du même nom. Elle eut tout le temps de me faire un étalage aussi

long qu'elle voulut des avantages de ce mariage; que je serais à la cour, que j'aurais un tabouret; et, comme c'était à ses yeux le plus haut point de la félicité, elle finit par me dire : Vous êtes trop heureuse; j'ai apporté à votre père autant de bien que nous vous en donnons; j'étais plus belle que vous; voyez la différence de nos établissements.

Mon père, tout subjugué qu'il était, se sentit piqué de cette comparaison. Mon dieu! ma femme, lui dit-il, je connais plus d'une duchesse qui voudrait avoir autant d'argent à dépenser que vous.

Ce discours m'autorisa à marquer mes répugnances : On m'avait promis, dis-je, qu'on ne songerait à me marier qu'à dix-huit ans; je ne les ai pas encore; je ne me soucie point d'être duchesse.

Si vous ne vous en souciez pas, nous nous en soucions, nous, dit ma mère, d'un ton aigre. Mais, ma mère, répondis-je, mon père dit lui-même que vous êtes plus heureuse. Votre père pense bassement, répliqua-t-elle : allez vous coiffer; je dois sortir, peut-être vous menerai-je avec moi.

Si j'avais été seule avec mon père, je lui aurais montré ma douleur; je sentais qu'il m'aimait pour moi; j'apercevais au contraire dans ma mère une tendresse qui ne tenait qu'à elle; elle avait d'ailleurs un ton de hauteur et des manières qui m'en imposaient.

Je remontai dans mon appartement, dans un état bien différent de celui où j'en étais sortie un peu auparavant. J'avais un poids sur le cœur trop pesant pour le soutenir seule : il me fallait quelqu'un à qui je pusse parler; je n'avais qu'Eugénie, je courus chez elle.

Deux heures de peine et de trouble avaient apporté sur mon visage un si grand changement, que, dès qu'elle me vit, elle me demanda avec inquiétude si j'étais malade. Je le voudrais, répondis-je en pleurant; je crois que je voudrais être morte. Qu'avez-vous donc, mon enfant, me dit-elle? Dépêchez-vous de parler; vous me donnez une véritable inquiétude. Hélas! répliquai-je, je suis la plus malheureuse personne du monde : mon père et ma mère viennent de m'annoncer que je suis promise à M. le marquis de N.... Que ferai-je, ma chère Eugénie? Gardez-moi avec vous; j'aime mieux passer ma vie dans le couvent, que d'épouser un homme que je hais, qui ne veut de moi que pour mon bien, qui croit me faire trop d'honneur, qui me méprisera dès que je serai sa femme. Je ne suis touchée, ni de la condition, ni du rang : à quoi me servirait tout cela avec un mari qui me donnerait mille dégoûts, mille mortifications? Que je suis à plaindre! conseillez-moi, je vous en prie.

Vous obéirez, répondit Eugénie. Ah! vous ne m'aimez plus, m'écriai-je! vous voulez que je sois malheureuse! Je veux, répliqua-t-elle, que vous soyez raisonnable. Vous n'avez pas même de prétexte pour refuser le marquis de N.... Pourquoi voulez-vous qu'il vous méprise? pourquoi toutes ces chimères? êtes-vous la première fille de votre espèce qui aura été transplantée à la cour? ayez un maintien convenable; votre naissance alors, loin de vous nuire, vous servira : mettez, par votre conduite, le public dans vos intérêts, et votre mari lui-même n'osera vous manquer. Mais, répliquai-je, je le hais, et je le haïrai toujours..

Eugénie fixa quelques moments ses yeux sur moi, et m'obligea à baisser les miens. Vous craignez, me dit-elle, que je ne lise dans votre cœur. Hélas! mon enfant, j'y lis depuis long-temps : le marquis de N.... ne vous paraît haïssable que parce que Barbasan vous paraît aimable. Je ne vous en ai point parlé; je sentais que vous vous seriez appuyée de ma pénétration pour vous justifier à vous-même vos sentiments. A quoi pensez-vous, continua-t-elle? Que voulez-vous faire de cette inclination? voulez-vous vous rendre malheureuse? car vous ne sauriez vous flatter de l'épouser.

Le nom de Barbasan, l'impossibilité d'être à lui, que je n'avais envisagée jusque-là que vaguement, me remplirent d'un sentiment si tendre et si douloureux, qu'en un instant mon visage se couvrit de larmes. Vous me faites pitié, me dit Eugénie. Parlez-moi; ne craignez point de me montrer votre faiblesse; si je vous condamne, je vous plains aussi; vous avez besoin de conseils, vous avez besoin de courage. Barbasan sait-il l'inclination que vous avez pour lui? Hélas! m'écriai-je, comment la saurait-il! je ne la sais pas moi-même. Vous a-t-il parlé, continua-t-elle? Quelle est sa conduite? quelle est la vôtre?

J'étais dans cet état où la confiance est un véritable besoin : l'amitié qu'Eugénie me marquait, m'y engageait encore; et puis le plaisir de parler de ce qu'on aime! Je contai donc avec le plus grand détail, non-seulement tout ce que Barbasan m'avait dit, mais ce que je lui avais entendu dire. Si vous saviez, ajoutai-je, combien il est raisonnable, combien il est différent des autres!

Je le crois, dit Eugénie; mais, mon enfant, ce n'est point un mari pour vous. Eh bien! répliquai-je avec vivacité, je me mettrai dans un couvent. C'est ce que vous pouvez encore moins que tout le reste, répondit-elle. Voulez-vous faire l'héroïne de roman, et vous enfermer dans un cloître, parce qu'on ne vous donne pas l'amant que vous voulez? Croyez-moi, votre douleur ne sera pas éternelle : il vous sera aisé d'oublier Barbasan; il ne faut pour cela que le bien vouloir; mais, dans un couvent, il ne suffit pas de vouloir être contente pour l'être. Gardez-vous de laisser apercevoir au marquis de N.... un dégoût qu'il ne vous pardonnerait jamais : il faut être bienséante; mais il ne faut pas être dédaigneuse.

Les discours d'Eugénie m'affligeaient et ne me persuadaient point. Je le lui reprochai en pleurant. Loin de s'offenser de mes plaintes, elle y répondit avec tant d'amitié, elle me parla d'une manière si touchante et si raisonnable, qu'elle me réduisit à lui promettre ce qu'elle voulut. Je devais fuir Barbasan, lui ôter toutes les occasions de me parler; et, si malgré mes soins il y parvenait, je devais le prier de ne plus venir chez mon père.

Cet article fut long-temps contesté; je disais que je n'en avais pas le droit. Ne vous faites pas cette illusion, me répondit-elle; si Barbasan est tel que vous me le représentez, il vous obéira; s'il est différent, il ne vaut pas le chagrin qu'il vous donne. Elle me fit promettre que je la viendrais voir, et que je ne lui cacherais rien.

Je la quittai avec une douleur de plus : elle avait

porté dans mon cœur une triste lumière. Ma tendresse pour Barbasan ne me présageait que des peines; je trouvais cependant une douceur infinie à m'y abandonner ; j'imaginais même du plaisir à souffrir pour ce que j'aimais.

J'étais à peine rentrée dans la maison, que madame la duchesse de N.... vint présenter son fils dans les formes. J'avais tant pleuré, que mes yeux étaient encore rouges. La duchesse en prit occasion de me dire mille fadeurs sur le bon naturel qui me faisait craindre de quitter mes parents. Savez-vous bien, dit-elle à ma mère, qu'il y a plus de mérite que vous ne pensez, d'aimer tant une mère aussi jeune et aussi jolie que vous? Et m'adressant la parole : Ne donnez pas toute cette tendresse à cette maman; je veux en avoir ma part. En vérité, poursuivit-elle, je sens que je l'aime de tout mon cœur. Elle parlait ensuite des ajustements qui me conviendraient, et toujours par-ci par-là quelques mots de la cour.

J'écoutais tous ces discours avec le plus grand dégoût. Peut-être que malgré mes dispositions l'amour-propre qui ne perd jamais ses droits se faisait sentir, et que l'air distrait et presque ennuyé du fils y avait autant de part que les propos de sa mère. Je l'avais observé regardant tantôt sa montre, tantôt la pendule : l'heure du spectacle approchait; quelle apparence que ma vue tînt bon contre la nécessité d'y aller étaler un habit de goût qu'il avait mis ce jour-là !

La duchesse, pour prévenir quelque impatience trop marquée de son fils, finit sa visite. Je vais travailler, dit-elle en nous quittant, à la duché ; je

meurs d'impatience que nous finissions; il me semble que je ne tiendrai jamais assez tôt à tous vous autres; et tout de suite : Mais, après tout, pourquoi attendre? Ne sommes-nous pas bien assurés que notre enfant sera duchesse ?

La vanité de ma mère me servit cette fois : comme le bienheureux tabouret était l'objet de mon mariage, elle répondit à madame de N.... qu'il convenait de s'en tenir aux arrangements dont on était d'accord, et d'attendre que l'on eût fait passer sa duché sur la tête de son fils.

Je respirai du petit délai que ce discours me promettait. La fin de cette journée et les suivantes se passèrent comme à l'ordinaire. M. le marquis de N.... venait se montrer dans les heures où il n'avait rien de mieux à faire.

Quoique nous ne reçussions point les compliments, on parla de notre mariage. Je compris à la tristesse de Barbasan, qu'il en était instruit : la mienne, que je ne pouvais dissimuler, dut lui apprendre aussi ce que je pensais. Je le fuyais cependant; mais, il faut dire la vérité, moins pour le fuir que pour n'avoir pas à lui dire qu'il devait me fuir lui-même.

J'avais plus de liberté de faire ce que je voulais, depuis qu'on regardait mon établissement comme très-prochain; j'en profitais pour rester dans ma chambre. Un jour, mon maître venait de me quitter; j'étais dans cet état de rêverie et d'attendrissement où la musique nous jette toujours quand nous avons quelque chose dans le cœur : j'avais les yeux attachés sur un papier que je ne voyais point, quand un bruit que

j'entendis m'obligea de les lever, et me fit voir Barbasan à quelques pas de moi, appuyé sur le dos d'une chaise, dans une contenance si triste, le visage si changé, qu'il m'aurait fait pitié quand je n'aurais eu que de l'indifférence pour lui.

Nous demeurâmes quelques moments sans parler : je fis un mouvement pour entrer dans une chambre à côté, où travaillait la femme qui me servait. De grâce, un moment! me dit-il d'un air interdit. S'il n'y allait que de ma vie, je ne m'exposerais pas à vous déplaire; mais il s'agit du bonheur ou du malheur de la vôtre : le marquis de N...., que vous devez épouser, est sans caractère, sans mœurs, et affecte même les vices qu'il n'a pas : loin de connaître et de sentir sa félicité, il est assez vain, assez présomptueux pour vous croire trop honorée de porter son nom; la fortune que vous lui apporterez ne servira qu'à accroître ses ridicules; il oubliera qu'il vous la doit, que vous en devez jouir; il en fera à vos yeux l'usage le plus méprisable.

Suis-je la maîtresse, lui dis-je en essuyant quelques larmes qui s'échappaient de mes yeux? Je ne prévois que trop les malheurs qui m'attendent. Et vous vous y soumettez, s'écria Barbasan! Vous ne ferez point d'efforts auprès d'un père qui vous aime! Soyez heureuse par pitié pour moi; soyez heureuse pour m'empêcher de mourir désespéré. Hélas! lui dis-je, emportée par mon sentiment, je ne le serai jamais. Ah! vous le seriez, s'écria Barbasan en se précipitant à mes genoux, si la fortune ne m'avait pas traité si cruellement. Oui, un amour tel que le mien vous aurait trouvée

sensible; je n'aurais connu d'autre gloire, d'autre félicité que celle de vous adorer.

Je ne sais ce que j'allais répondre quand j'aperçus le marquis de N.... à deux pas de nous, qui regagnait la porte. Il avait vu Barbasan à mes genoux; il pouvait même avoir entendu ce qu'il m'avait dit. J'en fus troublée au dernier point : Que penserait-il de moi? Et ce qui me touchait mille fois plus, qu'en penserait-on dans le monde? Je reprochai à Barbasan son indiscrétion, les chagrins qu'il m'allait attirer, et je finis par fondre en larmes.

Il était si affligé lui-même de la peine qu'il me causait, qu'il n'eut besoin pour sa justification que de sa douleur. Je lui avais dit d'abord avec vivacité de sortir de ma chambre; quoique je continuasse de le lui dire, ce n'était plus du même ton. Le cœur fournit toutes les erreurs dont nous avons besoin.

Cette aventure, qui aurait dû lui nuire auprès de moi, produisit un effet tout contraire. Je trouvais que nous avions une affaire commune : je vins à raisonner avec lui des suites qu'elle pourrait avoir, de la conduite que je devais tenir. Je me flattais que mon mariage serait rompu. Je n'ose l'espérer, me disait-il : le marquis de N.... n'a ni assez d'amour ni assez d'honneur, pour avoir de la délicatesse.

Le peu d'amour du rival amenait naturellement des protestations de la vivacité du sien. Enfin, je ne sais comment tout cela s'arrangea dans ma tête, mais il me sembla que je pouvais l'écouter; et, avant que de nous quitter, je lui promis de lui rendre compte du tour que prendrait cette affaire. Je voulais qu'il fût

quelques jours sans paraître dans la maison. Il ne voulut jamais y consentir : la prudence exigeait au contraire, disait-il, qu'il ne parût aucun changement dans sa conduite. La mienne était bien déraisonnable; mais j'avais dix-sept ans, le cœur tendre, une inclination naturelle pour Barbasan, et une aversion invincible pour le marquis de N....

Il vint souper comme à son ordinaire. Si j'avais pu douter qu'il avait vu Barbasan à mes genoux, son air et sa contenance m'en auraient fait douter : il me parla avec la même aisance, il attaqua Barbasan de conversation; loin d'avoir de l'aigreur, il fut au contraire toujours de son avis.

Nous nous disions des yeux la surprise que cette façon d'agir nous causait : je m'imaginais que c'était par bon procédé et par ménagement pour moi qu'il voulait rompre sans éclat. Il me paraissait alors digne de mon estime; mais je changeai bien de sentiment quand j'appris, deux jours après, qu'il pressait la conclusion de notre mariage plus que jamais, et qu'il mettait tout en usage auprès de ma mère, pour qu'elle ne s'obstinât plus à attendre que la duché fût sur sa tête.

Une conduite si indigne me redonna, avec l'éloignement que j'avais pour lui, le mépris le plus profond. Je me fis une nécessité de consulter Barbasan sur ce que j'avais à faire. Il avait si bien démêlé le caractère du marquis de N...., qu'il ne pouvait manquer de me donner des avis utiles.

Avec quelle rapidité les passions nous emportent, dès que nous leur avons cédé le moins du monde! Je

me trouvai en intelligence avec mon amant : je lui entendais dire qu'il m'aimait ; je lui laissais voir une partie de mes sentiments : je croyais qu'il m'était permis de lui parler en particulier; que la bienséance n'en serait point blessée ; qu'il suffisait que j'eusse une femme avec moi ; et cette femme, j'avais pris soin de la mettre dans mes intérêts. J'eus donc plusieurs conversations avec Barbasan ; il trouvait toujours quelques prétextes pour les rendre nécessaires ; il faut avouer qu'elles me le paraissaient autant qu'à lui.

Nous résolûmes que je parlerais à mon père ; que je lui montrerais toute ma répugnance. Il est né, disait Barbasan, avec les meilleurs sentiments du monde : ses entours n'ont gâté en lui que l'extérieur, il lui reste un fonds de raison, qui pourra prendre le dessus. Il m'est souvent venu en pensée, continua-t-il, d'acquérir son amitié et celle de madame votre mère, par les mêmes voies que d'autres les ont acquises ; mais mon cœur y a toujours répugné. C'était, d'ailleurs, vous manquer d'une manière indigne, que de travailler à augmenter des ridicules dont vous gémissez.

Les sentiments vertueux que Barbasan faisait paraître n'étaient pas perdus pour lui : je m'en faisais une excuse de ma faiblesse.

Mon père se levait toujours assez matin ; je pris ce temps pour lui parler. Il fut étonné de me voir de si bonne heure. Je me mis d'abord à ses genoux, je lui pris la main, je la baisai plusieurs fois sans avoir prononcé une seule parole. Qu'avez-vous, me dit-il, mon enfant ? Parlez-moi ; vous savez que je vous aime. Ah ! mon père, m'écriai-je, c'est ce qui soutient ma vie :

c'est ce qui me donne de l'espérance. Non, vous ne me rendrez pas la plus malheureuse personne du monde! vous ne me forcerez pas d'épouser le marquis de N.... Mon père, continuai-je, en lui baisant encore la main, que je tenais toujours, et en la mouillant de quelques larmes, prenez pitié de votre fille!

Vous me faites de la peine, me dit-il, d'un ton plein de bonté; remettez-vous, mon enfant. Mais, pourquoi avez-vous tant d'aversion pour le marquis de N....? Est-ce qu'il ne vous aimerait pas? Il fait cent fois pis, répliquai-je, il me donne lieu de le mépriser; je suis sûre aussi qu'il n'a point d'estime pour moi; et, ce qui achève de le dégrader dans mon esprit, il n'a nul besoin d'estimer une fille dont il veut faire sa femme.

Où prenez-vous tout cela, dit mon père? Je n'en suis que trop sûre, répondis-je. Il allait sans doute me presser de lui dire quelles étaient ces sûretés, et je crois que je lui aurais avoué tout de suite mon inclination pour Barbasan, quand un homme, de ses amis, vint lui parler d'une affaire pressée. Mon père m'embrassa, et n'eut que le temps de me dire : Votre mère m'embarrasse, tâchez de la gagner.

Je l'aurais tenté inutilement; mais la manière dont mon père avait parlé, me donna du courage : je restai persuadée que, s'il n'avait pas la force de s'opposer aux volontés de ma mère, du moins il me pardonnerait de lui désobéir. Je rendis compte de tout à Barbasan; car je ne faisais rien sans le lui dire; nos intérêts étaient devenus les mêmes. Je n'avais pourtant encore osé lui avouer que je me gardais pour lui;

mais sur cela, comme sur beaucoup d'autres choses, nous nous entendions sans nous parler.

Cependant les préparatifs des noces se faisaient. Le marquis de N.... ne prenait point le dégoût que je tâchais de lui donner, et fermait les yeux sur l'intelligence de M. de Barbasan et de moi, et que, loin de lui cacher, je lui montrais au-delà de ce qu'elle était. Je touchais au moment d'éclater, quand j'en fus délivrée par un événement bien triste et bien douloureux.

Mon père, dont la santé avait toujours été admirable, fut attaqué d'une fièvre qui résista à tous les remèdes. Les amis et les parents firent des merveilles les premiers jours; mais la longueur de la maladie les lassa. L'antichambre, qui était pleine, du matin au soir, de ceux qui venaient savoir des nouvelles du malade, se vida insensiblement. Ma mère tint bon assez long-temps; mais enfin elle se lassa comme les autres; elle recommença à recevoir du monde, à donner à souper; et, pour y être autorisée, on ne manquait pas de dire que le mal de mon père n'était pas dangereux, qu'il ne lui fallait que du repos. Les médecins, pour plaire à ma mère, tenaient le même langage; mais ils ne pouvaient me rassurer: un pressentiment secret, la tristesse profonde dont j'étais dévorée, m'avertissaient de mon malheur.

J'étais cependant obligée de me montrer au souper; ma mère le voulait, et je ne voulais pas moi-même ajouter encore à l'indécence de sa conduite, par en avoir une tout opposée. Je prenais sur mon sommeil pour remplacer les heures que ces considérations m'obligeaient de passer hors de la chambre de mon

père : j'avais obtenu de coucher dans un cabinet qui y touchait. Dès qu'il n'y avait auprès de lui que ceux qui devaient y passer la nuit, je me relevais pour obéir à mon inquiétude, et pour lui rendre des soins dont il me semblait que personne ne pouvait s'acquitter comme moi.

Un soir que je lisais auprès de lui, pour tâcher de lui procurer quelque repos, je m'aperçus qu'il souffrait plus qu'à l'ordinaire. Son état, dont les suites me faisaient frissonner, me saisit au point que, quelques efforts que je fisse, mes larmes coulèrent, et que je fus contrainte d'interrompre ma lecture.

Mon père demeura quelque temps dans le silence ; et, me tendant ensuite la main : Ne vous affligez point, mon enfant, me dit-il : il faut se soumettre : ma vie est entre les mains de Dieu ; il m'a fait la grâce de me donner le temps de me reconnaître. La longueur de ma maladie m'a familiarisé avec la mort. Je ne regrette que vous, ma chère Pauline ; je vous laisse dans l'âge où les passions ont le plus d'empire : vous n'avez que vous pour vous conduire ; votre mère est plus capable de vous égarer que de vous guider : que ne pouvez-vous voir les choses de l'œil dont je les vois présentement! mais les ai-je vues moi-même dans la santé? il a fallu toucher au moment où tout disparaît, pour en sentir le néant. A quoi m'ont servi ces richesses accumulées avec tant de soin? L'usage que j'en ai fait a été perdu même pour le plaisir. Une vue confuse de ce que j'étais, de ce qu'on pensait de moi, a répandu sur ma vie une amertume qui m'a tout gâté ; mais ces avertissements secrets avaient moins de

pouvoir que ma femme. Pouvais-je lui résister? elle m'aimait alors; je l'adorais. Hélas! poursuivit-il avec un soupir, c'est parce que je l'adorais qu'il eût fallu lui résister! je l'ai livrée aux conseils pernicieux que donnent les exemples, et je meurs de la malheureuse certitude où je suis qu'elle les a trop suivis. Que m'importe après tout, continua-t-il, en essuyant quelques larmes! c'est une raison de plus pour mourir sans faiblesse.

Ah! mon père, m'écriai-je, en me jetant à genoux auprès de son lit, et en prenant ses mains que je baignais de mes larmes, par pitié pour moi, écartez des idées qui me tuent! Voulez-vous m'abandonner? Que ferais-je! que deviendrais-je sans vous! La douleur me suffoquait : je restai la tête penchée sur le bord du lit.

Mon père m'embrassa : Votre affliction, ma fille, me dit-il, me fait encore mieux sentir le procédé des autres. Elle m'a pourtant aimé, ajouta-t-il; mais elle ne m'aime plus. Vous ne devez pas craindre qu'elle vous presse à l'avenir pour le marquis de N.... Je prévois ses desseins pour vous, ma chère Pauline; ne prenez, s'il vous est possible, un mari que du consentement de votre raison : défiez-vous de votre cœur; ou, si vous l'écoutez, promettez-moi du moins de mettre à l'épreuve celui qu'il nommera : je vais vous en donner le moyen. Voilà un petit porte-feuille qui contient presque tout mon bien : celui qui paraîtra après ma mort ne sera pas assez considérable pour que l'on songe à vous épouser par des vues d'intérêt. Si c'est un homme d'un rang élevé, vous récompen-

serez sa générosité et son amour, en lui découvrant vos richesses : il vous en aimera davantage de lui avoir donné lieu, en les lui cachant, de s'être montré à vous par un sibeau côté. Si, au contraire, celui que vous choisirez est d'une condition et d'un état médiocre, vous aurez le plaisir sensible, et qui peut-être est le plus grand de tous, de faire la fortune de ce que vous aimerez.

Mon père, en me parlant, me présentait toujours ce porte-feuille, ou plutôt ce trésor; car c'en était véritablement un. Loin de le prendre, je me levai et m'écartai du lit. Il me semblait que l'accepter c'était me donner une certitude du malheur qui me menaçait, que c'était avancer ce fatal instant. Frappée de cette idée, je sortis de la chambre avec la même promptitude et le même saisissement que si un précipice se fût ouvert devant moi. La douleur me suffoqua; j'allai me jeter sur un lit, où je donnai un libre cours à mes larmes. J'ai eu bien des malheurs : je ne sais cependant si j'ai eu des moments plus douloureux que celui-là.

Mon père, qui ne me vit plus, éveilla une garde qui était endormie, et m'envoya dire de revenir. Je ne pouvais m'y résoudre; je demandai s'il se trouvait plus mal : Non, me dit la garde, mais il souhaite que vous lisiez.

Je n'étais nullement en état de lire; mes yeux étaient remplis de larmes, et les sanglots me suffoquaient. On dit à mon père, pour me donner le temps de me remettre, que j'étais montée dans mon appartement : il ordonna qu'on vînt m'y chercher. Je remis

mon visage, et j'assurai ma contenance le mieux qu'il me fut possible. Ce porte-feuille, que mon père tenait toujours, m'obligeait à me tenir écartée du lit.

Approchez-vous, approchez-vous, me dit mon père; ne vous obstinez plus, si vous ne voulez me fâcher et me rendre plus malade; prenez ce que je vous donne. Non, mon père, lui dis-je, je ne m'y résoudrai jamais; vous me percez le cœur de la plus vive douleur: vous voulez donc mourir! Mon dieu! que je suis misérable! Eh bien, répondit mon père, prenez ceci comme un dépôt que je vous confie : mon intérêt et mon honneur exigent qu'il soit entre vos mains : vous me le remettrez si Dieu me rend la santé; et, s'il dispose de moi, vous exécuterez ce qui est contenu dans un mémoire écrit de ma main. Prenez les mesures les plus sages pour que ceux à qui vous ferez remettre les sommes que je marque, ne puissent savoir de qui elles viennent; ils verraient trop que ce sont des restitutions : je mériterais d'en avoir la honte; mais elle ne serait plus pour moi; vous l'auriez toute seule, vous qui ne la méritez pas. Allez tout-à-l'heure, ma chère Pauline, poursuivit-il en mettant le porte-feuille dans mon sein, et en me forçant absolument de le prendre; enfermez ceci; n'en parlez à personne, et laissez-moi reposer; j'en ai besoin.

Il fallut obéir. Les dernières paroles de mon père avaient même diminué ma répugnance. Je voyais que les ordres qu'il me donnait ne pouvaient être confiés qu'à moi; mais ma douleur n'en était pas soulagée; je souffrais au contraire une espèce de peine. Plus j'aimais mon père, plus il me marquait de confiance

et de bonté, et plus il faisait pour moi, plus je m'affligeais qu'il eût des reproches à se faire.

Comme c'était à-peu-près le temps où je prenais quelques heures pour me reposer dans mon lit, je me couchai, non pour chercher du repos (j'en étais bien éloignée), mais pour pleurer en liberté.

Ma mère achevait encore de m'accabler ; je ne pouvais douter, par ce que je venais d'entendre, qu'elle ne fût l'unique cause de l'état où était mon père : cependant elle était ma mère ; je devais l'aimer et la respecter. Comment accorder ce devoir avec l'éloignement que je prenais, malgré moi, pour elle ? Je résolus du moins de me rendre maîtresse de mon extérieur, et de garder pour moi seule les connaissances que j'avais acquises. Barbasan lui-même ne fut pas excepté du silence que je m'imposai : il faut tout dire, un retour d'amour-propre ne me permettait pas de lui montrer quelqu'un à qui je tenais d'aussi près, par un côté si désavantageux.

Mon père parut mieux pendant plusieurs jours ; j'en avais une joie digne de ce qu'il avait fait pour moi : ce pauvre homme en était touché ; et, pour ne pas la troubler, paraissait prendre des espérances dont il était fort éloigné. J'étais souvent seule auprès de lui ; il en profitait pour me dire des choses tendres, et pour me donner des avis utiles : son sens droit, ses vertus naturelles agissaient alors sans obstacle. Vous trouverez des ingrats, me disait-il. Que vous importe ? la reconnaissance est l'affaire des autres ; la vôtre est de faire le bien que vous pouvez ; il le faudrait même pour le plaisir. Je n'ai de ma vie eu

d'instant plus délicieux que celui où je rendis un service considérable à un homme que j'aimais : il l'ignora long-temps : il eût pu l'ignorer toujours, sans que j'y eusse rien perdu ; la satisfaction de m'en estimer davantage me suffisait. Je rapporte ce discours, parce qu'on verra dans la suite dans quel cas je m'en suis autorisée.

Barbasan n'avait pas imité les commensaux de la maison : il s'informait avec intérêt de la santé de mon père ; et, quand il lui était permis de le voir, il demeurait dans sa chambre aussi long-temps qu'il le pouvait. Il y avait d'autant plus de mérite, que ses soins étaient presque perdus pour lui : ma tendresse pour mon père faisait taire tout autre sentiment ; Barbasan s'en plaignait avec une douceur charmante. Vous n'êtes occupée que de votre père, me disait-il ; à peine vous apercevez-vous que je vous vois, que je vous parle ; je m'en afflige ; je ne sais cependant si je vous voudrais autrement : tout ce qui augmente l'estime que j'ai pour vous, tout ce qui confirme l'idée de perfection que je me suis formée de votre caractère, satisfait mon cœur.

Après quelques jours d'espérance, non-seulement je retombai dans mes craintes, mais j'eus la cruelle certitude que mon père ne pouvait en revenir. Il languit encore quelque temps, et mourut avec la résignation d'un homme pénétré des vérités de la religion, et avec la constance d'un philosophe. On nous conduisit ma mère et moi chez une de ses parentes : j'étais pénétrée de la plus vive douleur ; ma mère, au contraire, avait peine à garder les dehors que la bienséance exige, et

je m'affligeais encore de ce que j'étais seule affligée. Lorsque ma mère retourna dans la maison, je ne voulus point y retourner : je demandai la permission d'aller avec Eugénie. On me l'accorda sans peine : j'étais devenue un témoin, pour le moins, incommode.

Me voilà donc encore une fois dans le couvent; mais, comme je n'étais plus un enfant, et que je n'y étais que parce que je voulais y être, j'eus un appartement particulier. Eugénie avait seule inspection sur ma conduite : je me soumis sans peine à une autorité que je lui avais donnée moi-même, et qui était exercée par l'amitié.

Les motifs qui m'avaient rendue discrète avec le comte de Barbasan ne subsistaient pas avec Eugénie; aussi ne lui cachai-je rien de ce que mon père m'avait donné lieu de soupçonner. Il y a long-temps, me dit-elle, que je vous en aurais parlé, si je n'avais cru qu'il convenait de vous laisser ignorer les choses dont il ne vous est pas permis de paraître instruite.

Je ne fus pas plus mystérieuse sur le porte-feuille : nous l'ouvrîmes ensemble, non par impatience de jouir de ce qu'il contenait : je me dois le témoignage que je n'avais sur cela ni desirs, ni empressements ; je regardais, au contraire, ce bien comme un dépôt que je ne devais remettre qu'aux conditions que mon père m'avait marquées; mais j'étais pressée d'exécuter les ordres qu'il m'avait donnés. Le secours, et sur-tout les conseils d'Eugénie m'étaient nécessaires : les sommes furent remises à ceux à qui elles appartenaient.

Tout le monde fut étonné du peu de bien qui parut dans la succession. Il ne fut plus question du marquis

de N....; il ne garda pas même avec moi les dehors de la politesse : une simple écriture à la porte de mon couvent, pour lui et pour sa mère, mit fin à ses prétentions.

Le marquis de Crevant se montra plus long-temps ; mais ses soins faisaient si peu d'impression sur moi, que je n'ai pas daigné en faire mention : j'étais cependant bien aise qu'il m'aimât assez pour en faire un sacrifice à Barbasan. Je ne l'avais point encore vu depuis que j'étais dans le couvent; je demandai à Eugénie s'il ne m'était pas permis de le recevoir. Vous seriez bien fâchée, me dit-elle, si je vous disais non; mais, après tout, je suis bien aise d'examiner son esprit, son caractère; si je ne le trouve point tel que vous me l'avez dépeint, je ne ferai grâce ni à l'un ni à l'autre, et je n'oublierai rien pour vous séparer.

Je n'étais point alarmée de cet examen, Barbasan pouvait-il manquer de plaire? Le cœur me battit cependant quand on vint m'annoncer qu'il était au parloir. Nos opinions, nos sentiments même cherchent encore à s'appuyer de l'approbation des autres. J'apportais à la contenance et aux discours de Barbasan une attention que je n'avais point eue jusque-là; j'allais au-devant de ses paroles; je crois que je l'aurais dispensé de m'aimer dans ce moment, et qu'il m'eût suffi qu'il se fût montré digne d'être mon amant. Il m'adressait inutilement la parole : attentive à l'examiner, je ne lui répondais point; ce silence, si obligeant, s'il en avait su le motif, le toucha sensiblement; il n'eut plus la force de soutenir la conversation; j'y pris part à la fin, pour le faire parler; mes

yeux lui dirent ce qu'ils lui disaient toujours : il n'en fallut pas davantage pour lui rendre la liberté de son esprit; il s'efforça de plaire à Eugénie, et il y réussit.

Malgré le plaisir que j'avais de le voir, j'avais une vraie impatience que la visite finît, pour l'entendre louer tout à mon aise. Ai-je tort, dis-je à Eugénie, dès que nous fûmes seules? Vous ne m'en feriez pas la question, répliqua-t-elle, si vous n'étiez assurée de ma réponse. Il est vrai qu'il est aimable; et, ce que j'estime bien davantage, il a l'air d'un honnête homme, et peut-être n'est-il qu'un bon comédien. Ah! m'écriai-je, cette pensée est bien injuste! et vous êtes cruelle de me la présenter. Je fais, dit Eugénie, le personnage de votre raison. Quel malheur pour vous si cet esprit, si ces grâces, enfin si ces dehors séduisants cachaient des vices. Il ne faudrait pas même de vices, de défauts dans l'humeur; de la légèreté, de l'inconstance, suffiraient pour vous rendre malheureuse. Non, ma chère Eugénie, il n'a rien de tout cela, lui dis-je en l'embrassant. Promettez-moi que vous ne serez point contre lui. Promettez-moi aussi, répondit-elle, de ne prendre aucun parti sans mon aveu, et de m'en croire sur l'examen que je ferai de votre amant. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je le promis de bonne foi. Croit-on courir quelque risque de laisser examiner ce qu'on aime!

Voilà donc Barbasan établi dans mon parloir; il y passait les journées presque entières; l'amour répandait sur nos moindres occupations ce charme secret qu'il répand sur tout; et, quand je ne le voyais plus, je subsistais de cette joie douce dont il avait rempli mon cœur.

Ma mère venait me voir fort rarement : malgré ce que nous étions l'une à l'autre, nous ne nous tenions presque plus. Je ne pouvais être alors un objet d'ambition : mon bien paraissait trop médiocre pour faire un mariage brillant. Je n'étais donc qu'une grande fille, propre seulement à déparer une mère et à la vieillir. Mes dispositions n'étaient pas plus favorables : ce que mon père m'avait dit ne me sortait point de la tête.

La conduite de ma mère ne le justifiait que trop. Ses liaisons avec le marquis de N...., dont je ne pouvais plus être le prétexte, commencèrent à faire du bruit dans le monde. Elle avait formé apparemment le dessein de l'épouser, dès qu'elle avait espéré de devenir libre. Quand le temps d'exécuter son projet fut venu, elle me tint de ces sortes de discours vagues qui ne signifient rien, et qui mettent pourtant en droit de vous dire : Je vous l'avais dit.

J'appris, à quelques jours de là, que le mariage était fait. Mon tuteur eut ordre de m'en instruire. Cet homme, qui avait eu son éducation chez mon père, et qui y avait fait une espèce de fortune, m'aimait comme si j'eusse été sa fille, et s'affligeait d'un événement qui, selon lui, me faisait grand tort. Mon insensibilité le consola, et surtout la ferme résolution où je lui parus de rester dans mon couvent. Hélas! elle ne me coûtait guère. Quel lieu plus agréable que celui où je voyais ce que j'aimais!

Le mariage de ma mère, qui ne me touchait pas pour moi, me toucha cependant par un autre endroit; il me rappelait la mort de mon père; ce père qui m'aimait si tendrement, l'avais-je assez pleuré? Je me reprochais, et je reprochais à Barbasan d'avoir trop tôt

séché mes larmes. Vous m'avez arraché, lui disais-je, une douleur légitime. Que sais-je si vous ne m'en donnerez point quelque jour que je devrai me reprocher ! Mon dieu ! de quelle façon il me répondait ! quelles expressions ! quelle vivacité ! quelle douleur que je pusse former des doutes ! Il fallait, pour arrêter ces plaintes, lui demander pardon. Je le demandais avec un plaisir que la douceur de me soumettre à ce que j'aimais augmentait encore.

J'avais dit à Eugénie que je me destinais à Barbasan; mais je n'avais encore osé le lui dire à lui-même. Le mariage de ma mère amena la chose naturellement. Après en avoir raisonné avec lui, je conclus que j'en étais plus libre : il baissait les yeux; son air était tendre et embarrassé; il n'osait parler. Je vous entends, lui dis-je, entendez-moi aussi : aurais-je reçu vos soins ? vous aurais-je laissé voir ce qui se passe dans mon cœur ?.... La joie de Barbasan ne me permit pas de poursuivre ; il tomba à mes genoux : quels ravissements ! quels transports ! de combien de façons il m'exprimait sa reconnaissance !

Ce bonheur qui le ravissait était encore éloigné; il fallait attendre que j'eusse vingt-cinq ans, et je n'en avais que vingt. Qu'importe, dit Barbasan à Eugénie, qui voulut lui en faire faire la réflexion ! je la verrai, je l'aimerai, je lui serai soumis : en faut-il davantage ! Vous éprouverez mon cœur, me disait-il, j'en aurai plus de droits sur le vôtre. Helas ! il n'en avait pas besoin; une inclination naturelle, que loin de combattre je cherchais même à fortifier, lui donnait ce droit qu'il voulait acquerir. Quel temps heureux que

celui que je passais alors! J'étais contente de ce que j'aimais; et, ce qui me flattait encore plus, il l'était de moi.

Notre bonheur se soutint pendant quelques mois ; mais il était trop parfait pour pouvoir durer. La fortune commença à se déclarer contre moi par la grossesse de ma mère. J'allais tenir par-là à la famille de mon beau-père. Il ne convenait pas de me laisser maîtresse de ma destinée. Mon bien, tout médiocre qu'il était, excitait ses desirs; il reviendrait aux enfants de ma mère, supposé que je pusse rester fille. Il fallait pour cela éloigner tous les mariages, et sur-tout celui de Barbasan.

Le commandeur de Piennes, qui avait pris beaucoup d'amitié pour moi, vint m'avertir qu'on me préparait des traverses. M. le duc de N...., me dit-il, sait vos liaisons avec Barbasan; il s'en autorisera, pour exercer son pouvoir. Ne vous y trompez pas, ajouta-t-il; il peut très-bien obtenir un ordre qui vous séparerait de votre amant, peut-être pour jamais.

Ce discours, qui me glaçait de crainte, me fit voir tout possible. Je résolus, par le conseil du commandeur, que je ne verrais Barbasan que rarement. La difficulté fut de l'y déterminer : il se moquait de ma prudence; c'était se donner, disait-il, le malheur qu'on me faisait appréhender; il était, d'ailleurs, si indigné contre mon beau-père, que j'eus besoin de toute mon autorité, pour l'empêcher de faire quelque folie.

Il me dit, à quelque temps de là, que la nécessité de terminer une affaire qui lui importait l'obligerait de faire un petit voyage du côté de Chartres. La veille

du jour où il avait fixé son départ, nous eûmes une peine extrême à nous quitter. Barbasan revint deux ou trois fois de la porte; il lui restait toujours quelque chose à me dire.

Un valet de chambre, qui était auprès de lui depuis son enfance, m'apportait tous les matins une lettre : je ne devais pas douter qu'il ne vînt le lendemain à l'heure ordinaire, puisque son maître devait attendre son retour, pour monter à cheval; je lui répétai, cependant, une infinité de fois, de ne pas manquer à me l'envoyer. Je me levai plus matin qu'à l'ordinaire. J'allai chercher Eugénie, uniquement pour lui parler du chagrin où j'étais de ce que Barbasan serait quelques jours absent.

L'heure où j'avais accoutumé d'attendre son homme n'était pas encore venue, que je m'impatientais de ce qu'il ne paraissait point. Ce fut bien autre chose, quand cette heure et plusieurs autres furent passées. Mon laquais, que j'envoyai aux nouvelles, après s'être fait attendre deux autres heures, qui me parurent deux années, vint me dire qu'il n'avait trouvé personne.

Je passai, de cette sorte, dans une agitation qui ne me permettait pas d'être un moment dans la même place, une grande partie de la journée. Quelqu'un vint alors avertir Eugénie qu'on la demandait à mon parloir. Cette nouveauté acheva de m'alarmer; j'y courus; j'y trouvai le vieux valet de chambre. Où est votre maître, lui dis-je, d'une voix tremblante? Ah! s'écria-t-il, tout est perdu!......

Ces paroles, qui me portèrent dans l'esprit les idées les plus funestes, furent les seules que j'entendis. Je

me laissai tomber sur ma chaise, sans aucun sentiment. Eugénie vint à mon secours, et me fit porter dans ma chambre. Elle apprit de ce garçon, que Barbasan n'avait point paru le soir ; qu'après l'avoir attendu toute la nuit, il avait été le chercher dans les endroits où il pouvait en apprendre des nouvelles ; qu'à son retour dans la maison, il avait trouvé un de ses amis qui venait l'avertir que son maître s'était battu contre le marquis du Fresnoi ; qu'il l'avait tué sur la place, et qu'on ne savait où il s'était refugié. Les soins que Beauvais (c'est le nom du valet de chambre) s'était donnés pour en savoir davantage avaient été inutiles.

Ces nouvelles, tout affligeantes qu'elles étaient, ne laissèrent pas, quand je les appris, de me donner de la consolation. La mort de Barbasan, qui m'était d'abord venue dans l'esprit, et qui avait fait une telle impression sur moi que je fus plusieurs heures sans connaissance, me fit regarder un moindre mal comme un bien ; mais, lorsque, revenue de ma première impression, je réfléchis sur cette aventure, je fus dans un état peu différent de celui où j'avais été d'abord.

J'eus recours au commandeur de Piennes, pour avoir quelque éclaircissement. Il revint le même jour ; et, malgré les ménagements qu'il tâcha d'employer, il me perça le cœur par son récit.

Barbasan s'était retiré dans une maison de sa connaissance, et comptait en sortir la nuit, pour prendre la poste ; mais il avait été arrêté dans le moment qu'il se disposait à partir. Le commandeur de Piennes ajouta qu'il allait mettre tout en usage pour faire disparaître les témoins.

Que l'on juge, s'il est possible, quelle nuit je passai: tout ce qu'il y a de plus noir, de plus tragique, se présentait à mon imagination. Eugénie ne me quitta point. Elle avait trop d'esprit et de sentiment pour chercher à adoucir ma peine par de mauvaises raisons; elle s'affligeait avec moi, et me donnait par-là la seule consolation dont j'étais susceptible.

Le commandeur vint, comme il me l'avait promis. Son visage triste et son air consterné portèrent la terreur dans mon ame. On avait plus de preuves qu'il n'en fallait : les témoins venaient de toutes parts. Le nombre, ajouta le commandeur, est trop grand, pour qu'il puisse être vrai; leurs dépositions seront contestées, et nous gagnerons du temps.

Quoique j'eusse pleuré tout le temps que le commandeur avait été avec moi, sa présence, ses discours m'avaient cependant un peu soutenue; dès que je ne le vis plus, loin de conserver quelque espérance, je ne comprenais pas même que j'eusse pu en concevoir.

Cette nuit fut mille fois plus affreuse que toutes les précédentes; je tressaillais d'horreur de ce qui pouvait arriver. Cette idée faisait une telle impression sur moi, que je ne pouvais même en parler à Eugénie. Je crois que je serais morte, de prononcer les mots terribles d'échafaud et de bourreau. Ce que je sentais alors a laissé de si profondes traces dans mon esprit, qu'après quarante ans, je ne puis le penser et l'écrire sans émotion.

J'avais appris, par le commandeur de Piennes, que de mauvais discours, tenus sur mon compte par le marquis du Fresnoi, avaient engagé Barbasan à l'appeler

en duel. Cette circonstance n'ajoutait cependant rien à ma douleur. Est-il besoin, pour sentir les malheurs de ce qu'on aime, de les avoir causés?

N'étais-je pas assez malheureuse! non, il fallait que j'eusse encore à trembler pour un danger plus prochain.

J'appris que Barbasan était malade à l'extrémité, et qu'il refusait tous les secours. Que faire? Aller lui dire moi-même qu'il me donnait la mort? Le commandeur et Eugénie s'opposèrent de toutes leurs forces à cette résolution : mais ils me virent dans un si grand désespoir, qu'ils se trouvèrent forcés d'y consentir, et même de m'aider.

Le commandeur engagea une dame de ses amies, qui avait soin des prisonniers, de me mener avec elle. Il m'annonça sous un faux nom, et me supposa proche parente de Barbasan. On devait me venir prendre le lendemain matin. Jamais nuit ne me parut si longue; j'en comptais les minutes; et, comme si ma diligence eût avancé le jour, j'étais prête plusieurs heures avant que le commandeur fût venu.

Nous allâmes ensemble : ma tristesse paraissait si profonde, il y avait en ma personne une langueur si tendre, que la dame fut d'abord au fait des motifs de ma démarche. Elle n'en fut que plus disposée à me servir : les femmes, en général, ont toujours de l'indulgence pour tout ce qui porte le caractère de tendresse, et les dévotes en sont encore plus touchées que les autres. Celle-ci avait de plus, pour prendre part à mes peines, le souvenir d'un amant que la mort lui avait enlevé.

Je parvins, bien cachée dans mes coiffes, jusqu'à

une chambre, ou plutôt un cachot, qui ne recevait qu'une faible lumière d'une petite fenêtre très-haute, et grillée avec des barreaux de fer qui achevaient d'intercepter le jour. Barbasan était couché dans un mauvais lit, et avait la tête tournée du côté du mur. La dame s'assit sur une chaise de paille, qui composait tous les meubles de cette affreuse demeure.

Après quelques moments et quelques mots de consolation au malade, elle se leva pour aller visiter d'autres prisonniers, et me laissa seule auprès de lui. Il s'était mis sur son séant, pour remercier la personne qui lui parlait. J'étais debout devant son lit, tremblante, éperdue, abymée dans mes larmes, et n'ayant pas la force de prononcer une parole. Barbasan fixa un moment les yeux sur moi, et me reconnut. Ah! mademoiselle, que faites-vous, s'écria-t-il?

Les larmes, qu'il voulut en vain retenir, ne lui permirent pas d'en dire davantage. Les moindres choses touchent de la part de ce qu'on aime, et l'on est encore plus sensible dans les temps de malheur. Ce titre de *mademoiselle*, qui était banni d'entre nous, me frappa d'un sentiment douloureux. Je ne suis donc plus votre Pauline, lui dis-je en lui prenant la main, et la lui serrant entre les miennes? vous voulez mourir, vous voulez m'abandonner!

Sans me répondre, il baisait ma main et la mouillait de ses larmes. A quel bonheur, dit-il enfin, faut-il que je renonce! Oubliez-moi, poursuivit-il en poussant un profond soupir; oui, je vous aime trop pour vous demander un souvenir qui troublerait votre repos. Ah! m'écriai-je à travers mille sanglots, par pitié pour

moi, mon cher Barbasan, conservez votre vie; c'est la mienne que je vous demande. Helas! ma chère Pauline, répliqua-t-il, songez-vous à la destinée qui m'attend? songez-vous que je vous perds, vous que j'adore, vous qui seule m'attachez à la vie? Qu'importe après tout, continua-t-il après s'être tû quelques moments, de quelle façon je la finisse! je vous aurai du moins obéi jusqu'au dernier moment.

La dame avec qui j'étais venue rentra : elle avait fait apporter un bouillon; je le présentai à Barbasan; il le prit en me serrant la main : nous n'étions ni l'un ni l'autre en etat de parler; nos larmes nous suffoquaient. Hélas! je pensai dans ce moment que nous nous voyions peut-être pour la dernière fois.

Ma dévote, à qui je faisais pitié, baissa elle-même mes coiffes, me prit sous le bras, m'entraîna hors de de cette chambre, et me fit monter dans son carrosse. Nous fîmes en silence le chemin jusque chez elle, où le commandeur de Piennes et ma femme de chambre m'attendaient. La fièvre me prit dès la même nuit avec beaucoup de violence. Je fus à mon tour pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Mon mal, tout grand qu'il était, ne prit rien sur le sentiment dominant : uniquement occupée de Barbasan, j'en demandais des nouvelles à chaque instant.

Eugenie ne quittait le chevet de mon lit que pour s'en informer : elle ne me disait que ce qui lui paraissait propre à calmer mes inquiétudes, et elle ne les calmait point : je me faisais des sujets d'alarmes d'un geste, d'un mot, d'un air un peu plus triste que j'apercevais sur son visage : enfin après quinze jours j'eus la

certitude de la guérison de Barbasan. La mienne en dépendait. Mais, dès que je n'eus plus à craindre les suites de sa maladie, je repris toutes mes alarmes sur sa malheureuse affaire. La prison où je l'avais vu, augmentait encore ma sensibilité et mon attendrissement.

Le commandeur de Piennes y mit le comble par ce qu'il vint m'apprendre. La procédure était poussée avec une vivacité qui décelait un ennemi secret; cet ennemi était mon indigne beau-père. On comprend, sans que je le dise, les raisons qu'il avait de haïr Barbasan. Je m'étonne encore comment je ne mourus pas sur-le-champ, quand le commandeur m'annonça cette affreuse nouvelle. Il n'y a d'autre ressource, me dit-il, que de gagner le geolier et de faire sauver Barbasan.

L'argent en était le seul moyen : celui que mon père m'avait laissé pouvait-il être mieux employé? Je remis au commandeur une somme très-considérable; et, quoiqu'il ne cessât de me répéter qu'il y en avait beaucoup plus qu'il ne fallait, je voulus à toute force y ajouter encore. Je croyais m'assurer mieux par-là de la liberté de Barbasan, et au milieu de mes douleurs je sentais une secrète satisfaction de ce que je faisais pour lui. J'attendais le succès de la négociation, comme l'arrêt de ma vie ou de ma mort.

Un petit billet du commandeur m'apprit que tout se disposait selon mes souhaits; il vint me l'apprendre lui-même : le geolier était gagné; mais il exigeait que ses enfants aussi-bien que lui suivissent le prisonnier, et qu'on leur assurât de quoi vivre dans les pays étrangers. Cet article était aisé : non-seulement j'au-

rais vidé mon porte-feuille, mais j'aurais donné tout ce que j'avais au monde.

Barbasan ne savait encore rien des mesures que l'on prenait; le fils du geolier, qui lui portait à manger, se chargea de les lui apprendre. Ce n'était point assez d'assurer sa liberté : il fallait lui préparer des secours dans le lieu où il se retirerait. Nous nous étions déterminés pour Francfort; un moindre éloignement n'eût pas suffi pour calmer mon imagination. Le commandeur de Piennes prit des lettres de change sur un fameux banquier de cette ville. Je les enfermai dans un paquet qui devait être rendu à Barbasan à son arrivée; je voulais, s'il était possible, qu'il ignorât qu'elles vinssent de moi, et attendre pour le lui apprendre, un temps plus heureux.

Tous les arrangements étaient faits, et le jour marqué pour la fuite, qui devait s'exécuter sur le minuit. J'attendis toute la nuit, avec une impatience et un saisissement que je laisse à imaginer, le signal dont le commandeur et moi étions convenus : le jour vint sans que j'eusse rien appris. Le commandeur, chez qui j'avais envoyé plusieurs fois, vint enfin me dire que le fils du geolier était absent depuis deux fois vingt-quatre heures, que son père voulait absolument l'attendre.

Voilà donc encore ma vie attachée au retour de ce fils. Il n'y avait pas un moment à perdre : le jugement devait être prononcé dans trois jours. Quoique le commandeur ne me dît que ce qu'il ne pouvait s'empêcher de me dire, je ne voyais que trop de quoi il était question : j'étais moi-même sur l'échafaud, et

je ne crois pas possible que ceux qui y sont effectivement soient dans un état plus déplorable que celui où je passai la nuit.

La joie succéda à tant de douleurs, quand j'appris à sept heures du matin, par un billet, que tout avait réussi, et que Barbasan était en sûreté. Je baisais ce cher billet; j'embrassais Eugénie; je me jetais à genoux pour remercier Dieu avec des larmes aussi douces que celles que j'avais répandues auparavant étaient amères. Barbasan m'écrivit de la route. Quelle lettre! que d'amour! que de reconnaissance! que de protestations! Elle m'eût payé de mille fois plus que de ce que j'avais fait.

J'avais un cœur avec lequel je ne pouvais être longtemps tranquille. Je commençai à m'affliger de ce que nous étions séparés peut-être pour toujours. Il ne pouvait revenir dans le royaume : le projet d'aller le joindre me paraissait aussi difficile qu'il m'avait paru aisé quand j'en avais formé d'abord la résolution. Il fallait, pour l'exécuter, que j'eusse atteint mes vingt-cinq ans. Que savais-je si je ne trouverais point de nouveaux obstacles?

Ces différentes pensées m'occupaient sans cesse, et me jetaient dans une tristesse dont l'amitié d'Eugénie s'alarmait. Quel cœur que le sien! jamais de dégoût, jamais d'impatience; elle écoutait avec la même attention, avec le même intérêt, ce que je lui avais déja dit mille fois; de grands services coûtent moins à rendre et prouvent moins qu'une pareille conduite : on est payé par l'éclat qui les accompagne ordinairement; mais cette tendresse compâtissante n'a de récompense que le sentiment qui la produit.

Divers prétextes, dont je m'étais servie depuis la malheureuse aventure de Barbasan, m'avaient laissé la liberté de rester dans mon couvent. Ma mère n'y était point venue : j'envoyais régulièrement savoir de ses nouvelles; on répondait qu'elle se portait bien, et que sa grossesse ne lui permettait pas de sortir. Comme elle ne me faisait point dire d'aller chez elle, je jugeai que mon beau-père ne voulait pas qu'elle me vît. On vint un matin m'avertir qu'elle était près d'accoucher; on ajouta qu'elle me demandait; je sortis au plus vîte; je trouvai en arrivant les domestiques en larmes. Sans oser les questionner, je m'acheminais vers son appartement, quand une femme de chambre vint à moi en poussant de grands cris. Ah! mademoiselle, me dit-elle, où allez-vous? vous n'avez plus de mère.

Je ne puis exprimer ce que je sentis dans ce moment, la révolution qui se fit en moi; tous les torts que j'avais trouvés à ma mère, tout ce que mon père m'avait laissé penser, tout ce que sa conduite à mon égard avait eu de reprochable, tout cela disparut, et ne me laissa que le souvenir des tendresses qu'elle m'avait marquées dans mon enfance : je fus véritablement touchée. Mon tuteur, qui était dans la maison, m'emporta malgré moi dans le carrosse qui m'avait amenée, et me remit entre les mains d'Eugénie. Ce nouveau malheur renouvela toutes mes douleurs; c'est un aliment pour un cœur qui en est déja rempli; il semble qu'on trouve une espèce de soulagement à voir croître ses peines.

Mon beau-père, dans l'intention de s'assurer des

biens considérables, avait sacrifié la vie de ma mère pour sauver l'enfant dont elle était grosse, et y avait réussi; son fils vécut; il fallut régler nos partages. Je n'aurais pas dû faire de grace; mais, par respect pour la mémoire de ma mère, je cédai tout ce qu'il voulut.

Le temps, il faut l'avouer, et un temps assez court, sécha mes larmes. Ma tendresse pour Barbasan, qui dominait sur tous mes sentiments, me fit bientôt trouver la consolation dans la pensée que j'étais devenue libre et en état de disposer de ma main; j'eus d'ailleurs une persécution à essuyer, qui produisit naturellement de la distraction.

Le marquis de Crevant avait perdu son père peu de jours avant la mort de ma mère. Il m'aimait de bonne foi; son amour avait tenu bon contre mes rigueurs, et avait produit en lui ce qu'il produit toujours quand il est véritable; il lui avait donné des mœurs, et l'avait corrigé des airs et des ridicules attachés à la qualité de petit-maître. Dès que la mort de son père le laissa libre, il vint m'offrir sa fortune et sa main. Eugénie et le commandeur voulaient que je l'acceptasse. Crevant était précisément dans le cas que mon père m'avait marqué, pour choisir un mari. Il le fallait, disaient-ils, pour me sauver de ma propre faiblesse, et pour me mettre à couvert de la folie, et presque de la honte d'aller épouser un homme comme Barbasan, banni de son pays, et retranché de la société.

Il ne lui reste donc que moi, m'écriai-je, et vous me pressez de l'abandonner! Que m'a-t-il fait? Est-il coupable, parce qu'il est malheureux? J'irai, s'il le faut, vivre avec lui dans un désert.

Cette idée, qui flattait la tendresse de mon cœur, s'affermissait encore dans mon esprit, par le plaisir de me trouver capable d'une action qui se peignait à moi comme généreuse. Dès ce moment je formai une ferme résolution d'aller le joindre. Les représentations du commandeur et d'Eugénie furent inutiles : le marquis de Crevant fut congédié.

Cependant il y avait plus d'un mois que je n'avais eu de nouvelles de Barbasan : j'allai me mettre dans la tête qu'il avait eu connaissance du dessein du marquis de Crevant, et qu'il en était jaloux; l'impatience de me justifier vint encore accroître celle que j'avais de partir. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits. Je dis que j'allais avec mon tuteur, que j'avais d'avance mis dans mes intérêts, voir une terre qui composait tout le bien qu'on me connaissait.

Nous eûmes des passeports sous le nom d'un seigneur allemand. Dès que je fus au premier gîte, Fanchon (c'était le nom de ma femme de chambre) et moi, prîmes des habits d'homme. Comme j'étais grande et bien faite, ce déguisement me convenait; j'étais encore plus belle qu'avec mes habits ordinaires; mais je paraissais si jeune, que ma beauté, la délicatesse de mon teint et la finesse de mes traits ne blessaient point la vraisemblance.

Après dix jours de marche, et plusieurs petites aventures qui ne méritent pas d'être dites, nous arrivâmes à Francfort à huit heures du soir. Nos postillons, à qui j'avais fait dire que je ne voulais point aller dans un cabaret, nous menèrent chez une Française qui louait des appartements. A peine étais-je dans le mien,

que je m'informai à elle de Barbasan. J'avais forcé les postes pour le voir dès ce soir-là. Vraiment, me dit-elle! je viens de le rencontrer qui rentrait chez lui avec madame; et tout de suite: C'est celui-là qui est un bon mari!

Suivant l'usage de ces sortes de gens, elle me conta, sans que je le lui demandasse, tout ce que l'on disait des aventures de Barbasan. Hélas! j'étais bien éloignée de pouvoir lui faire des questions; les noms de *mari* et de *femme* m'avaient frappée comme un coup de foudre, dès qu'elle les eut prononcés. Mon tuteur et ma femme de chambre, plus tranquilles que moi, prirent ce triste soin. Elle leur dit que M. Barbasan avait fait connaissance avec sa femme dans le temps qu'il était prisonnier; qu'elle avait exposé la vie de son père, qui était le geolier, celle d'un frère et la sienne propre pour le sauver; que, pour payer tant d'obligations, M. de Barbasan l'avait épousée, et qu'elle était grosse.

J'étais pendant ce terrible récit, dans un état plus aisé à imaginer qu'à décrire. Fanchon, qui voyait, par les changements de mon visage, ce qui se passait en moi, congédia notre hôtesse; et pour me donner plus de liberté, renvoya aussi mon tuteur.

Il ne m'aime donc plus, disais-je en répandant un torrent de larmes! que lui ai-je fait pour n'être plus aimée? J'expose ma réputation, j'abandonne ma patrie, et tout cela pour un ingrat! Mais, Fanchon, crois-tu qu'il le soit? crois-tu que je sois effacée de son souvenir? Voilà donc pourquoi je ne recevais plus de ses lettres! Hélas! je le croyais jaloux. Ce sentiment n'est plus pour moi.

Toute la nuit se passa dans de pareils discours : je voulais le voir, lui reprocher son ingratitude, l'attendrir par mes larmes, et l'abandonner pour jamais. Il me passait aussi dans la tête de lui faire remettre le bien que j'avais apporté. Je voulais, à quelque prix que ce fût, me faire regretter. C'était la seule vengeance dont j'étais capable contre mon ingrat. Mon tuteur, qui n'entendait rien à toutes ses delicatesses, s'opposa à ce projet et me conserva, malgré moi, ce qui me restait du porte-feuille de mon père.

Il n'y avait pas à hesiter sur le parti que j'avais à prendre. Je pouvais, en me montrant promptement à Paris, dérober la connaissance de la folle demarche que j'avais faite. Mon tuteur, qui s'etait repenti plus d'une fois de sa complaisance, me représentait la necessité de ce prompt retour : je la sentais comme lui; mais il fallait m'éloigner pour jamais de Barbasan, de ce Barbasan que j'avais tant aimé, qu'au mépris de toutes sortes de bienséances j'étais venu chercher si loin. Comment partir sans le voir, ne fût-ce même que de loin? Comment résister à la curiosité de voir ma rivale, et renoncer à l'espérance de ne la pas trouver telle qu'on me l'avait dépeinte?

Mon hôtesse, sans s'informer des motifs de ma curiosité, me mena à une église où tout le beau monde allait à la messe. Je me plaçai de manière que je pouvais voir ceux qui entraient.

Me voilà dans mon poste, avec une palpitation qui ne me quitta point et qui augmentait toutes les fois que j'entendais arriver quelqu'un. Celle qui me causait tant de trouble parut enfin : je ne la trouvai que trop propre

à faire un infidèle. Loin que la jalousie dont j'étais animée diminuât ses agréments, il semblait que, pour augmenter mon supplice, elle y ajoutait encore. Je n'ai jamais vu de physionomie plus intéressante, tant de grâces, tant de beauté, jointes à la fraîcheur de la première jeunesse et à l'air le plus doux et le plus modeste. Elle tournait la tête à tout moment pour voir, à ce que je jugeai, si Barbasan la suivait; il ne tarda pas : elle lui dit quelque chose à l'oreille; il répondit par un souris qui acheva de me désespérer.

Comme je n'étais pas éloignée du lieu où ils étaient, il m'aperçut : ses yeux restèrent assez long-temps attachés sur mon visage; il les baissa ensuite, et je crus m'apercevoir qu'il soupirait : il me regarda de nouveau avec plus d'attention. Après ce second examen, je le vis sortir de l'église : si j'en eusse eu la force, je l'aurais suivi dans mon premier mouvement; mais les jambes me tremblaient au point que je fus contrainte de rester où j'étais.

Que de réflexions sur ce qui venait de se passer! Il m'avait reconnue sans doute. Était-ce la honte de paraître devant moi après sa trahison? était-ce la crainte de mes justes reproches qui l'avaient déterminé à me fuir? cette crainte l'aurait-elle emporté, si quelque chose lui eût encore parlé pour moi? Je sentais dans ces moments que le plus faible repentir, le plus léger pardon m'eût tout fait oublier : peut-être l'aurais-je demandé moi-même. Je me croyais presque coupable de ce qu'il ne m'aimait plus. L'effet que cette pensée produisit en moi paraîtra incompréhensible à ceux qui n'ont jamais eu de véritable passion.

Ma réputation exposée, la trahison dont on payait ma tendresse, ce mariage qui mettait une barrière insurmontable entre nous, ne faisaient presque plus d'impression sur moi. Tout était couvert par cette douleur déchirante que je n'étais plus aimée. Je voulais du moins avoir la triste consolation de répandre des larmes devant lui.

Mon tuteur fut chargé de l'aller chercher, de ne rien oublier pour l'amener, de ne pas craindre d'employer les prières les plus capables de l'y engager. Il ne le trouva point chez lui : il y retourna plusieurs fois; il apprit enfin qu'il était monté à cheval au sortir de l'église, et qu'on ne savait quelle route il avait prise.

Dès que nous sommes malheureux, tous ceux qui nous environnent prennent de l'empire sur nous. Mon tuteur, ma femme-de-chambre même se croyaient en droit de me parler avec autorité. Sans m'écouter, sans égard aux prières que je leur faisais d'attendre encore quelques jours, ils m'obligèrent à partir sur-le-champ; et, pour rendre mon absence aussi courte qu'il était possible, on me fit faire la plus grande diligence.

Me voilà revenue à Paris et dans les bras de ma chère Eugénie. Ce prompt retour, la douleur où elle me vit plongée, mes larmes et mes sanglots, lui firent juger que Barbasan était mort. Les consolations qu'elle cherchait à me donner m'apprirent ce qu'elle pensait : je n'avais pas la force de la désabuser; j'avais honte pour Barbasan et pour moi de dire qu'il m'avait trahie, abandonnée; mon cœur répugnait aussi à parler contre lui.

Je sentais une peine extrême à lui faire perdre l'estime d'Eugénie, à le lui montrer si différent de ce qu'elle l'avait vu jusque-là. Malgré mes répugnances, il fallut tout avouer. Quelle fut la surprise et l'indignation de mon amie! quel mépris pour Barbasan! quelle pitié, mêlée de colère, de me trouver encore de la sensibilité pour un ingrat, pour un scélérat, pour le dernier des hommes!

Ménagez ma faiblesse, lui disais-je, puisque vous la connaissez : épargnez un malheureux : helas! peut-être a-t-il fait autant d'efforts pour m'être fidèle, que j'en fais pour cesser de l'aimer. Plus vous cherchez à diminuer son crime, répondait Eugénie, plus vous me le rendez odieux. Le dépit devrait vous guérir; la raison le devrait encore mieux; mais le dépit est un nouveau mal, et la raison est bien tardive. Je voudrais que vous cherchassiez de la dissipation; je voudrais que votre amour-propre trouvât des dédommagements : vous ne le croyez pas, ajouta-t-elle; mais comptez sur ma parole, qu'il fait une partie de votre douleur. J'étais effectivement bien éloignée de le penser : la terre entière à mes genoux ne m'aurait pas dédommagée du cœur que j'avais perdu.

Ces dissipations, qu'on me conseillait et que je n'aurais jamais cherchées, vinrent me trouver malgré moi. Mon beau-père, que sa prodigalité mettait dans un besoin continuel d'argent, et qui n'était arrêté par aucun scrupule sur les moyens d'en acquérir, ne voulut point s'en tenir à l'accommodement que nous avions fait; il fallut entrer en procès. Le sentiment dont j'étais animée contre lui (car je le regardais, avec

raison, comme l'auteur de mes malheurs) me donna une vivacité et une suite que l'intérêt n'aurait jamais pu me donner : je sus bientôt mon affaire mieux que mes avocats.

La beauté ne produit pas toujours de l'amour, mais elle nous rend toujours intéressantes pour les hommes, même les plus sages. La mienne me donnait un accès facile auprès de mes juges, et ajoutait un nouveau poids à mes raisons : elle fit encore plus d'impression sur M. le président d'Hacqueville, l'un des plus accrédités par sa naissance, par sa place, et sur-tout par l'estime qu'il s'était acquise. Il me déclara, à la troisième ou quatrième visite que je lui rendis, qu'il ne pouvait plus être de mes juges : Ne m'en demandez point la raison, ajouta-t-il; je n'oserais vous la dire; je me borne à souhaiter que vous daigniez la deviner.

Mon embarras lui fit voir que je la devinais. Nous gardions tous deux le silence, quand mon avocat, qui s'était arrêté avec quelqu'un dans la chambre, entra dans le cabinet; sa présence fit également plaisir à M. d'Hacqueville et à moi; car son embarras était égal au mien; mais il se remit assez promptement. Je ne serai pas, lui dit-il, des juges de mademoiselle; je veux la servir plus utilement : venez demain au matin, et m'apportez ses papiers ; nous irons ensuite rendre compte à mademoiselle de ce que nous aurons fait.

Je sortis sans avoir prononcé une parole. Ne craignez point, me dit le président en me donnant la main, de recevoir des services dont je ne demande et dont je n'attends d'autre récompense que la satisfaction de vous les rendre.

Eugénie, à qui je contai mon aventure, ne la prit pas aussi sérieusement que je la prenais. Que voulez-vous, lui disais-je, que je fasse d'un amant ? Je veux, me répondit-elle, que vous en fassiez votre vengeur ; que vous vous amusiez de sa passion. Que savez-vous? il vous plaira peut-être : vous connaissez sa figure; son esprit est bien au-dessus ; c'est par son mérite, plus encore que par sa naissance, qu'il est parvenu à la charge de président à mortier, dans un âge où l'on est à peine connu dans les places subalternes : le cœur me dit qu'il est destiné pour mettre fin à votre roman.

Hélas ! elle était bien loin de deviner : on verra, au contraire, que je n'en fus que plus malheureuse. Sous prétexte de mes affaires, le président d'Hacqueville me voyait presque tous les jours. Ses soins et son assiduité me parlaient seuls pour lui; d'ailleurs, pas un mot dont je pusse prendre droit de lui défendre de me voir. Tant d'attention, tant de respect, auraient dû faire sur moi une impression bien différente de celle qu'ils y faisaient : ils me rappelaient sans cesse le souvenir de Barbasan; c'était ainsi qu'il m'avait aimée : il ne m'aimait plus, et je soupirais avec une extrême douleur.

Eugénie me reprochait souvent ma faiblesse : comment, me disait-elle, pouvez-vous conserver cette tendresse pour quelqu'un que vous ne sauriez estimer? L'estime, répliquais-je, ne fait pas naître l'amour ; elle sert seulement à nous le justifier à nous-mêmes : j'avoue que je n'ai plus cette excuse à donner à ma faiblesse ; mais je n'en suis que plus malheureuse : ayez pitié de moi, ma chère Eugénie, ajoutais-je : que voulez-vous ! je ne puis être que comme je suis.

Après quelques mois, elle et le commandeur de Piennes me parlèrent plus clairement. Mes affaires étaient toutes terminées à mon avantage, et je devais aux soins du président d'Hacqueville la justice qu'on m'avait rendue, et la tranquillité dont j'aurais pu jouir, si mon cœur avait été autrement fait. Il n'y avait plus moyen de recevoir assiduement des visites dont les prétextes avaient cessé. J'étais embarrassée de le dire à M. le president d'Hacqueville; je voulais qu'Eugénie et le commandeur en prissent la commission. Il nous en a donné une bien differente, répondit le commandeur; il veut vous épouser; et, pour vous laisser la liberté de répondre sans aucune contrainte, il nous a priés de vous en faire la proposition; et, tout de suite, ils me dirent l'un et l'autre que j'étais trop jeune et d'une figure qui m'exposait à trop de périls pour rester fille: mon beau-père, encore aigri par le mauvais succès de son procès, pouvait m'attirer quelques nouvelles persécutions : mon aventure n'était pas entièrement ignórée, et me faisait une espèce de nécessité de changer d'état.

Eugénie ajouta, quand je fus seule avec elle, que je devais me craindre moi-même; la tendresse que je conservais pour le comte de Barbasan la faisait trembler. S'il revenait, me disait-elle, vous n'attendriez pas même, pour lui pardonner, qu'il vous demandât pardon. Eh bien! lui dis-je, je prendrai le voile. Vous voulez donc, répondit-elle, parce que Barbasan est le plus indigne de tous les hommes, vous enterrer toute vive. Croyez-moi, ma chère fille, ces sortes de douleurs passent et laissent place à un ennui peut-être

plus difficile à soutenir que la douleur. Je vous ai souvent promis de vous conter les malheurs qui m'ont conduite ici. Il faut vous tenir parole. Peut-être en tirerez-vous quelque instruction : vous apprendrez du moins, par mon exemple, qu'il y a des malheurs bien plus grands que ceux que vous avez éprouvés.

Ce qu'elle m'apprit de ses aventures me fit tant d'impression, que, pour avoir la satisfaction de les relire, je la priai de consentir que je les écrivisse ; et c'est ce que j'ai écrit que je donne ici.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LES MALHEURS
DE L'AMOUR.

SECONDE PARTIE

Eugénie fut amenée à l'abbaye du Paraclet à l'âge de six ans, sous le nom de mademoiselle d'Essei. Une espèce de gouvernante, qui la conduisait, pria madame de la Rochefoucault, abbesse de cette maison, de se charger de l'éducation de cette jeune enfant. Elle lui remit pour cela une somme assez considérable : elle ajouta qu'elle était fille d'un gentilhomme de Bresse qui avait peu de biens et beaucoup d'enfants, et qu'il fallait lui inspirer le goût de la retraite, le seul parti qui convînt à sa fortune.

Mademoiselle de Magnelais, fille du duc d'Hallwin, et plus âgée de deux années que mademoiselle d'Essei, était dans la même maison. Elles furent élevées ensemble, quoique avec beaucoup de différence. Mademoiselle de Magnelais attendait une fortune considérable, et la pauvre mademoiselle d'Essei, au contraire, n'avait que le choix de cette demeure, ou de quelque autre de cette espèce.

Leurs premières années se passèrent dans les occu-

pations ordinaires à cet âge. Mademoiselle de Magnelais, contente d'une certaine supériorité que son rang et ses richesses lui donnaient sur sa compagne, paraissait avoir de l'amitié pour elle. La jalousie de la beauté, si propre à mettre de l'éloignement entre deux jeunes personnes, ne troublait point leur union. Les traits de mademoiselle d'Essei, qui n'étaient point encore formés, laissaient douter si elle serait belle un jour.

Mademoiselle d'Essei, sensible et reconnaissante, répondait par l'attachement le plus véritable aux marques d'amitié qu'elle recevait. Elle sentit vivement la peine de se séparer de son amie, lorsque mademoiselle de Magnelais fut retirée du couvent pour retourner dans sa famille.

Deux années après leur séparation, madame la duchesse d'Hallwin et mademoiselle de Magnelais, sa fille, qui revenaient des Pays-Bas, s'arrêtèrent quelques jours à une terre près du Paraclet. Le voisinage rappela à mademoiselle de Magnelais le souvenir de son amie; elle voulut la voir.

Sa beauté avait acquis alors toute sa perfection. Mademoiselle de Magnelais en fut étonnée, et la trouva trop belle pour l'aimer encore. Il ne parut cependant aucun changement dans ses manières : elle lui rendit compte de ce qui lui était arrivé depuis leur séparation, bien moins par un sentiment de confiance, que par le plaisir malin d'étaler aux yeux de mademoiselle d'Essei un bonheur qu'elle ne devait jamais goûter.

L'article des amants ne fut pas oublié : c'était, en quelque façon, un dédommagement pour la vanité de mademoiselle de Magnelais, qui la consolait de la

beauté de mademoiselle d'Essei. Entre tous ceux qu'elle lui nomma, le chevalier de Benauges fut celui dont elle parla avec le plus d'eloges; elle le lui peignit comme l'homme du monde le plus aimable et le plus amoureux : elle ne dissimula point qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui; mais, ajouta-t-elle, j'ai tort de vous parler de ces choses-là; l'etat où vous êtes destinée vous les laissera ignorer, et je vous plains presque d'être belle.

Elles eurent encore plusieurs conversations de cette espèce; et, après quelques jours, mademoiselle de Magnelais prit, avec sa famille, la route de Paris, et mademoiselle d'Essei resta tristement dans sa retraite.

Deux années s'écoulèrent encore, et amenèrent le temps où elle devait s'engager. Sa répugnance augmentait à mesure qu'elle voyait ce moment de plus près : enfin, honteuse de se trouver si faible, elle résolut de faire un effort sur elle-même. Elle en parla à madame l'abbesse du Paraclet, dont elle a toujours été très-sincèrement aimée. La tendresse que j'ai pour vous, répondit madame l'abbesse, me ferait trouver un plaisir bien sensible de vous attacher à moi pour toujours; mais, ma chère fille, cette même tendresse m'engage à consulter vos intérêts plutôt que les miens : vous n'êtes point faite pour le cloître; votre inclination y répugne.

Je l'avoue, disait en pleurant mademoiselle d'Essei; mais, madame, j'ai de la raison, et je n'ai pas le choix des partis. Ces chaînes-ci sont bien pesantes, répondit madame du Paraclet, quand la raison seule est chargée de les porter. Attendez encore quelques

années. Je voudrais, si vous avez à embrasser la retraite, que vous connussiez un peu plus le monde; vous y verriez bien des choses qui vous feraient peut-être trouver votre condition moins fâcheuse.

Madame de Polignac, sœur de madame du Paraclet, qui était veuve et qui avait passé le temps de son deuil dans cette maison, se mêla à cette conversation : les deux sœurs aimaient mademoiselle d'Essei comme leur propre fille, et, sans le lui dire, elles espéraient toujours que son extrême beauté pourrait lui donner un mari.

Une affaire assez considérable obligea madame de Polignac d'aller à Paris, dans le temps que les fêtes du mariage du roi y attiraient tout ce qu'il y avait de plus considérable en France. Elle n'eut pas beaucoup de peine à obtenir de sa sœur qu'elle lui confiât mademoiselle d'Essei, pour la mener avec elle.

Le comte de Blanchefort, qui faisait la même route, les rencontra au premier gîte : il fit demander à madame de Polignac, dont il était fort connu, la permission de la voir; il passa la soirée avec elle; il se plaignit, dans la conversation, que son équipage s'était rompu en chemin, et qu'il se trouvait très-embarrassé. Madame de Polignac lui offrit une place : son offre fut acceptée; ils partirent tous trois le lendemain.

Mademoiselle d'Essei, qui n'avait jamais vu que son couvent, parlait peu; mais elle disait si bien le peu qu'elle disait, sa beauté simple, naïve et sans art, qu'elle semblait même ne pas connaître, la rendait si touchante, que le comte de Blanchefort ne put se défendre de tant de charmes. Il mit en usage, pen-

dant la route, tout ce qu'il crut capable de plaire; mais ses soins, ses empressements, ses louanges n'apprenaient point à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avait faite sur lui; ce langage de l'amour lui était inconnu, et son cœur ne lui en donnait point de leçon en faveur du comte.

Madame de Polignac, attentive à tout ce qui pouvait intéresser son amie, s'en aperçut avec joie; l'amour du comte de Blanchefort lui parut un acheminement à la fortune qu'elle avait espérée pour mademoiselle d'Essei. A leur arrivée à Paris, le comte de Blanchefort leur demanda la permission de les voir. Il a la réputation d'un très-honnête homme, disait madame de Polignac à mademoiselle d'Essei; vous lui avez inspiré tant d'amour et tant de respect, que, puisqu'il cherche à vous voir, il n'a que des vues légitimes. Vous connaissez, répliqua mademoiselle d'Essei, ma répugnance pour le couvent; mais je vous avoue aussi que j'aurais beaucoup de peine à épouser un homme qui ferait tant pour moi; il me semble qu'il faut plus d'égalité dans les mariages pour qu'ils soient heureux, et je ne voudrais point devoir mon bonheur à une illusion que je craindrais toujours qui ne vînt à finir.

Madame de Polignac se moqua des délicatesses de mademoiselle d'Essei, et la fit consentir à recevoir les soins du comte de Blanchefort. Elle n'avait aucun goût pour lui, mais elle l'estimait; et, comme elle n'avait pour personne des sentiments plus vifs, elle le traitait de façon à lui donner, du moins, de l'espérance.

Ce fut alors que les fêtes pour le mariage du roi

commencèrent. Mademoiselle d'Essei suivit madame de Polignac au carrousel de la Place-Royale, où elle allait avec la comtesse de Ligny. Il y avait des échafauds dressés pour les dames, qui avaient eu soin d'y paraître avec tous les ornements propres à augmenter leur beauté : la seule mademoiselle d'Essei était vêtue d'une manière simple et modeste; cette simplicité, qui la distinguait, fit encore mieux remarquer toute sa beauté.

Le marquis de la Valette, fils aîné du duc d'Épernon, qui s'etait arrêté par hasard au-devant de l'échafaud où elle était placée, fut étonné de voir une si belle personne : il repassa encore plusieurs fois, et la regarda toujours avec un nouveau plaisir.

Toutes les dames prenaient parti pour les combattants; mademoiselle d'Essei, qui n'avait point remarqué l'attention que le marquis de la Valette avait eue de la regarder, charmée de sa bonne grâce et de son adresse, se déclara pour lui; et, par un mouvement très-naturel en pareille occasion, elle le suivait des yeux dans la carrière, et marquait sa joïe, toutes les fois qu'il avait obtenu l'avantage.

Aussitôt que les courses furent achevées, il vint sur l'échafaud, pour demander à madame la comtesse de Ligny, sa tante, qui était cette belle personne. Venez, lui dit madame de Ligny, aussitôt qu'elle le vit; et, sans attendre qu'il lui eût parlé, venez remercier mademoiselle d'Essei des vœux qu'elle a faits pour vous.

Mademoiselle d'Essei, embarrassée qu'un homme aussi bien fait que M. de la Valette eût des remerciements à lui faire, se pressa d'interrompre madame de

Ligny : Vous allez, madame, lui dit-elle, faire croire à M. le marquis de la Valette, qu'il me doit beaucoup plus qu'il ne me doit effectivement. Vous ne voulez pas, répliqua M. de la Valette, d'un ton plein de respect, que je puisse vous devoir de la reconnaissance; mais on vous en doit malgré vous, dès le moment qu'on a eu l'honneur de vous voir.

Cette galanterie augmenta l'embarras de mademoiselle d'Essei. Madame de Polignac, qui vit sa peine, se mêla de la conversation. Le marquis de la Valette eut l'art de dire encore mille choses qui faisaient sentir à mademoiselle d'Essei l'impression qu'elle avait faite sur lui.

Après leur avoir donné la main, pour les remettre dans leur carrosse, il courut chez madame de Ligny, pour s'informer d'elle qui était mademoiselle d'Essei. Madame de Ligny lui conta, très-naturellement, le peu qu'on savait de la naissance de mademoiselle d'Essei, et l'amour que M. de Blanchefort avait pour elle. Il me semble, répliqua le marquis de la Valette quand madame de Ligny eut cessé de parler, que Blanchefort n'est encore que souffert. Je vois ce qui vous passe dans la tête, lui répondit-elle; mais, si vous êtes sage, vous éviterez, au contraire, de voir mademoiselle d'Essei. Il n'est plus temps, madame, dit le marquis de la Valette; je l'ai trop vue pour ne pas mettre tout en usage pour la voir toujours.

Dès le lendemain, son assiduité chez madame de Polignac fut égale à celle de M. de Blanchefort : ils se reconnurent bientôt pour rivaux. Leurs caractères étaient absolument opposés : le comte de Blanchefort

voulait, dans toutes ses démarches, mettre le public dans ses intérêts; et il y avait si bien réussi, que personne ne jouissait d'une réputation plus entière; le marquis de la Valette, au contraire, ne faisait cas de la réputation qu'autant qu'elle était appuyée du témoignage qu'il se rendait à lui même; il faisait ce qu'il croyait devoir faire, et laissait juger le public : c'était l'homme du monde le plus aimable, quand il le voulait; mais il ne voulait plaire qu'à ceux qui lui plaisaient.

Mademoiselle d'Essei avait beaucoup d'inclination pour lui, et le traitait par-là plus froidement que son rival; il en était désespéré. Est-il possible, mademoiselle, lui dit-il un jour, que la situation où je suis, qui m'afflige si sensiblement, de ne pouvoir vous offrir une fortune dont je ne puis encore disposer, soit un bien pour moi! Oui, mademoiselle, je serais désespéré, si vous refusiez l'offre de ma main; et je vois que vous la refuseriez, si j'étais en concurrence avec le comte de Blanchefort.

Mademoiselle d'Essei n'était pas en garde contre les reproches du marquis de la Valette; elle n'écouta, dans ce moment, que son penchant pour lui : Non, lui dit-elle, avec un souris plein de charmes, vous ne croyez point qu'il fût préféré.

La joie qu'elle vit dans les yeux du marquis de la Valette, l'avertit de ce qu'elle venait de dire; elle en fut honteuse. Il avait trop d'esprit, pour ne pas s'apercevoir de cette honte, et pour l'augmenter encore par des remerciements. Il crut avoir beaucoup obtenu, et ne chercha point à prolonger une conversation dont il sentait bien que mademoiselle d'Essei était embarrassée.

Quel reproche ne se fit-elle point, quand elle fut seule! Me voilà donc, disait-elle, ce que j'ai craint d'être! me voilà coquette! j'ai deux amants, et je sais bien qu'ils peuvent tous deux se flatter d'avoir des droits sur mon cœur. Comment pourrai-je, après ce que je lui ai dit, soutenir les regards du marquis de la Valette en présence du comte de Blanchefort? Et, comment pourrai-je agir avec ce dernier comme j'ai fait jusqu'ici, puisque j'ai donné lieu à un autre de croire que je le préférais? Les femmes dont la conduite est la plus blâmable ont commencé comme je fais. Il faut m'arracher à cette indignité; il faut renoncer à ces frivoles espérances d'établissement; il faut retourner dans mon couvent; il m'en coûtera moins de vivre dans la solitude, que d'avoir des reproches légitimes à me faire.

Mademoiselle d'Essei était dans cette disposition: elle voulait en parler à madame de Polignac, quand elle vit entrer dans sa chambre mademoiselle de Magnelais: elles s'embrassèrent avec beaucoup de marques de tendresse. Mademoiselle de Magnelais était arrivée la veille de la campagne, où elle était depuis plusieurs mois. Après les premières caresses, elles se demandèrent des nouvelles de ce qui leur était arrivé depuis leur séparation.

Mademoiselle d'Essei n'était pas assez vaine pour faire un étalage de ses conquêtes, et d'ailleurs elle était si mécontente d'elle dans ce moment, qu'elle avait encore moins d'envie de parler: elle dit simplement que madame de Polignac avait souhaité de la garder quelque temps, et qu'elle retournerait dans peu de jours au Paraclet.

Je vous prie du moins, répondit mademoiselle de Magnelais, de ne partir qu'après mon mariage, qui se fera incessamment. Il faut qu'en épousant mon amant, j'aie encore la satisfaction de vous voir partager ma joie. C'est donc le chevalier de Benauges que vous épousez, dit mademoiselle d'Essei ?

Il m'avait trompée par un faux nom, répondit mademoiselle de Magnelais; c'est le marquis de la Valette. Il ne sait point encore son bonheur : son père et le mien ont tout réglé, et nous sommes revenus pour faire le mariage.

Si mademoiselle de Magnelais avait fait attention au changement de visage de mademoiselle d'Essei, elle aurait soupçonné qu'elle prenait un intérêt particulier à ce qu'elle venait d'apprendre. Quel coup pour mademoiselle d'Essei ! Il ne pouvait être plus sensible. Un homme à qui elle avait eu la faiblesse de laisser voir son inclination en aimait une autre, et n'avait cherché qu'à la tromper.

Toutes les réflexions les plus affligeantes et les plus humiliantes se présentèrent à elle dans ce moment. Il fallut cependant faire un effort pour cacher son trouble. Bien résolue de partir le lendemain, elle laissa croire à mademoiselle de Magnelais qu'elle resterait jusqu'après son mariage.

Cette conversation, si pénible pour elle, finit enfin. Elle alla s'enfermer dans sa chambre pour se remettre avant que de se montrer : elle y était à peine, que madame de Polignac y entra. J'avais raison, lui dit-elle, ma fille (car elle ne lui donnait point d'autre nom), de bien espérer de votre fortune. Le comte de

Blanchefort vient de me déclarer qu'il est prêt à vous épouser, et qu'il se croira trop heureux si vous trouvez quelque plaisir à tenir de lui le rang et le bien dont vous jouirez.

Vous ne me répondez point, continua madame de Polignac? Pouvez-vous être incertaine sur cette proposition ? Je ne devrais point l'être, répliqua mademoiselle d'Essei; j'avoue pourtant que je le suis. La disproportion infinie qui est entre le comte de Blanchefort et moi me blesse. Plus je sens dans mon cœur tout ce qu'il faut pour être reconnaissante, et plus je crains la nécessité de l'être. Cette reconnaissance ne vous coûtera rien pour le plus honnête homme du monde, qui vous adore, et que vous ne pouvez vous empêcher d'estimer, répliqua madame de Polignac; mais, vous dirai-je ce que je pense? peut-être hésiteriez-vous moins s'il était question du marquis de la Valette.

Ah ! madame, s'écria mademoiselle d'Essei, ne me faites point cette injustice : le marquis de la Valette ne m'a jamais aimée, et je viens d'apprendre de mademoiselle de Magnelais elle-même qu'il va l'épouser. Eh bien ! dit madame de Polignac, punissez-le, en épousant le comte de Blanchefort, d'avoir voulu vous faire croire qu'il vous aimait.

Cette idée de vengeance frappa mademoiselle d'Essei. On ne se dit jamais bien nettement qu'on n'est pas aimée. Malgré la persuasion où elle était de l'amour du marquis de la Valette pour mademoiselle de Magnelais, elle croyait cependant qu'il ne verrait son mariage avec le comte de Blanchefort qu'avec peine. Un

autre motif acheva de la déterminer, le plaisir d'être d'un rang égal à celui de mademoiselle de Magnelais. La différence que leur naissance avait mise entre elles ne l'avait point touchée jusque-là; mais elle en était humiliée depuis qu'elle savait l'amour du marquis de la Valette. Le procédé de M. de Blanchefort, où il paraissait tant de noblesse, lui faisait encore mieux sentir l'injuste préférence qu'elle avait donnée à son rival, et la disposait encore plus favorablement pour lui.

Cependant, avant que de prendre aucun engagement, elle voulut lui représenter les raisons qui pouvaient s'opposer à leur mariage. Vous savez, lui dit-elle, le peu que je suis; songez qu'un homme de votre rang doit, en quelque façon, compte au public de ses démarches; celle que vous voulez faire en ma faveur sera sûrement désapprouvée. Je me flatte que ma conduite vous justifiera autant que vous pouvez l'être; mais c'est un moyen lent; et, en attendant qu'il ait quelque succès, vous serez exposé à des choses désagréables: on n'osera vous parler de votre mariage, et ce sera vous le reprocher; vous ne trouverez peut-être plus dans le monde les mêmes agréments que vous y avez trouvés jusqu'ici.

Eh! pourquoi ne les y trouverais-pas, répondit le comte de Blanchefort? Je travaille, il est vrai, pour mon bonheur; mais je fais une action digne de louange, de partager ma fortune avec la personne du monde la plus estimable. Les actions les plus vertueuses, répliqua mademoiselle d'Essei, sont dégradées quand on croit que l'amour y a part: je vous le demande, et pour vous et pour moi; ne précipitez rien; pour donner

le temps à vos réflexions, je veux retourner à l'abbaye du Paraclet; et si, après une absence raisonnable, vous pensez de même, je pourrai alors me déterminer.

Non, mademoiselle, lui dit-il, je ne consens point à votre éloignement : il faut que vous me haïssiez pour m'imposer des lois aussi dures. Que m'importe que mon mariage soit approuvé de ce public dont vous me menacez? vous suffirez seule à mon bonheur : vous me seriez mille fois moins chère si vous étiez née dans le rang le plus élevé. Si ma naissance était égale à la vôtre, répondit-elle, je recevrais avec joie l'honneur que vous me faites; mais c'est par la distance qu'il y a entre nous, que je dois me mettre à plus haut prix.

Elle achevait à peine de prononcer ces paroles, que le marquis de la Valette entra avec quelques autres personnes de la cour. Mademoiselle d'Essei était trop fière pour lui laisser croire qu'elle était touchée du procédé qu'il avait pour elle; aussi affecta-t-elle de le recevoir de la même façon dont elle l'avait toujours reçu; mais elle lui trouva un air si content, qu'elle en fut déconcertée, et qu'elle n'eut plus la force de soutenir la gaieté qu'elle avait affectée d'abord.

Le comte de Blanchefort sortit presque aussitôt que le marquis de la Valette fut entré : mademoiselle d'Essei se leva en même temps que lui, en disant tout haut, qu'elle allait chez mademoiselle de Magnelais. Vous la connaissez donc, mademoiselle, lui dit le marquis de la Valette? Nous avons passé une partie de notre vie ensemble, répondit mademoiselle d'Essei, et je puis vous assurer, ajouta-t-elle en le regardant, que sa confiance pour moi a toujours été sans réserve. Et moi,

mademoiselle, lui dit-il en s'approchant d'elle, et en lui parlant de façon à n'être pas entendu du reste de la compagnie, je prends la liberté de vous assurer, à mon tour, qu'elle ne vous a pas tout dit.

Mademoiselle d'Essei, qui ne voulait pas engager de conversation avec le marquis de la Valette, fit mine de ne l'avoir pas entendu, et sortit. On lui dit à la porte de mademoiselle de Magnelais, que M. le duc d'Hallwin s'était trouvé mal; que sa fille était auprès de lui, et qu'on ne pouvait la voir. Mademoiselle d'Essei, que cette visite embarrassait, ne fut pas fâchée de s'en voir dispensée.

Aussitôt qu'elle fut seule avec madame de Polignac, elles convinrent qu'il ne fallait point différer de s'en retourner au Paraclet. Le mariage de mademoiselle de Magnelais devenait une nouvelle raison pour mademoiselle d'Essei de s'éloigner; aussi reprit-elle, dès le lendemain, la route de son couvent. Madame de Polignac fut chargée de donner un prétexte à ce prompt départ.

Les soins du comte de Blanchefort suivirent mademoiselle d'Essei dans sa retraite : il ne laissait presque passer aucun jour sans lui donner des marques de son amour. Elle en était touchée, et n'y était point sensible : l'idée du marquis de la Valette l'occupait malgré elle : elle se rappelait le discours qu'il lui avait tenu la dernière fois qu'il l'avait vue : il lui venait alors dans l'esprit que mademoiselle de Magnelais n'en était pas aussi aimée qu'elle le croyait. Eh! pourquoi, disait-elle, examiner si elle est aimée, ou si elle ne l'est pas? voudrais-je conserver des prétentions sur le cœur de son

amant? voudrais-je en être aimée, moi qui viens presque de prendre des engagements avec un autre? quel que soit le marquis de la Valette, je ne dois jamais le voir, et je me trouve coupable d'avoir besoin d'en prendre la résolution.

Cependant il semblait que l'absence eût encore augmenté l'amour du comte de Blanchefort. Madame de Polignac, engagée par ses prières, et par le desir qu'elle avait de voir cette aimable fille établie, se détermina à l'aller chercher. Il fut convenu qu'elle l'amènerait dans une de ses terres; que le comte viendrait les y joindre; que le mariage se ferait sans beaucoup de cérémonie, et qu'il resterait secret pendant quelque temps.

Ce projet fut exécuté. Mademoiselle d'Essei ne quitta point sa retraite sans répandre des larmes. Je ne puis, lui dit madame de Polignac, vous pardonner votre tristesse: il faut, pour vous faire sentir votre bonheur, que je vous conte le malheur de mademoiselle de Magnelais. La Valette, après l'avoir aimée depuis longtemps, l'a abandonnée dans le moment que tout était préparé pour leur mariage. Elle l'aime encore, elle est affligée: sa douleur, qu'elle ne cache point, intéresse pour elle; et, pour achever de se rendre odieux, la Valette s'est battu pour une femme avec Bellomont, qui lui avait sauvé la vie au siége d'Amiens. Quoiqu'il soit très-blessé, et même en grand danger, le duc d'Épernon ne veut point le voir, et menace de le deshériter. On rappelle encore, à cette occasion, son aventure avec mademoiselle de Luxembourg, qui a été depuis duchesse de Ventadour: il ne voulut point l'épouser,

quoique leur mariage eût été arrêté, et qu'il y eût consenti. C'est un homme perdu dans le monde. Il a paru vous aimer; vous ne l'auriez peut-être pas haï : voyez combien vous devez au comte de Blanchefort de vous avoir sauvée du péril où vous étiez exposée.

Le procédé du marquis de la Valette donnait à mademoiselle d'Essei tant d'indignation contre lui, et tant de colère contre elle-même de la préférence qu'elle lui avait donnée dans son cœur, que son estime pour le comte de Blanchefort en augmentait ; elle trouvait qu'elle avait à réparer avec lui. Il vint les joindre, plus amoureux encore, s'il était possible, qu'il ne l'avait été.

Madame de Polignac était un peu malade quand il arriva ; mais son mal paraissait si médiocre, que mademoiselle d'Essei n'en était point alarmée : la fièvre augmenta si fort le lendemain et les jours suivants, que l'on commença à craindre pour sa vie. Dès qu'elle connut l'extrémité où elle était, elle fit approcher mademoiselle d'Essei et le comte de Blanchefort : Ma mort, dit-elle au comte, va priver mademoiselle d'Essei des secours qu'elle pouvait attendre de mon amitié; mais je lui laisse en vous plus qu'elle ne perd en moi : j'eusse voulu être témoin de votre union et de votre bonheur.

Non, madame, s'écria le comte de Blanchefort, nous ne vous perdrons point : le ciel vous rendra à nos larmes ; vous serez témoin de notre bonheur..... Mais pourquoi le différer, poursuivit-il? Je puis, dès ce moment, recevoir la foi de mademoiselle d'Essei, et lui donner la mienne. Consentez à mon bonheur, ajouta-t-il en se jetant aux pieds de mademoiselle d'Essei; payez

par un peu de confiance l'amour le plus tendre. Hélas! qu'est-ce que j'exige? que vous ne me croyiez pas le plus scélérat des hommes. Si les ménagements que j'ai à garder m'obligent dans ces premiers moments de tenir notre mariage secret, je suis sûr que je pourrai bientôt le déclarer.

Mademoiselle d'Essei fondait en larmes: ce temps d'attendrissement et de douleur fut favorable au comte de Blanchefort. D'ailleurs, un sentiment généreux lui fit trouver de la satisfaction à faire quelque chose pour un homme qui faisait tout pour elle. Moins elle l'aimait, plus elle croyait lui devoir.

L'autorité de madame de Polignac acheva de la déterminer. Donnez votre main, ma fille, au comte de Blanchefort, lui dit-elle après avoir fait appeler le curé du lieu; jurez-vous devant nous la foi conjugale. Votre probité, continua-t-elle en s'adressant au comte, me répond de votre parole. Voici, ajouta-t-elle, en s'adressant à mademoiselle d'Essei, une cassette qui renferme quelques pierreries; je vous prie, ma chère fille, de les accepter : si je pouvais disposer du reste de mon bien, il serait à vous.

Mademoiselle d'Essei était si troublée de l'engagement qu'elle venait de prendre, et si pressée de sa douleur, qu'elle tomba en faiblesse aux pieds de madame de Polignac: on l'emporta hors de sa chambre; on la mit au lit; elle passa la nuit dans des pleurs continuels. Le comte de Blanchefort fut toujours auprès d'elle.

Cependant, madame de Polignac parut un peu mieux pendant quelques jours. Cette espérance, qui donna tant de joie à mademoiselle d'Essei, ne dura guère: le

mal augmenta, et on lui annonça qu'il fallait se préparer à la mort. Elle voulut encore parler à mademoiselle d'Essei. Il faut, quand je ne serai plus, lui dit-elle, que vous retourniez auprès de ma sœur : c'est là que vous devez attendre la déclaration de votre mariage; tout autre lieu blesserait la bienséance : vous pouvez lui confier votre secret; la tendresse qu'elle a pour vous vous répond de sa discrétion.

Madame de Polignac ne vécut que quelques heures après cette conversation; elle mourut entre les bras de mademoiselle d'Essei, et la laissa inconsolable. Le comte de Blanchefort l'arracha de ce château, la mena à l'abbaye du Paraclet, et de-là à une maison de campagne où l'abbesse était alors, sans qu'elle sût presque où on la menait.

Madame du Paraclet aimait tendrement sa sœur : elle la pleura avec mademoiselle d'Essei, et les premiers jours ne furent employés qu'à ce triste exercice. Mais, quand la douleur de mademoiselle d'Essei se fut un peu modérée, sa situation, à laquelle elle n'avait presque pas réfléchi, commença à l'étonner : elle en parla à madame du Paraclet : je suis persuadée, dit-elle, que le comte de Blanchefort vous tiendra sa parole. Mais enfin, il peut y manquer; il vous voit tous les jours : il faut, sans lui marquer une méfiance injurieuse, le déterminer à ce qu'il doit faire.

La grossesse de mademoiselle d'Essei, dont elle s'aperçut alors, ne lui permettait plus de différer la publication de son mariage. Je vous ai donné, par ma confiance, dit-elle au comte de Blanchefort, la marque d'estime la plus flatteuse que je pusse vous donner; j'attendrais même avec tranquillité les arrangements

que vous êtes peut-être obligé de prendre pour déclarer notre mariage, si ma grossesse, dont je ne puis douter, m'en laissait la liberté.

Le comte de Blanchefort parut transporté de joie, dans ce premier moment, d'apprendre que mademoiselle d'Essei était grosse; il l'embrassa avec beaucoup de tendresse. Le nouveau lien qui va être entre nous, lui dit-il, m'attache encore, s'il est possible, plus fortement à vous. Je partirai demain pour demander au connétable de Luynes, qui m'honore d'une amitié particulière, de faire approuver mon mariage au roi et à la reine : je suis nécessairement attaché à la cour par mes emplois; il faut m'assurer que vous y serez reçue comme vous devez l'être.

Je n'ai rien à vous prescrire, répliqua mademoiselle d'Essei; mais je vous prie de songer que tous les moments que vous retardez exposent ma réputation. Doutez-vous, lui dit-il, qu'elle ne me soit aussi chère qu'à vous? Mon voyage ne sera que de peu de jours, et j'aurai bientôt la satisfaction de faire admirer mon bonheur à toute la cour.

Mademoiselle d'Essei, qu'aucun soupçon n'alarmait, vit partir le comte de Blanchefort sans inquiétude, persuadée qu'il viendrait remplir ses promesses.

Il revint effectivement à-peu-près dans le temps qu'il lui avait promis; mais, dans les premiers moments qu'ils furent ensemble, elle trouva dans ses manières quelque chose de si contraint, qu'elle en fut troublée.

Qu'avez-vous, monsieur, lui dit-elle, avec beaucoup d'émotion? vos regards ont peine à s'arrêter sur

moi : vous est-il arrivé quelque malheur que vous craigniez de m'apprendre? Ah! ne me faites pas cette injustice; je serai bien plus pressée de partager vos peines, que je ne le suis de partager votre fortune.

M. de Blanchefort soupirait et n'avait pas la force de répondre. Parlez, lui dit-elle encore, rompez ce cruel silence; prouvez-moi ce que vous m'avez dit tant de fois, que je vous tiendrais lieu de tout. Je vous le répète encore, dit le comte de Blanchefort; mais puis-je m'assurer que vous m'aimez?

Quel doute, s'écria mademoiselle d'Essei! oubliez-vous que c'est à votre femme que vous parlez? avez-vous oublié les nœuds qui nous lient? Mais, continua-t-il, m'aimez-vous assez pour entrer dans mes raisons? voudrez-vous vous prêter aux ménagements que je dois à ma fortune? Le connétable, à qui je voulais faire part du dessein où j'étais de vous épouser, m'a proposé de me donner sa sœur : c'était me perdre que de lui dire que j'avais pris des engagements sans son aveu : tout ce que j'ai pu faire a été de lui demander du temps. Votre grossesse ne doit point vous affliger : je prendrai des mesures pour dérober la connaissance de votre accouchement; pour écarter les soupçons, je ne vous verrai que rarement.

Ce que je viens d'entendre, est-il possible, s'écria mademoiselle d'Essei! Non, monsieur, vous voulez m'éprouver; vous n'exposerez point votre femme à la honte d'un accouchement secret; vous ne rendrez point la naissance de votre enfant douteuse : son état et le mien sont assurés, puisque j'ai votre parole.

Je conviens de ce que je vous ai promis, répondit-il;

mais vous y avez mis vous-même un obstacle insurmontable. Je me rappelle sans cesse ce que vous m'avez dit sur la manière dont mon mariage serait regardé dans le monde. Je vous l'avoue, je suis flatté de l'approbation que le public m'a accordée jusqu'ici; je ne veux point m'exposer à en être blâmé.

Vous craignez, dit-elle, d'être exposé à quelque blâme, et vous ne craignez pas de manquer aux engagements les plus sacrés? Voyez-moi à vos pieds, poursuivit-elle; voyez cette femme que vous aimiez. C'est moi qui vous demande, le cœur pénétré de douleur, la grâce que vous me demandiez quand vous étiez aux miens. Ce n'est point de ma faiblesse que vous m'avez obtenue, c'est au plus honnête homme de toute la France que j'ai cru me donner. Pourriez-vous vous résoudre à perdre ce titre auprès de moi? pourriez-vous jouir d'une réputation que vous ne mériteriez plus? Hélas! je n'ose vous parler de l'état où vous allez me réduire; je sens que je ne vous touche plus : mais cette créature, qui est votre sang aussi-bien que le mien, ne mérite-t-elle rien de vous? la laisserez-vous naître dans l'opprobre? Condamnez-moi à vivre dans quelque coin du monde, ignorée de toute la terre; mais ne m'ôtez pas la consolation de pouvoir vous estimer; assurez l'état de mon enfant; et, de quelque façon que vous traitiez sa malheureuse mère, elle ne vous fera point de reproches.

Le comte de Blanchefort ne put voir à ses pieds, sans en être attendri, cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, abymée de douleur et baignée de ses larmes. Il la releva avec toutes les marques de

la plus grande sensibilité : il voulut, par des espérances et par des offres les plus considérables, calmer son désespoir.

Qu'osez-vous me proposer, lui dit-elle avec indignation? que pouvez-vous m'offrir qui soit digne de moi? vous même ne m'en avez paru digne que parce que je vous ai cru vertueux. Mais, reprit-elle en le regardant avec des yeux que ses pleurs rendaient encore plus touchants, pourrez-vous cesser de l'être? vous êtes-vous bien peint la peine qu'il y a d'être mécontent de soi? vous êtes-vous bien endurci contre les reproches de votre propre conscience? avez-vous pensé à cette idée si flatteuse que j'avais de vous, à celle que j'en dois avoir?

Je sais, reprit-il, l'horreur que vous aurez pour moi; j'en sens tout le poids, puisque, malgré mon injustice, ma passion est encore aussi forte; mais telle qu'elle est, je ne puis me résoudre à faire ce que vous desirez.

Et moi, lui dit-elle, je ne puis plus soutenir la vue d'un homme qui m'a si cruellement trompée. Jouissez, si vous le pouvez, de cette réputation de vertu que vous méritez si peu, tandis qu'avec une ame véritablement vertueuse j'aurai toute la honte et l'humiliation attachées au crime. Elle entra, en achevant ces paroles, dans un cabinet dont elle ferma la porte. M. de Blanchefort sortit aussitôt, monta à cheval et prit le chemin de Paris.

Madame du Paraclet, surprise de ce prompt départ, et ne voyant point mademoiselle d'Essei, alla la chercher. L'état où elle la trouva ne lui apprit que trop son malheur. Elle était baignée de ses larmes, et

toute son action était d'une personne livrée au désespoir. Ah! madame, lui dit-elle, je suis abandonnée, je suis trahie, je suis déshonorée par le plus lâche de tous les hommes!

Quoi! s'écriait-elle, je ne serai donc plus qu'un objet de mépris! et je pourrais vivre! et je pourrais soutenir ma honte! Non, il faut que la mort me délivre de l'horreur que j'ai pour ce traître, et de celle que j'ai pour moi-même. Ses larmes et ses sanglots arrêtèrent ses plaintes. Madame du Paraclet, attendrie et effrayée d'un état aussi violent, mit tout en usage pour la calmer.

Vous vous alarmez trop vîte, lui dit-elle : le comte de Blanchefort vous aime, il ne résistera point à vos larmes; d'ailleurs, il craindra le tort qu'une affaire comme celle-ci peut lui faire.

Eh! madame, répliqua-t-elle, il a vu mon désespoir, il m'a vue mourante à ses pieds sans en être ému. Qui pourrait lui reprocher son crime? Madame de Polignac n'est plus, et vous savez que le curé et les deux témoins de mon mariage ont été écartés par les soins d'un perfide.

Mais, quand tout vous manquerait, dit madame du Paraclet, mon amitié et votre vertu vous restent; croyez-moi, on n'est jamais pleinement malheureuse, quand on n'a rien à se reprocher; ne me donnez pas, ajouta-t-elle en l'embrassant, le chagrin mortel de vous perdre; vous avez du courage; que la tendresse que j'ai pour vous, que celle que vous me devez, vous obligent à en faire usage; je resterai ici avec vous pendant un temps; nous prendrons toutes les mesures convenables pour dérober la connaissance de votre malheur.

Mademoiselle d'Essei pleurait, et ne répondait point; enfin, à force de prières, de tendresses, mêlées de l'espérance que madame du Paraclet tâchait de lui donner du repentir du comte de Blanchefort, elle se calma un peu. Je paierais son repentir de ma propre vie, disait-elle, et voyez l'affreuse situation où je suis; ce que je souhaite avec tant d'ardeur me rendrait à un homme pour qui je ne puis avoir que du mépris.

Les journées et les nuits se passaient presque entières dans dans de pareilles conversations. La pitié que madame du Paraclet avait pour mademoiselle d'Essei l'attachait encore plus fortement à cette malheureuse fille.

J'étais bien destinée, disait-elle, à trouver de la mauvaise foi et de la perfidie : le marquis de la Valette aurait dû m'inspirer de la méfiance pour tous les hommes. Elle conta alors à madame du Paraclet l'amour qu'il avait feint pour elle, dans le temps qu'il était engagé avec mademoiselle de Magnelais.

Après quelques jours, elle écrivit au comte de Blanchefort, de la manière la plus propre à l'attendrir et à le toucher. Madame du Paraclet lui écrivit aussi, et lui faisait tout craindre pour la vie de mademoiselle d'Essei. Elle envoya à Paris un homme à elle, pour rendre leurs lettres en mains propres.

On juge avec quel trouble et quelle impatience mademoiselle d'Essei en attendait la réponse. Elle était seule dans sa chambre, occupée de son malheur, quand on vint lui dire qu'un homme qui lui apportait une lettre demandait à lui parler. Elle s'avança avec précipitation au-devant de celui qu'on lui annonçait, et, sans s'apercevoir qu'il la suivait, elle prit la lettre.

Quelle fut sa surprise, quand, après en avoir vù quelques lignes, elle reconnut qu'elle était du marquis de la Valette. Grand Dieu! dit-elle en répandant quelques larmes, et en se laissant aller sur un siége, le marquis de la Valette voudrait donc encore me tromper! Non, mademoiselle, lui dit, en se jetant à ses genoux, celui qui lui avait rendu la lettre, et en se faisant connaître pour le marquis de la Valette lui-même, je ne veux point vous tromper; je vous adore, et je viens mettre à vos pieds une fortune dont je puis disposer présentement.

La surprise, le trouble, et plus encore un sentiment vif de son malheur, que cette aventure rendait plus sensible à mademoiselle d'Essei, ne lui laissaient ni la force de parler, ni la hardiesse de regarder le marquis de la Valette.

Vous ne daignez pas jeter un regard sur moi, lui dit-il : me suis-je trompé, quand j'ai cru vous voir attendrie en lisant ma lettre? Vous me croyiez coupable. Vous avez pensé, comme le public, de mon procédé avec mademoiselle de Magnelais; j'ai souffert, j'ai même vu avec indifférence les jugements qu'on a faits de moi; mais je ne puis conserver cette indifférence avec vous; il me faut votre estime; celle que j'ai pour vous la rend aussi nécessaire à mon bonheur que votre tendresse même.

Tant de témoignages d'une estime dont mademoiselle d'Essei ne se croyait plus digne achevaient de l'accabler. Écoutez-moi, de grâce, poursuivit le marquis de la Valette; c'est pour vous seule que je veux rompre le silence que je m'étais imposé; mais il y va

de tout pour moi de vous faire perdre des soupçons qui me sont si injurieux.

Sa justification devenait inutile à mademoiselle d'Essei, dans la situation où elle était; mais l'inclination qu'elle avait pour lui, lui faisait sentir quelque douceur à ne le plus trouver coupable. Ce que vous avez à m'apprendre, lui dit-elle, après l'avoir fait relever, ne changera ni votre fortune ni la mienne. Parlez cependant, puisque vous le voulez.

Il ne suffit pas toujours d'être honnête homme, dit le marquis de la Valette; il faut encore que la fortune nous serve, et ne nous mette pas dans des situations où le véritable honneur exige que nous en négligions les apparences.

Vous avez sans doute entendu parler de la façon dont je rompis avec mademoiselle de Luxembourg. Notre mariage était prêt à se conclure; je n'y avais point apporté d'obstacle; je rompis cependant presque au moment où il devait s'achever. Ce procédé, si bizarre en apparence, et qui m'attira tant de blâme, était pourtant généreux : mademoiselle de Luxembourg me déclara qu'elle aimait le duc de Ventadour , et en était aimée; qu'elle n'aurait cependant pas la force de désobéir à son père; qu'elle me priait de prendre sur moi la rupture de notre mariage. Pouvais-je me refuser à ce qu'elle desirait!

Le feu roi faisait alors la guerre en Picardie; j'allai l'y joindre, avec quelques troupes que j'avais levées à mes dépens. Le desir de me distinguer me fit exposer un peu trop légèrement au siége d'Amiens; je fus renversé par les assiégés, du haut de leurs murailles; je tom-

bai dans le fossé, très-blessé, et j'aurais peut-être péri, sans le secours de Bellomont, qui me releva et ne me quitta point qu'il ne m'eût remis entre les mains de mes gens.

Ce service était considérable; ma reconnaissance y fut proportionnée : dès ce même jour, je ne voulus plus que le chevalier eût d'autre tente et d'autres équipages que les miens. Sa naissance et sa fortune sont si fort au-dessous des miennes, qu'il pouvait sans honte recevoir mes bienfaits. Nous devînmes inséparables, et les éloges que je lui prodiguai lui attirèrent, de la part du roi et des principaux officiers, des distinctions flatteuses. Plus je faisais pour lui, plus je m'y attachais, et plus je croyais lui devoir.

Il voulut m'accompagner en Flandre, où le roi m'envoya pour négocier avec quelques seigneurs qui lui étaient attachés. Comme la négociation exigeait le plus grand secret, le roi m'ordonna de n'y paraître que sous un faux nom, et en simple voyageur. J'allai à Lille, où je devais trouver ceux avec qui j'avais à traiter. C'est-là où je vis mademoiselle de Magnelais et madame sa mère, qui étaient allées dans leurs terres.

Je ne parus chez elles que sous le nom du chevalier de Benauges, que j'avais pris, et j'y fus beaucoup mieux reçu par mademoiselle de Magnelais, que ne devait l'être un homme de la condition dont je paraissais. Je crus que je lui plaisais, et je fus flatté de ne devoir cet avantage qu'à mes seules qualités personnelles : je m'attachai d'abord bien plus à elle par amour-propre que par amour; mais je vins insensi-

blement à l'aimer, et j'aurais cru ne pouvoir aimer mieux, si ce que je sens pour vous ne m'avait fait connaître toute la sensibilité de mon cœur.

Comme mon déguisement était le secret du roi, je ne le dis point à mademoiselle de Magnelais; je me faisais encore un plaisir de celui qu'elle aurait, quand je lui serais connu, de trouver dans le marquis de la Valette un amant plus digne d'elle que le chevalier de Benauges.

Mon séjour à Lille fut de trois mois : j'eus la satisfaction d'apprendre en partant que mademoiselle de Magnelais viendrait bientôt à Paris. Elle m'avait permis de mettre Bellomont dans notre confidence; et, lorsqu'il naissait entre nous quelque petit différend, c'était toujours lui qui rétablissait la paix.

Quelques jours après mon retour, mademoiselle de Magnelais fut présentée à la reine : j'étais dans la chambre de cette princesse, et je jouis du trouble et de la joie de mademoiselle de Magnelais, quand elle m'eut reconnu. J'allai chez elle; et, quoique j'eusse à essuyer quelques reproches du mystère que je lui avais fait, elle était si contente de trouver que le chevalier de Benauges était le marquis de la Valette, que je n'eus pas de peine à obtenir mon pardon.

Je lui rendais tous les soins que la bienséance me permettait. La douceur de notre commerce était quelquefois troublée par ses jalousies : je ne voyais point de femme dont elle ne prît ombrage, et elle me réduisait presque au point de n'oser parler à aucune : j'étais quelquefois prêt à me révolter; mais la persuasion que j'étais aimé me ramenait bien vîte à la soumission.

Quand ma conduite ne donnait lieu à aucun reproche, j'en avais d'une autre espèce à essuyer. On se plaignait que je n'étais pas jaloux. Vous voulez bien me laisser penser, lui disais-je, mademoiselle, que j'ai le bonheur de vous plaire : puis-je être jaloux sans vous offenser, et me le pardonneriez-vous? Je ne sais si je vous le pardonnerais, me répondit-elle; mais je sais bien que j'en serais plus sûre que vous m'aimez.

Ce sentiment me paraissait bizarre; je m'en plaignais à Bellomont : il justifiait mademoiselle de Magnelais, et m'obligeait à lui rendre grâces d'une délicatesse que je n'entendais point. Cependant mon attachement pour elle fit du bruit : le duc d'Épernon, qui souhaitait de me marier, m'en parla, et ne trouva en moi nulle résistance. Le mariage fut bientôt arrêté entre M. le duc d'Hallwin et lui; mais quelques raisons particulières les obligèrent à le différer.

Cependant, comme les paroles étaient données, j'eus beaucoup plus de liberté de voir mademoiselle de Magnelais : je passais les journées chez elle, et j'avais lieu d'être content de la façon dont elle vivait avec moi. Un jour que j'étais entré dans son appartement pour l'attendre, j'entendis qu'elle montait l'escalier avec quelqu'un que je crus être un homme. Le plaisir de faire une plaisanterie sur le défaut de jalousie qu'elle me reprochait si souvent, me fit naître l'envie de me cacher. Je me coulai dans la ruelle du lit, qui était disposé de manière que je ne pouvais être aperçu.

Vous avez tort, disait mademoiselle de Magnelais à l'homme qui était avec elle, que je ne pouvais voir;

bien loin de me faire des reproches, vous mé devez des remerciements : il est vrai que je suis ambitieuse; mais c'est bien moins par ambition que je l'épouse, que pour m'assurer le plaisir de vous voir. Pourquoi, répondit celui à qui elle parlait, que je reconnus pour Bellomont, lui faire croire que vous l'aimez? pourquoi tous ces reproches de ce qu'il n'est pas jaloux?

Je vous avoue, répliqua-t-elle, que la vanité que je trouvais à en être aimée m'avait d'abord donné du goût pour lui : votre amour ne m'avait pas encore fait connaître le prix de mon cœur; je croyais presque le lui devoir. Laissons-lui penser qu'il est aimé; cette opinion écartera ses soupçons, et, en lui reprochant sa confiance, je l'augmente encore.

Les premiers mots de cette conversation me causèrent tant de surprise, qu'elle aurait seule suffi pour arrêter les effets de ma colère; mais tous les sentiments dont j'étais agité firent bientôt place au mépris et à l'indignation, qui prenaient dans mon cœur celle de l'amour et de l'amitié : je ne fus pas même honteux d'avoir été trompé; tout honnête homme aurait pu l'être, et cela me suffisait.

Mademoiselle de Magnelais et Bellomont dirent encore plusieurs choses qui me firent comprendre que leur intelligence avait commencé presque aussitôt que j'avais cru être aimé. Ils se séparèrent, dans la crainte que je ne vinsse; car, quelque sûr que l'on fût de moi, on voulait pourtant me ménager. Mademoiselle de Magnelais passa dans l'appartement de madame sa mère, et me laissa la liberté de sortir.

J'allai m'enfermer chez moi pour réfléchir sur lè parti que j'avais à prendre : je pouvais perdre d'honneur mademoiselle de Magnelais; mais n'était-ce pas la punir d'une manière trop cruelle, d'une légèreté dont il ne m'était arrivé aucun mal? et pouvais-je employer contre elle des armes qu'elle n'aurait pu en pareil cas employer contre moi? Pour Bellomont, il me trahissait, mais il m'avait sauvé la vie : il m'était plus aisé de pardonner l'injure, que de manquer à la reconnaissance.

Pour ne pas priver le chevalier d'une protection aussi nécessaire pour lui que celle de M. d'Épernon, je me déterminai à lui cacher ce que le hasard m'avait fait découvrir. A l'égard de mon mariage, j'avais le temps pour moi. Il ne me restait qu'à prendre des mesures pour éviter de voir mademoiselle de Magnelais : elle m'était devenue, dès ce moment-là, si indifférente, que je n'avais pas même besoin de lui faire des reproches. Je projetais un voyage à la campagne, quand j'appris que mademoiselle de Magnelais y était allée elle-même.

J'eus l'honneur, mademoiselle, de vous voir à-peu-près dans ce temps-là, et dès ce moment je n'imaginai plus qu'on pût me proposer mademoiselle de Magnelais. Cette jalousie, qu'elle m'avait demandée, et que je ne connaissais point, je la connus alors : tout ce qui vous environnait me faisait ombrage; tout me paraissait plus capable que moi de vous plaire, et aucun ne me semblait digne de vous.

Je craignis cependant le comte de Blanchefort un peu plus que les autres : moi, qui jusque-là n'avais

fait aucun cas des louanges de la multitude, je me sentis affligé de celles que cette multitude donnait à mon rival. Il pouvait aussi vous offrir sa main, et moi je ne pouvais, pendant la vie du duc d'Épernon, vous proposer qu'un mariage secret, à quoi mon respect ne pouvait consentir; ce fut ce qui me retint le jour que j'osai vous parler du comte de Blanchefort. Quelle joie, mademoiselle, répandîtes-vous dans mon cœur! je crus voir que vous étiez touchée de l'excès de ma passion.

Cependant le voyage de mademoiselle de Magnelais qui me laissait respirer, n'avait été entrepris que pour me jeter dans de nouvelles peines. Elle avait déterminé le duc d'Hallwin à ne plus différer notre mariage, et, à leur retour, le duc d'Épernon et lui en marquèrent le jour.

Mon refus m'attira la disgrâce de mon père. Je ne lui en donnai point de raisons : celles que la conduite de mademoiselle de Magnelais me fournissait n'auraient point été crues, et d'ailleurs, depuis que je vous avais vue, mademoiselle, je sentais que ce n'était pas le plus grand obstacle à notre mariage; mais je crus aussi qu'il fallait, sur-tout dans les premiers moments, lui cacher mon attachement pour vous.

Je ne pus cependant me refuser le plaisir de vous voir le lendemain. J'étais plein de la joie de me voir libre : je voulais vous la montrer; je me flattais que vous en démêleriez le motif; mais cette joie ne dura guère : vos regards et le ton dont vous me parlâtes me glacèrent de crainte. Oserai-je cependant vous l'avouer? Me pardonnerez-vous de l'avoir pensé? Ce

que vous me dîtes de mademoiselle de Magnelais me donna lieu de me flatter qu'elle avait part au mauvais traitement que je recevais.

Cette idée me donna un peu de tranquillité, et je pris dès-lors la résolution de ne vous rien cacher de ce qui s'était passé entre elle et moi. Je retournai dans cette intention chez madame de Polignac; j'appris d'elle-même, mademoiselle, que vous étiez retournée à l'abbaye du Paraclet; je fis dessein d'y aller, et j'avais tout disposé pour cela.

Je reçus, la surveille de mon départ, un billet de Bellomont : il me priait de me trouver le lendemain matin à un endroit d'un faubourg de Paris, assez écarté. Je ne suis pas naturellement porté à la méfiance; j'eusse voulu d'ailleurs le trouver moins coupable. Je me figurai qu'il avait dessein de m'avouer ce qui s'était passé, et de concerter avec moi les moyens d'épouser mademoiselle de Magnelais.

La conversation commença par les protestations de son attachement pour moi. Après le début, qui me confirmait encore dans mon idée, Comment est-il possible, me dit-il, que vous puissiez faire le malheur d'une fille dont vous êtes si tendrement aimé? J'ai été encore hier témoin de ses larmes : c'est par son ordre que je vous parle : elle est instruite de votre amour pour mademoiselle d'Essei. Permettez-moi, mademoiselle, ajouta le marquis de la Valette, de vous taire ce qu'il eut l'audace d'ajouter.

Peut-être n'aurais-je encore payé tant d'artifice et de mauvaise foi que par le plus profond mépris; mais je ne fus plus maître de mon indignation, quand il

osa manquer au respect qui vous est dû de toute la terre. Taisez-vous, lui dis-je avec un ton de fureur, ou je vous ferai repentir de votre insolence. Vous et mademoiselle de Magnelais êtes dignes l'un de l'autre; et je vous aurais punis de toutes vos trahisons, si le mépris ne vous avait sauvés de ma vengeance.

A qui parles-tu donc, répliqua Bellomont? As-tu oublié que tu me dois la vie? Mais tu ne jouiras plus d'un bienfait dont tu abuses; il vint en même temps sur moi, et, avant que je me fusse mis en défense, il me porta deux coups d'épée: je tirai la mienne, et, comme il voulait redoubler, je le blessai à la hanche en me défendant; il tomba, je fus sur lui, et, après l'avoir désarmé: Je te donne la vie, lui dis-je, et me voilà délivré de la honte de devoir quelque chose au plus lâche de tous les hommes.

Cependant mon sang coulait en abondance, et j'allais tomber moi-même, et être exposé à la rage de ce méchant, dont la blessure était légère, quand des paysans, qui venaient à la ville, arrivèrent dans le lieu où nous étions. Mes habits, qui étaient magnifiques, les firent d'abord venir à moi. Je me fis porter dans la plus prochaine maison, qui se trouva, par hasard, appartenir à un homme qui nous était attaché: je le chargeai d'aller avertir le comte de Ligny, avec qui j'étais lié d'amitié depuis notre première enfance. Les chirurgiens, qui avaient d'abord annoncé que ma vie était dans le plus grand péril, commencèrent, quelques jours après, à concevoir de l'espérance.

A mesure que l'extrême danger diminuait, mes inquiétudes augmentaient. La discrétion que j'avais

toujours reconnue dans le comte de Ligny, et le besoin de m'ouvrir à quelqu'un, m'obligèrent à lui parler. Nous convînmes qu'il enverrait au Paraclet un homme à lui, qui devait tâcher de vous parler : j'eusse bien voulu vous écrire; mais je n'en avais ni la force, ni même la hardiesse.

Celui qui avait été chargé d'aller au Paraclet, nous rapporta que vous n'y étiez plus, que vous étiez chez madame de Polignac, où il avait vainement tenté de vous parler. Ces nouvelles me jetèrent presque dans le désespoir. Comment se flatter que les faibles bontés que vous m'aviez marquées tiendraient contre des torts assez apparents et contre les soins de mon rival?

Le comte de Ligny tâchait en vain de me consoler; il était lui-même obligé de convenir que mes craintes étaient légitimes. Je voulais, tout faible que j'étais, aller moi-même chez madame de Polignac; mais les efforts que je voulais faire retardaient encore ma guérison; et, pour achever de m'accabler, le duc d'Épernon tomba malade dans le même temps, et mourut sans avoir voulu m'accorder le pardon que je lui fis demander. Les calomnies de Bellomont avaient achevé de l'irriter contre moi : il avait eu l'audace de lui dire que je l'avais attaqué le premier, et que je ne m'étais porté à cette violence que parce qu'il avait voulu me représenter mes devoirs.

Cette imposture exigeait de moi que je le visse encore l'épée à la main : j'attendais avec impatience que mes forces me le permissent, quand un intérêt plus pressant m'a fait différer ma vengeance. Le comte de Ligny entra, il y a trois jours, dans ma chambre, avec

un air de joie dont je fus étonné : réjouissez-vous, me dit-il, le comte de Blanchefort, ce rival si redoutable, vient de faire part au roi de son mariage avec la sœur du connétable.

Mademoiselle d'Essei avait écouté jusque-là le marquis de la Valette avec un saisissement de douleur, qu'elle avait eu peine à cacher; mais elle n'en fut plus la maîtresse.

Quoi! s'écria-t-elle en répandant un torrent de larmes, le comte de Blanchefort est marié! Ces paroles furent les seules qu'elle put prononcer : elle tomba en faiblesse. Le marquis de la Valette n'était guère dans un état différent : la vue de mademoiselle d'Essei mourante, et mourante pour son rival, lui faisait sentir tout ce que l'amour et la jalousie peuvent faire éprouver de plus cruel. Il fut quelques moments immobile sur son siége; enfin l'amour fut le plus fort; il prit mademoiselle d'Essei entre ses bras pour tâcher de la faire revenir.

Dans le même temps qu'il appelait du secours, madame du Paraclet, étonnée de ne point voir mademoiselle d'Essei, venait la chercher : sa surprise fut extrême de la trouver évanouie dans les bras d'un homme qu'elle ne connaissait point; mais le plus pressé était de la faire revenir. Son évanouissement fut très-long; elle ouvrit enfin les yeux, et, les portant sur tout ce qui l'environnait, elle vit le marquis de la Valette à ses pieds, qui lui tenait une main qu'il mouillait de ses larmes. La crainte de la perdre avait étouffé la jalousie : il eut consenti dans ce moment au bonheur du comte de Blanchefort.

Laissez-moi, marquis, lui dit-elle en retirant sa main ; votre amour et votre douleur achèvent de me faire mourir. Que je vous laisse, mademoiselle! s'écria-t-il ; vous le voulez en vain : il faut que je meure à vos pieds, du désespoir de n'avoir pu vous toucher, et de vous trouver sensible pour un autre. Comment a-t-il touché votre cœur ? Quelle marque d'amour vous a-t-il donnée? Par quel endroit a-t-il mérité de m'être préféré ? Je suis donc destiné à être trahi ou méprisé ! Hélas ! je venais mettre ma fortune à vos pieds, et c'est de mon rival que vous voulez tenir ce que mon amour voulait vous donner !

Les larmes et les sanglots de mademoiselle d'Essei l'empêchèrent long-temps de répondre ; enfin, prenant tout-d'un-coup son parti : Je vais vous montrer, lui dit-elle, que je suis encore plus malheureuse et plus à plaindre que vous. Le comte de Blanchefort est mon mari ; la raison, et peut-être encore plus le dépit dont j'étais animée contre vous, m'ont déterminée à lui donner la main; et, dans le temps que son honneur et le mien demandent la déclaration de notre mariage, j'apprends qu'il est engagé avec une autre. Vous voyez, par l'aveu que je vous fais, que je suis, du moins, digne de votre pitié; et j'ose encore vous dire, ajouta-t-elle en répandant de nouveau des larmes, que, si le fond de mon cœur vous était connu, je le serais de votre estime.

Oui, madame, répliqua le marquis de la Valette; il ne m'est plus permis de vous parler de mon amour ; mais je vais, du moins, vous prouver mon estime, en vous vengeant de l'indigne comte de Blanchefort. Vous

m'estimez, répondit mademoiselle d'Essei, et vous me proposez de me venger d'un homme à qui j'ai donné ma foi! Ah! mademoiselle, dit le marquis de la Valette, avec une extrême douleur, vous l'aimez! l'amour seul peut retenir une vengeance aussi légitime que la vôtre.

Je vous l'ai déja dit, répliqua-t-elle, et peut-être vous l'ai-je trop dit; la raison seule et les conseils de madame de Polignac m'avaient déterminée; mais la trahison du comte de Blanchefort ne m'affranchit pas de mes devoirs; il sera père de cette misérable créature, dont je serai la mère; et pourrais-je ne pas respecter ses jours, et pourrais-je aussi me résoudre à exposer les vôtres? Adieu, monsieur, lui dit-elle encore; le ciel sera peut-être touché de mon innocence et de mon malheur; c'est à lui de me venger, si je dois l'être; mais ne me voyez plus, et laissez-moi jouir de l'avantage de n'avoir à pleurer que mes malheurs, et non pas à rougir de mes faiblesses.

M. de la Valette, que l'admiration et la pitié la plus tendre attachaient encore plus fortement à mademoiselle d'Essei, ne s'en sépara qu'avec la plus sensible douleur. Ce qu'il m'en coûte pour vous obéir, lui dit-il en la quittant, mérite du moins, que vous daigniez vous souvenir que le pouvoir que vous avez sur moi est sans bornes.

Elle n'en était que trop persuadée pour son repos. Je suis la seule au monde, disait-elle à madame du Paraclet, pour qui la fidélité d'un homme tel que le marquis de la Valette soit un nouveau malheur; tous mes sentiments sont contraints, ajoutait-elle, je n'ose ni me permettre de haïr, ni me permettre d'aimer.

Elle resta dans cette maison aussi long-temps qu'il fallait pour cacher son malheureux état. Elle écrivit encore à M. de Blanchefort; elle lui manda la naissance d'un garçon dont elle était accouchée; toutes ses répugnances cédèrent à ce que l'intérêt de cet enfant demandait d'elle; rien ne fut oublié dans cette lettre, pour exciter la pitié de M. de Blanchefort, et tout fut inutile. Non-seulement il ne lui fit aucune réponse; il ne daigna pas même s'informer où elle était.

Mademoiselle d'Essei, quoique ce procédé l'accablât de la plus vive douleur, ne laissa pas de soutenir le personnage de suppliante pendant près de six mois que son fils vécut; mais, dès qu'elle l'eut perdu, elle écrivit à M. de Blanchefort sur un ton bien différent. Voici ce que contenait cette lettre.

« La mort de mon fils rompt tous les liens qui « m'attachaient à vous; je n'ai rien oublié pour lui « sauver la honte que vous avez attachée à sa nais-« sance. Voilà le motif des démarches que j'ai faites, « et que j'ai faites si inutilement. Je souhaite que le « repentir fasse naître en vous la vertu, dont vous sa-« vez si bien affecter les dehors, tandis que le fond « de votre cœur cache des vices si odieux. »

Après avoir écrit cette lettre, mademoiselle d'Essei se crut libre, et elle se disposa à prendre le voile dans l'abbaye du Paraclet. A peine y avait-il deux mois qu'elle était dans le noviciat, quand la femme qui l'avait autrefois amenée dans cette maison y vint avec un homme que son air et une croix de l'ordre de Malthe annonçaient pour un homme de condition.

Ils demandèrent à madame l'abbesse des nouvelles de la jeune fille appelée mademoiselle d'Essei, qu'on avait remise entre ses mains il y avait douze ans. Elle est dans cette maison, répondit l'abbesse, et l'intention de ses parents a été remplie, elle est religieuse. Ah! s'écria cet homme, il faut qu'elle quitte le cloître; il faut qu'elle vienne consoler une mère de la perte d'un mari et d'un fils unique, et jouir du bien que la mort de son frère lui laisse, et qui la rend une des plus grandes et des plus riches héritières de France. Permettez, dit-il, à madame du Paraclet, que je puisse la voir et lui parler; la qualité de son oncle m'en donne le droit.

On alla chercher la jeune novice; et dès qu'elle parut, son oncle s'empressa de lui apprendre qu'elle était fille du duc de Joyeuse; que l'envie de rendre son frère un plus grand seigneur avait engagé son père et sa mère à lui cacher sa naissance, et à la faire élever dans un cloître, où l'on voulait qu'elle se fît religieuse; mais qu'il semblait que le ciel eût pris plaisir à confondre des projets aussi injustes; que ce frère, à qui on l'avait sacrifiée, était mort; que son père ne lui avait survécu que peu de jours. J'ai été témoin de son repentir, dit M. le Bailli de Joyeuse, et je suis dépositaire de ses dernières volontés. Venez, continua-t-il en s'adressant à sa nièce, prendre possession des grands biens dont vous êtes la seule héritière. Oubliez, s'il vous est possible, l'inhumanité qu'on a exercée envers vous, et à laquelle je me serais opposé de toute ma force, si j'en avais eu le moindre soupçon.

Ce que vous m'apprenez, monsieur, dit mademoi-

selle de Joyeuse, ne changera en moi que mon nom : rien ne saurait m'obliger à rompre les engagements que j'ai pris. Vous n'avez point encore d'engagement, reprit M. le Bailli, puisque vous n'avez pas prononcé vos vœux. Les vœux, répliqua mademoiselle de Joyeuse, m'engageraient avec les autres ; mais le voile que je porte suffit pour m'engager avec moi-même.

Les raisons et les prières de M. le Bailli ne purent ébranler la résolution de mademoiselle de Joyeuse. Sans se plaindre de sa mère, elle représentait avec douceur, et cependant avec force, que la manière dont elle avait été traitée la dispensait de l'exacte obéissance. Madame du Paraclet, à qui M. le Bailli eut recours, était trop instruite des malheurs de mademoiselle de Joyeuse et de sa façon de penser, pour laisser quelque espérance à M. le Bailli. Après quelques jours de séjour au Paraclet, pendant lesquels mademoiselle de Joyeuse prit connaissance des biens dont elle avait à disposer, le Bailli partit pour aller annoncer à madame de Joyeuse la résolution de sa fille, et l'impossibilité de la faire changer.

Cependant la lettre qu'elle avait écrite au comte de Blanchefort avait non-seulement fait naître son repentir, mais lui avait redonné tout son amour. Il avait cru jusque-là qu'elle reviendrait à lui dès qu'il le voudrait. La certitude, au contraire, d'être haï, méprisé, les reproches qu'il se faisait d'avoir perdu, par sa faute, un bien dont il connaissait alors tout le prix, lui faisaient presque perdre la raison. Son mariage avec la sœur du connétable n'avait pas eu lieu : rien ne l'empêchait d'aller confirmer ses engagements avec

mademoiselle d'Essei : il se flattait quelquefois que les mêmes raisons qui les lui avaient fait accepter les lui ferait accepter encore, et qu'elle ne résisterait point à la fortune et au rang qu'il pouvait lui donner.

Il partit pour le Paraclet, dans la résolution de mettre tout en usage, jusqu'à la violence même, pour se ressaisir d'un bien sur lequel il croyait que la vivacité de son amour lui avait rendu ses droits. Quel nouveau sujet de désespoir, quand il sut la véritable condition de mademoiselle d'Essei, et l'engagement qu'elle avait pris! Sa douleur était si forte et si véritable, que madame du Paraclet, qui lui avait annoncé des nouvelles si accablantes, ne put lui refuser quelque pitié, et ne put se défendre de parler à mademoiselle de Joyeuse. Obtenez de grâce, lui disait-il, qu'elle daigne m'entendre : sa vertu lui parlera pour moi : elle se ressouviendra de nos engagements : elle ne voudra point m'exposer et s'exposer elle-même aux effets de mon désespoir.

La perfidie du comte de Blanchefort, répondit mademoiselle de Joyeuse quand madame du Paraclet voulut s'acquitter de sa commission, m'a affranchie de ces engagements qu'il ose réclamer : je ne crains point les effets de son désespoir : qu'il rende, s'il en a la hardiesse, mon aventure publique : ma honte sera ensevelie dans cette maison, et j'aurai moins de peine à la soutenir que je n'en aurais de voir et d'entendre un homme pour qui j'ai la plus juste indignation et le plus profond mépris.

Ces premiers refus ne rebutèrent point M. de Blanchefort : il mit tout en usage pour parler à mademoi-

selle de Joyeuse; et, n'ayant pu y réussir, il attendit, caché dans une maison du bourg, le temps où elle devait prendre les derniers engagements, résolu d'y mettre obstacle; mais, lorsqu'elle parut avec le voile qui la couvrait; qu'il aperçut le drap mortuaire sous lequel elle devait être mise; qu'il se représenta que c'était lui, que c'étaient ses perfidies qui l'avaient contrainte à s'ensevelir dans un cloître; que cet état, peut-être si contraire à son inclination, lui avait paru plus doux que de vivre avec lui, il se sentit pénétré d'une douleur si vive, et fut si peu maître de la cacher, qu'on l'obligea de sortir de l'église.

M. le vicomte de Polignac, neveu de madame l'abbesse, qui était présent, le mena dans l'appartement des étrangers : son désespoir était si grand, qu'il fallut le sauver de sa propre fureur. Enfin, après bien de la peine, il obéit à l'ordre de partir qu'on lui donna de la part de mademoiselle de Joyeuse, et se retira dans une de ses terres, occupé uniquement de son amour et du bien qu'il avait perdu : une maladie de langueur termina au bout de quelques mois sa vie et ses peines.

Cependant la scène qui s'était passée dans l'église, si nouvelle pour les religieuses, excita leurs murmures : les plus accréditées représentèrent à madame du Paraclet qu'un éclat de cette espèce demandait que mademoiselle de Joyeuse fût examinée de nouveau, et que la profession fût différée. Il fallut se soumettre à cette condition. Le temps qu'on avait demandé pour cet examen n'était pas encore écoulé quand M. de la Valette arriva au Paraclet. Le changement de fortune et d'état de mademoiselle de Joyeuse ne lui avait pas été

long-temps caché : si, par respect pour elle, il s'était soumis à l'ordre qu'elle lui avait donné de renoncer à la voir, il n'en avait pas été moins attentif et moins sensible pour elle. Quoiqu'il n'eût conservé aucune espérance, il n'avait cependant jamais envisagé l'horreur d'une séparation éternelle : cette idée se présenta à lui pour la première fois, lorsqu'il sut que mademoiselle de Joyeuse avait pris le voile.

Il courut à l'abbaye du Paraclet. Mademoiselle de Joyeuse ne put se résoudre à le traiter comme elle avait traité M. de Blanchefort : elle vint au parloir où il l'attendait. Ils furent assez long-temps sans avoir la force de parler ni l'un ni l'autre : le marquis de la Valette, suffoqué par ses larmes et par ses sanglots, après avoir considéré mademoiselle de Joyeuse presque ensevelie dans l'habillement bizarre dont elle était revêtue, restait immobile sur la chaise où il était assis. Je n'aurais pas dû vous voir, dit enfin mademoiselle de Joyeuse. Ah ! s'écria le marquis, que vous me vendez cher cette faveur ! Je mourrai, oui je mourrai à vos yeux si vous persistez dans cette résolution. Mes malheurs, répliqua mademoiselle de Joyeuse, ne m'ont pas laissé le choix de ma destinée ; il faut vivre dans la solitude, puisque je ne saurais plus me montrer dans le monde avec honneur. Eh ! pourquoi, dit M. de la Valette, vous faire cette cruelle maxime ? pourquoi vous punir de ce que le comte de Blanchefort est le plus scélérat des hommes ? Il n'en coûte guère, répliqua mademoiselle de Joyeuse, de quitter le monde quand on ne peut y vivre avec ce qui nous l'aurait fait aimer.

Que me faites-vous envisager, s'écria le marquis de

la Valette? Serais-je en même temps le plus heureux et le plus malheureux des hommes? Non, poursuivit-il en la regardant de la manière la plus tendre, je ne renoncerai point à des prétentions que votre cœur semble ne pas dédaigner. J'avoue, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que, si je l'avais écouté, il n'eût parlé que pour vous. Il faut vous avouer plus, ajouta-t-elle; ce fut pour me venger de vous, dont je croyais avoir été trompée, que je me précipitai dans l'abyme des malheurs où je suis tombée. Accordez-moi donc, interrompit le marquis de la Valette, la gloire de les réparer. C'est assez pour moi, répliqua mademoiselle de Joyeuse, que vous ayez pu en concevoir l'idée; mais j'en serais bien indigne si j'étais capable de m'y prêter. Quand ma funeste aventure serait ignorée de toute la terre, quand j'aurais une certitude entière que vous l'ignoreriez toujours, il me suffirait de la savoir, il me suffirait de la nécessité où je serais de vous cacher quelque chose, pour empoisonner le repos de ma vie.

Ah! dit le marquis de la Valette avec beaucoup de douleur, je me suis flatté trop légèrement, et vous-même vous vous êtes trompée; vous avez cru me vouloir quelque bien, seulement parce que je ne vous suis pas aussi odieux que M. de Blanchefort. Il serait à souhaiter pour mon repos, reprit-elle, que je fusse telle que vous le pensez: croyez cependant que l'oubli des injures que j'ai reçues n'est pas le seul sacrifice que j'aie à faire à Dieu en me donnant à lui. Il faut, ajouta-t-elle, finir une conversation trop difficile à soutenir pour l'un et pour l'autre. Adieu, monsieur, je vais faire des vœux au ciel

pour votre bonheur; souvenez-vous quelquefois à quoi j'eusse borné le mien.

Elle sortit en prononçant ces paroles, et laissa le marquis de la Valette dans un état plus aisé à imaginer qu'à représenter. Madame du Paraclet, que mademoiselle de Joyeuse en avait priée, vint pour remettre quelque calme dans son esprit. Il ne fut de long-temps en état de lui répondre; ses actions, ses discours se ressentaient du trouble de son ame; il voulait voir mademoiselle de Joyeuse, il voulait lui parler encore une fois : Je ne lui demande, disait-il, que quelque delai; je me soumettrai ensuite à tout ce qu'elle voudra m'ordonner.

La sensibilité que mademoiselle de Joyeuse s'était trouvée pour M. de la Valette la pressait, au contraire, de se donner à elle-même des armes contre sa propre faiblesse : De grâce, dit-elle à madame du Paraclet, obtenez du marquis qu'il me laisse travailler à l'oublier; obligez-le de s'éloigner : ce qu'il m'en coûte, ajouta-t-elle, pour le vouloir ne le dédommage que trop.

M. de la Valette ne pouvait se résoudre à ce départ auquel on le condamnait; mais madame du Paraclet lui représenta avec tant de force la peine qu'il faisait à mademoiselle de Joyeuse, et l'inutilité de sa résistance, qu'il se vit contraint d'obéir. Toujours occupé de son amour et de ses regrets, il passa deux années dans une de ses terres, et ne retourna à la cour que lorsque la nécessité de remplir les fonctions de sa charge l'y obligea.

Mademoiselle de Joyeuse qui, en prononçant ses

vœux, avait pris le nom d'Eugénie, eut peu de temps après la douleur sensible de perdre madame l'abbesse du Paraclet. Il ne lui fut plus possible, après cette perte, de rester dans un lieu où tout la lui rappelait: elle obtint de venir à Paris dans l'abbaye de Saint-Antoine. Les arrangements qu'elle avait pris en disposant de son bien, la mirent en état d'y être reçue avec empressement.

M. le marquis de la Valette, après son retour à la cour, apprit qu'elle y était, et lui fit demander la permission de la voir. Soit effectivement que le temps, l'absence, et la perte de toute espérance, eussent produit sur lui leur effet ordinaire, ou qu'il eût la force de se contraindre, il ne montra à Eugénie que les sentiments qu'elle pouvait recevoir. Le commerce qui s'établit dès-lors entre eux leur a fait goûter à l'un et à l'autre les charmes de la plus tendre et de la plus solide amitié. Eugénie a voulu en vain le determiner à se marier; il lui a toujours répondu qu'il voulait se garder tout entier pour l'amitié.

Vous voyez, me dit Eugénie, quand elle eut achevé de me conter son histoire, que, si les malheurs que l'on a éprouvés dans le monde étaient une sûreté pour trouver de la tranquillité et du repos dans la retraite, personne n'avait plus de droit de l'espérer que moi: j'avoue cependant, à la honte de ma raison, qu'elle m'a souvent mal servie, et que mes regards se sont plus d'une fois tournés vers ce monde, où j'avais éprouvé tant de différentes peines.

Puisque mes aventures, dis-je, ne sont pas ignorées,

le mariage ne saurait être pour moi qu'une source de peines. Eugénie me répondit que le président l'avait prévenue sur cet article; qu'il ne demandait de ma part qu'une entière sincérité : la vérité est auprès de lui presque de niveau avec l'innocence; d'ailleurs vous n'avez rien à avouer qui blesse l'honneur.

Je n'étais pas aussi persuadée qu'elle de l'indulgence du président d'Hacqueville : je ne pouvais croire qu'il voulût d'une femme qui avait poussé aussi loin le mépris de toute sorte de bienséance : je me flattais que l'aveu que j'en ferais le dégoûterait de m'épouser, et que, sans qu'il y eût de ma faute, ce mariage, dont je ne pouvais m'empêcher de sentir les avantages, et pour lequel j'avais cependant tant de répugnance, se trouverait rompu.

Il fallait ne guère connaître le cœur humain pour concevoir une pareille pensée. Les malheurs, les trahisons qu'une jolie femme a éprouvés ne la rendent que plus intéressante : les miens d'ailleurs n'étaient qu'une suite de ma bonne foi; et, en peignant mon cœur si tendre, si sensible, je ne fis qu'augmenter le desir de s'en faire aimer, et j'en fis naître l'espérance. Le président d'Hacqueville m'écoutait avec une attention où il était aisé de démêler le plus tendre intérêt; et, lorsque je voulais donner à mes folies leur véritable nom, il me les justifiait à moi-même : toute autre aurait fait ce que j'avais fait, se serait conduite comme moi : il faisait plus que de me le dire, il le pensait.

J'eus avec lui plusieurs conversations de cette espèce, qui durent le convaincre de ma franchise. Je fus convaincue aussi que j'étais aimée comme je pouvais

desirer de l'être. Mon esprit était persuadé ; mais il s'en fallait beaucoup que mon cœur fût touché. Eugénie et le commandeur de Piennes ne cessaient de me dire qu'il suffisait, quand on était honnête personne, d'estimer un mari ; mais, sans le dépit et la jalousie dont j'étais animée, leurs raisons eussent été sans succès.

Un homme de confiance que j'avais envoyé à Francfort, il y avait déja quelque temps, revint alors : j'appris de lui que la femme de Barbasan était allée le joindre ; qu'elle avait amené avec elle l'enfant dont elle était accouchée, et qu'il n'avait pas été possible de découvrir le lieu où ils s'étaient retirés.

Cette attention de se cacher ne pouvait regarder que moi. Je crus qu'on craignait de ma part quelque trait de passion pareil à mon voyage de Francfort. Je voulais ôter à mon ingrat une crainte si humiliante : je voulais, quelque prix qu'il pût m'en coûter, le convaincre qu'il n'était plus aimé : je me figurais encore qu'il sentirait ma perte dès qu'elle deviendrait irréparable. Voilà ce qui me déroba la vue du précipice où j'allais me jeter, et ce qui m'arracha le consentement qu'on me demandait.

Mon courage se soutint assez bien pendant le peu de jours qui précédèrent mon mariage. Si je n'étais pas gaie, je ne montrais du moins aucune apparence de chagrin. M. d'Hacqueville était comblé de joie, et me peignait sa reconnaissance de façon à augmenter celle que je lui devais.

Mais quel changement produisit en moi ce *oui* terrible, ce *oui* qui me séparait pour jamais de ce que j'aimais ! Que devins-je, grand Dieu ! quand je me vis

dans ce lit que mon mari allait partager avec moi! Toutes mes idées furent bouleversées. Je me trouvais seule coupable; je trahissais Barbasan; si je l'avais bien aimé, aurais-je dû m'autoriser de son exemple? Il pouvait revenir à moi : je m'ôtais le plaisir de lui pardonner; je m'ôtais du moins celui de penser à lui, de l'aimer sans crime. Étais-je digne de la tendresse de M. d'Hacqueville? N'était-ce pas le tromper que de l'avoir épousé, le cœur rempli de passion pour un autre?

Après avoir renvoyé tous ceux qui étaient dans la chambre, il me demanda la permission de se mettre au lit. Mes larmes et mes sanglots furent ma première réponse. L'état où vous me voyez, lui dis-je enfin, ne vous apprend que trop ce qui se passe dans mon cœur. Ayez compassion de ma malheureuse faiblesse; n'exigez point ce que je n'accorderais qu'au devoir : laissez à mon cœur le temps de revenir de ses égarements : je suis trop pleine d'estime et d'amitié pour vous, pour n'en pas triompher.

Que me demandez-vous, madame, s'écria mon mari! Comprenez-vous le supplice auquel vous me condamnez? Il se tut après ce peu de mots : nous restâmes tous deux dans un morne silence. Je l'interrompis après quelques moments pour lui demander pardon. C'est à moi, madame, me dit-il, à vous le demander : je vous ai forcée par mes importunités à vous faire à vous-même la contrainte la plus affreuse. J'en suis bien puni. Ne craignez rien de ma part; je ne serai du moins jamais votre tyran. Je vous prie seulement, ajouta-t-il en se levant pour passer dans un cabinet, et je vous

en prie, pour votre intérêt plus que pour le mien, de dérober à tout le monde la connaissance de ce qui vient de se passer entre nous. Cette précaution n'était pas nécessaire; ma conduite me paraissait à moi-même si blâmable que je n'étais nullement tentée d'en parler.

Je passai la nuit à me repentir et à m'applaudir de ce que je venais de faire. Je connaissais mon injustice; je me la reprochais; mais je ne pouvais m'empêcher de sentir une secrète joie d'avoir donné au comte de Barbasan une marque d'amour que j'eusse pourtant été désespérée qu'il eût pu savoir.

M. d'Hacqueville sortit de ma chambre sur le matin, et me dit seulement qu'il me conseillait de feindre d'être malade, pour lui donner un prétexte de reprendre son appartement. Cette feinte indisposition nous exposa à beaucoup de plaisanteries. Enfin, après quelques jours, nous fûmes traités comme de vieux mariés, et l'on ne prit plus garde à nous.

A l'exception d'un seul point, je mettais tout en usage pour contenter M. d'Hacqueville. Tous ses amis devinrent bientôt les miens : je me conformais à tous ses goûts; mes soins et mes attentions ne se démentaient pas un moment; mais nos tête-à-tête étaient difficiles à soutenir; nous trouvions à peine quelques mots à nous dire. M. d'Hacqueville me regardait, soupirait et baissait les yeux; il commençait souvent des discours qu'il n'osait achever; il me serrait les mains, il me les baisait; il m'embrassait, quand nous nous séparions, avec une tendresse qui me disait ce qu'il n'osait me dire.

Je sentais qu'il n'était point heureux, et j'en avais

honte; je me reprochais sans cesse de faire le malheur de quelqu'un qui n'était occupé que de faire mon bonheur. Et quel obstacle encore s'opposait à mes devoirs! une passion folle, dont mon amour-propre seul aurait dû triompher. La tristesse où M. d'Hacqueville était plongé, l'effort généreux qu'il faisait pour me la cacher excitaient ma pitié, et m'attendrissaient encore. L'estime, l'amitié, la reconnaissance, me composaient une sorte de sentiment qui me fit illusion; et, à force de vouloir l'aimer, je me persuadais que je l'aimais; je desirais sortir de l'état de contrainte où nous étions l'un et l'autre. Je lui avais d'abord parlé, sans beaucoup de peine, du penchant malheureux qui m'entraînait vers Barbasan; quand je crus en avoir triomphé, je me trouvai embarrassée de le lui dire.

Nous avions passé l'automne dans une maison de campagne que mon mari, toujours occupé de me plaire, avait achetée, seulement parce que j'en avais loué la situation. Comme elle était à peu de distance de Paris, nous y avions toujours beaucoup de monde. J'en étais souvent importunée; c'était, de plus, un obstacle au dessein qui me roulait dans l'esprit, et que la mélancolie de mon mari me pressait d'exécuter.

Enfin, quelques jours avant celui où nous avions fixé notre retour à Paris, nous nous trouvâmes seuls. J'étais restée dans ma chambre, pour quelque légère indisposition; il vint m'y trouver, et s'assit au pied d'une chaise longue où j'étais couchée.

Mon Dieu! lui dis-je, que le monde est quelquefois importun! Je ne sais si vous êtes comme moi; mais j'avais besoin d'un peu de solitude. Que ferons-nous

de cette solitude, me répondit M. d'Hacqueville? et, tombant tout de suite à mes genoux : Je vous adore, ma chère Pauline, poursuivit-il, vous connaissez mon cœur, vous savez si je connais le prix du vôtre. Serai-je toujours malheureux ! Je baissai les yeux. Mon mari prit ma main, la baisa et la mouilla de quelques larmes. Je n'étais pas éloignée d'en répandre. Me pardonnerez-vous, lui dis-je? Mon mari ne me répondit que par les transports les plus vifs. Ses caresses n'étaient interrompues que pour me rendre de nouvelles grâces.

Après s'être mis en possession de tous ses droits, il m'en demandait encore la permission; il eût bien voulu partager mon lit; mais, comme c'était une nouveauté pour mes femmes, je ne pus m'y résoudre, et mon mari voulut bien se prêter aux précautions que j'exigeais pour cacher notre commerce. Ce mystère, qui laissait toujours à M. d'Hacqueville quelque chose à desirer, soutenait la vivacité de sa passion, et lui donnait pour moi ces attentions, ces soins, qui ne sont mis en usage que par les amants, et dont ils se dispensent même bien vîte quand ils se croient aimés.

A notre retour, Eugénie, que nous voyions presque tous les jours, remarqua avec plaisir la joie et la satisfaction de M. d'Hacqueville. Je n'étais pas de même; mais je n'avais plus ce trouble et cette inquiétude dont on ne se délivre jamais entièrement quand on s'écarte de ses devoirs. Enfin, je faisais ce que je pouvais pour me trouver heureuse, et je l'étais autant qu'on peut l'être par la raison.

Notre maison de campagne avait acquis de nouveaux charmes pour M. d'Hacqueville; il voulut y

retourner dès le commencement de la belle saison. Quelques arrangements domestiques m'obligèrent à le laisser partir seul.

Le lendemain de son départ, je reçus un billet par le curé de notre paroisse. On me priait, au nom de Dieu, de venir dans un endroit qu'on m'indiquait; on ajoutait, qu'on avait des choses importantes à me dire, et qu'il n'y avait point de temps à perdre. Le curé, homme d'honneur, s'offrit de me conduire. Ce billet, et ce qu'il contenait, me donnèrent une telle émotion, que je n'eus pas l'assurance de demander à mon conducteur l'éclaircissement de cette aventure.

Dès que je fus entrée dans la chambre où il me mena, et à portée du lit, une personne qui y était couchée fit un effort pour se mettre sur son séant. Je vous demande pardon, madame, me dit-elle d'une voix faible et tremblante, d'oser paraître devant vous. Je suis cette malheureuse qui vous ai causé tant de peines; c'est moi qui vous ai séparée de ce que vous aimiez; c'est moi qui ai causé les malheurs de l'un et de l'autre, et c'est moi qui cause son éloignement et peut-être sa mort; mais l'état où je suis vous demande grâce. Ayez pitié de moi; daignez adoucir l'amertume de mes derniers moments par un pardon généreux. J'ose plus encore, j'ose implorer votre bonté pour une misérable créature : c'est le fruit de mon crime; mais c'est l'enfant de celui que vous avez aimé, et ma mort va le laisser sans aucun secours.

Les larmes que cette femme répandait en abondance l'empêchèrent de continuer. Je suis naturellement bonne, et j'eusse été sensiblement touchée de l'état où je la

voyais, si un vif sentiment de jalousie n'eût étouffé tout autre sentiment. Cet étalage de tout ce qu'elle avait fait contre moi, le pardon qu'elle me demandait, étaient une nouvelle injure; je m'en sentais humiliée.

Le bon ecclésiastique, qui n'avait garde de pénétrer ce qui se passait dans mon cœur, m'exhortait avec tout le zèle que la charité lui inspirait, d'avoir pitié et de la mère et de l'enfant. L'un et l'autre, dis-je enfin, n'ont aucun besoin de moi. Madame de Barbasan, ajoutai-je, a des titres pour demander la restitution des biens de son mari. Hélas! madame, s'écria douloureusement cette personne, je ne suis point sa femme. Vous ne l'êtes point, lui dis-je avec beaucoup de surprise? Non, madame: je vois ce qui vous a donné lieu de le croire. Écoutez-moi un moment; je vous dois à vous, madame, et à M. de Barbasan l'aveu de ma honte. Qu'importe ce que j'en souffrirai; mes peines ne méritent pas d'être comptées; elles ne sont que trop dues à mes folies.

Je suis fille du geolier à qui le soin des prisons du Châtelet était commis. Ma mère, qui mourut en accouchant de mon frère et de moi, n'avait point laissé d'autre enfant à mon père. La ressemblance, assez ordinaire entre les jumeaux, était si parfaite entre nous, qu'il fallait, pour nous reconnaître dans notre première enfance, nous donner quelque marque particulière; et, dans un âge plus avancé, ceux qui n'y regardaient pas de bien près y étaient encore trompés.

Une petite partie de société nous avait engagés à prendre les habits l'un de l'autre le jour que M. de Barbasan fut conduit au Châtelet. Mon père, qui me

trouva la première, m'ordonna d'aller avec lui conduire le prisonnier dans la chambre qui lui était destinée. Je m'aperçus, quand nous y fûmes, qu'il y avait quelques marques de sang sur ses habits : je lui demandai, avec inquiétude, s'il n'était point blessé. Il ne l'était point, et j'en sentis de la joie. Son air noble, sa physionomie, les grâces répandues sur toute sa personne firent dès ce moment leur impression sur moi.

Quelle différence de la nuit qui suivit, avec toutes celles que j'avais passées jusque-là! J'étais dans une agitation que je prenais pour l'effet de la simple pitié! Hélas! si j'avais connu quel sentiment s'établissait dans mon cœur, peut-être aurais-je eu la force de le combattre et d'en triompher. J'obtins le lendemain de mon frère que j'irais à sa place servir le prisonnier.

Je devançai le temps où le nouveau venu devait être interrogé, pour lui offrir mes soins : la tristesse dont il était accablé se répandait dans mon ame. Je n'ai guère passé d'heure plus agitée que celle que dura son interrogatoire : il semblait que le péril me regardait. Les témoins qui lui étaient confrontés me paraissaient mes propres ennemis. Chaque jour, chaque instant ajoutait à ma peine. J'entendais dire à mon père, que je ne cessais de questionner, que l'affaire devenait très-fâcheuse, et que les suites ne pouvoient en être que funestes.

La maladie de M. de Barbasan arrêta les procédures, sans ralentir la haine de ceux qui voulaient le perdre, et me fit éprouver une inquiétude encore plus cruelle que celle ou j'étais livrée.

Je ne quittais presque point le malade : je n'avais

pas même besoin pour cela d'user de déguisement : il faisait si peu d'attention à moi, qu'à peine en étais-je aperçue. Combien de larmes le danger où je le voyais me faisait-il répandre! Ce danger augmentait encore mon attendrissement, et ma passion en prenait de nouvelles forces. Enfin, après avoir lutté plusieurs jours entre la vie et la mort, sa jeunesse et la force de son tempérament le rétablirent.

Ce fut dans ce même temps qu'on fit des propositions pour la liberté du prisonnier. L'établissement dont mon père jouissait lui paraissait préférable à une fortune plus considérable, pour laquelle il eût fallu abandonner sa patrie, et s'exposer même aux plus grands périls; mais sa tendresse pour mon frère et pour moi l'emporta : il céda à nos prières et à nos importunités, et nous le déterminâmes enfin à ce qu'on souhaitait de lui. Je n'avais point fait mystère à mon frère de ma passion; je la lui avais montrée aussi violente qu'elle était, bien sûre que l'amitié qu'il avait pour moi l'engagerait à me servir.

Je lui avais persuadé que j'étais aimée autant que j'aimais; que M. de Barbasan m'épouserait dès que nous serions en sûreté. Mon frère était chargé d'accompagner M. de Barbasan, et mon père et moi devions prendre une route différente de la leur. Au moment du départ, mon frère consentit à me donner sa place : la chose était d'autant plus facile, que nous ne pouvions partir que la nuit, et qu'il avait été résolu entre nous que je suivrais mon père avec des habits d'homme : mon frère s'était chargé de lui apprendre, lorsqu'ils seraient en chemin, mon préten-

du mariage. Je disais que, s'il en eût été instruit plus tôt, il en eût parlé à M. de Barbasan, et lui eût par-là donné lieu de soupçonner que je me méfiais de lui.

Comment vous peindre ce qui se passait dans mon cœur? Mes alarmes sur la réussite de notre entreprise, l'impatience d'en voir arriver le moment, et la joie que j'allais goûter d'être avec M. de Barbasan, de ne partager avec personne le plaisir de le servir, toutes ces différentes pensées me donnaient un trouble et une agitation peut-être plus difficiles à soutenir qu'un état purement de douleur. Le moment marqué pour notre fuite fut retardé par un accident qui faillit à me faire mourir de frayeur.

J'étais déja dans la chambre de M. de Barbasan; je lui avais donné un habit de religieux, à la faveur duquel il pouvait sortir comme s'il fût venu de confesser quelque prisonnier malade, lorsque mon père vint nous avertir qu'il avait ordre de ne se point coucher. Cet ordre, dont nous n'imaginions pas les motifs, nous fit craindre que notre dessein n'eût été découvert, et nous jeta dans le désespoir. Nous en fûmes heureusement quittes pour la peur : il ne s'agissait que d'un prisonnier qu'on devait amener cette même nuit : il arriva vers le minuit; et son arrivée, qui occasionna plusieurs allées et venues dans la prison, servit encore à favoriser notre fuite.

Nous arrivâmes à Nancy sans aucune mauvaise rencontre, et sans que M. de Barbasan eût le moindre soupçon de mon déguisement. Après quelques heures de repos, nous remontâmes à cheval. Mon cher maître

(c'était le nom que je lui donnais, et que mon cœur lui donnait encore plus que ma bouche) mourait d'impatience d'être à Mayence. L'empressement qu'il eut de demander ses lettres, avant même que nous fussions descendus de cheval, l'avidité avec laquelle il lut et relut celle que le caractère me fit juger d'une femme, tout cela me fit sentir mon malheur. Ce qui se passait dans mon cœur me donnait l'explication de ce que je voyais : M. de Barbasan aimait.

Combien de soupirs, combien de larmes cette cruelle connaissance me fit-elle verser! La jalousie avec toutes ses horreurs vint s'emparer de moi. J'accusais M. de Barbasan d'ingratitude, presque de perfidie. Il aurait dû deviner mes sentiments : il aurait dû deviner ce que j'étais : se serait-il mépris s'il n'avait pas été prévenu pour une autre? Pardonnez-moi, madame; je ne pouvais m'imaginer que cette autre eût fait autant pour lui. Mon pays abandonné, mon père, mon frère, pour qui j'aurais donné ma vie dans d'autres temps, exposés aux plus grands dangers : enfin, que n'avais-je point fait! Hélas! disais-je, je m'en tenais payée par l'espérance d'être aimée. Un moindre bien m'aurait satisfait : il m'eût suffi qu'il n'eût eu pour personne les sentiments qu'il me refusait. Il me passa plusieurs fois dans la tête de me jeter à ses pieds, de répandre devant lui les larmes que je dévorais en secret; mais un reste de pudeur, que je n'avais pas encore perdu, me retint.

Les bottes qu'il portait, et qui n'étaient pas faites pour lui, l'avaient blessé si fort, que nous fûmes obligés de séjourner plusieurs jours à Mayence. Comme

les nouvelles qu'il attendait n'en étaient pas retardées, M. de Barbasan se résolut à se reposer. Je fus chargée, deux jours après, d'aller à la poste chercher ses lettres. Voici, madame, où commencent mes trahisons: j'en trouvai deux; l'une de ce caractère à qui je voulais tant de mal, et l'autre de celui d'un homme. J'ouvris d'abord la première : ma curiosité était excitée par un intérêt trop pressant pour pouvoir m'en défendre. J'en fus punie : ce que je lus ne m'apprit que trop que celle qui l'avait écrite méritait d'être aimée, et je m'en désespérais. Je n'avais point encore pris mon parti de la supprimer : celle que j'ouvris ensuite m'y détermina.

Elle était d'un homme qui paraissait votre ami aussi-bien que celui de M. de Barbasan : il l'exhortait par honneur, par reconnaissance, par amour même, de renoncer à vous : Voulez-vous, lui disait-il, en faire une fugitive? Voulez-vous qu'elle devienne la femme d'un proscrit? Soyez assez généreux pour vous laisser soupçonner de légèreté. Nous ferons valoir, madame Eugénie et moi, votre changement, et nous tâcherons d'établir la tranquillité dans le cœur de quelqu'un à qui vous devez trop pour ne pas lui rendre le repos, quelque prix qu'il puisse vous en coûter.

Cette lettre, que je lus et relus, m'affranchit de tout scrupule. Bien loin de me repentir de ce que je venais de faire, je trouvai que je rendais un très-grand service à M. de Barbasan, de travailler à le guérir d'une passion qui ne pouvait jamais être heureuse. Le plus sûr moyen était de supprimer toutes vos lettres. Je commençai par celle que je tenais; il me parut très-

important, au contraire, de lui rendre celle de cet ami, que je recachetai.

J'examinai, avec une attention inquiète, l'impression qu'elle faisait sur lui. Hélas! il ne put la lire d'un œil sec; sa douleur, son accablement, furent si extrêmes, et j'en étais si attendrie, qu'il y avait des moments où j'étais tentée de lui rendre celle que je retenais: mais ma passion, que je masquais de l'intérêt même de M. de Barbasan, m'arrêta et m'affermit dans le projet que j'avais formé. Tous les paquets qui arrivèrent furent supprimés. Je ne laissai passer que ceux de cet ami, dont les conseils étaient si conformes à mes desseins.

Le chagrin de M. de Barbasan aigrit son mal; nous fûmes obligés de séjourner à Mayence pendant plusieurs mois. Nous en partîmes enfin; mais à peine eûmes-nous fait deux journées que je me trouvai hors d'état de poursuivre le voyage. La fièvre qui me prit fut d'abord si violente, que M. de Barbasan, par humanité et par un sentiment d'amitié (car il en a eu pour moi aussi long-temps qu'il a ignoré qui j'étais) s'arrêta au bourg où nous étions, avec d'autant moins de peine que c'était le chemin des courriers.

Je fus plusieurs fois au moment d'expirer. Mes rêveries auraient découvert à M. de Barbasan et mon sexe et mes sentiments, s'il y avait fait attention; mais je crois qu'il les ignorerait encore, si une femme qu'on avait mise auprès de moi pour me servir ne l'en eût instruit. Les soins qu'il faisait prendre de moi firent croire à cette femme que je lui étais fort chère : elle voulut se faire un mérite de garder notre secret. M. de Barbasan ne comprenait rien aux assurances

qu'elle ne cessait de lui donner de sa discrétion. Enfin, à force de questions, il l'obligea de lui parler clair. La découverte d'une chose qui me perdait d'honneur l'affligea sensiblement, et autant que s'il avait eu à se la reprocher. Il résolut, dès que je serais rétablie, de me chercher un mari, et de me mettre jusque-là dans un couvent.

A mesure que mon mal diminuait, ses visites furent plus courtes et moins fréquentes : j'en étais désespérée, et n'osais m'en plaindre d'autre façon que par la joie que je lui marquais lorsque je le voyais.

Quelques jours après que j'eus quitté la chambre, il me fit dire de passer dans la sienne : cet ordre n'avait rien qui dût m'étonner ; j'en fus cependant troublée; un pressentiment m'avertissait du malheur qui me menaçait. Que devins-je, grand Dieu ! lorsque après m'avoir fait asseoir, et m'avoir dit qu'il n'ignorait plus ce que j'étais, il finit par m'annoncer qu'il fallait nous séparer.

Ma douleur fut presque sans bornes quand j'entendis ce funeste arrêt. Pourquoi, dis-je, a-t-on pris tant de soin de ma vie? Pourquoi m'a-t-on arrachée à la mort? C'était alors qu'il fallait m'abandonner; je serais morte du moins avec la douceur de penser que, si vous eussiez connu mes sentiments, vous en auriez été touché, et j'ai au contraire l'affreuse certitude que je vous suis odieuse. Pourquoi, si vous ne me haïssez pas, vouloir que je vous quitte? Pourquoi m'envier le bonheur de rester auprès de vous? S'il faut, pour obtenir cette grâce, vous promettre que je ne vous donnerai jamais aucune connaissance de mes senti-

ments, que je me rendrai maîtresse de mes actions, de mes paroles; je vous le promets. Oui, je vous aime assez pour vous cacher que je vous aime. Le plaisir de vous voir, d'habiter les mêmes lieux, me suffira. Enfin, que ne dis-je point! Mais tout fut inutile: il demeura ferme sur le parti du couvent. J'obtins seulement, après beaucoup de larmes, que celui où j'entrerais serait dans le lieu où M. de Barbasan fixerait sa demeure.

Nous partîmes le lendemain de cette conversation. Jour malheureux! jour funeste pour M. de Barbasan et pour moi! nous descendîmes dans un hôtellerie si pleine de monde, qu'à peine pûmes-nous obtenir une très-petite et très-mauvaise chambre. Il n'y avait qu'un lit: M. de Barbasan, par égard pour mon sexe, et aussi à cause de la langueur où j'étais encore, voulut que je l'occupasse : je m'en défendis autant que je pus; mais il fallut obéir.

Peu de moments après que je fus couchée, j'eus une espèce de faiblesse qui obligea M. de Barbasan à s'approcher de mon lit. Il avait pris mon bras pour me tâter le pouls; je lui retins la main lorsqu'il voulut la retirer; je la serrai quelque temps entre les miennes avec un sentiment si tendre que je ne pus retenir mes larmes : elles tombaient sur cette main que je tenais; il en fut apparemment plus touché qu'il ne l'avait été jusque-là.

Que vous dirai-je, madame? Il oublia dans ce moment ce qu'il vous devait, et j'oubliai ce que je me devais à moi-même. Il n'est guère possible qu'un homme de l'âge de M. de Barbasan puisse résister

aux occasions, sur-tout quand il se voit passionnément aimé.

Au bout de quelque temps, je m'aperçus que j'étais grosse : loin de m'en affliger, j'en eus une extrême joie. M. de Barbasan ne fut pas de même; il en eut au contraire un très-vif chagrin. Peut-être mon état lui représentait-il plus vivement le tort qu'il avait avec vous, et même avec moi. Il ne pouvait oublier qu'il me devait la vie. Mon père, dans la vue d'assurer pour toujours un protecteur à mon frère et à moi, ne lui avait pas laissé ignorer ce que nous avions fait pour lui : sans doute cette considération, plus encore que mes larmes, l'engagea à ne pas m'abandonner. J'obtins que je resterais avec lui jusqu'au temps que je pourrais entrer dans un couvent.

Nous arrivâmes à Francfort, où je pris les habits de mon sexe : on me fit l'honneur de croire que j'étais sa femme. Cette opinion me flattait trop pour ne pas chercher à l'accréditer. M. de Barbasan, qui ne voyait personne, n'en était point informé. J'avais pris aussi le soin d'empêcher mon père et mon frère de nous joindre à Francfort, sous le prétexte qu'il fallait attendre que nous fussions à Dresde, où je supposais que nous devions fixer notre séjour.

La solitude dans laquelle nous vivions, quelques agréments que l'on trouvait en moi, firent penser que M. de Barbasan était très-amoureux et même jaloux. Ma conduite ne détruisait pas ces soupçons. Je ne le quittais presque jamais. Sa tristesse, qui augmentait tous les jours, lui faisait chercher les promenades les plus solitaires; ou je l'y accompagnais, ou j'allais l'y

chercher; mais je n'osais troubler ses rêveries, ni lui en marquer ma peine; je craignais des reproches que bien souvent il ne pouvait retenir. Je les méritais trop pour m'en offenser.

Je m'en faisais à moi-même de bien cruels. Quel était le fruit de mes tromperies et de ma folle passion! Je m'étais précipitée dans un abyme de malheurs, et, ce qui est encore au-dessus des malheurs, je m'étais couverte de honte. Les nuits entières étaient employées à pleurer. Hélas! aurais-je pu penser que je regretterais un état si affreux? Comment m'imaginer que des malheurs mille fois plus grands m'attendaient encore.

Un jour, que, malgré la vue d'une mort prochaine, je ne puis encore me rappeler qu'avec douleur, je sortis pour aller à l'église, M. de Barbasan y vint un moment après moi : je crus m'apercevoir qu'il avait l'air distrait et quelque nouvelle inquiétude. Je me fis effort pour lui dire quelque bagatelle; il n'y répondit point, et sortit le premier. Une femme de ma connaissance m'arrêta quelques moments, et m'empêcha de le suivre. Lorsque je rentrai dans la maison, j'appris qu'il n'y était pas encore revenu : je l'attendis une partie du jour; je le fis chercher et le cherchai moi-même dans tous les endroits où il pouvait être, et même dans ceux où il n'allait jamais. Le jour et la nuit se passèrent sans que j'en apprisse aucune nouvelle.

Grand Dieu! quel jour et quelle nuit! Mon inquiétude et mon impatience me causaient une douleur presque aussi sensible que celle que je ressentis en lisant la fatale lettre qu'un inconnu remit le lendemain à une femme qui me servait.

La voici, me dit Hippolyte en me présentant cette lettre; je la pris en tremblant, et j'y lus ces paroles :

« Les remords dont je suis déchiré, que je n'ai cessé « de sentir, même dans les moments où je me ren- « dais le plus coupable, me forcent de vous aban- « donner. L'abyme de malheurs où je vous ai préci- « pitée achève de me rendre le plus indigne de tous « les hommes : si je vous avais montré mon cœur, si « vous aviez connu la passion dont il était rempli, si « je vous avais appris par combien de liens j'étais at- « taché à ce que j'adore, vous auriez surmonté une « malheureuse inclination qui nous a perdus tous deux. « Adieu pour jamais, je vais dans quelque coin du « monde, où le souvenir de mon crime me rendra aussi « misérable que je mérite de l'être. »

Quelle révolution cette lettre et ce que je venais d'entendre produisirent en moi ! Quelle tendresse se réveilla dans mon cœur ! Barbasan se présentait à mon imagination, accablé de douleur pour une faute qui n'en était plus une, que je ne lui reprochais plus, puisqu'il m'avait toujours aimée; et, quand il eût été le plus coupable de tous les hommes, quel crime un repentir tel que le sien n'aurait-il pas effacé ? Moi seule je restais chargée de son malheur et du mien.

Cette femme, que j'avais regardée d'abord comme une rivale odieuse, devint pour moi un objet attendrissant. Je plaignais son malheur, j'excusais ses faiblesses, je sentais même de l'amitié pour elle. Pouvais-je la lui refuser ? Elle semblait n'avoir aimé Barbasan que pour me donner des preuves qu'il ne pouvait aimer que moi.

J'exhortai à mon tour le curé de donner tous ses soins pour le soulagement de la malade : je l'assurai des secours dont elle aurait besoin. Je me fis apporter cet enfant malheureux : je le considérais avec attendrissement ; je sentais qu'il me devenait cher. Ma tendresse pour le père se tournait au profit du fils. Nul scrupule ne me retenait ; il me semblait au contraire que la simple humanité aurait exigé de moi tout ce que je faisais.

La malade me pria de faire emporter cet enfant : Je sens, dit-elle en répandant quelques larmes, que c'est m'arracher le cœur ; mais je n'avance que de peu de jours une séparation que ma mort rendra bientôt nécessaire. Peut-être, ô mon Dieu ! poursuivit-elle, daignerez-vous me regarder en pitié ! peut-être que ce sacrifice, tout forcé qu'il est, désarmera votre justice ! Voilà, dit-elle en embrassant son fils, les dernières marques que tu recevras de ma tendresse : puisses-tu être plus heureux que ton père ; et puissent les malheurs de ma vie servir à ton instruction, et t'apprendre dans quel abyme de maux on se précipite, quand on quitte le chemin de la vertu.

Le curé se chargea de chercher un lieu où cet enfant pût être élevé : je voulais qu'on n'y épargnât rien ; mais le secret que j'étais obligée de garder ne me permit pas de faire tout ce que j'aurais voulu.

La singularité de cette aventure, le plaisir d'avoir appris, par ma rivale même, que Barbasan m'avait toujours été fidèle, le spectacle d'une femme mourante, qui ne mourait que de la douleur d'avoir été abandonnée, et qui ne l'avait été que pour moi,

m'avaient mise dans une situation où je ne sentis d'abord que de la tendresse et de la pitié; mais lorsque, rendue à moi-même, je fis réflexion à ce que je devais à mon mari, à ce que la reconnaissance, à ce que le devoir exigeaient de moi, je me sentis accablée de douleur.

Comment soutenir la présence de ce mari, dont les bontés, dont la confiance, me reprocheraient dans tous les instants ce que j'avais dans le cœur? Comment recevrais-je des témoignages d'une estime dont je n'étais plus digne? Comment répondrais-je aux marques d'une passion que je payais si mal? Les idées dont j'avais le cœur et la tête remplie m'occupaient le jour et la nuit. J'avais promis de ne rester qu'un jour ou deux à Paris; mais il me fallait plus de temps pour me rendre maîtresse de mon extérieur.

Eugénie, à qui j'allai conter ce qui venait de m'arriver, lut dans mon cœur, à travers toutes mes douleurs, une joie secrète que me donnait la fidélité de Barbasan. Voilà votre véritable malheur, me disait-elle; vous ne combattez que faiblement des sentiments auxquels il me semble que votre devoir seul met obstacle; il faut cependant en triompher, et votre repos l'exige autant que votre devoir. Quoique l'offense que vous feriez à votre mari fût renfermée dans le fond de votre cœur, elle n'en serait pas moins une offense, et vous ne devriez pas moins vous la reprocher. Il faut même, poursuivit-elle, vous précautionner pour l'avenir : M. de Barbasan peut reparaître en ce pays-ci; il peut chercher à vous voir. Ah! m'écriai-je, je ne serai pas assez heureuse pour être dans le cas de l'éviter : il aura trouvé la mort qu'il allait cher-

cher, et vous voulez m'ôter la triste consolation de le pleurer.

Mes larmes, qui coulaient en abondance, ne me permirent pas d'en dire davantage. Eugénie, à qui je faisais pitié, était prête à en répandre; mais son amitié toujours sage ne lui laissait pour ma faiblesse que des instants d'indulgence : elle me pressa d'aller trouver mon mari : sa présence, dit-elle, vous soutiendra. J'avais de la peine à suivre ce conseil; mais Eugénie l'emporta, et me fit partir. J'étais si changée que M. d'Hacqueville me crut malade; ses soins, ses tendresses, ses inquiétudes, redoublaient ma peine; j'éprouvais ce que j'avais déja éprouvé dans le commencement de mon mariage, qu'il n'est point d'état plus difficile à soutenir que celui où l'on est mal avec soi-même.

La mort d'Hippolyte, que j'appris quelques jours après, me coûta encore des larmes. Hélas! pourquoi la pleurai-je! Son sort était préférable au mien : elle ne sentait plus l'affreux malheur de n'avoir point été aimée, et je n'osais sentir le plaisir de l'être. Quelle contrainte! Lorsque j'étais seule avec mon mari, je ne trouvais plus rien à lui dire : il m'était également impossible de dissimuler ma tristesse, et de cacher mon embarras lorsqu'il m'en demandait la cause.

Après plusieurs mois passés de cette sorte, où je n'avais eu de consolation que d'aller de temps en temps prodiguer mes caresses au fils de Barbasan, j'appris un matin que M. d'Hacqueville était parti dès la pointe du jour pour aller à une terre qu'il avait dans le fond de la Gascogne.

Ce départ si prompt, dont il ne m'avait point parlé,

aurait dû me donner de l'inquiétude; j'aurais pu même m'apercevoir, depuis quelque temps, que mon mari n'était plus le même pour moi; mais ce que j'avais dans la tête et dans le cœur me dérobait la vue de tout ce qui ne tenait pas à cet objet dominant. Je crus donc ce qu'on vint me dire, que M. d'Hacqueville, sur des nouvelles qu'il avait reçues, avait été obligé de partir sur-le-champ. Comme on m'assurait que je recevrais bientôt des lettres, je les attendis pendant dix ou douze jours : elles ne vinrent point : ce long silence n'était pas naturel ; je ne me dissimulai pas que j'étais en quelque sorte coupable.

Eugénie, à qui j'allai porter cette nouvelle inquiétude, approuva la résolution que j'avais prise, d'aller joindre mon mari sans attendre qu'il m'en eût donné la permission, sans même la lui demander. Je le trouvai dans son lit avec la fièvre : elle me paraissait si médiocre que je n'aurais pas dû en être alarmée; je le fus cependant beaucoup; quelque chose me disait que j'avais part à son mal, et la façon dont je fus reçue ne me le confirma que trop. Au lieu de ces empressements auxquels j'étais accoutumée, je ne trouvai qu'un froid méprisant; à peine pus-je obtenir un regard; et, se démêlant de mes bras lorsque je voulus l'embrasser : Épargnez-vous, me dit-il, toutes ces contraintes, ou plutôt tous ces artifices; je ne puis plus y être trompé.

Quoi! monsieur, m'écriai-je, vous m'accusez d'artifice? Eh! par laquelle de mes actions ai-je pu m'attirer un reproche si sensible, si amer? Ne me demandez point, me dit-il, un éclaircissement inutile et honteux

pour l'un et pour l'autre. Non, non, m'écriai-je encore, il faut me dire mon crime, ou me rendre une estime sans laquelle je ne puis vivre!

Vous l'auriez conservée, reprit-il, si vous aviez eu pour moi la sincérité que je vous avais demandée; elle vous aurait tenu lieu d'innocence; loin de vous reprocher vos faiblesses, j'aurais mis tous mes soins à vous en consoler, à vous les faire oublier; mais vous ne m'avez pas assez estimé pour me croire capable d'un procédé généreux : il vous a paru plus sûr de me tromper, et vous n'avez pas même daigné prendre les précautions nécessaires pour y réussir.

J'étais si étonnée, si troublée de ce que j'entendais, que M. d'Hacqueville eut le temps de me dire tout ce que son ressentiment lui inspirait, avant que j'eusse la force de répondre; j'étais cependant bien éloignée de comprendre que l'on me croyait mère du fils de Barbasan. Ce que je ressentis, lorsque enfin je fus instruite de mon prétendu crime, ne se peut exprimer. Toutes mes douleurs passées étaient faibles au prix de celle-là; on n'a point de courage contre un malheur de cette espèce, ou l'on serait peu sensible à l'honneur si on avait la force d'en faire usage.

Mes larmes furent long-temps ma seule défense : Quoi! dis-je d'un ton qui, à travers le désespoir, marquait ma surprise et mon indignation, vous accusez votre femme d'un crime honteux! Vous la réduisez à la nécessité de se justifier! vous lui faites subir cette humiliation! Ah! poursuivis-je, vous serez pleinement éclairci. M. le curé de Saint-Paul vous apprendra de quelle façon j'ai eu connaissance de ce malheureux

enfant. Me dira-t-il aussi, dit M. d'Hacqueville avec un souris amer, par quel hasard cet enfant ressemble à votre amant? Je ne devrais, dis-je, reconnaître personne à ce titre: je vous l'ai avoué; j'ai eu de l'inclination, même de la tendresse, pour un homme que j'en ai cru digne; mais, si je me suis souvenue de lui depuis que mon devoir m'a fait une loi de l'oublier, j'en étais punie et vous en étiez vengé par les reproches que je m'en faisais. Tout autre enfant que le sien aurait, dans des circonstances pareilles, obtenu mon secours; c'est des mains de sa mère et de sa mère mourante que je l'ai reçu; mais ce n'est point moi que vous en devez croire; mon honneur demande un éclaircissement qui ne laisse aucun doute; peut-être alors aurez-vous quelque regret de la douleur que vous me causez.

La vérité a des droits qu'elle ne perd jamais entièrement: quelque prévenu que fût M. d'Hacqueville, elle fit sur lui son impression. Je me croyais, dit-il, plus fort contre vous : finissons de grâce une conversation que je ne suis plus en état de soutenir. Ses gens, qu'il avait appelés, entrèrent dans le moment; il me dit devant eux qu'il avait besoin de repos; qu'il me priait d'aller dans l'appartement qui m'était destiné. Mon inquiétude ne me permit pas d'y demeurer; je revins passer la nuit dans sa chambre, et je ne le quittai plus.

La fièvre augmenta considérablement dès cette nuit-là; et le cinquième jour de mon arrivée, elle fut si violente que l'on commença à désespérer de sa vie. M. d'Hacqueville connut son état plus tôt que les mé-

decins. Loin d'en être alarmé, la vue du péril lui donna une tranquillité et un repos dont il avait été bien éloigné jusque-là : je ne voyais que trop que ce repos et cette tranquillité étaient l'effet de la plus affreuse douleur, et mon cœur en était déchiré. Quels reproches ne me faisais-je pas de l'imprudence de ma conduite! j'aurais évité le malheur où je touchais, si je n'avais point caché ma dernière aventure. L'amitié que, malgré ma malheureuse inclination, j'avais ressentie pour mon mari, se réveillait dans mon cœur : je ne pouvais penser que j'allais le perdre, sans être pénétrée de douleur. J'étais sans cesse baignée dans mes larmes : la nécessité de les lui cacher m'obligeait, malgré moi, de m'éloigner de temps en temps du chevet de son lit.

J'étais retirée dans un cabinet qui touchait à sa chambre, lorsqu'il demanda à me parler. La mort, me dit-il lorsqu'il me vit seule auprès de lui, va nous séparer; elle fera ce que je n'aurais peut-être jamais eu la force d'exécuter. Ah! m'écriai-je en versant un torrent de larmes, que me faites-vous envisager? le comble de la honte et du malheur. Est-il possible que je vous sois devenue si odieuse? C'est par un sentiment tout contraire, reprit-il, que j'aurais dû vous affranchir du malheur de vivre avec un mari que vous n'avez pu aimer, et qui vous a mise en droit de le haïr. Innocente ou coupable, les offenses que je vous ai faites sont de celles que l'on ne pardonne jamais.

L'état où vous me voyez, lui dis-je, repond pour moi : je racheterais votre vie de la mienne propre. Qu'en ferais-je, reprit-il? elle ne serait qu'une source

de peines. Ma fatale curiosité m'a ôté l'illusion qui me rendait heureux. J'ai vu par moi même votre tendresse pour cet enfant. Je n'ai rien ignoré de ce que vous avez fait pour lui : je vous ai soupçonnée. Que sais-je si je ne vous soupçonnerais pas encore? que sais-je si vous pourriez vous justifier pleinement, et quelle serait la destinée de l'un et de l'autre? toujours en proie à mon amour et à ma jalousie, je finirais peut-être par ce que je crains le plus, par être votre tyran. Adieu, madame, continua-t-il, je sens que ma fin s'approche. Par pitié, ne me montrez point vos larmes; laissez-moi mourir sans faiblesse.

Il se retourna, en prononçant ces paroles, de l'autre côté de son lit; et, quelque effort que je fisse, il ne me voulut plus entendre. Sa tête, qui avait été libre jusque alors, s'embarrassa dès la même nuit; la connaissance ne lui revint plus, et il expira dans mes bras.

Ma douleur était telle, que l'horreur du spectacle ne trouvait rien à y ajouter. Je perdais un mari le plus honnête homme du monde, qui m'avait adorée, à qui je devais toute sorte de reconnaissance, que je regardais comme mon ami, pour qui j'avais la plus tendre amitié ; et c'était moi qui causais sa mort, c'était moi qui lui avais enfoncé un poignard dans le sein.

Il y a des douleurs qui portent avec elles une sorte de douceur; mais il faut pour cela n'avoir à pleurer que ce qu'on aime, et n'avoir pas à pleurer ses propres fautes. J'étais dans un cas bien différent. Tous mes souvenirs m'accablaient : je ne pouvais supporter la vue de moi-même, et je ne pouvais me résoudre à me

montrer dans le monde : il me semblait que mes aventures étaient écrites sur mon front. Je ne m'occupais que de la perte que j'avais faite. Barbasan même ne me faisait aucune distraction.

Je ne pensai à lui dans les premiers moments que pour m'affermir dans la résolution d'y renoncer pour toujours : je trouvais que je devais ce sacrifice à la mémoire de mon mari. Mais ce n'est pas de la solitude qu'il faut attendre un remède contre l'amour. Ma passion se réveilla insensiblement ; la mélancolie où j'étais plongée y contribua encore. Mes rêves se sentaient de la noirceur de mes idées : Barbasan y était toujours mêlé. J'en fis un où je crus le voir tomber à mes pieds tout couvert de sang ; et, lorsque je voulus lui parler, il ne me répondit que ces mots : Vous vous êtes donnée à un autre.

Quelle impression ce rêve fit-il dans mon cœur ! je crus qu'il m'annonçait la mort de Barbasan, et je crus qu'il était mort plein de ressentiment contre moi. J'allais porter cette nouvelle matière de douleur, peut-être la plus accablante de toutes, dans un bois de haute-futaie, qui faisait ma promenade ordinaire. La solitude et le silence qui y régnaient y répandaient une certaine horreur conforme à l'état de mon ame. Je m'accoutumai insensiblement à y passer les journées presque entières : mes gens m'avaient vainement représenté qu'il était rempli de sangliers ; qu'il pouvait m'y arriver quelque accident. Les exemples qu'on me citait de ceux qui y étaient déja arrivés ne pouvaient m'inspirer de la crainte. Je trouvais que ces sortes de malheurs n'étaient pas faits pour moi ; et

puis, qu'avais-je à perdre? une malheureuse vie dont je souhaitais à tout moment la fin.

J'étais restée un soir dans la forêt encore plus tard qu'à l'ordinaire. Dans le plus fort de ma rêverie, je me sentis tout d'un coup saisie par un homme qui, malgré mes cris et mes efforts, m'emportait, quand un autre, sorti du plus épais du bois, vint à lui l'épée à la main : je profitai de la liberté que leur combat me donnait pour fuir de toute ma force : mes gens, que mes cris avaient appelés, coururent au secours de mon défenseur. J'étais si troublée et si éperdue, qu'on fut obligé de me mettre au lit dès que je fus arrivée.

Peu de temps après, j'appris que celui qui m'avait secourue avait blessé à mort l'homme qui voulait m'enlever; mais qu'il l'avait été lui-même d'un coup de pistolet par un autre homme venu au secours du premier; que mon défenseur avait eu assez de force pour aller sur cet homme; qu'il lui avait passé son épée au travers du corps, et l'avait laissé mort sur la place; que ceux qui gardaient, à quelque distance delà, des chevaux et une chaise, apparemment destinée pour moi, avaient pris la fuite.

J'ordonnai qu'on portât au château mon défenseur, et je fis en même temps monter à cheval plusieurs personnes pour aller chercher les secours dont il avait besoin. Mon homme d'affaires, par humanité, et dans la vue de tirer quelque éclaircissement sur les auteurs de cette violence, y fit porter en même temps l'autre blessé, et cette précaution ne fut pas inutile.

Cet homme, à qui les approches de la mort fai-

saient sentir l'énormité de son crime, apprit à mon homme d'affaires que le duc de N......, mon beau-père, était l'auteur de cet enlèvement; que son dessein était de me conduire dans un vieux château qui lui appartenait, situé dans les montagnes du Gévaudan; que les biens considérables que l'on m'avait reconnus quand je m'étais mariée, lui avaient fait naître le dessein de s'en rendre maître, et que, pour y parvenir, il avait voulu s'assurer de ma personne, pour m'obliger, le poignard sur la gorge, de faire une donation à mon frère. Cet homme ajouta que mon beau-père ne m'eût pas laissé le temps de révoquer ce que j'aurais fait; mais que je n'avais plus rien à craindre, et que c'était lui qui avait été tué par celui qui m'avait secourue.

Mon homme d'affaires, qui me rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre, me glaça d'effroi. Le péril que j'avais couru augmentait encore ma reconnaissance et mon inquiétude pour mon défenseur : j'en demandais des nouvelles à tout moment. Mes gens, qui voyaient que j'avais besoin de repos, me cachèrent le plus long-temps qu'il leur fut possible le malheureux état où il était. La connaissance ne lui revint que lorsqu'on eut sondé ses blessures : il voulut savoir son état, et le demanda de façon que les chirurgiens furent contraints de lui avouer qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre. Un homme, que l'on jugea son valet de chambre, vint dans la nuit; dès qu'il le vit, il pria qu'on les laissât seuls.

Ce ne fut que le lendemain qu'on m'annonça ces affligeantes nouvelles; et peu d'heures après, on m'ap-

prit qu'il allait expirer. On pense aisément à quel point je fus touchée de la mort de quelqu'un à qui je devais la vie. J'étais encore dans le saisissement, quand on me dit que l'homme qui avait passé la nuit auprès de lui demandait à me voir : il s'approcha de mon lit, et voulut me présenter une lettre qu'il tenait, mais je n'étais pas en état de la recevoir. J'eus à peine jeté les yeux sur lui que je perdis toute connaissance : elle ne me revint qu'après plusieurs heures, et ce ne fut que pour quelques moments : je passai de cette sorte tout le jour et toute la nuit.

Dès que je pus parler, je demandai à revoir cet homme : malgré les effets qu'on en craignait, on fut contraint de m'obéir; ce fut alors qu'il me remit la lettre que voici.

« Daignerez-vous, madame, reconnaître le carac-
« tère de ce malheureux que vous devez regarder
« comme le plus coupable et le plus perfide de tous
« les hommes? Hélas! madame, je me suis peut-être
« jugé plus rigoureusement que vous ne m'auriez jugé
« vous-même. Mon repentir et ma douleur m'ont fait
« un supplice de tous les instants de ma vie. Je me
« suis cru indigne de porter à vos pieds ce repentir
« et cette douleur, et ce n'est que dans ce moment,
« où je n'ai plus que quelques heures à vivre, que j'ose
« vous dire que, tout criminel que je suis, je n'ai
« jamais cessé un moment de vous adorer. Je ne serai
« plus, madame, quand vous recevrez cette lettre. Si
« vous vous ressouvenez quelquefois du misérable Bar-
« basan, souvenez-vous aussi quel a été son repentir. »

A peine pouvais-je discerner les caractères au tra-

vers des pleurs dont mes yeux étaient remplis. Il est mort, m'écriai-je après l'avoir lue! je ne le verrai plus! Je ne pourrai jamais lui dire que je l'ai toujours aimé. Pourquoi m'a-t-il sauvé la vie? Que je serais heureuse si je l'avais perdue!

Beauvais (car c'était ce fidèle domestique) pleurait avec moi : sa douleur me le rendait nécessaire; je ne voulais voir que lui ; je passais les jours et les nuits à lui parler de Barbasan et à m'en faire parler. Je l'obligeais de me dire ce qu'il m'avait déja dit mille fois.

Il me conta qu'il avait été joindre son maître à Francfort; qu'il l'avait trouvé plongé dans la plus profonde tristesse; qu'autorisé par ses longs services, il avait pris la liberté de lui en demander la cause plusieurs fois, et long-temps sans succès; qu'enfin Barbasan, accablé de ses peines, n'avait pu se refuser la consolation de les lui dire.

Beauvais me répéta alors ce que je savais de la fille du geolier : il ajouta que Barbasan m'avait vue dans une église; qu'il avait été d'abord fort éloigné de penser que ce fût moi; mais que la seule ressemblance lui avait fait une impression si vive, et avait augmenté ses remords de telle sorte, qu'il ne lui avait plus été possible de supporter la vue d'Hippolyte; qu'il avait été se refugier chez un Français de sa connaissance; et que, pressé par son inquiétude, il avait envoyé Beauvais s'informer de cet étranger.

Beauvais, après plusieurs recherches inutiles, avait enfin découvert, par hasard, la femme chez qui j'avais logé. Les détails qu'il apprit d'elle éclaircirent pleine-

ment Barbasan. Cette nouvelle marque de ma tendresse, si singulière, si extraordinaire, augmenta sa confusion et son désespoir à un tel point, qu'il était près d'attenter sur sa vie : il voulait me suivre : il voulait s'aller jeter à mes pieds; il trouvait ensuite qu'il n'était digne d'aucune grâce. Que lui dirai-je, disait-il? que tandis qu'elle faisait tout pour moi, je la trahissais d'une manière si indigne! M'en croira-t-elle quand je lui protesterai que je l'ai toujours adorée?

Enfin, après bien des irrésolutions, le desir de me voir l'emporta : il se mit en chemin, bien résolu de me suivre en France. Loin qu'il fût arrêté par le péril qu'il y avait pour lui d'y paraître, il y trouvait au contraire de la satisfaction : c'était du moins me donner une preuve du prix dont j'étais à ses yeux. Il suivit la route que j'avais prise : sa diligence était si grande, que, malgré l'avance que j'avais sur lui, il m'aurait jointe infailliblement sans l'accident qui le retint.

Le gouverneur de Philisbourg venait de recevoir ordre d'arrêter une homme de grande importance, qui avait quitté le service de l'empereur pour passer dans celui de France. Les instances que Barbasan fit à la poste pour avoir des chevaux, et plus encore sa bonne mine, firent soupçonner qu'il était celui que cet ordre regardait. On l'arrêta, et on le conduisit chez le gouverneur, homme exact et incapable de se relâcher sur ses devoirs. Tout ce que Barbasan put lui dire fut inutile : il l'envoya prisonnier à la citadelle.

Il y fut retenu pendant plus d'une année, et il n'en

sortit que quand la place fut prise par le maréchal d'Estrées.

Barbasan en était connu, et en était particulièrement estimé. Le maréchal lui conseilla de passer au service du roi de Suède. Mon mariage, qu'il apprit dans le même temps, le détermina à prendre un parti où il espérait trouver la fin de ses maux. Il fit, en cherchant la mort, des actions si héroïques, que le roi de Suède crut ne pouvoir trop le récompenser; mais il refusa constamment tout ce qu'on lui offrit, et ne voulut point sortir de l'état de simple volontaire.

Beauvais me dit encore que Barbasan, toujours plein de son amour et de sa douleur, était revenu en France, sans autre projet, sans autre espérance que de me voir, ne fût-ce même que de loin; qu'il était arrivé à Paris précisément dans le temps que j'en étais partie pour aller joindre mon mari en Gascogne; que, persuadé de la part que le commandeur de Piennes et Eugénie avaient à mon mariage, il n'avait voulu les voir ni l'un ni l'autre; mais que, sans leurs secours, il avait été instruit de tout ce qu'il avait intérêt de savoir; qu'il n'avait pas hésité de me suivre en Gascogne; qu'il s'était arrêté à Marmande, petite ville à un quart de lieue de la terre où j'étais, et que c'était là qu'il avait appris la mort de mon mari, et mon extrême affliction; que, comme je ne sortais point du château, il avait cherché à s'y introduire, et qu'il m'avait vue plusieurs fois, pendant la messe, dans la chapelle du château, et toujours avec un nouveau saisissement; que, lorsque je commençai à aller dans la forêt, il quitta Marmande, et vint se loger dans une petite

maison attenante à cette même forêt; qu'instruit par son hôte du péril où j'étais exposée, il me suivait avec encore plus de soin; que l'épaisseur du bois lui donnait toute sorte de facilités de se cacher; qu'il fut cent fois au moment de se jeter à mes pieds, d'obtenir son pardon ou de se donner la mort; mais que les larmes qu'il me voyait répandre, et qu'il croyait que je donnais au seul souvenir de M. d'Hacqueville, le retenaient et lui faisaient éprouver en même temps ce que la jalousie a de plus cruel; qu'enfin ce jour fatal, ce jour qui devait mettre le comble à toutes les infortunes de ma vie, le malheureux Barbasan, qui ne pouvait plus soutenir l'excès de son désespoir, s'avançait vers moi, lorsqu'il entendit mes cris, et qu'il vit le péril où j'étais.

Ce récit que me faisait Beauvais, me perçait le cœur, et c'était pourtant la seule chose que j'étais capable d'entendre.

Le corps de Barbasan avait été mis, par mon ordre, dans un cercueil de plomb; j'allais l'arroser de mes larmes. Je nourrissais ma douleur de l'espérance que du moins un jour la même terre nous couvrirait tous deux.

J'aurais passé le reste de ma vie dans cette triste occupation, si le commandeur de Piennes n'était venu m'arracher de ce lieu. Ses prières et ses instances eussent cependant été inutiles, si le desir de revoir cet enfant, que la mort de son père m'avait rendu mille fois plus cher, et qui était devenu mon unique bien, ne m'avait rappelée à Paris. Je trouvai que la mort du duc de N..... y était déja oubliée. Sa famille,

qui avait voulu cacher la honte de mon aventure, avait pris soin de publier qu'il était mort d'apoplexie dans ses terres du Gévaudan.

J'allai m'enfermer avec ma chère Eugénie; et, sans m'engager par des vœux, je renonçai au monde pour jamais. Mes malheurs m'ont fourni, pendant un grand nombre d'années, assez d'occupation pour vivre dans la solitude. Le temps a enfin un peu affaibli la vivacité du sentiment; mais il m'est resté un fonds de tristesse et de mélancolie qui m'accompagnera jusqu'à mon dernier moment. La fortune de ce malheureux enfant est la seule chose qui a pu faire quelque distraction à ma douleur. Je l'ai mis de bonne heure dans les troupes; il y jouit d'une réputation brillante: il est actuellement dans les premiers grades. J'ai cru devoir lui laisser toujours ignorer ce qu'il est. Il ne sait pas même d'où lui vient le bien qu'il reçoit: j'ai mieux aimé renoncer à sa reconnaissance que de lui donner la mortification de se connaître.

FIN DES MALHEURS DE L'AMOUR.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.

